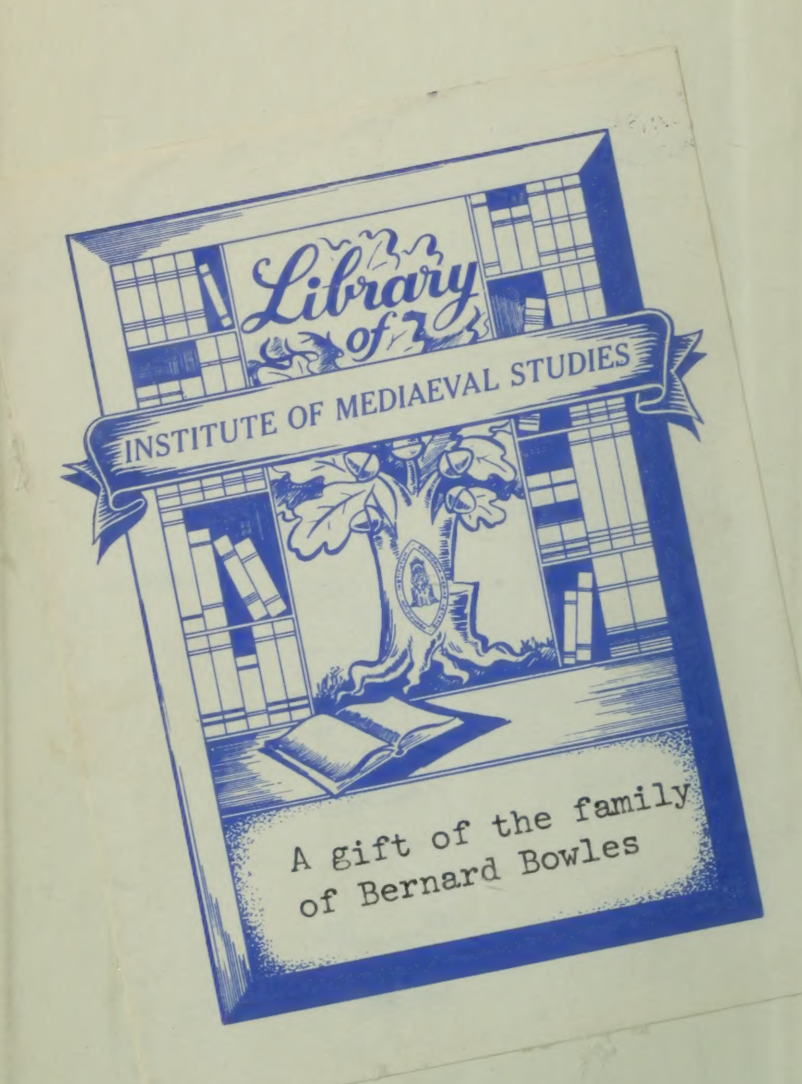
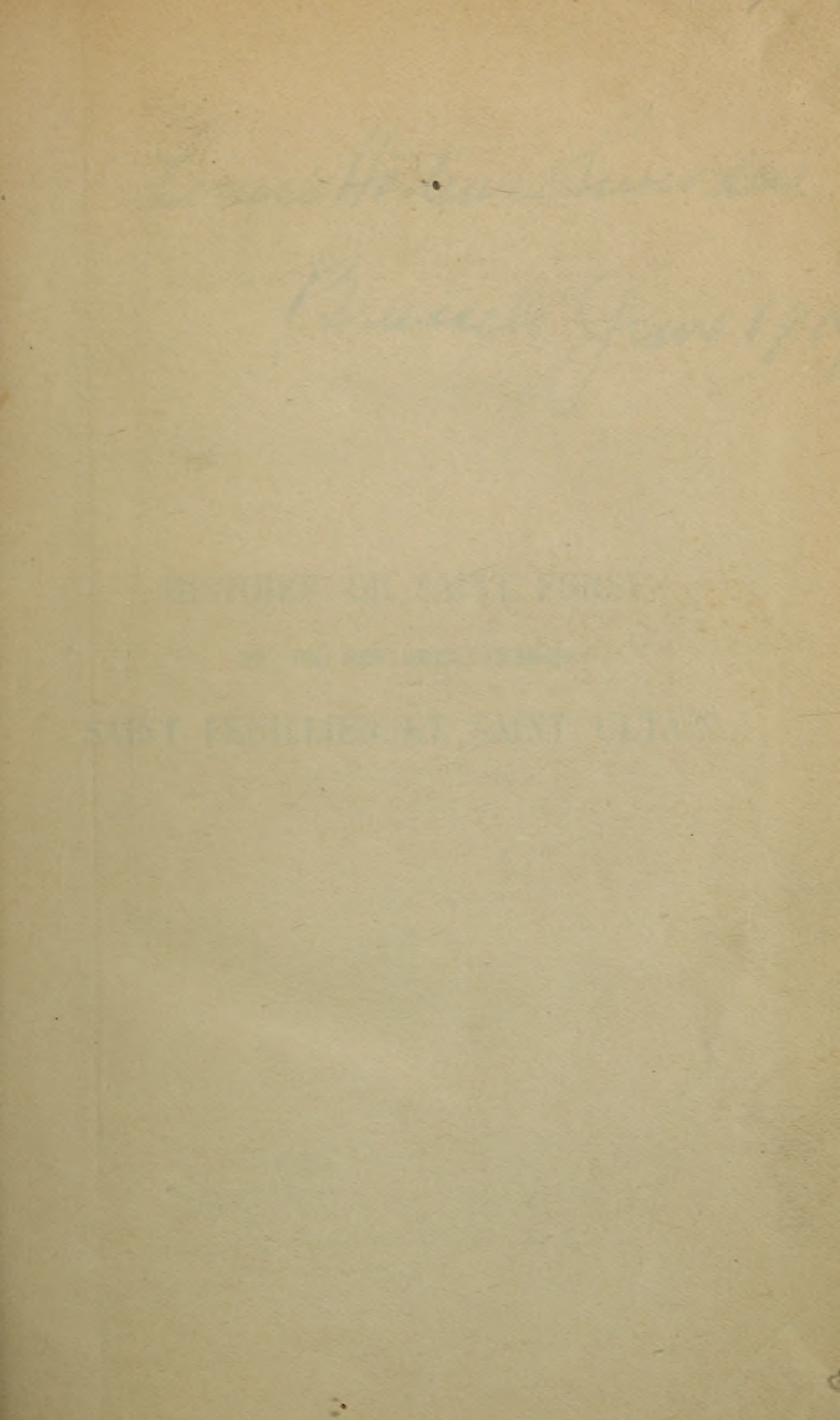

Library
of
INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
A gift of the family
of Bernard Bowles





HISTOIRE

DE

SAINT FURSY

ET DE

SES DEUX FRÈRES

SAINT FEUILLIEN

ÉVÊQUE ET MARTYR

ET

SAINT ULTAIN

par l'abbé **Norbert FRIART**

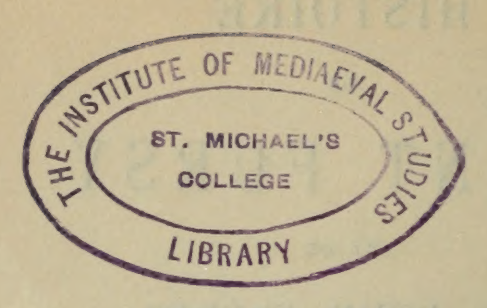
CHAPELAIN DE BONVOULOIR.



Société Saint-Augustin.

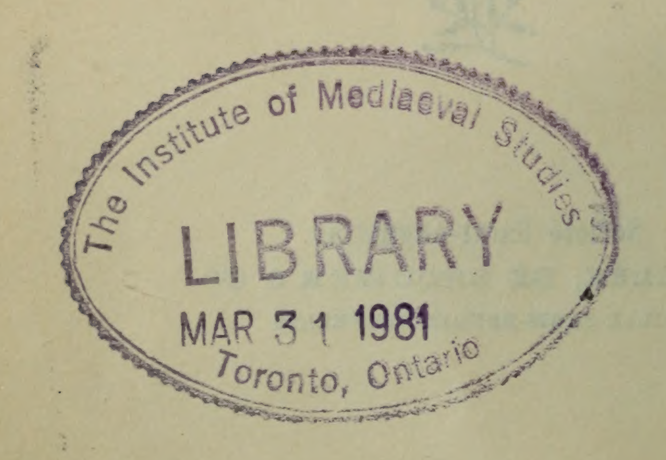
DESCLÉE, DE BROUWER & Cie

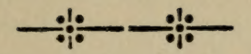
LILLE-PARIS-BRUGES-BRUXELLES



Pour nous conformer au décret du pape Urbain VIII, de l'an 1631, nous déclarons n'accorder aux miracles, visions, faveurs extraordinaires que nous rapportons, plus d'autorité que leur en donne la Sainte Église, dont nous sommes et voulons rester jusqu'à la mort le fils obéissant.

Bonvouloir, ce 5 novembre, 1913, en la fête de Saint Feuillien.





A LA MÉMOIRE BÉNIE

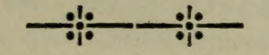
DE

MON PÈRE ET DE MA MÈRE,

AUPRÈS DESQUELS

J'ESPÈRE REPOSER UN JOUR

DANS LA PAIX DU SEIGNEUR.



IMPRIMATUR.

Tornaci, 25 novembris 1913.

V. Cantineau,

Can., cens. lib.

PROLOGUE

> Le récit des triomphes, remportés par leurs pères, arme les fils pour de victorieux combats. SAINT EUCHER.
>
> Ah ! si dans chacune des deux mille six cent vingt-sept communes de la Belgique quelque esprit patriotique se dévouait à la description dans le temps et dans l'espace, dans le passé et dans le présent, de cette chose si doucement sentimentale, ma ville, mon village !
>
> M. GODEFROID KURTH. *La cité de Liège au Moyen Age.*

Les hauts faits qui illustrent les annales d'un pays, les chefs-d'œuvre de tout genre des hommes de génie à qui il se glorifie d'avoir donné le jour, les exemples d'héroïsme, de vertus et de sainteté, qui ennoblissent les pages de son histoire, fortifient et embellissent l'amour de la patrie dans le cœur de ses fils, fiers d'hériter de la renommée et de la piété des ancêtres et de marcher sur leurs nobles traces.

Au seuil de la vie, la patrie commence par être le lieu où le jeune enfant eut son berceau, où son premier sourire répondit au sourire de sa mère, où s'imprégna dans ses regards candides l'image de la maison paternelle, des toits qui l'entourent de leur fraternel voisinage, des horizons aimés qui bornent la ruche laborieuse où il s'est vu grandir, de l'église enfin, l'auguste maison de Dieu et de la prière, dont le clocher sonore domine toutes les habitations et va porter bien haut dans les airs la croix triomphante, tantôt baignée de clarté dans l'azur du ciel, tantôt profilant ses lignes assombries sur les nuages errants.

A mesure que l'enfant s'avance en âge, sa curiosité s'éveille sur tout ce qui l'environne, sur le passé de sa commune, « de cette chose si doucement sentimentale, sa ville, son village »[1], sur le nom même qu'on lui donne. Et si, dans ce coin de terre, où se passent ses jeunes années, il rencontre quelque antique monument, quelques ruines, dont les pierres noircies par le temps semblent s'envelopper, sous leur verdoyant manteau de lierre, du mystère des temps écoulés, témoins de leur ancienne splendeur, il cherche à en pénétrer l'histoire, qui revêt alors pour lui un attrait inexprimable.

Il nous souvient encore de l'enchantement que nous trouvions dans ces recherches, aux jours lointains de l'adolescence, à cet âge où, sur ses ailes d'or, la poésie emporte l'âme vers tous les horizons qui lui révèlent les beautés de la religion et les gloires de la patrie. Un petit livre : *Coup d'œil sur le canton du Rœulx*[2], par Th. Lejeune, instituteur communal à Estinnes-au-Val, était venu nous faire connaître l'histoire de notre ville natale. Que d'attraits avait pour nous, depuis ce temps, tout ce qui en rappelait les vieux souvenirs : les tours de son château seigneurial, où la poussière des siècles s'était recouverte de mousse et de lierre, l'antique beauté de ses salles où, sous l'élégante ogive de leurs voûtes, tant de brillantes générations avaient passé ; les débris chancelants des antiques fortifications qui protégaient autrefois la cité ; l'aspect moyenageux d'une demeure ou de quelque chapelle esseu-

---

1. Godefroid Kurth.

2. Ce fut la première publication de M. Lejeune. D'autres suivirent, et firent de ce travailleur infatigable un des membres les plus distingués du Cercle archéologique de Mons. Ses travaux sur le Rœulx, son abbaye, ses seigneurs, nous ont été très utiles. Comme l'a dit le Président du Cercle archéologique de Mons, M. Devillers, dans le dernier hommage qu'il a rendu à M. Th. Lejeune : « c'était pour lui un bonheur indicible de scruter le passé de son cher village et des localités qui l'environnent »

lée ; et jusqu'aux gothiques statues de pierre qui, sous le porche du vieux couvent, rappellent le caractère sacré de l'entrée qu'elles protègent.

Quelle n'était pas surtout la vivacité de nos impressions, lorsque nous nous arrêtions sur l'emplacement désolé, que la célèbre abbaye de Saint-Feuillien paraît autrefois de sa beauté tranquille, au bord de ses paisibles étangs ! La tempête révolutionnaire du dix-huitième siècle en avait fait disparaître à jamais le pieux asile des fils de saint Norbert, comme le fracas de la foudre, secouant nos demeures, au milieu de la nuit, fait s'évanouir soudain un rêve dont les célestes illusions enchantaient notre âme. Les pierres de ses sanctuaires et de ses cloîtres avaient été dispersées et les cendres de ses moines profanées. Un muet gazon recouvrait les derniers vestiges de douze siècles de vie monastique. Sur ces lieux qui pleuraient le temps où, « abrités sous la protection du Très-Haut, ils reposaient à l'ombre du Dieu du ciel »[1], que de fois nous nous sommes abandonnés aux pensées rêveuses qu'ils éveillaient en nous !

Nous nous rappelons particulièrement d'un jour où nous venions de terminer la lecture de la vie de saint Feuillien, écrite en vers latins, par Philippe Brasseur, en 1641. Un vénéré vicaire du Rœulx[2] nous avait confié le vieux volume recouvert de parchemin qui la renfermait. L'esprit encore tout rempli des merveilles que nous avions lues, nous vaguions par les chemins qui avaient vu jadis les moines venir y méditer et prier. Le vent d'automne soufflait autour de nous. Il accompagnait de sa bruyante harmonie la jeune chanson des fascinations de l'avenir ; et son souffle impétueux nous soulevait dans les régions idéales, où l'imagination et le cœur de l'adolescence se sentent attirés par l'enthousiasme des aspirations les plus généreuses. Peu à peu ses sifflements prirent le ton attristé des jours

1. Ps. 90.
2. M. l'abbé Ph. Lebrun.

des trépassés et des soirs endeuillis, lorsque, sur le silence impénétrable des tombes, ils semblent nous apporter de l'au-delà, mêlées aux funèbres sonneries des cloches, les voix mystérieuses des âmes qui ont franchi le seuil de l'éternité. Leurs mélancoliques accents faisaient pleurer la solitude ; et dans leurs confus murmures, nous crûmes entendre l'écho des soupirs et des regrets de ceux qui avaient vécu jadis de la vie divine, sur le sol que nous foulions aux pieds.

Le souvenir de saint Feuillien qui avait là répandu son sang, évoqua dans notre esprit l'image attachante de l'Irlande, sa patrie, « la terre des bardes et des saints », la terre aussi des opprimés, dont la parole éloquente du grand évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, venait alors tout récemment de prendre en mains la cause, avec cette belle ardeur qui trouvait de l'écho dans le monde entier[1]. Et tandis que nous nous rappelions la nation martyre dont les plaintes, soupirées dans des mélodies immortelles, retentissaient toujours par delà les mers, nous nous représentions le pieux descendant des rois de l'antique Hibernie, disant adieu aux ambitions terrestres et aux rivages aimés d'Erin, et, venu dans nos contrées, au septième siècle, pour se consacrer à l'œuvre civilisatrice de l'évangélisation de nos ancêtres, tombant sous le fer impie de cruels idolâtres, dans le formidable et ténébreux enclos qui voilait alors les rites sanglants du culte d'Apollon. Une fontaine s'était mise à sourdre dans l'ilôt sauvage où son corps avait été caché ; elle était encore là sous nos yeux. Là, était venue s'agenouiller, éplorée, Gertrude, l'admirable vierge de Nivelles, l'auguste fille de Pépin de Landen, pour y recueillir les restes sacrés du martyr. La forêt s'était illuminée de célestes clartés ; des voix d'une suavité inconnue à la terre y avaient chanté, sur les harpes des anges, la gloire du pontife immolé ; et, maintes fois, pour montrer d'une

1. Discours en faveur des pauvres catholiques d'Irlande, prononcé dans l'église de Saint-Roch, à Paris.

manière éclatante combien était digne de vénération à ses yeux, l'endroit où la terre avait été rougie du sang du martyr, Dieu y avait fait reparaître ce sang glorieux dans sa pourpre liquide.

Afin de garder inviolable la sainteté de ce lieu, des moines s'y étaient établis et succédé pendant plus de onze siècles. Ici, au milieu des eaux, près de la fontaine dont les ondes merveilleuses ne cessaient de couler, ils avaient élevé une ravissante chapelle. Ailleurs, ils avaient abrité sous les arceaux gothiques d'une vaste et magnifique église, l'arène sanglante où Feuillien avait cueilli la palme du martyre. Là, que de fois, le matinal écho de leurs saintes psalmodies, succédant, dans cette heureuse solitude, aux premiers sons de la cloche, était allé éveiller le chant des oiseaux et s'unir aux susurrements des fontaines et des brises, pour célébrer les louanges du saint ! Il nous semblait en entendre encore la lointaine harmonie, mêlée au bruit des orgues, dans les concerts aériens du vent d'automne. Celui-ci, sous l'impétuosité de son passage, penchait la cime des grands arbres, dont nous voyions les feuilles jaunies se détacher et aller, en tournoyant, couvrir comme d'un triste linceul le tombeau silencieux de l'abbaye.

Ce fut alors que nous vint l'idée d'écrire la vie de saint Feuillien. Son histoire remontait à l'époque où nos contrées voyaient avec émerveillement la moisson de sainteté que les premières semences de la foi produisaient dans les âmes de nos ancêtres, *in aureis illis seminatae fidei primordiis*, à ces temps lointains « où d'un siècle barbare naquit un siècle d'or » [1]. Elle s'offrait à nous sous un aspect plein de poétique intérêt qui nous séduisait ; elle se confondait avec l'histoire de notre ville natale, ce qui en augmentait l'attrait. Mais le récit, dont nous venions de faire la lecture, nous semblait présenter des lacunes. Il ressemblait à nos yeux à un de ces vieux manuscrits recopiés, où il

1. A. de Musset.

y a des dates à rectifier peut-être, des pages arrachées à suppléer, des passages à demi effacés à rétablir, certains détails omis à retrouver ou à deviner. Pour faire ce travail, il fallait recourir à des livres que nous ne possédions pas et que nous ne pouvions avoir à notre disposition, multiplier des recherches que nous n'avions aucun moyen d'entreprendre, et avoir une science et un talent dont nous nous sentions dépourvu. Il nous semblait presque nécessaire aussi, — ce qui d'ailleurs ne nous paraissait pas devoir être d'une réalisation impossible — de visiter les différents endroits par où Feuillien avait passé, de faire voile vers les lointains rivages de l'Irlande, sa patrie, pour y retrouver son souvenir dans quelques vieilles ruines peut-être, échappées aux ravages du temps, ou du moins pour y contempler les lieux qu'il aima dès son jeune âge, où il respira, dans la poésie des bardes, la gloire des héros de la Verte Erin, et, dans l'air pur de ses campagnes et l'enchantement de ses paysages, l'air plus pur de ses monastères et le charme plus grand des ravissantes légendes de ses saints. De là, nous rêvions de nous rendre en Angleterre où, avec ses frères, il fonda un célèbre monastère. Puis, nous voulions, à sa suite, aller, pèlerin de Rome, nous agenouiller au tombeau de saint Pierre où il pria, recevoir comme lui la bénédiction du Père commun des fidèles, et enfin visiter dans nos contrées les différents endroits où il parut et vécut.

Bien des années se sont écoulées depuis le temps, qui revit en ce moment si vivement dans notre mémoire, où nous vint la pensée d'écrire, un jour, la vie de saint Feuillien. N'était-ce là qu'un de ces rêves d'un pur matin qui, nés sous une inspiration soudaine, embaument l'âme, un instant, des sentiments de juvénile enthousiasme qu'ils lui ont fait respirer, et s'évanouissent le soir, semblables aux fleurs écloses au souffle du printemps et dont les parfums, emportés par le vent, ne laissent plus que leur suave souvenir ? Nous nous étions résigné à le penser, à n'y voir qu'un

projet éphémère. Mais son doux charme nous restait toujours, et rien de ce qui nous paraissait propre à le réaliser ne nous laissait indifférent. C'est ainsi que l'amitié d'un excellent confrère [1], nous ayant procuré l'occasion de pouvoir faire très agréablement un premier pèlerinage à Fosses, nous nous empressâmes d'en profiter. Avec quelle pieuse émotion nous contemplâmes et vénérâmes le chef auguste du saint, sur lequel s'était abattue la framée impie du païen ! Avec quel intérêt nous visitâmes la vieille église qui renferme ce trésor ! Dans les pierres noircies de ses tours qui paraissaient fléchir sous le poids des siècles, il nous semblait retrouver les pierres remuées jadis par les premiers moines qu'y amena Feuillien ; sous le sol de la petite ville qui, du fond de la vallée où s'entrecoupent ses rues accueillantes, sourit aux collines qui l'entourent, notre imagination revoyait l'empreinte des pieds fatigués du Pontife martyr, pieds si beaux, sous la poussière du chemin, que l'Esprit-Saint lui-même n'a pu s'empêcher de dire : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui prêchent la paix, de ceux qui vont annoncer le salut et les biens apportés au monde par le divin Rédempteur ! »

Le chœur de l'église de Fosses est orné de nombreux tableaux qui rappellent, ainsi que les bas-reliefs de ses statues, plusieurs faits de la vie du saint : son arrivée à Fosses, son martyre dans la Forêt charbonnière, la translation de son corps de Nivelles à Fosses, les autres translations de ses reliques, la fondation de l'abbaye des Prémontrés au Rœulx, le premier office du Saint-Sacrement par l'évêque Robert de Torote à Fosses, la mort de sainte Julienne à Fosses, et autres principaux faits de l'histoire de cette ville. Des inscriptions se lisent au bas de chaque tableau. Nous voulûmes en prendre copie. Un aimable

1. M. Patoux, vicaire d'Aiseau, nous fit inviter par un grand catholique de Tamines, M. Gochet, qui nous conduisit, dans sa voiture, à Fosses.

vicaire de Fosses[1] se chargea de nous les envoyer. Il nous apprit en même temps que la Vie de saint Feuillien avait été publiée une dizaine d'années auparavant par un prêtre du diocèse de Namur, M. l'abbé Delchambre. Nous nous hâtâmes de nous la procurer et de la lire. Elle ne répondit pas à notre attente ; c'était sous une autre forme que nous avions conçu la Vie du saint ; mais de sa lecture, qui nous fit connaître de précieux détails, notre intérêt s'accrut. Aussi dès lors nous cherchâmes à nous procurer tous les livres où nous pouvions espérer trouver quelques renseignements, quelques éclaircissements sur la vie d'un saint auquel nous nous sentions liés par le sang qu'il répandit sur le sol natal, et dont nous n'apercevions l'éminente sainteté qu'à travers les ombres du VII[e] siècle, comme l'éclat du soleil à travers les nuages.

Les Moines d'Occident par M. le C[te] de Montalembert furent notre première acquisition. Ce beau livre nous fit admirer et aimer les moines merveilleux de l'Ile des saints et, parmi eux, l'oncle célèbre de saint Feuillien, le grand saint Brendan, le moine voyageur. D'autres livres servirent à nous apprendre l'histoire de la patrie de saint Feuillien, son antiquité, ses légendes, sa littérature. Les catalogues de vieux livres nous mirent en mains les *Fasti Belgici*, les *Rerum Belgicarum Annales* d'Aubert Miré, chanoine d'Anvers, les *Natales Sanctorum Belgici* de Molanus, Docteur en Théologie de la Faculté de Louvain, l'ouvrage précieux et très rare de Ph. Brasseur, *Origines omnium Hannoniae coenobiorum*, dans lequel nous lûmes avidement l'Histoire de l'Abbaye de Saint-Feuillien, tous livres que nous serrâmes comme des trésors, parce que nous y trouvions l'éloge du saint dont nous avions à cœur la gloire. Le jour vint où nous réussîmes à nous procurer l'ouvrage longtemps convoité des *Acta Sanctorum Belgii selecta*, jour de délices où nous goûtâmes la joie profonde du plus heureux bibliophile.

1. M. l'abbé Lebay.

Sans doute ce n'était pas encore la lumière faite sur tous les points obscurs de la vie de saint Feuillien, que nous apportait l'œuvre de J. Ghesquière, mais comme les savantes remarques de l'écrivain venaient éclairer les faits ! Quelle douce satisfaction n'éprouvions-nous pas, en feuilletant ces vieux in-folio, d'y voir aussi resplendir, sous les projections lumineuses de l'érudit bollandiste, les vies des saints qui avaient été liés d'amitié avec saint Feuillien : les saint Vincent, les sainte Gertrude, etc. A quelque temps de là, la trouvaille inespérée de *La Vie de saint Feuillien* par M. J. Rousseau, ancien chanoine de Fosses (1739), et, plus tard, du *Miroir de sainteté en la vie, mort et miracles de saint Feuillien*, par le P. Sébastien Bouvier, récollet[1], (1657), mit le comble à notre bonheur. Une dernière fortune nous était réservée, la découverte d'un vieux bouquin dédaigné, édition diamant, *Venerabilis Bedae presbyteri, Ecclesiasticae historiae gen-*

1. Cette histoire coûta à son auteur « un grand travail et de pénibles recherches » pour la mettre « avec un juste accord avec la vérité qui est l'âme de l'histoire ». Parmi les auteurs qu'il a consultés, il cite « le premier tant en rang qu'en autorité » le Vénérable *Bède ;* ensuite *Baronius*, « ce grand Soleil de l'Histoire ecclésiastique » ; et après lui *Balduinus Junius*, de l'Ordre séraphique de S. François, en sa Chronique morale ; *Sigebert*, moine de Gembloux ; *Chapeauville*, *Molanus*, *Aubert Miré*, *Jérôme Platus*, *Trithemius*, *Vincent Beauvais*, *Pierre de Natalis*, *Vermulaeus*, *le P. Barthélemy Fizen*, en l'Histoire de l'Eglise Liégeoise ; *André du Saussay*, dans le Martyrologe Gallican, etc. ; ceux qui ont écrit la Vie de S. Fursy, *Surius*, *Ribadineira*, *Jacques Desmay ;* et ceux qui ont écrit la vie de sainte Gertrude, Guillaume Rebreviettes, Geltod à Rikel. L'auteur cite ensuite Philippe, abbé de Bonne-Espérance, Hillinus, diacre du Collège de Fosses, et le P. Jean Colgan, religieux Récollet, « le dernier en la date du temps, mais le premier en soin, travail et diligence » qui a recueilli « avec une peine et fidélité non pareille tout ce qui concerne les Saints de sa nation Hibernoise ». Enfin l'auteur dit avoir consulté les manuscrits de Fosses, Liège, Nivelles, Alne, « sans omettre ce que les traditions et autres témoignages peuvent fournir ».

tis Anglorum, Libri V. Anno 1566. Cette Histoire ecclésiastique de la nation anglaise par saint Bède nous fit surtout connaître saint Fursy. Nous savions déjà par M. de Montalembert que ce noble frère de saint Feuillien avait été « célèbre depuis sa jeunesse dans son pays par sa science et ses visions », et que le vénérable Bède, dans son ouvrage, s'était arrêté avec complaisance aux « contemplations prodigieuses de ce fameux précurseur du Dante » [1]. A la lecture que nous en fîmes avec un intérêt croissant, nous songeâmes au puissant attrait que recevrait une Vie de saint Feuillien, si on y joignait l'histoire de ses frères. C'était de nouvelles recherches qu'il fallait nous imposer, et en même temps une douce incitation, non seulement à embellir, par là, un livre dont nous avions un jour entrevu le sujet comme dans un nimbe d'or, mais à commencer enfin à l'écrire, aussitôt que nous serions parvenu à recueillir, sur l'existence de saint Fursy, des matériaux suffisants. Un bon chanoine [2], à qui nous fîmes part de notre projet, nous offrit, après mûre réflexion, d'aller consulter chez lui le volume des Bollandistes qui renferme la Vie de saint Fursy. Il avait la garde de ces grands in-folio, et les tenait avec un soin si jaloux à l'abri de tout regard indiscret, que nous n'en soupçonnions pas l'existence si près de nous. Il nous avait d'ailleurs demandé le secret, et si nous le rompons aujourd'hui, ce n'est que pour rendre un tribut de reconnaissance à sa mémoire vénérée. Depuis lors, nous avons retrouvé les volumes des Bollandistes à la Bibliothèque très accueillante de Mons. Nous y avons trouvé quelques autres livres qui nous ont été utiles, entre autres l'intéressante Vie de sainte Gertrude par Guillaume Rebreviettes. Nous avons trouvé, à la grande bibliothèque des Bollandistes, à Bruxelles, la Vie de saint Fursy, par le chanoine Jacques Desmay, et les *Monumenta Germaniae historica*

1. *Moines d'Occident*, T. IV, p. 98.
2. M. le chanoine Vos.

scriptorum rerum Merovingicarum, Tom. IV. Nous avons aussi consulté avec fruit plusieurs *Semaines religieuses* de France, surtout la *Semaine religieuse du diocèse de Meaux*, qui a donné une Vie de saint Fursy, et enfin l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par l'abbé J. Corblet.

Il ne nous restait plus qu'à examiner avec soin ces divers éléments et à interroger la tradition ; c'est ce que nous avons fait en entreprenant notre travail.

Une vie de saint Fursy fut écrite au VII[e] siècle, ainsi que nous l'apprend le vénérable Bède. Malheureusement on n'en possède qu'une copie incomplète. Bien des faits concernant les trois frères, et notamment saint Feuillien et saint Ultain, ne s'y trouvent pas [1]. Nous ne pouvons douter toutefois que ces faits n'aient été connus des monastères de Nivelles, de Fosses, du Rœulx, de Lagny et de Péronne, qui eurent pour fondateur ou abbé l'un ou l'autre des trois frères, et que leur souvenir ne se soit soigneusement conservé et transmis dans ces communautés, héritières de la gloire de ces grands saints et restées toutes si fidèles à leur mémoire. Narrés par la tradition d'âge en âge, nous les retrouvons consignés dans les différentes Vies de ces saints qui ont paru depuis le XI[e] siècle. Que, dans le cours des siècles, ils aient subi quelque altération ; que, dans les écrits où on les raconte, on trouve parfois certains détails diversement reproduits, qu'il s'y soit même parfois glissé quelque fait légendaire, comme dans le récit de Jehan Mielot, aumônier de Philippe, duc de Bourgogne, nous n'y contredisons pas. C'est le devoir de la critique d'en faire le triage, ce qui n'est pas toujours aisé. Le Père S. Bouvier, qui s'est efforcé, nous dit-il, dans la Vie de saint Feuillien, de mettre la vie du saint « avec un juste accord avec la vérité qui est l'âme de l'histoire », avoue que cela

1. Saint Bède, après avoir cité un long extrait de cette vie, ajoute : « *Quae cuncta in libello ejus sufficientius, et de aliis commilitonibus ipsius quisquis legerit inveniet* ».

lui a coûté « un grand travail et de pénibles recherches ». Son labeur et celui de tous nos devanciers ont facilité notre tâche. Nous avons interrogé les sources qu'ils ont étudiées, élagué certains faits qui nous ont paru devoir l'être, cité quelques-uns d'entre eux, en ne leur donnant d'autre créance que la foi populaire. Mais, à leur exemple, nous avons conservé à nos illustres et saints descendants des rois d'Irlande, le prestige des autres faits merveilleux dont une tradition ininterrompue a, depuis de longs siècles, entouré leur naissance, leur vie et le culte qu'on leur a rendu. Pour mieux faire revivre ces héros de la sainteté, pour donner plus d'attrait à ces pages et y mettre plus d'action, nous avons même essayé de compléter le récit de nos devanciers. Il est certains détails qu'ils ont laissés dans l'ombre, des faits même qu'ils ne rapportent pas, mais que nous pouvons conjecturer avec beaucoup de vraisemblance, si pas même établir avec certitude. Lorsque, par exemple, le plus ancien historien de saint Fursy, écrivant au VIIe siècle, nous dit que le saint reçut, dans ses visions, la mission d'aller porter un message divin aux rois et aux princes d'Irlande, à ses évêques et aux abbés de ses monastères, ne désigne-t-il pas suffisamment par là la grande assemblée nationale qui les réunissait tous, tous les trois ans, et peut-on nous faire un reproche de nous être arrêté à décrire cette assemblée, d'après les écrivains les plus érudits, s'il est établi qu'elle avait encore lieu à cette époque ? De même, lorsque Fursy, arrivé en Gaule, se rendit à Péronne, précédé de la renommée de sa sainteté et de ses miracles, pour y baptiser le fils du maire du palais, Archambaud, l'histoire nous dit qu'à ce moment une jeune esclave anglaise, de grande vertu, remplissait la fonction d'échanson autour des convives assis à la table du puissant maire. Ne nous est-il pas permis de croire, bien que les hagiographes n'en disent rien, que la jeune Bathilde, la future reine de Neustrie, frappée de l'éclat de la sainteté de Fursy, et apprenant qu'il venait des

rivages de sa patrie, ait saisi avec empressement l'occasion d'aller humblement s'agenouiller aux pieds de l'homme de Dieu ? L'entrevue eut lieu sans doute dans le recueillement silencieux d'une chapelle ; et dès lors est-il étonnant qu'elle ait passée inaperçue de ceux qui se sont surtout attachés à relater les faits marquants de la vie du Saint ?

Un manuscrit découvert dans les archives du Vatican par le cardinal Maï, en 1831, renferme une instruction pour Clovis, roi de Neustrie. Nous n'hésitons pas à l'attribuer, à bon droit, comme nous le verrons, à saint Fursy, à qui le jeune époux de sainte Bathilde eut toujours à cœur de témoigner la plus affectueuse vénération. « On ne peut s'empêcher, dit Ozanam, d'écouter avec émotion le prêtre inconnu qui tenait ce langage. » Ce langage, plein de sollicitude paternelle, que saint Fursy adressait à son royal et inexpérimenté ami, nous avons naturellement eu soin de le reproduire, en grande partie du moins.

Enfin, pour nous en tenir là, si les hagiographes, dans le récit qu'ils font du voyage de saint Feuillien à Rome, ne nous parlent que de son entrevue avec le pape Martin I et de sa visite au tombeau des apôtres, il n'y a pas ombre de doute qu'il n'ait aussi visité les autres basiliques de la Ville éternelle. Nous avons cru intéressant de l'y suivre, en décrivant l'état de ces basiliques au VIIe siècle, d'après les auteurs qui en ont fait l'histoire.

Quant à parcourir les principaux endroits où avaient passé Feuillien et ses frères, pour y éprouver en quelque sorte leurs impressions, en présence des paysages qui avaient charmé leurs regards, et y recueillir peut-être quelques renseignements utiles, de tous ces voyages auxquels notre imagination nous avait fait jadis rêver, nous n'avons pu effectuer que les plus facilement réalisables. Nous n'avons visité l'Irlande, la patrie si aimée de nos saints, que par les récits des voyageurs qui l'ont parcourue et par les nombreuses et admirables gravures de W. H. Bartlett qui, dans

l'ouvrage de M. J. Prévost, *L'Irlande au XIXe siècle*, ont fait passer sous nos yeux, comme un panorama féérique, les plus ravissants paysages de la Verte Erin. Nous ne connaissons les rivages de Burgh-Castle, en Angleterre, que par la lettre obligeante et le petit écrit illustré de son révérend recteur. A l'exemple de saint Feuillien cependant, nous avons pu, un jour, nous rendre, nous aussi, dans la Ville éternelle. Nous y avons rencontré bien des choses que ses yeux y avaient contemplées : les restes imposants de la Rome païenne, grandioses témoins de l'antique gloire de sa puissance terrestre, et surtout plusieurs monuments sacrés des premiers siècles chrétiens. Au pied des autels de ses vieilles basiliques, nous avons pu, à notre tour, respirer le parfum de sainteté qui fleure encore si suavement, comme au temps de Feuillien, sur les tombeaux de ses vierges, de ses martyrs, de ses confesseurs et de ses apôtres. Mêlé à la foule des pèlerins, nous avons eu la joie de voir apparaître, dans l'humble rayonnement de la blanche soutane des Pontifes romains, Celui qui incarne ici-bas la personne de Pierre et l'autorité du Sauveur du monde ; et comme autrefois Feuillien l'avait fait, en présence du Pontife martyr, qui s'appelait Martin I, nous avons vénéré et écouté, dans la personne de Léon XIII, Pierre, dans son successeur, Jésus-Christ, dans son vicaire.

Nous avons ainsi mis à profit tous les renseignements qui nous paraissaient de quelque intérêt pour notre travail. Nous sommes resté fidèle, en l'écrivant, au plan qui nous avait souri, lorsque pour la première fois nous apparut, dans sa beauté sereine et pleine d'attraits, l'histoire de saint Feuillien mêlée à l'histoire de sa patrie et de notre ville natale. Du souvenir que nous en avons toujours gardé, au milieu d'illusions disparues au cours des ans, nous avons essayé de peindre, dans ces pages, les purs et derniers reflets, avant d'en emporter dans la tombe la douce et chère image. Ainsi, au déclin de l'année, par une paisible après-midi d'automne, lorsque déjà la forêt voit se dégarnir

ses mystérieuses solitudes où ramageaient gaiement les oiseaux, et son sol, qu'un frais tapis de verdure embellissait jadis, s'ensevelir peu à peu sous le suaire des feuilles mortes, ses arbres silencieux se réjouissent encore du pâle reste de feuillage, à qui les rayons du soleil couchant prêtent l'artifice trompeur de leurs teintes de pourpre et d'or.

Nous avons cru ce prologue nécessaire pour exposer de quelle manière nous avons développé ce livre et comment nous y avons été amenés. Ces pages ont charmé la retraite que nous devons à la haute bienveillance de S. A. S. Mgr le Prince Etienne de Croy Solre ; mais maintenant que les voilà prêtes à paraître, c'est presque avec un sentiment d'angoisse que nous voyons arriver le moment de les livrer à la publicité. Si nous nous décidons à les sortir de l'ombre où elles ont été écrites, à les noyer en quelque sorte dans ce déluge de publications de tout genre qui inondent la société, c'est soutenu par l'espoir qu'elles pourront faire quelque bien. Sans doute ce n'est qu'une pauvre goutte d'eau en comparaison de ces fontaines d'eau vive qui jaillissent des profondeurs sacrées de tant d'intelligences éprises d'idéal, et dont les œuvres, orgueil de la littérature catholique, vont offrir aux âmes les eaux pures après lesquelles elles soupirent. Ce n'est qu'une goutte d'eau que nous apportons à ce large fleuve d'œuvres admirables qu'alimente sans cesse le zèle de nos frères dans le sacerdoce. Mais si elle agrée à Celui qui a promis qu'un verre d'eau, donné en son nom, ne resterait pas sans récompense, s'Il daigne la bénir, comme nous l'en supplions, nous nous laissons aller à l'espoir qu'elle pourra contribuer, dans sa minime mesure [1], à détourner les âmes auxquelles nous la destinons, des citernes empoison-

1. « Sans doute, dit Mgr Dupanloup, il y a beaucoup de livres, et un livre de plus est une goutte d'eau dans l'océan : n'importe ! Si tous ne sont pas destinés à l'éclat et à l'immortalité, il en est qui consoleront un petit nombre d'âmes,

nées où vont s'abreuver tant de jeunes intelligences tourmentées de la fièvre des lectures. Combien d'entre elles, hélas ! les lectures pernicieuses ont perdues ! Un poète, victime de la mortelle influence des mauvais livres, a écrit ces vers désespérés :

> Le cœur de l'homme vierge est un vase profond ;
> Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
> La mer y passerait sans laver la souillure ;
> Car l'abîme est immense, et la tache est au fond !

Nul n'est plus à plaindre, en effet, que le jeune cœur dont le vice, sous les traits d'un compagnon corrompu ou d'un livre corrupteur, a flétri l'innocence. Tout serait impuissant à laver pareille souillure, si l'eau et le sang, qui coulèrent du Cœur transpercé du divin Crucifié, n'avaient donné cette puissance à l'eau du baptême qui régénère l'âme, aux sacrements qui la purifient et l'ennoblissent, à l'humble larme de repentir, qui n'est aussi qu'une goutte d'eau, et qui suffit cependant pour laver dans le sang de l'Agneau la conscience souillée et ouvrir au pécheur contrit les bras de la miséricorde infinie. Sans doute les attraits du vice viendront plus d'une fois assiéger, par des souvenirs importuns, le prodigue qui a lavé ses péchés de ses pleurs. L. Veuillot a dit, aux premiers jours de sa conversion, en parlant de certaines lectures que son maître d'école lui avait facilitées : « Il est telle de ces lectures maudites dont mon âme portera toujours les odieuses plaies. » Mais celui que Dieu a régénéré, et qui est redevenu son enfant, trouvera dans les sacrements la grâce victorieuse qui le fera triompher des tentations et lui conservera sa pureté reconquise.

Combien plus heureux toutefois ceux qui ont échappé aux souillures de l'âme. C'est pour les en préserver qu'une foule d'écrits viennent de toutes parts les solliciter à la pratique de la vertu. La vie des Saints a

---

et qui seront utiles, comme le pain quotidien pour les besoins du jour, sans durer jusqu'au lendemain. »

surtout ce privilège d'y attirer les âmes[1]. Puisse notre petit livre, qui relate la vie de trois Saints illustres, être aussi, pour les jeunes cœurs qui y prendront intérêt, au foyer domestique, la goutte d'eau pure qui ne laisse que le souvenir de sa fraîcheur bienfaisante et de sa limpidité pleine d'attraits. Ces Saints furent du nombre de ces moines, intimement unis aux premiers temps de notre histoire, dont le rôle civilisateur fut si glorieux, que les impies eux-mêmes[2] n'ont pu s'empêcher de l'exalter. Derrière les murs de leur monastère, ils poussèrent jusqu'au sublime l'héroïcité de leurs vertus[3] et surent, par leurs prédications, par la sainte éloquence de leurs paroles et de leurs exemples, arracher les âmes aux vices et réunir autour d'eux une foule d'imitateurs.

M. le vicomte de la Villemarqué raconte, dans sa *Légende celtique*, qu'un poète irlandais, le saint moine Aengus, qui vivait à la fin du VIIIe siècle, étant un jour en voyage, rencontra près d'une église un tombeau au-dessus duquel les anges montaient et descendaient sans cesse. Ayant demandé au gardien de l'église qui était enterré en ce lieu, il lui fut répondu : « C'est un pauvre mendiant de ce pays. — Quelles bonnes œuvres a-t-il donc faites ? continua Aengus. — Je ne sais rien de lui, répliqua le gardien de l'église, sinon qu'il avait l'habitude d'invoquer tous

---

1. L'impie Renan lui-même a laissé échapper cet aveu : « Dans les moments d'ennui et d'abattement, quand l'âme blasée par la vulgarité du monde moderne cherche dans le passé la noblesse, qu'elle ne trouve plus dans le présent, rien ne vaut la Vie des Saints ».

2. « Les moines, dit Littré, défrichèrent les âmes aussi difficiles à la culture que le sol inculte sur lequel ils allaient poser leur cellule. » On pourrait multiplier ces témoignages.

3. Un religieux apostat a écrit ces lignes où éclatent, malgré lui, ses regrets : « Je n'hésite pas à déclarer que derrière les murs des couvents se cachent des trésors immenses d'amour le plus pur de Dieu et du Christ et de dévouement héroïque... » Comte Haensbroeck.

les Saints dont il se rappelait les noms, de les prier matin et soir. — »

Il avait donc suffi à ce pauvre mendiant de ce contact journalier avec les Saints qu'il invoquait, pour que le travail intérieur de la grâce le portât aux plus hauts sommets de la sainteté, et pour que, du fumier où il avait expiré, il méritât, nouveau Lazare, d'aller s'asseoir avec les princes de la Cour céleste.

Comment l'invocation habituelle des saints avait-elle pu produire, dans cet indigent, ces admirables ascensions, et faire, de la tombe ignorée où reposaient ses restes haillonneux, le rendez-vous des anges ? Qu'on ne s'en étonne pas. Ce souffreteux, pendant toute sa vie, n'avait arrêté les regards de son âme sur d'autres exemples que sur ceux des saints ; tout son bonheur avait été de vivre en esprit dans leur société. Respirant sans cesse le parfum de leurs vertus, il s'était senti chaque jour plus attiré à conformer sa vie à la leur. Son ignorance avait eu l'humilité et la sagesse de se dire qu'elle pouvait se confier en leur savoir, et sa foi, qu'elle pouvait inébranlablement s'ancrer sur la leur. Comment en eut-il pu être autrement ? Lorsqu'il invoquait les bienheureux Apôtres, son bon sens suffisait pour l'incliner instinctivement à se fier à la véracité de ces illettrés qui, s'en allant, sous le souffle de l'Esprit-Saint, porter partout les enseignements de leur Maître, avaient par leurs prédications renouvelé la face de la terre, fait refleurir l'arbre de vie sur le sol ingrat du monde païen, et triomphé de toute la puissance que les richesses et les passions, maîtresses alors de l'univers, donnaient au paganisme. Quels glorieux témoins aussi de la solidité de ses sentiments, que ces millions de martyrs dont les convictions n'avaient pu être ébranlées, ni par les séductions les plus dangereuses, ni par les plus effroyables tourments[1] ! Comme elles achevaient enfin de l'affermir

1. On a souvent cité le mot de Pascal, disant qu'il croyait volontiers des témoins qui se laissaient égorger plutôt que

dans sa foi ces multitudes de saints de tout peuple, de toute langue, de toute condition, qui avaient été l'honneur de l'humanité par l'héroïsme de leurs vertus ; et ces illustres convertis qui avaient en vain cherché le bonheur dans la poursuite des plaisirs et dans les voies de l'iniquité, et n'avaient trouvé qu'en Dieu le repos de leur âme ; et cette armée de vierges,

---

de démentir leur témoignage. C'est la voix du bon sens ; et plus d'une fois elle a arraché l'aveu de sa vérité à des hommes asservis aux préjugés de l'impiété ou esclaves de leurs passions. En l'écoutant, A. Dumas, fils, n'a pu s'empêcher d'écrire cette belle page : « Et maintenant que ceux qui ont des oreilles entendent ! Que ceux qui ont des yeux voient ! Il n'y a plus à arguer de son ignorance, après le coup d'état divin de la naissance du Christ. La vérité est imposée, la loi est connue !...

« Un esprit comme Moïse, le plus grand que le monde connaisse, une âme comme Jésus, la plus pure qui ait jamais rayonné sur les hommes, peuvent-ils me tromper ? Et pourquoi me tromperaient-ils ? Que pourrait-il leur en revenir ? Quel intérêt y avaient-ils, autre que celui de cette misérable humanité ignorante et dévoyée, pour laquelle combattait le premier, pour laquelle mourait le second ? Et ces milliers de martyrs qui expiraient en souriant et en chantant ce Dieu nouveau, au milieu des plus horribles supplices, quel intérêt avaient-ils à une pareille mort, si ce n'est de prouver ce Dieu subitement révélé qui satisfaisait leur intelligence, leur cœur et leur âme jusque dans les tortures qu'ils subissaient pour lui ? Et moi, homme nouveau qui, grâce à eux, n'ai plus de luttes à soutenir que contre moi-même, je ne croirais pas à un Dieu ainsi proclamé ? Ces grandes choses se seraient accomplies inutilement ! Tant de génie ! tant de pureté ! tant de vertu ! tant de courage ! tant d'affirmations ! tant d'espérances ! tant de preuves ! tout cela pour rien ! Moïse un aventurier ! Jésus un imposteur ! les apôtres des ambitieux ! les martyrs des fous ! Allons donc ! Leur Dieu est le mien, c'est celui-là que je cherchais, c'est celui-là que je veux ! Vous tous qui avez combattu, qui avez aimé, qui avez souffert pour moi, accueillez-moi parmi vous; je veux combattre, je veux aimer, je veux souffrir à mon tour pour cette vérité que vous avez affirmée et procurée. Je vois, je sais, je crois, je comprends. »

légions angéliques d'un monde nouveau qui, à l'appel du Christ et de sa Mère immaculée, avaient déployé l'étendard de la virginité inconnu avant elles ; et cette éclatante troupe enfin de génies prodigieux dont le savoir égalait la sainteté, et dont la haute intelligence n'avait rien trouvé de plus raisonnable qu'une humble soumission aux enseignements de la foi !

Ce que le culte des saints avait produit dans l'âme de ce pauvre dont tous les pas ici-bas n'avaient connu que les sentiers d'une misère imméritée, il l'a produit dans une multitude d'âmes, aux siècles de foi, alors que la lecture de la vie des saints et leur invocation faisaient le charme du foyer. Ces effets salutaires, il peut toujours les faire éclore dans le cœur des masses. Mais, hélas ! aujourd'hui, trop souvent, les héros de romans et les soi-disant grands hommes que l'on offre à l'admiration des foules, ne leur présentent que des exemples pernicieux et ne sont même parfois que d'effrontés pervertisseurs de tous les sentiments qui ennoblissent l'humanité. Leur mérite ne se mesure pas à leur dévouement à la patrie, aux services qu'ils lui ont rendus, à l'illustration qu'ils ont ajoutée par leurs vertus, leur génie, leur talent, leurs œuvres, leurs actions d'éclat, au patrimoine de gloire d'un pays. Ce qui sert avant tout à les héroïfier sur les places publiques et jusque sur les plaques des rues, qu'ils déshonorent de leurs noms et de leurs statues, c'est leur impiété, leur révolte contre toute autorité et toute morale, l'audace même parfois de leurs crimes et d'une vie désordonnée. Pour réagir contre le poison de leurs exemples, la vie des saints et leur culte aimable apporte un puissant antidote. C'est ce qu'ont compris une foule d'écrivains de talent. Puisse au moins notre humble travail entretenir, là où il est resté populaire, ranimer, là où il s'est affaibli, faire connaître et aimer, là où il est ignoré, le culte des trois grands saints dont nous avons essayé de narrer l'histoire, et dont la protection de l'un d'eux a plané sur nos foyers !

Fête de saint Feuillien, 5 novembre 1913.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

Comment l'Irlande devint l'Ile des Saints.

> On entendit au loin le cri des enfants de la forêt de Fochlad. Ils suppliaient Patrice de revenir au milieu d'eux. Vers l'Irlande le ramenèrent les anges de Dieu. *Hymne de Fiacc.*
> (Traduite du gaélique.)

L'Irlande fut la patrie de saint Fursy et de ses deux frères, saint Feuillien et saint Ultain. Aux temps anciens, elle s'appelait l'Hibernie. Les noms d'Inisfail, d'Ierne, la désignèrent aussi parfois. Lorsque les peuplades scotes y prédominèrent, elle fut nommée Scotie, nom qu'elle conserva jusqu'au onzième siècle. Elle prit alors son nom actuel, du mot gothique *Ireland*, *terre de l'Ouest*. Ses bardes la décoraient des noms poétiques de Verte Erin, Ile d'émeraudes, Ile boisée, Terre des Zéphirs, Noble île, Ile du destin. Ses vertus la firent appeler l'Ile Vierge ; sa longue infortune qu'elle supporta héroïquement, durant six siècles, pour la défense et la conservation de sa foi, en fit la sœur de la malheureuse Pologne, et l'ont fait appeler naguère la Pologne de l'océan [1].

« Première fleur de la terre, dit un de ses poètes, et première perle de la mer », par la beauté variée de ses côtes, l'aspect amène de ses prairies et de ses

1. Les Irlandais, dit le grand O'Connel, ont pour mission d'être sur la croix et de souffrir pour la propagation de l'Evangile.

forêts d'un vert inconnu au reste du monde, par les sites enchanteurs de ses montagnes et de ses vallées, la sauvage magnificence de ses lacs, le charme pur de ses cascades et de ses fontaines, l'antique Hibernie devint, au cinquième siècle, l'Ile des saints et brilla de tout l'éclat de ce nom glorieux, durant les deux siècles qui suivirent.

Aux âges précédents de l'ère chrétienne, elle était restée presque entièrement plongée dans les ténèbres du paganisme. Çà et là seulement, la lumière de l'Evangile y avait un instant pénétré, sur les pas d'intrépides messagers du Christ, comme on voit se glisser, en minces nappes d'argent, dans l'horreur inquiète de profondes forêts, les doux rayons de la lune luttant avec l'obscurité de la nuit.

Pour faire resplendir à jamais, dans le ciel de la sublime et douloureuse destinée de la pauvre Irlande[1], le divin Soleil de l'éternelle Vérité, Dieu, qui de l'Emeraude des mers voulait parer, comme d'un diamant, la couronne de son Eglise, choisit pour en devenir l'apôtre, un habitant de la Grande Bretagne et le prépara à cette mission par de longues épreuves.

Enlevé aux rivages de sa patrie par des pirates qui pillèrent la maison de son père, il fut emmené en Irlande et y fut vendu comme esclave. Les six années qu'il y passa furent des années de souffrances, « une vie dans la mort », a-t-il dit. Mais Dieu, ajoute-t-il, le consola comme son père le consolait quand il pleurait dans son enfance.

1. Le célèbre Burch a dit de l'atroce législation, jadis imposée à l'Irlande : « Jamais il n'y eut une machine aussi bien faite et mieux adaptée pour opprimer, écraser et dégrader un peuple ; jamais le génie pervers de l'homme n'a rien inventé de pareil contre l'homme. »

Là, il apprit à prier de longues heures, en gardant les troupeaux d'un maître inhumain, et à souffrir la faim, le froid, l'abandon, par amour pour Celui qui a supporté pour nous sauver la pauvreté, le délaissement, et les inexprimables tourments de sa Passion. Il y apprit aussi à connaître les mœurs, les coutumes, la langue du peuple qu'il devait un jour évangéliser. Il le trouva croupissant dans l'idolâtrie et dans tous les vices qui en sont la suite inévitable ; prompt aux disputes, aux combats ; épris de la gloire sanglante des champs de bataille ; se plaisant à voguer à la recherche de nouveaux rivages, pour y faire des incursions et en ramener des esclaves ; forçant ceux-ci, misérables et faméliques, à garder les troupeaux de porcs dans ses vastes forêts de chênes, à manier la cognée ou à conduire la charrue ; les accablant de traitements cruels, et parfois les condamnant à tomber comme victimes sous le couteau sacré des druides.

La harpe, que les premiers habitants de l'île avaient apportée « de cette partie de la terre où la poésie et la musique paraissent dater de l'aurore de la civilisation » [1], accompagnait de ses arpèges sonores les chants de ses bardes dans les expéditions guerrières ; elle embellissait la célébration des rites druidiques dans les mystérieuses profondeurs des forêts, et soutenait les efforts des rameurs, sur la vaste mer, au milieu des tempêtes. Dans les rares loisirs de la paix, elle enchantait les foyers, par ces airs fameux d'une indéfinissable mélancolie, qui ont sur-

1. M. Hardiman, O'Sullivan. Irlande. D'après ces écrivains les premiers habitants de l'Irlande seraient venus d'une colonie phénicienne établie en Espagne. Les Firbolgs ou Belges y vinrent ensuite, ainsi que les Scots.

vécu à ces âges lointains et semblent l'écho rêveur de la plainte des vents et des vagues, au bruit confus desquels l'Irlande s'éveille à chaque aurore et chaque soir s'endort.

Le charme étrange de ces mélodies, les paroles auxquelles elles prêtaient leur enchantement, firent-ils présager à Patrice de quels sentiments généreux ce peuple pouvait devenir capable ? Malgré les souffrances qu'il y endurait, il s'attacha à la terre qui le retenait en esclavage et conçut le désir de l'arracher un jour à la barbarie, où il la voyait tristement plongée.

Sur un avertissement divin, qui lui fit connaître l'arrivée d'un navire étranger, il s'échappa de l'île, dont il devait devenir l'apôtre tant aimé. De longues années se passèrent pendant lesquelles il se prépara à sa glorieuse mission par les exercices austères de la vie monastique. Des voix mystérieuses ne cessaient de le rappeler en Hibernie. Il résolut enfin de se rendre à leurs plaintives supplications. Il partit pour Rome afin d'y recevoir les ordres sacrés et demander au successeur de saint Pierre de bénir son dessein. Pendant que l'auguste Pontife lui conférait le sacerdoce, on entendit, dit la légende, trois chœurs qui se répondaient : aux hymnes de la liturgie romaine vinrent se mêler, dans une succession harmonique, les chants des anges, implorant le secours divin pour le succès de la mission de l'élu du Seigneur, et les chants des petits enfants de l'Hibernie, dont les voix pures, mêlées aux soupirs des harpes, sous les voûtes ombreuses de la forêt de Fochlad, appelaient de leurs vœux leur apôtre prédestiné et saluaient sa prochaine venue.

Fort de la bénédiction du Pontife de Rome, Patrice prit le chemin de l'Irlande, accompagné de quelques

prêtres bretons. Il arriva, en conquérant des âmes, là où il avait vécu en esclave. Il apportait à ses chers Irlandais un amour sans borne, un zèle ardent à leur faire connaître et aimer la religion chrétienne, et une intrépidité, que rien ne pouvait arrêter, lorsqu'il s'agissait de revendiquer la liberté d'en exercer le culte. L'Esprit-Saint qui parlait par ses lèvres, les prodiges dont Dieu récompensa la ferveur de ses prières, les effrayantes austérités de sa vie, devaient le faire triompher bientôt de tous les obstacles et lui attacher à jamais le cœur de l'Irlande. Comment ses habitants eussent-ils pu rester longtemps insensibles à l'éloquence divine de cet homme, au front duquel resplendissait l'éclat surnaturel d'une vertu inconnue à leurs druides, et qui leur disait, à la grande assemblée de Tara, où il avait comparu en présence des rois assemblés : « J'en atteste Dieu et les anges, je n'ai eu d'autre but que de prêcher l'Evangile et ses promesses divines, en venant dans ce pays où j'ai été esclave. Serait-ce donc sans y avoir été poussé par Dieu ? Serait-ce conduit par des vues humaines que j'ai débarqué en Irlande ? Qui m'y a forcé ? N'est-ce point par amour, n'est-ce point par pitié pour cette nation que je travaille ? pour cette nation qui m'a traîné en esclavage et qui a mis à mort les serviteurs et les servantes de mon père. »

Sans doute ces paroles généreuses ne trouvèrent pas un accès favorable dans tous les cœurs de ceux à qui elles s'adressaient. Elles se heurtèrent à des dispositions obstinément hostiles chez un certain nombre de païens, fanatiquement attachés à leurs dieux, à leurs coutumes superstitieuses et surtout aux penchants pervers auxquels ils voulaient continuer à s'abandonner. Mais l'éclat victorieux de la

vérité de la doctrine chrétienne, l'idéale beauté de sa morale, ne tardèrent pas à ravir la foule des malheureux et des esclaves, des petits et des faibles, suspendus aux lèvres éloquentes de Patrice, qui les enthousiasmait pour la conquête du ciel. Peu à peu elles réussirent même à triompher de l'orgueil et des passions des druides et des puissants. Rois et sujets finirent par renoncer à leurs faux dieux, souvenirs avilis de l'Etre tout puissant et infiniment parfait que l'humanité adora à son berceau, et que les vices de l'homme avaient changé en divinités immondes, complaisantes à tous les excès et à tous les crimes. Le seul vrai Dieu, leur annonçait Patrice, c'est le Dieu éternel, dont la volonté toute puissante a fait sortir du néant le ciel et la terre, avec toutes leurs magnificences, et dont l'intelligence infinie se révèle dans l'ordre admirable de ce merveilleux univers. Comment le soleil, qu'ils adoraient, aurait-il pu avoir droit à leurs hommages ? Créature inanimée, esclave des lois auxquelles il ne pouvait se soustraire, il ne faisait que proclamer la gloire de Celui qui est la source de toute lumière, et qui « verse à son orbe toujours radieux les feux dont il resplendit ». Bien loin d'attendre leurs adorations, ne semblait-il pas, au contraire, les inviter à reconnaître la puissance de Celui qui l'a créé et à se soumettre aux ordres de Celui auquel invariablement il obéit ? Et leurs idoles, devant lesquelles ils se prosternaient en tremblant, qu'étaient-elles, sinon l'ouvrage de la main des hommes ? quelle influence pouvaient elles avoir pour donner ou conserver une vie, dont elles-mêmes ne jouissaient pas ? Leurs yeux ne voyaient point ; comment auraient-elles pu douer leurs adorateurs de cet admirable organe de la vue, où le ciel et la terre venaient leur présenter leurs ravis-

sants spectacles ? Auraient-elles pu leur accorder le don de parler et leur procurer les charmes de la conversation et des chants, lorsque leurs bouches étaient muettes, impuissantes qu'elles étaient à tirer aucun son de leurs gosiers ? Incapables de remuer leurs bras, de mouvoir leurs pieds, étaient-elles capables de leur avoir octroyé l'usage merveilleux de leurs bras vaillants et forts, de leurs pieds agiles ? Et ce sentiment profond, dont leurs bardes chantaient la puissance, qui fait goûter à l'âme la satisfaction d'une bonne action et empoisonne de remords les crimes des méchants, « qui donne à la nuit ses silencieuses terreurs, et fait apparaître aux tyrans effrayés les pleurs de leurs victimes », d'où pouvait-il venir ? Qui faisait s'éveiller, malgré eux, ce sentiment dans leurs cœurs ? Qui leur parlait ainsi mystérieusement ? Qui leur tenait ce langage qu'ils ne pouvaient nier d'avoir parfois entendu ? De qui donc pouvait être cette voix qui imposait ainsi sa loi avec une autorité souveraine, sinon du Maître tout puissant qui les avait créés, de ce Législateur souverain, qui avait gravé sa Loi au fond de leurs âmes, de ce Juge suprême, aux regards de qui rien n'échappait et devant qui tous devaient comparaître, à l'heure de la mort, pour recevoir la récompense de leurs vertus ou la punition de leurs crimes. C'était là le Dieu qu'il venait leur annoncer, le seul vrai Dieu qu'il fallait adorer, le seul qu'il fallait craindre et aimer.

« Vous me demandez quel est mon Dieu, disait-il aux filles du roi Laégaïr qu'il avait rencontrées, un matin de printemps, au bord d'une fontaine. Mon Dieu est le Dieu de tous les hommes, le Dieu du ciel et de la terre. C'est le Dieu du soleil, de la lune et de tous les astres, le Dieu de la mer et des fleuves,

des hautes montagnes et des profondes vallées. Il habite par delà le ciel et dans le ciel, et il est partout sous le ciel, sur la terre comme au sein des mers. C'est lui qui enflamme le soleil de la lumière qui nous éclaire pendant le jour, qui revêt la lune de son brillant manteau et lui donne son cortège d'étoiles pendant la nuit. C'est lui qui a fait sourdre les fontaines de la terre aride, qui a fait apparaître les îles au milieu de l'immensité des mers, et qui fait se briser sur leurs bords paisibles la fureur des vagues. Tel est mon Dieu, ce sont ses enseignements que je viens vous offrir. »

Les deux sœurs répondirent d'une même voix : « Instruisez-nous, nous vous écoutons. »

Comme les deux filles du roi Laégaïr, les populations d'Hibernie prêtèrent une oreille attentive aux enseignements que leur apportait l'envoyé de Dieu. Il leur apprit comment Dieu a soulevé à nos regards un des voiles mystérieux qui couvrent son Etre divin, en nous révélant que trois Personnes distinctes sont en Lui — le Père, le Fils et le Saint-Esprit — éternellement heureuses dans leur ineffable société, ayant une gloire et une puissance éternellement égales dans une seule et même nature divine. Les vrais penseurs, tous ceux qui, dans leurs sereines méditations, ne laissent pas obscurcir leur jugement par les fumées des passions mauvaises, n'hésitent pas à reconnaître qu'il est aussi impossible à l'esprit borné de l'homme de comprendre entièrement l'Etre infini, que de faire entrer l'immensité des eaux de la mer dans une fossette creusée, sur ses rivages, par la main d'un enfant. Le bon sens du peuple irlandais ne s'étonna pas d'apprendre qu'il y a en Dieu des mystères incompréhensibles, et rien ne parut plus sensé à ces hommes de bonne volonté,

que de croire à la parole qui ne trompe pas. Non contents d'embrasser avec ardeur la croyance à l'adorable Trinité, ils voulurent marquer leur foi à ce mystère, en prenant pour emblème la feuille de trèfle, la verte *Shamrock*, qui devint « la feuille chère du barde et du guerrier, la plante nationale de la verte Erin ». « Je ne sache aucune autre raison, dit Th. Moore, qui nous ai fait adopter cette plante comme emblème national. »

L'Irlande s'émerveilla d'apprendre, des lèvres enflammées de son saint apôtre, que Dieu a aimé l'homme jusqu'à lui donner son Fils unique. La connaissance de ce grand mystère de Dieu le Fils, fait homme, mourant pour nous sur la croix, fut pour ce peuple, jusque-là livré à tous les désordres de la barbarie, le commencement d'une ère nouvelle.

Un vieux récit irlandais nous apprend qu'un fils de l'Hibernie, Conall Kearnach, athlète fameux, se trouvait à Jérusalem, lors de la mort du Sauveur. A son retour, il raconta à son souverain, le roi d'Ultonie, le spectacle inoubliable et digne d'infinie pitié, dont il avait été témoin. Il avait vu l'Homme, sans comparaison le plus admirable, le plus extraordinaire, le plus étonnant, le plus sage, le plus vertueux, qui ait jamais paru sur la terre, condamné à la mort des scélérats par un peuple ingrat, au milieu duquel il avait passé en faisant le bien. Nul homme n'avait jamais parlé comme cet homme ; nul homme n'avait jamais prêché une doctrine aussi évidemment divine que la sienne. C'était la lumière venue en ce monde pour éclairer les hommes. De même que rien n'égalait la sagesse de ses discours, rien n'égalait l'attrait de ses vertus, la bonté de son Cœur. Jamais le mensonge n'avait effleuré ses lèvres ; il avait réduit au silence ses ennemis — véritable engeance de

l'esprit du mal — en les mettant au défi de le convaincre de péché. C'était vraiment le Fils de Dieu, comme il l'annonçait lui-même aux foules qui accouraient de toutes parts pour l'écouter et l'interroger. Du ciel même une voix, ébranlant les airs avec une force et une douceur inexprimables, avait dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. » On ne pouvait d'ailleurs en douter après l'avoir écouté, après avoir été témoin des prodiges qu'il opérait par sa propre puissance. Il n'avait refusé sa pitié à aucun de ceux qui l'avaient imploré. D'un mot il avait guéri des paralytiques, des lépreux, rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, délivré des possédés, multiplié les pains pour nourrir les multitudes qui l'avaient suivi au désert, apaisé les tempêtes, ressuscité les morts. Et, chose incroyable, cet Homme-Dieu, dont l'admirable vie et les bienfaits sans nombre semblaient devoir attirer à lui tous les cœurs, avait vu se former contre lui une monstrueuse cabale. Des hommes d'iniquité, à qui il avait dû reprocher leurs vices et leur hypocrisie, l'avaient fait arrêter la nuit, comme un criminel, et l'avaient conduit au tribunal romain. Il y avait paru dans toute la majesté d'une vie irréprochable. Pilate, son juge, avait de suite reconnu l'injustice des accusations portées contre lui. Mais cédant aux clameurs furieuses qui demandaient la mort de cette innocente victime, il avait eu la lâcheté de le livrer aux mains des soldats pour le faire flageller, espérant que ce cruel supplice suffirait à calmer une foule ivre de sang. J'ai été témoin de cet atroce spectacle de la flagellation, disait l'athlète Conall au roi irlandais, j'ai vu le Juste tomber dans son sang au pied de ses bourreaux, plus semblable à un ver de terre qu'on écrase qu'à un homme. Un Dieu seul pouvait ne pas succomber à de pareils tourments.

On poussa la cruauté jusqu'à le hisser, dans cet état lamentable, sur un trône de dérision, et à couronner d'épines sa tête ensanglantée. Et même alors il y eut des mains assez cruelles pour le souffleter, des bouches assez infames pour le couvrir de crachats. En vain Pilate, saisi de pitié, essaya de le délivrer. Ce fut, dans la foule hideuse qui assiégeait son tribunal, un redoublement de vociférations. « Crucifiez-le » criait-on de toutes parts. Le faible juge n'eut pas le courage de résister plus longtemps. « Je suis innocent du sang de ce Juste », se contenta-t-il de dire, en abandonnant ce divin Agneau à l'horrible meute de ses ennemis. « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » s'écrièrent ces furieux, défiant ainsi la malédiction divine que méritait un tel forfait. On chargea d'une lourde croix Celui qui n'avait plus la force de se tenir debout. Je l'ai vu succombant à chaque instant sur le chemin douloureux qui menait au lieu de son supplice. Là, on l'attacha à la croix, en perçant cruellement ses pieds et ses mains de gros clous. J'aurais voulu m'élancer sur les bourreaux pour leur arracher leurs marteaux des mains et m'en faire une arme contre eux, lorsque j'entendis sortir des lèvres du divin Crucifié cette prière inouïe : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Lorsqu'il fut élevé en croix, une femme en pleurs, dont le visage trahissait la cruelle souffrance, vint se placer à ses côtés. C'était sa pauvre Mère. On l'eut prise pour la douleur divinisée. Je n'ai pu supporter un pareil spectacle. Le soleil lui-même sembla s'envelopper de deuil, et, en plein jour, il fit aussi obscur que dans les nuits d'épouvante et de tempête. Lorsque je quittai la ville maudite, en jetant un dernier regard sur la face désolée de l'auguste victime, un grand cri passa sur la

foule terrifiée, un cri d'une puissance surhumaine, poussé par Celui qui remettait son âme entre les mains de son Père, et je sentis la terre saisie de terreur trembler sous mes pas. »

Le roi d'Ultonie avait écouté, muet d'horreur, serrant dans sa main la poignée de sa formidable épée, le récit de l'athlète. Tout à coup on le vit se dresser, impuissant à contenir l'indignation qu'il ressentait de ce forfait effroyable, et, s'armant de son glaive, en frapper furieusement les arbres et les buissons qui l'entouraient, frémissant de rage de ne pouvoir traiter de la même manière les monstres qui avaient crucifié le Fils de Dieu. Il en mourut de douleur, dit la légende, et mérita d'être honoré comme le premier Irlandais mort pour le Christ.

Moins emportée, mais non moins vive, fut l'émotion des auditeurs de saint Patrice, lorsqu'il leur apprit que c'était par amour pour eux que le Fils de Dieu avait si cruellement souffert. « C'est pour vous, leur disait l'éloquent apôtre, qu'il est descendu des cieux, qu'il est né de la bénie Vierge Marie, qu'il a voulu devenir la victime chargée des péchés du monde ; pour vous que, sur la croix, il s'est offert en holocauste à son Père, dont il pouvait seul apaiser la justice outragée ; pour vous qu'il est mort, afin de vous délivrer de l'éternelle et effroyable séparation d'avec Dieu, et vous ouvrir le ciel avec ses joies infinies. Il a été enseveli, mais le troisième jour après, il a couronné les œuvres prodigieuses de sa vie par une nouvelle et plus éclatante preuve de sa Divinité : il est ressuscité par sa propre puissance, à la confusion de ses ennemis qui, s'étaient flattés de livrer son corps à la pourriture du tombeau. Pendant quarante jours, il voila la splendeur de son état divin pour se montrer à ses disciples et

s'entretenir avec eux ; puis, en leur présence, il monta au ciel. Mais avant de retourner à son Père, il donna à ses apôtres l'ordre d'aller prêcher à toutes les nations ce qu'il leur avait enseigné. Pour les soutenir dans une mission aussi difficile, il leur envoya l'Esprit-Saint avec ses dons merveilleux. Lui-même voulut continuer à rester présent au milieu d'eux d'une manière invisible, quoique cependant réelle. Afin de faire participer tous les hommes aux mérites de sa passion jusqu'à la fin des temps, il institua un mystérieux sacrifice qui renouvelle chaque jour l'offrande de son corps et de son sang immolés pour nous, nous unit à lui d'une manière ineffable, et nous fait jouir du bienfait de sa divine présence. A ce saint sacrifice, merveille du Dieu d'amour, peuvent avoir part tous ceux qui, repentants de leurs crimes, auront été régénérés dans les eaux du baptême. C'est à cette renaissance par l'eau et le Saint Esprit que je viens vous convier. »

Qui pourrait rendre les paroles enflammées qui s'échappaient des lèvres de Patrice lorsqu'il parlait à ses auditeurs de cet amour incompréhensible du Fils de Dieu pour l'homme ? Tant d'amour, de la part du Tout-Puissant, pour sa pauvre et pécheresse créature, ne pouvait laisser indifférents que des cœurs pétris d'orgueil ou profondément ensevelis dans le vice. L'Irlande eut la fierté de ne pas y résister. Emue par les prédications de son apôtre, elle se donna pour toujours au divin Rédempteur de l'humanité et à la sainte Eglise catholique, chargée par son divin Chef de perpétuer l'invariable unité de son enseignement et de travailler au salut des âmes, sous le gouvernement de Pierre et de ses successeurs. Par amour pour Notre Seigneur Jésus-Christ, elle apprit de Patrice, qui l'ani-

mait à une lutte généreuse, à s'armer du glaive spirituel contre le péché, le cruel ennemi du Fils de Dieu. La bataille fut menée vaillamment. La guerre aux vices remplaça les luttes fratricides qui ensanglantaient à tout bout de champ la terre des aïeux. La courageuse observation des commandements divins, à laquelle le peuple irlandais se fit alors un honneur de s'assujettir, devint pour lui le point de départ d'une civilisation remarquable, et l'éleva à une grandeur morale qui aujourd'hui encore fait sa gloire.

« Il est, dit Mgr Dupanloup, une vertu, fille de la foi, vertu réservée au christianisme, si touchante et si pure qu'elle embellit d'un charme inexprimable le regard de la jeunesse, vénérable aussi sous les cheveux blancs du vieillard, et qui dans tous les âges de la vie, met comme une auréole de respect et d'honneur au front de l'homme qui la possède ; et si c'est chez un peuple qu'elle règne, elle revêt ce peuple de la force et de l'austère éclat des plus mâles vertus : je parle de l'innocence des mœurs. — C'est la gloire de l'Irlande.

« L'Irlande, on la nomme et elle mérite encore son nom, l'*Ile Vierge*... Déjà au XII[e] siècle, un habitant d'un pays rival, le pays de Galles, lui rendait ce bel hommage : « Entre les nombreuses vertus qui distinguent l'Irlande, le privilège de la chasteté est au premier rang. » De nos jours encore, des mœurs fortes et sévères, des traditions d'honneur et de pureté se transmettent de génération en génération, comme le patrimoine sacré de ces pauvres familles, comme leur sainte et inaliénable richesse. »

Non content d'inculquer profondément à ses chers irlandais l'amour de Dieu et l'attachement à l'Eglise et à son chef, le respect de soi-même et des autres,

Patrice leur fit entrevoir l'idéal de la perfection évangélique et y attira un grand nombre d'âmes. Les premières conquêtes que son zèle gagna à l'amour d'une perpétuelle virginité. furent les deux filles du roi Laégaïr.

Peu de temps après leur baptême, elles tombèrent malades. Patrice fut appelé à leur chevet. On attendait de ses prières la guérison de ces royales néophytes. Il les vit revêtues de la robe blanche des fiancées du Christ, qu'elles avaient reçue au baptême, et il leur dit : « Voulez-vous devenir les épouses du Christ et aller jouir maintenant de sa vue, dans une éternelle jeunesse, plutôt que de vieillir ici-bas ? » — « Nous le voulons, répondirent-elles. Hâtez-vous de nous montrer le visage du Christ, notre époux. » Le saint posa sur le front pâli de chacune d'elles la couronne virginale qui, dans le ciel, embellit le cortège privilégié de l'Agneau. Puis, en leur présence, il célébra l'auguste sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ. « Voici venir l'Epoux de vos âmes », leur dit-il, en leur donnant en nourriture le pain mystérieux qui fait germer les vierges. Elles le reçurent avec une pieuse ardeur et inclinèrent la tête, dans une muette adoration, pour ne plus la relever, semblables à deux lys, cueillis pour orner l'autel de la Reine des Vierges, au moment où ils entr'ouvrent aux pures clartés de l'aurore, leurs blanches corolles chargées des pleurs de la nuit.

Touchantes prémices des mystiques consécrations au divin Crucifié, fleurs épanouies pour le ciel au souffle angélique des collines éternelles, elles attirèrent au divin Fils de la Vierge immaculée des multitudes de sœurs. A leur tête apparait l'incomparable Brigitte, la gloire et l'amour de l'Irlande. Illus-

tre par l'antique noblesse de sa race, remarquable par sa beauté, harpiste incomparable comme son père, l'ancien druide Dulctach, esprit supérieur, cette vierge bénie avait été baptisée par Patrice, au sortir de l'enfance. L'onction du saint crème parfumait encore son front innocent, lorsqu'elle revint trouver le saint, par une inspiration d'en haut, pour lui demander la faveur d'être admise au nombre des vierges du Christ. Elle ne tarda pas à en être l'ornement, et à apporter à Patrice une aide puissante dans ses travaux apostoliques. Elle commença par fonder, dans un bois de chênes, redoutable séjour jadis des faux dieux, le célèbre monastère de Kildare, la *Cellule du chêne*, où bientôt vinrent se grouper, sous son autorité, une foule de jeunes filles irlandaises, avides d'imiter ses exemples et de consacrer au Seigneur leur virginité et leur vie. Les guérisons miraculeuses que ses prières obtinrent y firent accourir les multitudes. Les anges eux-mêmes, dit la légende, y descendaient parfois pour couvrir du voile des fiancées du Christ les nouvelles compagnes de Brigitte. Là aussi se passaient, au milieu de prodiges d'austérités, des scènes d'une ravissante piété. Tel ce trait touchant de Daria, aveugle de naissance. Brigitte, qui l'avait accueillie parmi les vierges de son monastère, la chérissait et aimait à s'entretenir avec elle. Un jour celle-ci lui dit : « Bénis mes yeux pour que je puisse contempler le monde et satisfaire mon désir. » La nuit couvrait tout de son ombre : ses ténèbres se dissipèrent pour l'aveugle-née, et le monde déploya, sous des regards émerveillés, toutes ses magnificences comme en plein jour. Mais quand elle l'eut

1. Elle reçut le voile des mains de saint Mel, neveu et disciple de saint Patrice.

bien considéré, se tournant vers Brigitte, elle lui dit : « Maintenant referme mes yeux, car moins l'homme voit le monde, mieux il reste présent devant Dieu. »

Forte de l'ascendant que lui donnaient ses vertus et son génie, Brigitte parcourut l'Irlande, ici, s'efforçant d'abolir l'esclavage et ses suites cruelles ; là, mettant tout en œuvre pour conquérir les âmes à Jésus-Christ et les amener à la pratique du bien ; ailleurs, fondant des asiles sacrés pour les vierges du Seigneur. Ses préférences allaient aux petits et aux humbles, mais quand il s'agissait de plaider leur cause, elle n'hésitait pas à se rendre à l'assemblée des rois. On la vit paraître au banquet du palais de Tara et là, aux accords de la harpe, mêler le charme de ses chants pieux à la joie du festin, pour apprendre aux convives à sanctifier leurs réjouissances par les pensées élevées de la foi et de la charité chrétienne. Pendant que, sous ses yeux, l'hydromel coulait à grands flots, elle voudrait, chantait-elle, offrir un banquet dans son cœur au Roi des rois, le distributeur de tous les biens. Elle voudrait que tous les enfants de Dieu, qui forment le peuple du ciel, pussent y participer. Pour eux encore elle voudrait être la rentière du Seigneur, ne gardant pour elle-même que des instruments. de pénitence. « Je voudrais, leur disait-elle de sa voix harmonieuse, de grandes coupes de charité pour les distribuer ; je voudrais des caves pleines de grâces pour mes compagnons. Je voudrais que la paix fut la reine de leurs banquets ; je voudrais que Jésus, que Jésus lui-même régnât sur eux. »

Patrice avait béni la harpe de Brigitte. Il accueillit dans ses monastères la harpe irlandaise pour y accompagner les louanges du Seigneur, la célébra-

tion des fêtes, et les inspirations du génie chrétien. Parmi les nombreux néophytes qui peuplèrent alors ces asiles de la science, de la piété et du travail pénitent, il y eut un grand nombre de druides et de bardes. A l'exemple de la patronne de l'Irlande, ils s'éprirent, eux aussi, du charme des mélodies grégoriennes que Patrice avait apportées de Rome. On peut leur appliquer ce que M. de la Villemarqué a dit des druides et des bardes bretons : « Le druide devint l'apôtre du culte nouveau. Les bardes reçurent le baptême et déposèrent sur l'autel du Dieu des chrétiens, leur harpe de poète et de pontife ; tandis que les vierges fatidiques devenaient des vierges chrétiennes, et que tous les asiles du druidisme, changés en temples chrétiens, enfantaient des disciples à la religion de Jésus-Christ.... Dès lors ce ne fut plus à l'épouse du *grand être* que les bretons offrirent leurs hommages comme à l'idéal de la femme. L'apôtre leur montra au-dessus de la nue une autre femme, belle et pure, vêtue d'une robe sans tache, et le front couronné d'étoiles ; une femme, elle aussi la mère des hommes, dont elle porta le libérateur, tout petit enfant, dans ses bras, en souriant à la terre avec un sourire d'amour ; et ils tombèrent à genoux, et ils la bénirent et ils l'aimèrent. »

Selon la légende irlandaise, le plus illustre des bardes de l'Hibernie, le célèbre Ossian, s'était tenu à l'écart du grand mouvement qui entraînait les foules vers la religion nouvelle. L'Homère de la Verte Erin avait vu avec amertume le peuple renoncer aux vaporeuses doctrines du druidisme, et ses disciples eux-mêmes préférer les hymnes sacrées, en l'honneur du Dieu des chrétiens et de sa cour céleste, aux fictions enchantées de ses héros. Privé

de la vue et parvenu à une extrême vieillesse, il vivait solitaire dans son palais en ruines, repassant tristement, dans sa mémoire, les chants qu'il avait consacrés à célébrer la valeur fabuleuse de Fingal, son père, et à pleurer la mort de son fils. Suspendue à côté du glaive qu'il avait reçu de son père, au soir d'une bataille, sa harpe restait muette. En vain le vent de la mer, sifflant mélancoliquement dans les salles désertes jadis si joyeuses, venait soulever les cheveux blancs du vieillard sur son front inspiré. Les grandes chevauchées des ombres des héros dont il croyait voir naguère les formes aériennes dans les nuages errants, les hurlements grandioses de leurs bataillons se heurtant dans les airs, au souffle des tempêtes et au bruit des torrents, n'inspiraient plus son fier génie de leur fougue sauvage.

Patrice vint le trouver dans sa solitude. Emu de pitié, il lui adressa de douces paroles. Mais le vieux barde ne cessait de se répandre en plaintes amères : Combien ses chants étaient plus doux que les hymnes des moines ! les festins des guerriers préférables au jeûne ! les fanfares joyeuses, accompagnant les meutes à travers bois, plus réjouissantes que le bruit des cloches ! « O Patrice, as-tu entendu raconter l'histoire de la grande chasse ? » — « Jamais je n'en ai entendu le récit, lui dit le saint. Fais-moi donc entendre l'harmonie de tes chants. »

La figure du barde s'illumina, ses yeux éteints respirèrent l'enthousiasme des jours anciens, sous le voile douloureux qui les couvrait, et, aux accords de sa harpe. il chanta son célèbre poème de la chasse. Patrice laissa le vieillard bercer son imagination aux poétiques fictions de sa ballade. Puis, après avoir loué son merveilleux talent, il l'entretint des vérités

de la foi. Au delà de la tombe, où le barde guerrier n'entrevoyait que les ombres de ses pères, qui l'attendaient dans les nuages de la Verte Erin, il lui montra le Juge souverain des vivants et des morts, offrant à l'homme, jusqu'au seuil de la vie, les trésors infinis du pardon que nous ont mérité ses souffrances divines, accueillant ceux que son sang précieux a purifiés, repoussant loin de lui ceux qui n'ont pas voulu de son amour infini.

Les paroles persuasives de Patrice triomphèrent des dernières hésitations du vieil Ossian. Il courba son front blanchi sous l'eau régénératrice du baptême, et confia à la miséricorde divine les héros de ses chants, morts avec leurs vertus naturelles dans les ténèbres de l'erreur. Ses oreilles s'ouvrirent avec délices aux hymnes sacrées, qui lui apportaient comme un écho lointain des cantiques qu'il s'apprêtait à aller entendre dans les cieux; et ses yeux voilés semblèrent s'éclairer des glorieuses visions de l'éternel bonheur.

On représente Patrice une harpe à la main. La conversion du plus célèbre des bardes de l'antique Hibernie acheva de christianiser la harpe d'Erin ; et les chants des bardes devinrent si beaux, dit un vieil auteur, que les anges de Dieu se penchaient au bord du ciel pour les écouter.

L'apôtre de l'Irlande « ménagea les traditions celtiques, dit M. De La Villemarqué, parce qu'il voyait là, non seulement un sentiment honorable de piété filiale, une preuve de vénération et d'amour envers les ancêtres, mais encore une puissance conservatrice et un soutien réel de toutes sociétés. » Il conserva les us et coutumes de l'antique Hibernie, en leur donnant un caractère chrétien. Il dédia aux saints les fontaines consacrées aux idoles, et se servit de

leurs eaux lustrales, sanctifiées par les prières de l'Eglise, pour purifier les lieux destinés jusque-là aux rites du paganisme ; il transforma les feux du dieu Bel en les allumant en l'honneur de saint Jean-Baptiste ; dans les grandes assemblées du palais de Tara, les évêques occupèrent la place des druides et remplacèrent leurs incantations diaboliques par les mystérieuses cérémonies du culte chrétien ; enfin les lois des ancêtres furent maintenues, mais dépouillées de ce qu'elles avaient de superstitieux et de cruel. Un fatras de superstitions païennes disparurent avec les livres qui les contenaient.

Lorsque Patrice mourut, l'Irlande jouissait de tous les bienfaits de la civilisation chrétienne. Trente années d'un apostolat tout rempli de rudes labeurs et de luttes fécondes, avaient suffi à l'héroïque apôtre pour métamorphoser les idées, les mœurs d'une nation barbare, tirer ses populations de l'ignorance et des vices où elles croupissaient, et les faire aspirer à un idéal de perfection que seule la religion chrétienne peut offrir aux âmes. Déjà on n'aurait pu dire le nombre des fils et des filles des chefs de clans qui avaient embrassé la vie monastique, tant ils s'étaient multipliés. L'antique Hibernie, séjour d'un paganisme abrutissant et cruel, était devenue l'asile de la science, de la vertu et de la sainteté, un centre d'idées civilisatrices, et allait être le berceau d'une légion de missionnaires, qui devaient porter, chez toutes les nations de l'Europe, les trésors de leur intelligence, de leur piété, de leur zèle, et de leur dévouement au salut des hommes. C'est le spectacle qu'entrevit Patrice, lorsque du haut de la montagne des Aigles, sa main défaillante bénit une dernière fois sa chère Irlande. Sous ses regards, dit la légende, vinrent alors voltiger des oiseaux aux ailes

blanches tachetées de noir, si nombreux que le ciel en était couvert : c'étaient les âmes qu'il avait sauvées. En trente ans, au dire d'un de ses biographes, il avait fondé plus de trois cents églises, sacré autant d'évêques, ordonné trois mille prêtres.

Pour continuer l'œuvre de Patrice, Dieu suscita d'autres saints d'une vertu non moins admirable : saint Kevin, saint Brendan, saint Dega, saint Finnian, saint Comgall, saint Columba, etc. Il serait trop long de les dénombrer. L'âge d'or de la sainteté, inauguré sur la terre d'Irlande par saint Patrice, dura près de deux siècles et demi. Au témoignage d'Ussher, savant primat anglican, il produisit plus de sept cents saints, évêques et fondateurs d'églises, prêtres et anachorètes. L'éclat des uns est comparé au resplendissement du soleil ; l'éclat des autres à la douce et majestueuse lumière de la lune, ou au rayonnement diamanté des étoiles. Parmi tant de saints illustres, saint Fursy et ses deux frères, saint Feuillien et saint Ultain, brillèrent d'une vive clarté. Ils marchèrent glorieusement sur les traces de leurs devanciers et, comme eux, ils donnèrent aussi à leur patrie les prémices de leur zèle et de leur sainteté, avant de se rendre dans la Grande Bretagne et de venir dans nos contrées travailler à étendre le règne de Jésus-Christ.

CHAPITRE DEUXIÈME

Comment eut lieu le mariage de Fintan, fils du Roi de Munster, avec Gelgèse fille d'un chef de clan d'Écosse, et comment de cette union naquirent saint Fursy et ses deux frères saint Feuillien et saint Ultain.

Le bruit de ces merveilles se répandit dans tout le pays des montagnes, et tous ceux qui les entendirent disaient entre eux : que pensez-vous que sera un jour cet enfant, car la main du Seigneur est avec lui.

Evang. S. Luc.

L'Irlande était dans le plein épanouissement de cette émulation de sainteté, qui rendit ses habitants si heureux du cinquième au septième siècle. Du sein des flots lointains et brumeux qui viennent battre ses côtes, elle apparaissait déjà, aux yeux de la chrétienté, couronnée de cette auréole de foi généreuse et d'inébranlable fidélité à l'Eglise, qui depuis a toujours brillé à son front d'un éclat incomparable.

Environ un siècle et demi s'était écoulé depuis que saint Patrice, faisant voile pour l'antique Hibernie, était venu planter la croix sur ce sol inconnu aux aigles romaines. Sur l'humble tombe de sainte Brigitte, il y avait près d'un siècle que le peuple reconnaissant avait allumé cette flamme immortelle, qu'aujourd'hui encore, au jour de la fête de sa grande patronne, l'irlandais fidèle allume sur les bords les plus écartés où l'exil a conduit ses pas. Une

foule de monastères s'étaient multipliés comme par enchantement. Ils parsemaient la Verte Erin de leurs vastes et pieux asiles. Ils fleurissaient les déserts et ornaient les cités ; on les voyait se mirer au bord des lacs ou couronner leurs flots enchanteurs ; on les rencontrait au fond des vallées et au sommet des collines, dans les profondeurs silencieuses des forêts et sur les falaises battues par les tempêtes et retentissantes du bruit des vagues.

C'était à l'époque où le grand apôtre de la Colédonie, Columba, appartenant par sa naissance à la race royale, fondateur d'une foule de monastères, tant en Irlande qu'en Ecosse et dans les îles Hébrides, brillait de l'éclat de toutes les vertus, dans la solitude d'Iona où il s'était retiré, et jouissait d'une autorité devant laquelle s'inclinaient les évêques et les rois.

En ce temps là, l'Irlande était divisée en six grandes régions : le Connaught, l'Ulster ,le Leinster, le Munster méridional, le Munster septentrional et le royaume du Milieu. Saint Patrice qui les avait toutes évangélisées, avait béni chacune d'elles, avant de mourir, du haut de la montagne des Aigles ; et, confiant à sainte Brigitte le vœu suprême de son cœur, il lui avait dit : « Brigitte, ô sainte mère, pendant trente ans, bénis après moi la douce Erin ! bénis l'Ulster et le Connaught ; bénis le Leinster en tout temps, et le Munster éternellement ! »

Chacun de ces royaumes était subdivisé en petites principautés dont les chefs prenaient aussi le titre de roi. C'est ainsi qu'à la grande assemblée de Tara, où saint Patrice avait paru pour la première fois, on comptait, outre les six principaux rois d'Irlande, vingt-cinq rois tributaires. Chacun de ceux-ci était soumis à l'autorité du roi de sa province, et tous re-

levaient d'un monarque suprême. Ce dernier avait en partage un district central, l'antique Milieu sacré. C'est là que s'élevait, sur les bords paisibles de la Boyne, au milieu de l'immense plaine de Breg, la célèbre résidence royale de Tara [1], que les bardes dans leur exaltation patriotique, se sont plus à nous dépeindre plus vaste et plus somptueuse que le temple de Salomon. Là, tous les trois ans, tous les rois d'Irlande, les chefs de clans, les plus fameux guerriers, les druides primitivement, et plus tard les évêques, tenaient cour plénière.

De tous les monarques de l'Irlande, un des plus illustres était alors Finnlogue. Il régnait, d'après Colgan, sur la partie méridionale du Munster, aujourd'hui encore dit M. D. O'Sullivan, « la terre féconde du patriotisme, de la foi et de la poésie. » Sa famille, du côté paternel, remontait jusqu'à Lug Laga [2], qui illustra sa race par le grand renom qu'il s'acquit, parmi ceux que l'Europe a appelés « les héros de l'Ile d'occident. » Finnlogue pouvait se glorifier aussi de compter, dans son noble parentage, la grande patronne de l'Irlande, sainte Brigitte, et d'autres saints personnages, surtout saint Brendan [3]. Son palais, bâti sur un roc élevé, dominait la ville de Cashel, sa capitale, et voyait se dérouler au loin, entre les montagnes bleues qui s'élèvent à l'horizon, l'immense panorama de la Vallée d'Or.

---

1. Quelques ruines subsistent encore de cette résidence royale si célèbre dans les chants de Moore. Montalembert, *Moines d'Occident*, III, 105.

2. *Finnlogae genus paternum refertur per gradus ad Lugum Laga, virum principem et celebrem de stirpe Emerii in Mommonia...*

3. *Ejusdem ac sancti Foillani prosapiae fuere S. Brigitta virgo*, etc. Vita S. Foill. ap. Bolland.

Entouré d'un large mur circulaire, il ressemblait à une forteresse. D'après un récit irlandais, l'endroit où s'éleva l'ancienne capitale des rois de Munster, s'appelait *Sheedrum*, lorsqu'il n'était encore qu'une solitude sauvage consacrée au culte druidique. Deux bergers, qui y faisaient paître leurs troupeaux, aperçurent un jour, au sommet du rocher, un jeune homme tout resplendissant de lumière. D'une voix, dont aucune musique n'aurait pu rendre l'harmonie, il bénit la hauteur et annonça l'arrivée de saint Patrice. Le récit de cette apparition parvint aux oreilles du fils de Lughaidh, roi de Munster, qui s'empressa de se rendre à *Sheedrum* et d'y bâtir un palais. Cette demeure royale reçut depuis le nom de *Lis-na-Lachree* ou le Fort des Héros. Lorsque plus tard, à l'heure marquée par la Providence, Patrice débarqua en Irlande, il vint à Cashel et convertit le roi de Munster, avec sa famille et son peuple. Ce roi, qui était pour lors Aengus, fit bâtir une église à côté de son palais. Ce fut alors sans doute, qu'en mémoire de ces événements, il fit dresser la pierre sur laquelle les rois de Munster furent couronnés dans la suite. Cette pierre se voit aujourd'hui encore entre la maison du doyenné et la cathédrale, dit M. D. O'Sullivan. Elle repose sur un piédestal grossier qui a subi les ravages du temps. Sur un de ses côtés est sculpté un crucifix, et sur l'autre, l'image de saint Patrice [1].

---

1. Le palais des rois de Munster reçut un nouveau lustre par le séjour qu'y firent les pieux descendants du roi Finnlogue, saint Fursy, saint Feuillien et saint Ultain. A l'extrémité de la plate-forme de granit où il s'élevait, une tour ronde se dressa, comme un phare triomphant. Le roi Cornac qui se fit moine, puis devint évêque, y fit bâtir, au XIIe siècle, une élégante chapelle. A côté s'élevèrent ensuite une

C'est dans le Fort des Héros que le roi Finnlogue résidait, entouré de sa cour, et abritait sa puissance. C'est à son fils que Dieu réservait l'honneur de devenir le père de saint Fursy et de ses deux frères, saint Feuillien et saint Ultain. Tous les écrivains irlandais et étrangers, dit Colgan, s'accordent sur ce point.

Le fils de Finnlogue s'appelait Fintan. C'était un jeune prince de taille imposante, aux traits remarquablement beaux. Il avait reçu des moines une éducation chrétienne et savante, et se distinguait par le charme de sa conversation et sa vaillance déjà célèbre [1]. Les chants héroïques des aïeux, qui avaient bercé ses premières années, avaient éveillé en lui la passion de la gloire. Désireux de s'instruire, il résolut de voyager. Le barde « qui avait amusé son enfance par le son de sa harpe, enflammé son jeune courage par des airs belliqueux », et qui l'avait formé à la carrière des armes, l'accompagnait. Il commença par parcourir les Etats de son père ; ici, s'arrêtant avec admiration devant les sites merveil-

---

admirable cathédrale, dédiée à saint Patrice, et les imposants bâtiments d'une célèbre abbaye. Sur l'emplacement du palais des rois de Munster, on construisit le palais de l'archevêque. Ce merveilleux assemblage de chefs-d'œuvre d'architecture est aujourd'hui en ruines. Mais ces ruines ont conservé un aspect d'une beauté incomparable. « De quelque côte qu'on approche du roc de Cashel, dit M. Prévost, qui en donne cinq admirables gravures, on est saisi d'une respectueuse admiration à l'aspect de tant de majestueuses ruines élevées sur ce piédestal grandiose. » L'illustre romancier, Walter Scott, en passant par Cashel, visita ces ruines. Il en fut tellement émerveillé qu'il oublia l'heure de son départ, et à l'approche de la nuit, on le trouva errant dans les nefs solitaires de la cathédrale.

1. *Speciosum corpore, facundum sermone, gloriosum animositate.* V. S. Furseï, Boll.

leux que la main du Créateur a semés avec profusion sur le sol de la verte Erin ; là, étudiant les mœurs et les besoins des populations, s'intéressant au récit de leurs naïves légendes; ailleurs heureux de contempler, à côté des autels abandonnés de l'antique religion des druides, les progrès glorieux du christianisme. Partout il recevait l'accueil dû à sa naissance et à ses brillantes qualités. Après les longues chevauchées de la journée, lorsque, dans les premières vapeurs du jour qui s'éteint, on voyait monter la fumée des humbles toits irlandais : à l'heure où, succédant aux derniers bruits des chars rustiques, et aux derniers bêlements et meuglements des troupeaux, on entendait s'élever, du fond des vallées et du versant des monts, quelque douce et vieille mélodie, accompagnée du son des harpes, le cortège princier allait frapper à la porte de quelqu'un de ces nombreux monastères, dont l'île des Saints était déjà couverte, et y recevait une hospitalité empressée.

Fintan visita tour à tour la ville de Cloyne qui déjà alors montrait à l'étranger son étroite tour ronde, se dressant, pour les siècles, sur ses assises cyclopéennes, comme un glorieux monument de la victoire du christianisme sur la religion des druides ; la vallée de la Lee et l'embouchure de ce fleuve, dont les eaux, reculant au loin leurs rives, qu'elles baignent de leur nappe majestueuse, s'encadraient de vastes forêts, et semblaient appeler, sur leurs bords, la fondation de la célèbre cité de Corck, à laquelle, quelques années plus tard, allait donner naissance le monastère de saint Finn Bar, *le saint à la blanche chevelure*. Il se rendit à l'île de Clear, où il vit les foules s'agenouiller au pied de la grande croix de pierre élevée, sur un roc solitaire, par le célèbre

ami de saint Patrice, l'anachorète saint Kieran ; il vint aux bords du lac merveilleux, dont les eaux s'abaissèrent à la prière de ce grand saint, et d'où, à sa voix, sortirent pleins de vie les bardes du roi de Munster, Aengus, qui y avaient été noyés par leurs ennemis [1]. Poursuivant sa route, le jeune prince put admirer la baie de Bantry, si pittoresque au milieu des montagnes qui l'entourent ; les lacs de Killarney, que leurs cascades écumantes, l'aspect tour à tour sauvage et gracieux de leurs rives, la beauté verdoyante de leurs îles, ont fait nommer l'orgueil de l'Irlande. Du sein de cet enchantement de solitudes commençaient à surgir, ornements des flots qui les entouraient, ces pieux monastères, qui devinrent bientôt si nombreux et s'acquirent une telle renommée par leurs écoles, que le lac qui en réfléchissait la paisible image dans ses flots, prit le nom de lac de la science. Un de ces monastères, élevé dans l'île d'Innisfallen, la plus ravissante île des lacs de Killarney, avait eu pour fondateur saint Finnian, descendant des rois de Munster (┼ 549). Ainsi, tout le long de sa course, le futur héritier de ces rois illustres, était témoin des triomphes remportés par la religion chrétienne dans le royaume de ses pères et dans sa propre famille.

Lorsqu'il arriva près de ces côtes élevées qui, à l'occident du Munster, opposent aux fureurs de l'océan une barrière de rochers aux bizarres sinuosités, aux cavernes étranges, merveilleuse fantaisie de quelque prodigieux soulèvement de la nature, là aussi, il trouva la croix étendant ses bras divins au-dessus de nombreux amas de petites cellules rondes, austères retraites de la vie monastique, dont on voit

1. Colgan, *Acta SS.*, T. II, p. 460.

aujourd'hui encore les rudes débris. Là, quand, à la marée montante, la grande mer engloutit ses vagues gonflées dans la profondeur des grottes, il put entendre les hymnes en l'honneur du Christ se mêler à leur fracas et au sifflement des tempêtes. Remontant ensuite le cours du Shannon et les plaines fertiles qu'arrose ce beau fleuve, dont les flots, çà et là, se précipitent turbulemment de cascades en cascades, il arriva aux frontières septentrionales du Munster, où, à Killaloe, sous la houlette pastorale d'un vénérable évêque, l'heureux troupeau des disciples du Christ devenait chaque jour plus nombreux.

C'est le propre des jeunes princes de race royale de parcourir les autres Etats pour s'instruire de leurs coutumes, pour se créer des alliances utiles. Fintan franchit donc les frontières du Munster pour se rendre dans les royaumes voisins. L'espoir de cueillir, dans des joutes guerrières, les lauriers de la gloire militaire, dirigeait aussi ses pas [1]. Il parcourut le Connaught, où les religieux du célèbre monastère de Clonfert se firent un devoir de fêter le passage du royal neveu de saint Brendan, leur illustre fondateur : le royaume de Leinster, tout rempli du souvenir de sainte Brigitte, l'admirable vierge irlandaise ; Tara, la ville aux cinq collines, la brillante capitale de l'Irlande, que l'on commençait à délaisser depuis que saint Ruadan était venu, avec ses moines, la maudire à cause des crimes de son roi Diarmid.

Il arriva enfin dans l'Ulster, où plus qu'ailleurs tout redisait les vertus et la gloire de saint Patrice. Il visita la montagne et la forêt où, au temps de son esclavage, il avait mené paître son troupeau ; les

---

1. *Curialium est juvenum per diversa terrarum regna militiae suae quaerere palmam*... V. S. Fursei, Boll.

bords heureux où il était revenu débarquer pour conquérir au Christ sa chère Irlande ; la caverne ténébreuse et profonde du lac Dearg, théâtre de ses effrayantes austérités, toute frémissante encore des terribles visions qui, au dire de la légende, s'y déroulèrent maintes fois, à la prière du saint, aux yeux des irlandais effrayés ; les chemins par où tant de fois on l'avait vu passer, aux jours de sa vieillesse, traîné par deux buffles d'une blancheur éclatante, instruisant et bénissant la multitude du haut de son char ; la cathédrale primitive, élevée en son honneur, à Dovonpatrick, devenue déjà un lieu de pèlerinage non moins célèbre que le tombeau de saint Jacques, à Compostelle.

Ce fut ainsi que Fintan parvint à la cour du roi Brendin qui régnait, dit Colgan, au Sud de l'Ulster. Ce prince le reçut avec beaucoup d'honneur dans son palais d'Emania. Aussi Fintan y fit un assez long séjour, retenu par l'amitié que ce monarque se plut à lui témoigner. Brendin était vraisemblablement le descendant du célèbre Marchertachi qui, au dire de la tradition, fut le plus puissant roi d'Irlande, au commencement du sixième siècle [1]. Feredach, qui possédait une principauté dans l'Ulster, et Edfiud, qui régnait en Ecosse, étaient ses frères. C'est auprès de ce dernier que Fintan songea à se rendre. Ce n'était pas seulement le grand renom d'Edfiud [2] et la passion des voyages, « le plaisir de courir sur la mer aux vagues blanches », qui le portait à entreprendre cette pérégrination. Plus d'une fois Brendin l'avait entretenu de sa nièce Gelgèse, la fille d'Edfiud, de sa beauté, et des grandes et aimables quali-

1. Boll.
2. *Multi nominis erat.* V. S. Fursei, Boll.

tés qui la distinguaient ; et depuis lors, la possibilité d'unir sa destinée à celle de cette jeune princesse hantait l'esprit du jeune descendant des rois de Munster. Il s'en vint donc en Ecosse [1], en cotoyant, sur sa nef légère, la merveilleuse réunion de rochers basaltiques, que le peuple a appelée la chaussée des Géants.

Là, s'était établie, depuis l'an 450 environ, une colonie de Scots Dalradiens, venus du Nord-Est de l'Irlande. Ils occupaient toute la côte occidentale de l'Ecosse et les îles qui l'avoisinent. Le roi Aïdan régnait sur eux (574 à 606). Il avait été sacré roi des Scots par saint Columba, le célèbre abbé d'Iona. Plus ou moins soumis à ce prince, de puissants chefs, dont quelques-uns prenaient le titre de roi, dominaient sur certains points de la côte et sur les îles.

Quant au Nord et à l'Est de l'Ecosse, ils étaient habités par les Pictes. Ces redoutables barbares, que les Romains n'avaient jamais pu vaincre, les derniers champions de la liberté, au témoignage de Tacite, avaient alors à leur tête le roi Bruidh, dont le palais royal se dressait sur un roc élevé, au nord de la ville actuelle d'Inverness.

Grâce à saint Colomban, le christianisme n'avait pas tardé à conquérir les populations de race irlandaise, habitant les côtes d'Ecosse ; et il remportait chaque jour de nouvelles victoires au sein des peuplades Pictes si opiniâtrément attachées à leurs

---

1. L'Ecosse s'est appelée autrefois Albanie et Calédonie. « En 503, dit O'Sullivan, les princes d'Irlande établirent une nouvelle colonie dans le Nord de l'Angleterre, qui non seulement étendit son pouvoir sur l'Albanie entière ou Ecosse moderne, mais encore transmit par la race des Stuarts une longue suite de monarques à la Grande-Bretagne. *Irlande*, note, p. VIII.

croyances et à leurs druides. Ainsi qu'on voit, au sortir des voiles du matin, le soleil apparaissant tout à coup par dessus les monts lointains, inonder de ses feux les campagnes réjouies à son aspect, le christianisme illuminait de ses divines clartés ces contrées jusque-là plongées dans la nuit du paganisme. Le grand apôtre de l'Ecosse eut la consolation, avant de mourir (597) d'achever la conversion des peuplades farouches qui l'habitaient. « Avant d'achever sa glorieuse carrière, dit M. de Montalembert, Colomba avait parsemé leurs forêts, leurs défilés, leurs montagnes inaccessibles, leurs bruyères sauvages, leurs îles à peine habitées, d'églises et de sanctuaires monastiques. »

Il s'en fallait toutefois que tous les chefs de clans et les rois, tant des Scots que des Pictes, fussent des modèles de parfaite conversion. De temps à autre les superstitions et les mœurs païennes reprenaient soudainement leur empire sur eux. L'histoire nous parle de brigands de race royale contre lesquels Colomba dut maintes fois s'élever avec force.

Edfiud, le frère du roi Brendin, chez qui Fintan se rendait, était un de ces fiers héros irlandais, qui régnait, soit sur quelque endroit des côtes d'Ecosse, soit sur quelque île voisine de ses bords. Ces îles sont assez nombreuses ; il en est même qui ont conservé jusqu'à nos jours des vestiges de ces temps lointains. Telle l'île de Bute qui, à côté des ruines d'une résidence royale, montre encore les restes d'un temple druidique.

Edfiud avait obéi au mouvement prodigieux, qui avait attiré son peuple au christianisme ; lui aussi avait reçu le baptême, mais ses mœurs étaient restées empreintes de rudesse, plus conformes aux exemples des héros païens qu'aux vertus chrétiennes.

Le palais qu'il habitait avait l'aspect menaçant de ces forteresses seigneuriales, presque toujours bâties, en Ecosse, au sommet de quelque roc sauvage, battu par les flots, d'où il n'était pas rare de voir descendre, pour quelque expédition aventureuse, des guerriers habitués au pillage et aux meurtres. Derrière les sombres murs de sa demeure, tantôt retentissants du bruit des armes et des cris de guerre, tantôt égayés par les sons joyeux des fêtes, lorsque le plaisir de la chasse y rassemblait de nombreux chefs de clans, une jeune princesse, qui ne le cédait en beauté à aucune mortelle, avait grandi sous le regard paternel du Dieu des chrétiens [1]. C'était Gelgèse, la fille d'Edfiud. Elle pratiquait avec amour la religion chrétienne, dans les sentiers de laquelle sa mère, qu'elle avait perdue, avait dirigé ses premiers pas. La grâce du Christ, qui vivifiait son âme, resplendissait dans toutes ses actions; aussi exerçait-elle autour d'elle ce doux ascendant que donne la vertu unie aux plus aimables qualités. Telle on vit jadis, à la cour d'un roi idolâtre de l'Orient, l'humble Esther charmer tous les regards et commander le respect.

Fintan n'avait pas tardé à gagner la faveur d'Edfiud; il sut bientôt mériter et conquérir aussi l'affection de la noble Gelgèse. La divine Providence qui, dans les desseins de sa miséricorde, voulait susciter de nouveaux apôtres pour le salut des peuples, et qui avait choisi Gelgèse pour en être la mère, inclina le cœur de la fille du roi Edfiud vers le fils du roi Finnlogue [2].

Un auteur, cité par les Bollandistes, s'est plu à

---

1. *Gelges nulli mortalium virginum pulchritudini secunda.*
2. *Boll.*

évoquer la première rencontre de Fintan et de Gelgèse. La jeune princesse était sortie du palais de son père pour aller assister à des jeux publics, mais surtout pour jouir des délices de la promenade. Elle s'avançait dans la pompe de ses atours royaux, le front ceint, selon l'usage des princesses irlandaises de ce temps, d'une élégante lame d'or, en forme de croissant, d'où s'échappait un voile d'un tissu précieux, qui couvrait les tresses de sa chevelure, et, descendant sur ses épaules, y flottait avec une grâce modeste. Elle s'entretenait avec ses compagnes du noble étranger nouvellement arrivé à la cour de son père, lorsque celui-ci se présenta à sa vue. Son aspect agréable, ses discours pleins de décence lui plurent. De ces entretiens qui se renouvelèrent, Fintan apprit avec bonheur que Gelgèse, profondément chrétienne, ne voulait appartenir qu'à un chrétien digne de ce nom. Le royal neveu de saint Brendan ne lui avait pas caché sa foi robuste ; elle lui permit d'aspirer à sa main.

Il est à croire que cette mutuelle inclination ne fut pas sans être remarquée, ou tout au moins soupçonnée par les jeunes seigneurs qui fréquentaient la cour d'Edfiud. Quelqu'un d'entre eux, qui, dédaigné peut-être par Gelgèse, à cause de son attachement aux vieilles coutumes païennes, était parvenu à capter la confiance de son père, vit-il un rival en Fintan ? S'empressa-t-il de le devancer auprès d'Edfiud, et de demander à celui-ci la main de sa fille ? Réussit-il dans sa démarche, et amena-t-il le père de Gelgèse à engager sa parole ? Lui fit-il concevoir en même temps quelque ombrage de Fintan ? Pour ce motif, ou pour tout autre que nous ne connaissons pas, toujours est-il que Gelgèse eut la douleur d'apprendre à Fintan qu'il ne fallait plus songer à obtenir le con-

sentement de son père pour le moment. Pour échapper à un mariage qui mettait sa foi en péril, voulut-elle le rendre impossible, en s'unissant secrètement à Fintan, avec l'espoir que son père, en l'apprenant, finirait par acquiescer à son union ? Le fait est qu'ils résolurent de s'unir, à l'insu d'Edfiud, par les liens sacrés du mariage. Loin du bruit et des regards de la cour, dans l'ombre silencieuse d'un humble temple du Christ, ils se donnèrent l'un à l'autre sous la bénédiction du prêtre [1].

Hélas ! le doux espoir de devenir mère, qui fait battre si délicieusement le cœur des jeunes épouses, ne devait être pour Gelgèse que le prélude d'un effroyable dénouement. Pendant que son bien-aimé époux s'est éloigné pour aller chercher auprès de Brendin, son oncle, conseil et appui [2], elle avoue à son père, qui lui parle d'une autre union et qui l'interroge, son mariage avec Fintan, au pied des autels du Christ, et le supplie de ratifier une union qui lui donne un fils noble et valeureux, digne du trône par sa naissance et ses exploits. Cette révélation inattendue fait bondir le barbare d'une colère terrible. Sa fille mariée à son insu ! sans son consentement ! au mépris de son autorité ! mariée sans doute à l'héritier des rois de Munster, mais en ce moment Fintan n'est plus pour lui qu'un odieux chrétien, qu'un vil séducteur, qui s'est éloigné de sa cour pour fuir sa vengeance. Ce coup, si cruel pour son orgueil blessé, le foudroie ; mais aussitôt sa rage, un instant concentrée, éclate en reproches furieux. Gelgèse est à

1. *Ignorantibus utrisque parentibus se matrimonialiter per Ecclesiam conjunxerunt.* Acta SS. Belgii.

2. L'arrivée du roi Brendin, frère d'Edfiud, au moment où Gelgèse est sur le point de subir le plus affreux supplice, rend du moins cette supposition très vraisemblable.

ses pieds. Ses larmes, ses prières, mélange confus de gémissements et de cris, l'expression douloureuse de ses traits, où se peignent tous les effarements de son cœur éperdu de terreur, à la vue de l'effrayant courroux de son père, eussent attendri le cœur le plus dur.

Egaré par la fureur et le chagrin, l'implacable Edfiud ne se possède plus ; rien ne peut l'émouvoir. A l'instant même, sur son ordre, on prépare trois bûchers pour son enfant que, dans son aveugle emportement, il a juré de livrer aux flammes [1].

Ce fut un spectacle navrant que celui de cette princesse encore adolescente, gracieuse comme une jeune plante qui ploie sous le doux fardeau de ses fleurs, condamnée par l'auteur de ses jours à être moissonnée par la mort la plus cruelle, et s'avançant en pleurant vers le lieu de son supplice. L'amertume de ses larmes est sans bornes ; mais comme autrefois la belle et chaste Suzanne, elle lève vers le ciel ses yeux noyés de pleurs, car elle a mis toute sa confiance en Dieu.

Celui qui, en ce moment, eût pu contempler, dans un ravissement soudain, les cieux entr'ouverts, en eut vu descendre les anges de Dieu, s'apitoyant sur le sort de cette innocente victime, et il eût perçu les accents de leur pitié, mêlés aux plaintes des vents irrités et aux sanglots des vagues se brisant tumultueusement sur les rochers du voisin rivage.

---

1. *Tres ignium rogos accendi praecipit.* Vita S. Fursei. — Il ne faut pas oublier que ce ne fut que par de longs efforts que le christianisme parvint à adoucir les mœurs sanguinaires des Irlandais. A tout instant l'histoire nous fait assister à des massacres. On voit, dit M. de Montalembert, à quelle nation féroce Columba et ses disciples avaient affaire.

Cependant la nouvelle de cet épouvantable supplice n'avait pas tardé à se répandre, et déjà une foule nombreuse accourue pour assister à ce triste spectacle, emplissait la place où se dressaient les bûchers [1]. L'infortunée Gelgèse apparaît ; sa vue attendrit tous les cœurs. Seul un cœur reste impitoyable, et c'est celui de son père. Sa fille n'implore plus son pardon ; mais à l'approche du bûcher, dont les flammes commencent à jaillir de chaque côté avec des crépitements affreux, elle fait monter vers Dieu, de ses lèvres et de ses yeux en pleurs, une nouvelle et ardente prière.

Soudain un souffle d'ouragan sembla ébranler les nues, comme au jour où Dieu lui-même parla à Job, et on entendit une voix qui disait : « Edfiud, ne sois pas parricide. Pourquoi condamner ta fille à cette mort injuste ? Cesse de vouloir séparer ce que Dieu lui-même a uni [2]. » Le peuple est frappé de stupeur. Cette voix qui a retenti aux oreilles de tous avec un éclat si étrange, c'est, disent les uns, la voix qui se fit entendre autrefois sur le mont Sinaï pour proclamer les commandements divins ; c'est, disent les autres, la voix de l'ange, qui arrêta autrefois le bras d'Abraham [3]. Déjà, du milieu des murmures

---

1. *Concurrunt omnes ad triste spectaculum.* V. S. Foill.

2. Il en est peut-être qui se refuseront à admettre ce fait, dit l'auteur cité par les Bollandistes. C'est qu'ils ne croient pas assez que tout est possible à Dieu. Et après avoir rapporté quelques faits certains et non moins étonnants, il ajoute : *Credant igitur, credant, inquam, magnalia Dei, humanis sensibus incomprehensibilia, et potius collaudent, quam temere vituperent cunctipotentis factoris Dei, praesertim in Sanctis suis, mirabilia opera.*

3. Le fait est ainsi rapporté dans la vie de saint Feuillien : *alii putabant hanc vocem fuisse angelicam : alii ipsum infantem novo miraculo ex utero matris illic adstantibus hanc dedisse vocem.*

de la foule pleine d'agitation, s'élevaient hautement des cris de pitié, lorsque le barbare Edfiud, qui se croit le jouet d'une illusion, renouvelle l'ordre d'exciter le feu des bûchers et d'y jeter sa fille. En vain le roi Brendin [1], qui accourt en ce moment, veut intercéder pour elle, et supplie son frère de se laisser fléchir. Le cruel, entouré de ses satellites, refuse de l'entendre.

Malheureuse Gelgèse ! La dureté de son père l'anéantit ; la vue des flammes, qui bientôt vont atteindre le bûcher où on l'a fait monter, l'épouvante. Elle s'affaisse sur ses genoux tremblants, et les mains tendues vers le ciel, elle s'écrie : « O Dieu de toute bonté, qui êtes né pour nous de la Vierge Marie, Dieu tout-puissant, qui avez préservé des flammes dévorantes les trois jeunes gens qu'un roi cruel fit jeter dans la fournaise, regardez en pitié votre pauvre servante, qui promet de vous consacrer le premier fruit de son sein [2]. »

Les larmes qui baignent son visage sont comme un suprême appel à la divine compassion de Celui qui eut pitié autrefois des larmes de la veuve de Naïm. Dieu n'y résiste pas ; et voilà qu'au même instant, comme s'il eût donné aux pleurs de l'infortunée la puissance de faire sourdre, du sol qu'ils arrosent, des torrents d'eau vive, une fontaine jaillit du centre de l'immense bûcher, où Gelgèse apparaît comme dans une auréole de feu ; ses ondes, s'élevant en gerbes impétueuses, sont non moins abondantes que celles qui sortirent jadis du rocher de Cadès, à la voix de Moïse. En même temps le ciel se fond en

---

1. *Qua de re fama Brendini auribus... accurrit... frustra intercidit*. V. S. Fursei, Boll.

2. *Et cum omnes flerent, illa extensis in coelum manibus oravit...* V. S. Foillani.

pluies ; et le feu, dont les flammes semblaient déjà de chaque côté monter jusqu'aux nues, s'éteint [1].

A la vue de ce nouveau prodige, des larmes de joyeuse émotion s'échappent de tous les yeux ; des cris d'allégresse, glorifiant Dieu, éclatent de toutes parts ; des païens s'écrient que le Dieu des chrétiens est le Dieu véritable. Edfiud, plus aveuglé que jamais par la fureur qui le transporte, se voit obligé de faire taire son courroux, devant l'attitude de son peuple, prêt à se soulever contre lui ; il rentre précipitamment dans son palais. A ce moment une sorte de remous se produit dans la foule qui, sous l'impression des merveilles dont elle venait d'être témoin, ondulait comme une mer agitée par la houle. Un vif sentiment de curiosité émue dirige tous les regards, fait taire les mille bruits confus des voix. Le noble époux de Gelgèse qui, sur les conseils de Brendin, avait du se tenir à l'écart, vient d'apparaître. Les rangs de la multitude se sont ouverts devant lui ; le voilà auprès de son épouse, qui tombe dans ses bras, épuisée d'émotions, bénissant Dieu de son bonheur. A ce spectacle, l'inspiration s'empare du barde de Fintan, et fait frémir la harpe sous ses doigts. Les moines, accourus du pied des autels, où ils étaient restés en prière, viennent se ranger à ses côtés, et entonnent le chant de reconnaissance du psalmiste, que le peuple répète avec un joyeux enthousiasme, en se dirigeant vers le temple [2] :

« O justes, louez le Seigneur avec un sentiment de joie ; il convient aux âmes droites de louer Dieu.

1. *Tunc de terra lacrymis ejus madefacta, fons aquae prosiliit et rogos ignium extinxit.* V S. Fursei. *Desmaius addit coelitus missum imbrem.*

2. *Populus in Deum glorificando hilarescit et exultat, dulcibusque vocum melodiis modulatur et intonat : Exultate justi in Domino, rectos decet collaudatio.* V. S. Fursei, Boll.

« Célébrez le Seigneur avec la harpe, chantez-le sur la lyre à dix cordes.

« Chantez à sa gloire un cantique nouveau ; unissez avec art vos instruments et vos voix pour le célébrer.

« Il aime la miséricorde et la justice : la terre est remplie de la miséricorde du Seigneur.

« Du lieu de sa demeure il a regardé tous ceux qui habitent la terre.

« Voilà que les yeux du Seigneur sont sur ceux qui le craignent et sur ceux qui espèrent en sa miséricorde,

« Pour qu'il retire leur âme de la mort et qu'il les nourrisse dans la famine.

« Notre cœur se réjouira en lui, car nous avons espéré dans son saint nom. »

Les derniers échos de ces chants, apportés par le vent, venaient de mourir au pied du palais d'Edfiud, lorsque celui-ci condamne sa fille, dont la présence lui est devenue odieuse, à un exil perpétuel : il lui fait donner l'ordre de quitter de suite son royaume avec son époux qu'il exècre [1]. A peine leur laisse-t-il le temps de réparer leurs forces par une nuit de repos.

Dès que l'aurore se lève, un vent favorable enflant les voiles, les deux époux s'embarquent sous la protection de l'ange qui accompagna le jeune Tobie et la belle Sara. Leur léger vaisseau quitte le rivage inhospitalier et prend le large, la proue tournée vers la verte Erin, son antenne croisée sur le mât, dressant ainsi dans les airs le signe auguste de la Rédemption, qui semble le diriger. Avec quelle rapi-

1. *Ille nullo motus pietatis affectu, jussit filiam trans mare secedere, indicto proposito nunquam remeandi.* V. S. Foillani, Acta SS. Belgii

dité il fend les ondes, sous l'effort des rameurs, et vole sur les flots, heureux, dirait-on, de favoriser leur voyage, tant leurs bruyants soulèvements sont joyeux, leurs scintillements pleins d'éclat. Le barde de Fintan saisit sa harpe et entonne l'hymne de Columba, partant pour l'exil :

O Dieu, roi du soleil, protège ma route.

Les voix des passagers s'unissent à la sienne, et mêlent aux murmures confus des grandes eaux et des vents l'harmonie de leurs chants, qui montent vers Dieu en accents pieux et confiants.

Ils saluent enfin, à l'horizon lointain, la terre d'Irlande s'élevant du sein des flots, qui la frangent de leur blanche écume ; bientôt ils abordent à ses rivages. Comme des matelots, échappés à la tempête, qui a failli les submerger, vont sous les voûtes silencieuses de quelque chapelle écartée se recueillir et prier, pour remercier l'Etoile des mers, qui les a sauvés par sa maternelle protection, c'est vers une solitude lointaine, sanctifiée par la religion et la prière, que ces nobles exilés songent à se diriger.

Dans le royaume de Connaught, saint Brendan, l'oncle illustre de Fintan, avait fondé deux monastères, l'un, le célèbre monastère de Clonfert, sur les bords du Shannon, l'autre dans une île sauvage du lac Orbsen. C'est dans ce dernier, qui par sa position plus retirée semblait mieux convenir à leur situation, que Fintan et Gelgèse vont chercher un refuge, avec leur humble suite.

Lorsque ces nobles époux vinrent frapper à la porte du monastère d'Orbsen, il y avait quelques années déjà que son saint fondateur était allé recevoir, dans le ciel, la récompense de ses nombreux

travaux († 577) [1]. Mais son nom, honoré d'un bout à l'autre de l'Irlande, était en telle vénération parmi ses moines, que son royal neveu, le fils du roi de Munster, ne pouvait être accueilli par eux qu'avec tous les égards dus à son rang. Les usages de la vie monastique, à cette époque, consacraient d'ailleurs le droit pour les parents du fondateur d'un monastère, non seulement d'y recevoir l'instruction, mais d'y trouver un asile honorable dans les demeures destinées à l'hospitalité. « Tout grand monastère, dit M. de Montalembert, servait d'école comme d'asile à toute la parenté du fondateur. » Aussi, à leur arrivée, nos illustres voyageurs furent-ils accueillis par le vénérable successeur de saint Brendan et ses moines, avec cette cordialité chrétienne qui est un des grands charmes de la vie cénobitique. Au récit des périls qu'ils avaient courus et de leur merveilleuse délivrance, l'intérêt que chacun leur portait augmenta encore ; et pendant que, prosternés au pied des autels, ils faisaient monter vers Dieu l'hymne de leur reconnaissance, le chœur des moines appela sur eux les bénédictions divines.

Un événement merveilleux marqua la première nuit qu'il passèrent dans la demeure hospitalière qui leur avait été donnée pour résidence [1]. Pendant qu'un paisible sommeil les reposait de leurs longues fatigues, le lieu où ils étaient se mit à resplendir d'une clarté si belle, qu'elle semblait un céleste reflet de celle qui illumina l'heureuse nuit de Noël. Elle projetait un si vif éclat, qu'en la voyant tout

1. C'est donc à tort que certains auteurs font vivre saint Brendan au temps de la naissance de Fursy et de ses frères, et le font même présider à leur éducation.

2. *In cella hospitum monasterii quod Brendanus construxerat.* Vita S. Fursei, Boll.

à coup briller au milieu d'une profonde obscurité, le procureur du monastère crut tout d'abord à un incendie, et courut avertir le vénérable abbé du monastère. Il le trouva agenouillé dans sa cellule, s'appliquant à l'exercice de la prière à laquelle il avait coutume de consacrer de longues veilles. A peine celui-ci eut-il porté ses regards sur l'étrange lumière, que, rempli de l'Esprit de Dieu, il y reconnut un signe de la protection divine sur les hôtes qu'il avait accueillis. Il convoque à l'instant les moines qui composent son conseil. Tous contemplent avec étonnement cette merveilleuse clarté, dont le tranquille éclat dore le toit sous lequel reposent leurs hôtes. Précédés du saint abbé, ils s'en approchent pour s'en rendre compte, et pénètrent dans l'habitation, où ils s'attendent à trouver Fintan et Gelgèse, ravis de cette splendeur céleste qui enveloppe leur demeure ; mais ils les voient dormant d'un profond sommeil, au sein d'une lumière si douce qu'elle semblait bercer leur repos. Le saint abbé se réjouit de ce prodige ; il y reconnait un de ces présages glorieux dont Dieu se plaît à faire précéder parfois la naissance de ses saints, lorsqu'il les prédestine à devenir la lumière du monde ; il appelle sur les nobles exilés les bénédictions divines, et se retire en silence, l'âme occupée de l'apparition prodigieuse de cette lumière, qui peu à peu décroît et fait place de nouveau aux noires ombres [1].

Ce fut sur le matin de cette nuit merveilleuse, que Gelgèse vit arriver le moment de son enfantement. Dieu lui donna trois fils. Tel est du moins le ré-

1. *Nocte tanta lux de coelo supra domum enituit ut procurator comburi putasset... Reperit abbatem... orantem... Cum religiosioribus monachis properavit. Dormientes reperit, gaudensque eis benedixit.* Vita S. Fursei, Boll.

cit de Philippe de Bonne-Espérance. Telles sont aussi les traditions de l'église de Fosses et de l'abbaye du Roeulx, consignées dans l'ancien Propre des saints du diocèse de Tournai. Elles font naître le même jour ces trois frères qui devaient être unis. toute leur vie, par les liens de la plus touchante fraternité et de la plus noble émulation dans la pratique des vertus. Une ancienne prose, que l'on chantait à la messe de saint Feuillien, rappelait la joie de ces trois naissances :

Partus instat, très sunt nati,
Una die baptizati,
A matre sunt nominati,
Christi providentia :
Furseus primus filius,
Foillanus est medius,
Ultanus quoque tertius,
Pleni Dei gratia.

« Au jour marqué, tous trois sont nés ; un même jour ils sont baptisés ; par leur mère ils sont nommés, sur l'inspiration du Christ : Fursy, le premier fruit de son sein, le deuxième Feuillien et le troisième Ultain ; de la grâce de Dieu tous trois sont remplis [1]. »

Le bruit de ces événements ne tarda pas à se répandre. Les compagnons de Fintan en informèrent la noblesse du pays, et bientôt on vit arriver au

1. Le fait de ces trois enfants nés le même jour n'a sans doute rien en lui-même qui doive le faire rejeter. Le rapport officiel sur les naissances, en Irlande, relève dix cas semblables en 1908. Mais il est à remarquer que dans les écrits que nous possédons, antérieurs à la Vie de saint Feuillien par Philippe de Bonne-Espérance, il n'est dit nulle part que les trois enfants naquirent le même jour. Où Ph. de Bonne-

monastère, en grand appareil, de nombreux parents et amis, empressés de visiter l'héritier du roi de Munster, et d'offrir avec de riches présents leurs hommages et leurs félicitations à l'heureuse Gelgèse [1].

O joies maternelles, douce aurore qui avez réjoui notre berceau ! comme la religion possède le secret de vous embellir et de donner aux rayons de bonheur, que vous mettez dans les yeux de nos mères, un éclat plus céleste encore ! A peine Gelgèse a-t-elle imprimé son premier baiser sur le front de ses enfançons, qu'elle n'a plus qu'un désir, c'est que l'eau sainte du baptême vienne y imprimer le divin baiser de notre Père qui est dans les cieux.

Avant de se rendre à ses vœux, l'auguste successeur de saint Brendan ordonne à ses moines un jeûne de trois jours. Il savait par révélation divine, dit l'auteur anonyme de la vie de saint Fursy, en parlant de celui-ci, que l'enfant avait déjà reçu les dons de l'Esprit-Saint.

Le jour du baptême arrivé, le saint pontife, après s'être prosterné au pied des autels, pour implorer l'assistance divine, reçoit sur le seuil du temple les trois nouveaux-nés, et les introduit dans l'enceinte sacrée, au milieu d'une grande foule de peuple. Ses mains vénérables font couler sur leurs fronts l'eau régénératrice, tandis que la cour céleste, attentive

---

Espérance a-t-il trouvé ce détail ? Je l'ignore, dit le P. Ghesquière. Un auteur moderne, l'abbé Delchambre, fait naître ensemble Fursy et Feuillien. La vie de saint Feuillien rapportée par le P. Ghesquière, ne parle pas de la naissance d'Ultain. Elle dit seulement : *Illic natus est Furseus, et post eum Foillanus.*

1. *Eximius rumor Philtanum adventasse... Parentes et nobiliores incolae accelerant...* Boll.

au mystère ineffable de ces saintes cérémonies, écoute, dans l'extase de la joie, la voix du Tout-Puissant lui dire : « J'adopte ces enfants comme mes fils bien-aimés. » Le pontife leur imposa les noms de Fursy, Feuillien et Ultain, trois noms qu'ils devaient faire resplendir d'un immortel éclat dans les fastes de l'Eglise. Le saint vieillard eût sans doute le pressentiment de cette gloire future, qui devait les égaler à leur illustre parent, le fondateur des monastères d'Orbsen et de Clonfert ; prenant tour à tour dans ces bras ces frêles créatures, sur lesquelles son regard inspiré voyait briller dans l'avenir l'auréole de la sainteté, il put lui aussi s'écrier : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur, car mes yeux ont vu ceux que vous destinez à faire revivre la grande figure de leur oncle Brendan, et à être la lumière des nations et la gloire de votre peuple. »

Fintan et Gelgèse ne demeurèrent pas longtemps, avec leur petite famille, dans la sauvage solitude du monastère d'Orbsen. Aussitôt qu'ils le purent, ils allèrent habiter le monastère de Clonfert. Cette résidence avait l'avantage de les rapprocher du Munster. Sa situation, au milieu de fertiles campagnes, non loin des bords où le Shannon roule ses eaux impétueuses, était plus riante et plus saine. Là aussi, Fintan pouvait plus facilement faire donner à ses fils, si son exil devait se prolonger, la brillante éducation exigée par le haut rang qu'ils étaient appelés à occuper plus tard. Clonfert, qui compta plus de trois mille religieux, était déjà devenu, en effet, sous la règle de saint Brendan, non seulement l'asile de toutes les vertus, mais un des foyers les plus remarquables des sciences et des lettres.

Cette cité monastique eut la gloire de faire l'édu-

cation des enfants prédestinés de Fintan et de Gelgèse. Ces nobles époux y passèrent de longues années d'exil ; car en vain Fintan, craignant le mécontentement de son père, envoya son barde plaider sa cause auprès de lui, en alléguant que les circonstances, jointes à son grand éloignement, l'avaient forcé de se marier à son insu ; Finnlogue fut inflexible et fit signifier à son fils et à sa bru qu'il refusait de les recevoir.

CHAPITRE TROISIÈME

De ce qu'était saint Brendan, le moine navigateur, et comment ses petits neveux, Fursy, Feuillien et Ultain, passèrent leurs jeunes années dans le célèbre monastère de Clonfert qu'il avait fondé.

Voici pourquoi Derry m'est cher,
C'est à cause de sa paix et de sa pureté.
Sur chaque feuille des chênes de Derry
Je vois assis un ange blanc du ciel.

S. COLUMBA.

Il n'y a point pour les yeux chrétiens de clarté plus douce que l'aube de ces grandes lumières dont la destinée est d'éclairer le ciel et la terre.

Montalembert. Histoire de St-Elisabeth.

S'il y a un ineffable attrait à revoir, après une longue absence, les lieux où se passèrent nos jeunes années, il n'y a pas un moindre charme pour le chrétien, à visiter les lieux qui virent naître les saints et furent témoins du pieux développement de leur intelligence et de leur cœur. Il semble alors que nous nous rapprochons de ces amis de Dieu et de nos âmes. On dirait que l'air, qu'ils ont respiré, est encore tout imprégné du parfum printanier de leurs vertus naissantes, que l'aspect de la nature qu'ils ont saluée de leurs premières hymnes au Créateur, emplit nos regards de plus purs rayons. Aussi que de fois, nous avons senti s'éveiller en nous le désir de nous transporter, humble pèlerin, aux rives du Shannon, où s'élevait jadis le fameux monastère, qui vit grandir en âge et en sagesse saint Feuillien et ses frères, et ne cessa de vivre dans leur mémoire comme un souvenir toujours aimé.

Hélas ! nous n'eussions pu y découvrir le moindre vestige du vaste monastère, où ils trouvèrent un foyer à l'ombre des autels ; nous n'eussions pu en baiser la poussière, dispersée depuis longtemps par les fureurs dévastatrices des persécutions. Le Shannon y précipite toujours son cours ; mais ses ondes fugitives ne se rappellent plus la cité monastique qui y peignait jadis sa tranquille beauté ; elles ont oublié la célèbre création de saint Brendan, dont elles semblaient vouloir emporter la radieuse image, à travers la Verte Erin, jusqu'au vaste océan, lorsque l'aurore du christianisme dorait les fastes de l'antique Hibernie. On dirait que les vents plaintifs, chassant les nuages à travers un ciel mélancolique, y pleurent de ne plus entendre le chœur des moines, et de ne plus porter, depuis des siècles, au pied de l'Eternel, que la prière gémissante et les cris de douleur d'un peuple opprimé. Les noms même de Fursy et de ses frères, qui, des lèvres maternelles, avaient passé, environnés d'éclat, dans les acclamations des contemporains, n'éveillent plus d'échos. Il faut en redemander la gloire à la terre étrangère, qu'ils sanctifièrent par leur mort, et aux lointains et ténébreux horizons de l'histoire, que nous allons maintenant interroger pour essayer de faire revivre les pieuses et jeunes années de leur vie.

Saint Brendan, le fondateur de Clonfert, était, comme nous l'avons dit, leur grand oncle maternel. La venue de cet homme extraordinaire, la date de sa naissance avaient été annoncées, cent vingt ans auparavant, par saint Patrice, à qui Dieu l'avait montré comme une des plus grandes lumières qui devaient éclairer l'Irlande. Le grand apôtre de l'Hibernie avait arrêté avec amour ses regards, prêts à se fermer, sur cette grande figure qu'il avait vue

en vision, se levant, comme un astre brillant, au-dessus des monts occidentaux du Munster, et devenant le patriarche d'une nombreuse famille de moines [1].

Issu d'une race illustre, Brendan avait été confié, dès l'âge d'un an, aux mains d'une pieuse religieuse. Cette sainte avait pris l'enfant en grande affection. et elle lui disait souvent : « Mon fils, puisses-tu par ta vie me réjouir dans le ciel ! » Lorsqu'il eut atteint l'âge de six ans, et qu'elle dut s'en séparer, elle ne fut toute affligée [2]. Mais son cher petit élève ne perdit jamais le souvenir des soins pieux dont elle avait entouré sa tendre enfance. Alors que son illustre maître, saint Herlatius, auprès duquel il était allé se perfectionner dans la science des saints, se voyait surpasser par son disciple, et demandait humblement à se mettre sous sa direction, Brendan ne dédaignait pas de venir s'édifier auprès de celle qui avait dirigé ses pas enfantins dans le chemin de la vertu ; et l'on ne peut voir sans émotion ce grand moine, à la veille d'entreprendre sur l'immense océan les voyages aventureux qui l'ont rendu célèbre, venir lui demander, comme un précieux héritage, de lui donner sa bénédiction [3].

---

1. *In vita sancti Patricii legitur : Existens in regione Luachariae, praedixit illum monachorum patriarcham et Occidentis sidus in Occidentali parte Momoniae oriundum, magnum nempe Brendanum de stirpe Hua-Alta, definiens quod nasceretur CXX anno, quod impletum est.* Vita S. Brendani, Boll.

2. *Diligebat valde puerum S. Ida, dicebatque : « Sit de te, fili mi, gaudium in coelo »... et erat S. Ida tristis de absentia sui alumni.* V. S. Brendani, Boll.

3. *Ad sanctam suam nutricem, Idam, perrexit ut benedictionem ejus hereditate possideret.*

Le souvenir de ses fameuses pérégrinations à inspiré aux trouvères celtiques toute une épopée, dont les fantastiques visions respirent un antique parfum de foi et de piété. La lecture de cette odyssée monacale et maritime, où Brendan apparait voyageant à la recherche du paradis terrestre, fit les délices du Moyen-âge ; au milieu des méditations du cloître, elle fit plus d'une fois errer l'imagination du moine sur les flots lointains, lorsque, dans sa paisible cellule, rêvant à une terre meilleure ou à des peuples inconnus à évangéliser, il entendait au dehors mugir la voix des vents furieux, qui bouleversaient la mer jusqu'en ses profondeurs et mettaient les navigateurs en péril [1]

Dépouillés des détails merveilleux et parfois bizarres, dont les orna l'imagination des trouvères, les voyages de saint Brendan eurent un immense retentissement. Tous les monastères d'Irlande s'en émurent ; et au retour du moine navigateur, nous voyons de saints personnages, comme saint Alban, accourir le visiter pour entendre de ses lèvres le recit des choses merveilleuses que l'océan lui avait découvertes [2].

Ces récits bercèrent aussi l'enfance de Fursy, Feuillien et Ultain ; on aime à se représenter quelque vieux moine, compagnon de saint Brendan dans ses courses hasardeuses, sur des flots jusque là inconnus aux navigateurs, racontant à ses petits neveux attentifs les périls qu'ils avaient ensemble affrontés,

1. Cette épopée monacale est citée par M. Renan comme « une des plus étonnantes créations de l'esprit humain », comme « l'expression la plus complète peut-être de l'idéal celtique ». D'après M. de Montalembert, ces visions ont mérité de compter parmi les sources poétiques de la Divine Comédie de Dante.

2. *Vita S. Brendani*, ap. Boll.

à la recherche de nouvelles contrées à convertir et du paradis terrestre qu'ils avaient vainement cherché. Pour mieux juger de l'impression profonde qu'en reçurent leurs jeunes imaginations, il est nécessaire que nous nous y arrêtions un instant.

Depuis les temps les plus reculés, le plaisir de contempler, au milieu de la mer, ses merveilleux soulèvements, de se mêler au grondement de ses eaux sans cesse agitées, de jouir de la perpétuelle variété de la couleur de ses flots, de tendre la voile aux brises qui y soufflent, de sillonner ses vagues écumantes et de s'y livrer avec ardeur à la pêche, entraînait maints irlandais à se confier aux caprices de l'océan. Ils s'y aventuraient au loin. Mais la solitude d'une mer sans bornes, la crainte d'y manquer de vivres, l'appréhension de ces brunes éternelles, pleines de mystérieuse horreur, que l'on croyait régner aux confins du monde [1], avaient arrêté les plus hardis et borné l'audace de leurs courses. Combien cependant n'étaient jamais rentrés au port lointain, victimes de la tempête qu'ils se plaisaient à défier dans leurs barques de peaux de buffle !

Brendan entreprit de parcourir les régions encore inexplorées de l'océan. Esprit méditatif et navigateur hardi, initié dans les monastères aux travaux les plus avancés de cette époque sur l'astronomie et la géographie, la courbure de la mer, se révélant à ses regards à l'aspect du rivage fuyant, l'avait-elle convaincu de la sphéricité du globe [2], et en avait-il con-

1. Senèque disait de l'océan. « *Oceanus navigari non potest. Confusa lux, alta caligine et interceptus tenebris dies* ».

2. Le célèbre géographe Strabon (né 50 av. J.-C.) avait déjà fait remarquer la courbure de la mer. Eusèbe de Césarée († 339) dit dans son Commentaire sur les psaumes

clu, comme plus tard Christophe Colomb, à la possibilité de parvenir à travers l'océan, jusqu'au continent asiatique ? Il serait téméraire de l'affirmer ; mais on ne peut douter que derrière l'immensité des flots, qui viennent battre les côtes occidentales du Munster, sa patrie, le moine navigateur n'ait espéré rencontrer quelque grande île ou continent inconnu, et de pauvres âmes à sauver [1]. Plus d'une fois sans doute il s'était demandé si tant d'intrépides irlandais, qui s'étaient embarqués sur la vaste mer et n'avaient plus reparu, avaient tous péri dans la tourmente. Chassés par la tempête, plusieurs n'avaient-ils pas abordé à ces rivages mystérieux, qui tour à tour effrayaient ou charmaient l'imagination populaire ? Captifs des flots lointains, ne soupiraient-ils pas inutilement après la venue des apôtres du Christ? Hélas ! comment les brises de l'océan auraient-elles pu apporter leurs voix plaintives aux rives d'Irlande, dont les séparait l'immensité mugissante d'un océan désert ? Et cependant la parole du Sauveur : « Allez, enseignez toutes les nations », ne commandait-elle pas d'aller leur porter la lumière de l'Evangile ?

Ce n'était pas l'unique but qui poussait Brendan à entreprendre son aventureuse expédition. A cette époque, comme pendant tout le moyen-âge, où une grande partie du globe resta enveloppée dans une ombre pleine de mystère, la mémoire du paradis ter-

---

que, suivant l'avis de quelques-uns, la terre est ronde. Cosmas († 550) combat la sphéricité de la terre, mais comme le fait remarquer M. Flammarion, l'ardeur de ces prétendues réfutations prouve qu'au VI[e] siècle, quelques hommes instruits et sensés y croyaient. *Histoire du ciel.*

1. L'épopée maritime de saint Brendan, dit M. de Montalembert, semble avoir montré à Christophe Colomb la route de l'Amérique.

restre, l'espoir de le découvrir par delà les barrières de l'océan, occupaient l'esprit des peuples convertis. Cet antique séjour du bonheur qui, chez les païens, était devenu, sous les voiles de la poésie, l'île enchantée, le jardin des Hespérides, des pommes d'or, où Hercule parvint sur le vaisseau d'or du soleil, s'embellissait alors de tous les charmes de l'imagination chrétienne. On disait que, situé dans « un lieu élevé, inaccessible aux mortels [1] », il avait échappé aux ravages du déluge, que des bienheureux y habitaient, que les Séraphins en gardaient encore l'entrée de leurs épées flamboyantes, que les quatre fleuves, qui s'en échappaient, arrosaient des contrées d'une fertilité merveilleuse, où des brises printanières apportaient les lointains parfums du paradis.

Brendan conçut le projet de le découvrir. Il fit tous les préparatifs nécessaires pour une longue navigation ; et lorsqu'il eut achevé d'équiper ses navires, il mit à la voile, plein de confiance et d'espoir en Celui à qui les vents et la mer obéissent. Nonante-cinq moines l'accompagnèrent dans cette aventureuse expédition sur l'océan. S'il faut en croire d'anciennes chroniques, elle dura sept ans [2], pendant lesquels, portés sur des flots qu'aucun être humain n'avait peut-être jamais sillonnés, depuis les jours loin-

1. Chose étonnante, ce fut aussi le projet de Christophe Colomb. Dans sa lettre aux monarques espagnols datée d'Haïti (octobre 1498), voici comment il s'exprime : « ... Saint Isidore, Bède et tous les théologiens judicieux affirment d'un commun accord que le paradis est en Orient... Je crois que si je passais la ligne équinoxiale, en arrivant à ce point le plus élevé dont j'ai parlé, je trouverais une température plus douce et de la diversité dans les étoiles et dans les eaux... Je suis convaincu que là est le paradis terrestre où personne ne peut arriver que par la volonté de Dieu »

2. On peut voir dans Colgan les preuves que ce savant apporte de ces sept années de pérégrination

tains de la création, où l'Esprit de Dieu reposait sur les eaux « ils virent, nous dit un récit de la vie maritime de saint Brendan et de ses compagnons, les vagues de la mer changées en azur transparent; des jours sans nuit, des montagnes lançant des flammes; des cathédrales de cristal illuminées par le soleil; des feuillages, des fruits, des oiseaux, une végétation, une température, auxquels rien n'était comparable dans les brumes de leur pays [1]. » Sept fois ils célébrèrent les solennités de la fête de Pâques sur les flots, étonnés de retentir de leurs triomphants alleluias; et ce fut enfin au chant des hymnes et des cantiques, qu'après d'infructueuses recherches du paradis, ils saluèrent les rivages de la patrie, heureux de rentrer au foyer monastique, sous la protection du Dieu tout-puissant, qui n'avait cessé de veiller sur eux [2].

Le souvenir de ces pérégrinations, entourant d'un nimbe glorieux le front de Brendan, dut susciter, dans l'âme de ses jeunes neveux, de généreux enthousiasmes; nous pouvons y voir le premier germe de cette vocation religieuse, qui devait plus tard les faire renoncer à toutes les grandeurs du siècle, et les conduire, à travers mille fatigues, sur la terre étrangère, pour y travailler au salut des âmes, et même y cueillir, comme Feuillien, la gloire du martyre. Mais ce qui surtout servit à diriger leurs premiers pas dans la voie de la sainteté, ce fut d'avoir sous les yeux les exemples de foi vive, de piété fervente et de fortes vertus que la règle de saint Brendan, leur oncle, faisait abonder au monastère de Clonfert.

---

1. De la Villemarqué, *La légende celtique*.

2. ... *Sic hymnis et canticis spiritualibus laudantes dominum ad nativam tellurem... repatriaverunt*... Vita S. Brendani, Boll.

L'histoire nous apprend ce qu'étaient, à cette époque, les monastères d'Irlande. M. de Montalembert, dans son beau livre des *Moines d'Occident*, nous les a dépeints par une foule d'intéressants détails. Rien n'est comparable au spectacle de ces communautés, où les moines se comptaient par centaines et par milliers, et où la foi enfantait des merveilles. « La Thébaïde seule, dit Mgr Dupanloup, avait vu quelque chose de pareil à ces prodigieuses fondations, à ces villes cénobitiques, comme on les a si bien nommées, de Bangor, de Clonfert, de Clonnard [1]. »

Une vigoureuse ardeur pour le travail, l'amour de la pénitence, qui animait et disciplinait fortement les âmes, le zèle de l'apostolat, qui dispersait des essaims de missionnaires sur les rivages les plus lointains, l'amour des pauvres et des malheureux, qui faisait de l'aumône une des plus douces jouissances du cloître [2], et enfin l'esprit de prière, qui soutenait et enflammait les cœurs, se retrouvaient dans tous les monastères irlandais.

Du chœur des moines s'élevait vers le ciel, dans le silence du matin et aux heures liturgique de la journée, le chant des psaumes et des hymnes sacrés ; à l'entrée de la nuit, il venait encore réjouir l'ombre mystérieuse du temple, où il s'éteignait dans une dernière et suave mélodie, touchant murmure d'amour, montant de la vallée de larmes vers le trône glorieux de la douce Vierge, Mère de Dieu [3]. On cite même certains monastères, comme celui de Bangor,

1. Discours pour les pauvres catholiques d'Irlande.

2. On cite des monastères qui nourrissaient une centaine de pauvres chaque jour. Montalembert.

3. On chantait tous les soirs une hymne en l'honneur de la Vierge, Mère de Dieu. Bède, *Opera*, t. VIII, col. 148.

« dont les trois mille moines, divisés en sept chœurs alternatifs, chacun de trois cents chanteurs, chantaient jour et nuit les louanges de Dieu, pour appeler sa miséricorde sur leur église et leur patrie [1]. »

Le temps que les moines ne consacraient pas à la prière, ils l'employaient, les uns, à défricher les forêts, à construire des routes, à faire produire à un sol jusque-là inculte de riantes moissons, à veiller à l'entretien de la communauté ; d'autres, à la culture des arts, des sciences et des lettres. On y ciselait le fer et le cuivre. La calligraphie et l'art de la miniature, dit M. de Montalembert, y créaient des types que l'érudition moderne ne se lasse pas d'étudier. On y transcrivait des livres sacrés et profanes. On y cultivait les lettres latines et surtout les lettres grecques; on n'y reculait devant aucune recherche, devant aucune discussion. Le jeune Luan répondait à l'abbé de Bangor, qui le mettait en garde contre les dangers d'une étude trop passionnée des arts libéraux : « Si j'avais la science de Dieu, je n'offenserais jamais Dieu ; car ceux-là lui désobéissent qui ne le connaissent pas. » Sur quoi l'abbé le quitta en disant : « Mon fils, tu es ferme dans la foi, et la science véritable te mettra dans le droit chemin du ciel [2]. » C'était en d'autres termes, le mot toujours vrai d'un

1. Le chant des moines était si beau qu'il devint plus d'une fois l'appel de Dieu à la vie monastique, témoin la légende de saint Mochuda. Jeune encore, il gardait les nombreux troupeaux de son père, lorsque ayant entendu les chants d'un pieux cortège de moines traversant la forêt, il se mit à le suivre et vint demander d'être reçu au nombre des novices. En vain le gendre du roi de Munster, qui gouvernait la province de Kerry et qui l'affectionnait beaucoup, essaya de le détourner de son projet, rien ne put l'en faire revenir. Boll, III, Maii.

2. Montalembert, *Moines d'Occident*, T. II, p. 475.

célèbre philosophe moderne : « Peu de science éloigne de la religion, et beaucoup y ramène. » L'éducation de la jeunesse était l'objet des soins les plus assidus des moines. La réputation de leurs écoles, qui n'étaient étrangères à aucun genre d'études, avait franchi les mers et s'était répandue dans tout l'Occident. Une foule d'étudiants de tous pays et de toutes conditions y accourait ; accueillis avec bonté, ils y recevaient gratuitement des maîtres et des livres [1].

Elevés dans un tel séjour de science, de vertus, de sainteté, Fursy et ses frères virent s'écouler paisiblement les jours de leur enfance, aube bénie toute embaumée par l'étude et la piété. Ils y contractèrent de jeunes amitiés, dont quelques-unes allaient sans doute plus tard se renouveler dans le cloître, peut-être même sur la terre étrangère. Rien ne manqua, semble-t-il, au bonheur de ces premières années. L'atmosphère sanctifiante du monastère s'imprégna pour eux de toutes les joies de la famille. Ils jouirent de la douce présence et de la vigilante affection d'un père et d'une mère, dont ils faisaient tout le bonheur sur la terre d'exil, et dont le front se couronnait à leurs yeux d'une auréole de foi et d'honneur. Ainsi ils grandirent en âge et en sagesse sur les traces de l'Enfant Jésus, leur aimable et divin modèle. Cet Enfant-Dieu se présentait à leur imitation, non seulement dans les bras de la rayonnante image de la Mère de Dieu [2], non seulement dans les pieuses

1. *Magistri Scoti omnes libentissime suscipientes, victumque eis quotidianum sine pretio, et magisterium gratuitum praebere curabant.* Bède, L. III, C. XXVII, p. 136.

2. Bède a conservé dans ses écrits un catalogue des tableaux d'un antique monastère : La nef, dit-il, était garnie des portraits de la Vierge et des douze apôtres. Lingard, *Antiquités de l'Eglise anglo-saxonne.*

leçons de leur mère, leur racontant sa divine histoire, mais aussi dans la mystérieuse Hostie, où ils adoraient sa réelle présence. A peine leurs âmes s'ouvrirent-elles aux premières clartés de la raison, que se donna à eux ce Dieu d'amour, qui aspire à prendre possession des cœurs innocents des petits. C'est à cette époque que l'on chantait, dans les monastères d'Irlande, « cette hymne pleine de noblesse et d'une exquise suavité », que Dom Guéranger a reproduite dans son *Année Liturgique*[1].

« Venez, justes ; prenez le corps du Christ, buvez le sang précieux de la Rédemption.

« ... Que tous s'approchent dans la foi d'une âme pure, que tous reçoivent le gage éternel du salut.

« Gardien des saints et leur guide, le Seigneur donne aux croyants la vie sans fin.

« Il donne à qui a faim le pain du ciel, il offre à qui a soif de la fontaine du ciel. »

A cet appel, « si touchant dans son antique simplicité », Feuillien et ses frères trouvaient toujours un nouveau bonheur à répondre avec un amour toujours plus grand ; ils recevaient, de cette union avec le Divin Ami des petits enfants, de puissants secours pour combattre victorieusement leurs défauts naissants. Aussi, comme leurs âmes nous apparaissent pleines d'angélique candeur, rayonnantes de pureté, ornées des plus beaux dons de la grâce, ouvertes déjà aux plus nobles aspirations, éprises d'une sainte émulation pour toutes les vertus de leur âge ! Comme nous devons regretter que ces temps lointains ne nous aient rien transmis des détails édifiants de cette innocente enfance ! Sur les rives bénies du Shannon, leur jeune sainteté s'est épanouie dans toute son ai-

---

1. Dom Guéranger, 1er vol. après la Pentecôte, p. 441.

mable fraîcheur, comme, au bord des eaux vives d'une fontaine, le lys des vallons entr'ouvre sa blanche corolle au souffle des brises embaumées ; elle a réjoui le monastère de Clonfert, ravi d'en contempler le matinal éclat et d'en respirer le céleste parfum.

Heureux les enfants qui voient, comme Fursy, Feuillien et Ultain, une mère chrétienne se pencher sur leur berceau, semblable à la douce vision d'un ange de Dieu ; qui apprennent de ses lèvres aimées à bégayer les doux noms de Jésus et de Marie ; qui, en joignant leurs petites mains devant l'Eternel, au moment où la raison perce les voiles gracieux de leur imagination enfantine, peuvent dire à ce grand Dieu :

O Père qu'adore mon père,
Toi, qu'on ne nomme qu'à genoux,
Toi, dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère.

Heureux les enfants qui, ainsi tendrement initiés par leurs parents aux mystères de notre sainte foi, grandissent gardés dans leur innocence et leur pureté par la vigilance paternelle et maternelle et la protection de la Vierge sans tache, encouragés par les exemples du divin Enfant de Nazareth, soutenus par la force des sacrements, et dirigés par des maîtres chrétiens !

Heureux l'homme qui, dans le chemin pénible de la vie, a pour se réconforter la douce souvenance d'une enfance pieuse ! Heureux celui à qui les joies chrétiennes du foyer paternel, lorsqu'il tourne ses regards vers le passé, apparaissent comme une matinée de printemps toute pleine d'harmonies et de chastes clartés !

Cette admirable enfance de Feuillien et de ses frères faisait présager déjà la vie plus admirable encore, par laquelle ils devaient illustrer la sainte Eglise de Dieu ; ce n'était que le premier échelon de la haute sainteté à laquelle tous trois devaient s'élever.

CHAPITRE QUATRIÈME

Comment un miracle de Fursy, devenu moine, amena la réconciliation du père de Gelgèse avec Fintan et Gelgèse, et comment, Fintan étant devenu roi de Munster, Fursy alla trouver ses frères dans leur royale demeure, et eut sa première vision.

> Vos harpes ne furent point muettes, ô bardes. Vos voix joyeuses retentirent, et leurs sons frappèrent les échos des vallons lointains. OSSIAN.
>
> Je connais un homme en Jésus-Christ, qui fut ravi au troisième ciel, (si ce fut avec son corps ou sans son corps, je ne sais, Dieu le sait), et cet homme ravi dans le Paradis y entendit des paroles ineffables.
>
> SAINT PAUL. Ep. aux Corint. XII.

En même temps que, sous la direction de maîtres pieux, Fursy et ses frères apprenaient à orner leurs âmes des vertus de leur âge, l'instruction offrait chaque jour à leur intelligence des horizons nouveaux, qui, en charmant leur avidité de tout connaître, activaient leur ardeur au travail. Rien n'était négligé de ce qui pouvait leur donner une éducation vraiment princière et en faire des héros dignes du trône, non moins habiles à gouverner un peuple durant la paix, que capables de diriger une armée au milieu des combats.

Mais déjà une ambition plus haute attirait leurs âmes, éprises de la grande passion de se dévouer au salut de leurs frères, pour lesquels était mort Jésus-

Christ, le Fils de Dieu. Déjà leurs cœurs habitaient ces hauteurs du dévouement chrétien, où la voix du divin Maître appelle ceux qu'il choisit pour ses apôtres. Déjà leurs regards s'étaient portés vers les nations étrangères qui s'offraient à eux comme un champ couvert d'une moisson blanchissante ; déjà, à l'exemple d'une foule de missionnaires irlandais, ils avaient, dans leurs rêves d'adolescents, ambitionné de devenir un jour les ouvriers du père de famille dans ce champ du Seigneur. Ces nobles aspirations s'étaient éveillées en eux lorsque, bien jeunes encore, implorant à genoux, sous les regards de leur pieuse mère, l'avènement du règne de Dieu, ils la voyaient verser des larmes silencieuses sur l'infidélité du roi, son père ; chaque fois aussi qu'elle se plaisait à leur rappeler comment la divine Providence l'avait sauvée des flammes, après qu'elle eut promis de les consacrer au Seigneur ; chaque fois que, l'imagination charmée, ils avaient écouté, chantés par la voix des bardes, les vers destinés à éterniser le souvenir des merveilleux voyages, que leur oncle Brendan avait entrepris à la recherche des âmes à sauver.

Fursy fut le premier à répondre à l'appel divin. Tout est extraordinaire dans la vie de ce saint. Dès avant sa naissance des prodiges présagent sa sainteté future et celle de ses frères. Nouveau Jean-Baptiste, il est miraculeusement sanctifié par l'Esprit-Saint. Son enfance est admirable : on le voit tout jeune encore s'exercer à la prédication avec la grâce de cet âge [1] ; il étonne par la sagesse de ses discours, par une force d'âme inébranlable, qui le fait marcher de vertus en vertus. Tous ceux qui l'approchent ne peu-

---

1. *Adhuc puer « prout juvenilis aetas perpeti poterat » praedicat.* Boll.

vent s'empêcher d'aimer cet adolescent, en qui ils voient resplendir une beauté remarquable rayonnante d'angélique pureté, toutes les amabilités d'une piété imprégnée d'humilité, toutes les ardeurs d'une charité qui voudrait subvenir à tous les dénuements, soulager toutes les misères, consoler toutes les tristesses, prendre la défense de tous les opprimés [1].

Un jour cette parole de la Sainte Ecriture le frappe : « Quiconque aura quitté pour moi sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère... recevra le centuple et possédera la vie éternelle. » Sa résolution est prise : il sera moine. Après avoir reçu l'onction sacerdotale des mains de l'abbé-évêque de Clonfert, il s'éloigne des siens pour aller se former à la vie monastique dans une solitude plus profonde. L'Esprit-Saint le conduit dans une de ces îles sauvages, qui émergent solitaires du sein des abîmes du vaste océan [2], non loin de ces rivages d'Erin où, sur la blanche écume de la mer murmurante, viennent mourir les derniers rayons du soleil couchant. Là, dans l'éparpillement des petites cellules d'un austère monastère, il en accepte une au bord des flots ; il y passe le temps, que lui laisse une règle sévère, à l'étude des Saintes Ecritures. Sa vertu y brille de l'éclat naissant d'une aurore merveilleuse. Il édifie ses confrères par sa fidélité à la règle, et les habitants de l'île par son zèle. Ce fut sans doute alors qu'un vieil usurier, à qui il administra les derniers

1. *Erat eximia forma praecipuus, corpore castus, mente devotus... humilitate mansuetus, caritate sollicitus... Exhibuit sese sitientibus potum, nudis vestimentum... desolatis refugium,... oppressis defensio.* Boll.

2. Peut-être l'île d'Aranmore, qu'Aengus, le premier roi chrétien de Munster, avait donné à saint Enda, sous lequel saint Brendan, l'oncle de Fursy, était venu se former à la sainteté.

sacrements, après en avoir reçu la promesse de faire les restitutions nécessaires, se contenta de lui léguer une partie de ses vêtements pour les pauvres, et mourut dans son avarice. Le saint, abusé par son pénitent, accepta le don, ce qui lui fut reproché plus tard par le démon. Ses travaux apostoliques n'empêchaient pas son union continuelle, intime avec Dieu. Cette union était si profonde que bientôt le Seigneur se plut à prodiguer à son jeune prédestiné les grâces les plus précieuses, et à l'orner du don des miracles. Voici du moins ce que nous narre un hagiographe :

Un jour, le roi d'Ulster, Brendin, l'oncle de Gelgèse, vint à perdre ses deux enfants, un fils et une fille, sur qui reposaient toutes ses espérances. C'étaient deux jumeaux d'une beauté et d'une vertu remarquables. Brisé de douleur, le pauvre père ordonna de transporter leurs corps au monastère de Clonfert, pour y recevoir, au milieu du cortège imposant de ses trois mille moines, et aux accords de leurs harpes et de leurs chants funèbres, une sépulture digne d'eux. On les avait revêtus de leurs plus riches vêtements ; un diadème d'or brillait au front de la jeune fille, et un glaive d'acier au côté de son frère. Or il arriva que le navire qui les emportait tomba entre les mains des pirates. Ceux-ci s'emparèrent des deux cadavres et allèrent les dépouiller de leurs riches ornements sur le prochain rivage, où ils les abandonnèrent à quelques pas de la cellule de Fursy. C'était la nuit. Lorsque, avant l'aube naissante, le saint ouvrit son huis, il recula de saisissement à la vue de ces corps étendus dont il entrevoyait, à travers les ténèbres, les vagues contours. Il s'en approche, et les trouvant sans vie, il se sent pris, à ce lugubre spectacle, d'une immense pitié, et lève vers

le ciel ses yeux emplis de larmes. Il ne songe tout d'abord qu'à remplir le pieux devoir de l'ensevelissement ; il va chercher dans sa cellule de grossières couvertures, qu'il s'empresse d'étendre sur les cadavres. Mais tandis qu'il se livre à ces soins funèbres, l'impression d'un sentiment, auquel il s'efforcerait en vain de résister, s'empare de lui. Il tombe à genoux, et se met à demander à Dieu, par d'instantes prières, de rendre la vie à ces corps inconnus, dont des parents affligés pleuraient sûrement la cruelle disparition. Longtemps prosterné contre terre, il fit monter ses gémissemnts et ses humbles implorations vers Celui qui donne la vie à toute créature. Dieu exauça sa prière. Les âmes de ces adolescents, restées sans doute dans une sorte d'assoupissement, au seuil de l'éternité, d'où n'était pas encore descendue sur eux l'irrévocable sentence, revinrent à leurs corps. Soudain ceux-ci s'agitèrent ; les deux ressuscités se dressèrent sur leur séant, étonnés de se trouver dans des lieux qui leur étaient inconnus, confus de leur misérable affublement, cherchant à se rappeler le passé, et interrogeant du regard le jeune moine qui leur apparaissait comme un envoyé de Dieu. Les premières lueurs du matin leur découvraient d'un côté, la vaste étendue des flots agités, dont la plainte éternelle venait expirer à leurs pieds, et de l'autre, sur le rivage où ils étaient assis, l'immobile image d'une humble cellule abritée, sous un rocher, contre les tempêtes de l'océan. Ils se levèrent grelottant de froid, et s'enveloppèrent plus étroitement de la bure qui les couvrait. Fursy, dont le cœur débordait de reconnaissance pour Dieu, les contemplait avec bonheur pleins de vie. Il les engagea avec de douces paroles à entrer dans sa maisonnette et à l'y attendre. Là, après leur avoir été chercher des vêtements con-

venables, il leur apprit comment il les avait découverts de grand matin sur le rivage, et leur demanda quels étaient leurs parents et leur patrie. Ils lui dirent qu'ils étaient les enfants de Brendin, le roi d'Ulster, et racontèrent comment ils avaient péri, et comment de leurs cœurs s'était exhalé, en ce moment de suprême angoisse, une ardente prière pour implorer la miséricorde de Dieu.

Au nom de Brendin, l'oncle aimé de sa mère Gelgèse, Fursy avait tressailli de joie. Il apprit à son tour à ses jeunes parents qui il était, et tous ensemble ils se réjouirent de cette rencontre providentielle. Après avoir consacré quelques instants à ces doux épanchements, ils allèrent remercier Dieu dans l'église du monastère, et ne songèrent plus, le reste de la journée, qu'à lui rendre de ferventes actions de grâces.

Ces sentiments de pieuse reconnaissance leur méritèrent-ils une nouvelle faveur miraculeuse ? Fursy, comprenant combien était naturel et ardent le désir de ses jeunes cousins de revoir de suite leurs parents, et n'ayant pas de navire à mettre à leur disposition, leur obtint-il, dans l'ardeur de sa foi, de pouvoir s'en retourner chez eux, aussitôt le matin paru, en marchant sur la surface de la mer, à la suite d'une large règle d'écrivain, à qui il ordonna de les diriger jusqu'aux rivages paternels en glissant sur les ondes ? Ainsi le raconte un ancien auteur de la vie de saint Fursy [1]. C'est là, certes, une étonnante merveille,

1. *Furseus.. ligneam scriptoris regulae hostulam quam manu tenebat in mare projecit, et ut ad portum teneris exulibus paternum tenderet imperavit, et eis, ut in nomine Jesu Christi, qui siccis pedibus super mare ambulavit, et B. Petro..., nullo modo haesitantes eam sequerentur praecepit.* Boll.

qu'on serait tenté de rejeter dans le domaine de la légende. Mais, après tout, ce fait n'est pas plus extraordinaire que le prodige de la résurrection des deux morts, que Fursy avait opéré par la puissance divine. Ce fait, d'ailleurs, n'est pas inouï [1]. Non seulement saint Pierre, voyant Jésus marcher sur les eaux, a pu faire comme lui, tant que sa foi n'a pas tremblé, mais la vie des saints nous rapporte des faits de ce genre bien attestés.

Quoiqu'il en soit de la manière dont s'accomplit le retour des deux ressuscités, leur arrivée à la cour du roi, leur père, causa une émotion que nous n'essaierons pas de décrire. Elle agita surtout profondément le cœur du roi Edfiud qui, venu avec son frère Feradach chez le roi Brendin, pour le consoler de la mort de ses enfants, se trouvait encore à sa cour. Lorsqu'il apprît que celui qui avait rappelé à la vie son neveu et sa nièce, était son petit-fils, Fursy, la sainteté de celui-ci, qui se révélait soudain à lui avec tant d'éclat, triompha enfin de la haine implacable, que jusqu'à ce jour il avait conservée au fond de l'âme contre sa fille Gelgèse et Fintan, son gendre. L'amour de sa fille se réveilla dans le cœur du barbare, plus étonné de sentir son aversion disparaître, que de voir se fondre les neiges éternelles qui couvrent les sommets sourcilleux des montagnes. Des courriers en allèrent porter l'heureuse nouvelle à Fintan et à Gelgèse, et les convier à se rendre auprès de Fursy, où ils rencontreraient leur père avec

1. Ce fait est rappelé dans une ancienne hymne qu'on chantait en l'honneur de saint Fursy, en ces termes :

Adolescens monachatur : gemellis infantibus
Ejus prece vita datur : regulam sequentibus
His mare transfetatur, immersis corporibus.
Ex Arnoldo Wion lib. 3. Ligni vitae.

le roi Brendin, qui voulait aller, en grand apparat, offrir à leur fils le témoignage de sa vénération et de sa vive reconnaissance.

A quelque temps de là, Fursy vit aborder dans son île des navires joyeusement pavoisés, qui lui amenèrent d'abord le roi Brendin entouré de ses enfants et de sa suite, accompagné de ses frères, Edfiud et Feradach ; puis Fintan et Gelgèse avec leurs deux fils, Feuillien et Ultain. Ce fut un spectacle digne des regards des anges, que celui de cette heureuse réunion, surtout lorsqu'on y vit le roi Edfiud, dont le long chagrin avait blanchi et courbé la tête jadis si hautaine, implorer la bénédiction de son petit-fils, et réclamer, comme le plus doux de tous les trésors, la tendresse filiale de celle dont il avait autrefois voulu la perte. Plus humble que jamais, Fursy invita tous ceux qui l'entouraient de leur bonheur, à aller au pied des autels, remercier Dieu avec lui, des joies de ce jour. Ils le firent avec transport.

Trop tôt, au gré de leurs désirs, il leur fallut songer à s'éloigner des rivages où ils avaient goûté des instants de si complète félicité. Mais Edfiud ne voulut pas se séparer si vite de sa fille et de son gendre, et de leurs fils, Feuillien et Ultain ; et il leur annonça qu'il les emmenait avec lui dans son royaume, pour faire partager à son peuple son bonheur par des fêtes brillantes [1]. Tous dirent alors adieu à Fursy, qu'ils embrassèrent avec une tendresse émue, en se recommandant à ses prières. Lorsque les navires qui les emportaient se mirent à fendre les eaux, sous les efforts des rameurs, Fursy, qui restait à les contempler, vit sans doute un instant flotter. autour de la

1. *Aelfiud filiam suam cum genere suo Phylano ac familia sua, secum hilaris ad propria reduxit.* Boll.

poupe royale, comme dans un nuage d'or, le souvenir glorieux de ses aïeux, mais ce mirage enchanteur ne laissa pas plus de traces dans l'âme du jeune moine, que la blanche écume produite un instant sur les ondes, par le sillage des joyeuses embarcations qui les traversaient.

Le retour d'Edfiud, ramenant avec lui sa fille et son gendre et ses petits-fils, répandit l'allégresse dans tout son royaume et même chez les peuples voisins. Les fêtes prolongèrent durant plusieurs jours leurs réjouissances religieuses et profanes. Cent bardes célébrèrent sur la harpe la joie de cet événement, et le chêne embrasé réjouit de ses vives clartés les ombres du soir.

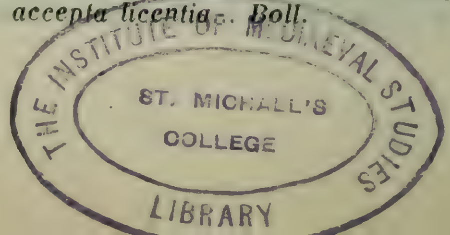
L'éclat de ces fêtes venait à peine de s'éteindre, que la nouvelle de la mort du roi Finnlogue, son père, parvint à Fintan, et le ramena, avec son épouse et ses fils, dans le royaume de Munster. Là, au milieu de nouvelles fêtes succédant aux jours de deuil, il reçut, entouré de ses fils et de ses guerriers, le sceptre, le diadème et le manteau royal, aux côtés de son épouse, sur la pierre du couronnement de Cashel.

Colomban, le grand moine de Bangor, écrivait à un ami : « Si vous voulez jouir de la vie éternelle, méprisez maintenant les douces séductions de cette vie fugitive. Les douceurs du luxe triomphent même d'un cœur honnête... Ne vous laissez pas séduire par les vanités d'un plaisir de courte durée. » Il semble que Fursy ait craint pour ses frères, ces dangereuses séductions auxquelles les cours surtout exposent ceux qui les fréquentent. Sa pieuse sollicitude pour leur salut le porta à aller les trouver. Il voulait en même temps leur faire part de projets auxquels il espérait les associer. Il avait formé le dessein d'aller fonder

un monastère dans une solitude sauvage, voisine des lieux qui l'avaient vu naître. Plusieurs motifs l'y avaient déterminé. L'ennemi du genre humain avait réussi à soulever contre lui une certaine hostilité dans le monastère qu'il habitait. A quelques moines, à qui peut-être le zèle de Fursy portait ombrage, il avait suggéré la pensée que les miracles, que Dieu avait opérés par ses mains, pourraient bien n'être que l'œuvre fantasmagorique du démon. L'éclat des visites que le saint avait reçues, loin de détruire cette opinion étrange, avait déplu à d'autres dont elle avait troublé la paix ; et l'esprit du mal, profitant de ces dispositions malveillantes qu'il avait fait naître, avait peu à peu allumé dans les cœurs des sentiments de jalousie et de haine [1]. Le pieux descendant des rois de Munster, qui s'était aperçu de cette injuste animosité, avait donc pris la résolution de s'éloigner, après en avoir reçu l'autorisation de son supérieur monastique. Pour établir le monastère qu'il projetait, il avait fait choix des lieux témoins de sa naissance, afin d'y témoigner à Dieu sa reconnaissance, non seulement pour avoir sauvé sa mère des flammes du bûcher, mais aussi pour avoir ramené celui qui voulait la faire périr, son aïeul Edfiud, dans la voie du repentir et de la justice.

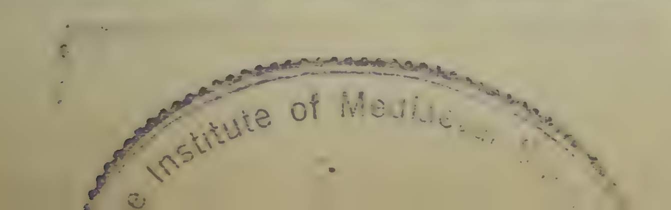
Accompagné de quelques moines, que sa solide piété lui avait attachés, il alla aborder aux rivages de sa patrie, et se rendit à l'endroit où il voulait établir son nouveau monastère ; il y laissa quelques moines pour travailler à sa fondation, et de là se dirigea vers la ville de Cashel, séjour de ses parents.

1. *Unde tabescens humani generis inimicus insulanorum monachorum corda subvertit, et invidiae et odii stimulos contra justum et innocentem exardere coegit. Compertens ergo vir... accepta licentia.* Boll.



Déjà il apercevait dans le lointain la demeure royale qui la dominait, lorsqu'il se sentit subitement indisposé. Il pria l'un de ceux qui l'accompagnaient de lui prêter l'appui de son bras, et put ainsi continuer sa marche. Le soleil descendait derrière le sommet des collines ; ils commencèrent à psalmodier lentement l'office du soir. Fursy était tout entier à cette prière liturgique, lorsque tout à coup d'épaisses ténèbres se répandirent sur ses yeux. Il s'arrêta, ses pieds se refusant à marcher ; et on le transporta comme mort dans la première demeure.

Une mystérieuse vision avait ravi son âme. Au moment où il avait senti sa vue se couvrir d'un voile ténébreux, qui lui cachait la terre, ses regards levés vers le ciel avaient aperçu quatre bras, qui se tendaient et se précipitaient vers lui, pour soutenir ses bras défaillants. Il vit derrière eux se déployer des ailes, qui étaient plus blanches que la neige et qui, venues à lui, l'emportèrent à travers les airs. Ces bras et ces ailes appartenaient à deux anges, qui ne lui apparaissaient tout d'abord que sous des formes vaporeuses. Mais à une plus haute altitude, une lumière d'un éclat extraordinaire irradia de leurs visages, sans découvrir cependant leurs traits. Il vit alors un troisième ange les précéder, étincelant de clarté : il était armé d'un bouclier d'une divine blancheur ; de son glaive jaillissait l'éclair. Une même splendeur revêtait ces trois habitants des cieux. Le doux battement de leurs ailes, l'harmonie de leurs chants, leur aspect ravissant, tenaient l'âme de Fursy dans un ineffable enchantement. Or ils chantaient ces paroles du psalmiste, que l'un d'eux entonnait : « Ils marcheront d'un pas rapide dans le chemin de la vertu, ils verront le Dieu des dieux dans la cé-



leste Sion [1]. » Et leur chant qui allait en s'élevant, finissait en s'abaissant. Or Fursy entendait encore un autre cantique, qu'il ne se souvenait pas d'avoir ouï. Des milliers d'anges le chantaient ; et il ne put en saisir que ces mots : « Ils sont sortis pour aller au devant du Christ. » Tous ces esprits célestes lui paraissaient se ressembler, bien que leur aspect lumineux rendît leurs formes indécises à ses faibles yeux.

Alors un des anges de cette armée céleste dit à celui qui était armé du glaive et qui précédait Fursy, de le ramener dans son corps sanctifié, ajoutant que l'homme de Dieu eût à préparer son âme avec soin. Les trois anges obéirent à l'instant et reprirent leur vol vers la terre. Alors seulement le saint comprit que son âme avait dépouillé son corps. Il éprouvait un grand regret de se séparer de la société de ses célestes gardiens, et de devoir reprendre son corps ; mais l'ange qui était à sa droite lui dit : « Nous reviendrons vous chercher lorsque vous aurez achevé de vous préparer avec soin, comme il vous a été recommandé. » Et ils chantaient, en se retirant, les derniers mots du verset qu'ils avaient entonné : « Le Dieu des dieux se fera voir dans la céleste Sion. »

Pendant que la suavité de ce cantique la réjouissait, son âme était rentrée dans la prison de son corps, sans qu'il sût comment. En un instant il sentit la vie se répandre sur ses joues, et il passa du chant des anges, dont les derniers sons mouraient à ses oreilles, à un concert funèbre de voix éplorées. Il entendait autour de lui le bruit confus de regrets élogieux et de douloureux gémissements. Ceux qui l'entouraient s'aperçurent que les couver-

1. Ps. 84 : *Quam dilecta tabernacula tua.*

tures, qu'on avait mises sur son corps, remuaient d'un mouvement presque imperceptible. Ils découvrirent son visage. Alors l'homme de Dieu, regardant les assistants : « Pourquoi, leur dit-il, ce saisissement sur vos traits et ces cris désordonnés ? » Ils lui racontèrent comment, la veille, à la chute du jour, il avait paru trépasser, et comment ils étaient restés à veiller près de son corps sans vie jusqu'au chant du coq. Alors s'étant assis, il repassa dans son esprit les événements de la nuit, l'éclat des anges et la douceur de leurs chants. Il se demandait quelle pouvait être cette préparation à laquelle il lui avait été dit de songer, et regrettait de n'avoir pas auprès de lui un homme versé dans les sciences divines, à qui il pût clairement exposer ce qu'il avait vu. Il craignait que les anges, lorsqu'ils reviendraient, ne le trouvassent mal préparé ; et il demanda et reçut le corps et le sang de Jésus-Christ dans une fervente communion. Son état de faiblesse dura ce jour-là et le suivant.

CHAPITRE CINQUIÈME

Comment Fursy eut une nouvelle vision à la fois effrayante et consolante, et comment il reçut de célestes exhortations et instructions.

> A toutes les époques, il y a toujours eu quelques personnes favorisées de lumières surnaturelles, non pour révéler une nouvelle doctrine de foi, mais pour la direction de la conduite humaine. S[t]-THOMAS D'AQUIN.
>
> C'était la nuit que cette vision passait devant mes regards,... et mon esprit frissonna d'horreur ; moi, Daniel, je fus épouvanté de ces choses, et les visions que je contemplais me troublèrent étrangement.
>
> DANIEL, VII, 13, 15.

Fursy avait été transporté dans le palais de ses pères. Le bruit de son arrivée et de l'étrange événement qui l'avait accompagné, avait causé dans la cité une vive émotion et attiré un grand nombre de visiteurs auprès du noble cénobite. Ses parents, ses frères, quelques amis et serviteurs, étaient restés à veiller autour de sa couche, au soir du second jour, lorsque, au milieu de la nuit, ses yeux se couvrirent de nouveau de ténèbres épaisses, et ses pieds saisis d'un froid mortel se raidirent. Il joignit ses mains comme pour prier, et sentit venir la mort avec joie, car il se rappelait que les mêmes signes avaient annoncé l'ineffable vision dont il avait été favorisé. Mais à peine se fut-il renversé sur son lit, comme accablé de sommeil, qu'il entendit les hurlements

d'une grande multitude, dont les clameurs effrayantes lui criaient de sortir. Il regarda autour de lui, mais il ne vit que les trois anges qui lui étaient apparus dans sa première vision : l'un d'eux, revêtu de son armure, le précédait, les deux autres se tenaient à ses côtés. Tout autre objet terrestre avait disparu à ses regards comme par enchantement, tout bruit humain s'était éteint ; et il entendait ravi la suavité des chants célestes. Alors l'ange, qui était à sa droite, l'encouragea par ces mots : « N'ayez aucune crainte, vous nous avez pour vous défendre. »

Les anges l'emportèrent loin du toit de sa demeure, lui frayant un passage à travers les démons, qui faisaient entendre des hurlements effroyables. L'un d'eux s'écria : « Précédons-le, et faisons-lui face pour lui présenter le combat. » Et Fursy vit, à sa gauche, se remuer une sombre nuée d'êtres infernaux, qui vinrent ranger devant lui leurs noirs bataillons. Leurs corps fantastiques, aux contours difformes et hideux, le remplissaient d'effroi. Lorsqu'ils volaient ou combattaient, il n'apercevait plus qu'un amas horrible d'ombres mouvantes. Mais quel lecteur instruit ignore que les esprits immondes prennent toutes les formes, pour épouvanter une âme par leur aspect affreux ? Et Fursy ne put jamais entrevoir leurs traits, qu'une obscurité effrayante cachait à ses regards, de même que l'éclat de la lumière lui dérobait la face des anges.

Animés au combat, les démons lui lançaient des flèches de feu ; mais leurs traits enflammés venaient tous s'éteindre contre le bouclier de l'ange. Le céleste guerrier foudroyait ses adversaires de l'éclair de ses regards. Il leur dit, comme s'il eût voulu leur faire entendre raison : A quoi bon chercher à retarder notre marche ? Cet homme n'a pas à par-

tager votre damnation. » Mais l'ennemi du salut repliquait, en blasphémant, qu'il était indigne de la justice de Dieu de ne pas livrer au sort des reprouvés un homme qui avait laissé faire les pécheurs, puisqu'il est écrit : Ce ne sont pas seulement ceux qui font le mal, mais aussi ceux qui ne s'opposent pas à leurs désordres, qui sont dignes de mort [1]. »

Et pendant que l'ange combattait, l'homme saint était dans la persuasion que le vacarme de la lutte et les vociférations des démons étaient entendus par toute la terre.

Semblable à un serpent que l'on a écrasé, Satan releva sa tête venimeuse et dit : « Il a souvent tenu des propos inutiles, et par conséquent il doit être châtié, avant de jouir de la vie bienheureuse. » — « Si vous n'apportez pas de plus graves accusations, repartit l'ange, ce ne sont pas les plus légères qui feront sa perte. » Le vieil accusateur reprit : « Il est écrit : « Si vous ne remettez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste ne vous remettra pas non plus les vôtres. » L'ange lui répondit : « Où s'est-il vengé ? à qui a-t-il fait tort ? » — « Il n'est pas écrit, dit le démon, si vous usez de vengeance, mais si vous ne pardonnez pas du fond de vos cœurs. » — Le pardon était dans son cœur, allégua l'ange ; il n'en a pas fait étalage, mais l'a gardé en lui, conformément aux usages régnants. » Le démon répondit : « De même qu'il a accepté le mal de la coutume humaine, il recevra la punition du Juge d'en haut. » L'ange lui dit : « Il sera jugé devant le Seigneur. »

Trois fois vaincu, le serpent infernal se mit de nouveau à distiller le venin de ses accusations : « Si

1. *Epître aux Romains*, c. I, v. 32.

Dieu est juste, dit-il, cet homme n'entrera pas dans le royaume des cieux ; car il est écrit : Si vous ne vous convertissez et ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Or il n'a nullement accompli cette parole. » L'ange se contenta de lui répondre : « Nous serons jugés devant le Seigneur. » Et il refoula ses adversaires.

Alors l'ange qui se tenait à la droite de Fursy lui dit : « Porte tes regards sur la terre. » L'homme de Dieu regarda, et il vit au loin, en dessous de lui, s'étendre une vallée ténébreuse, et là, quatre feux allumés à une certaine distance les uns des autres, projeter leurs flammes dans les airs. « Savez-vous ce que sont ces feux ? » lui demanda l'ange. Il répondit qu'il l'ignorait. « Ce sont, lui dit-il, les quatre feux qui dévorent le monde, après que tous les péchés ont été remis dans le baptême, après le bienfait de la confession et le renoncement au démon, à ses œuvres et à ses pompes. » Le premier est le feu du mensonge ; les hommes, qui ont promis au baptême de renoncer à Satan et à toutes ses œuvres, sont infidèles à leur promesse. Le second est le feu de la cupidité : ils préfèrent les richesses de la terre à l'amour des biens célestes. Le troisième est le feu de la dissension : ils ne craignent pas, même pour les plus futiles motifs, de blesser l'âme de leur prochain. Le quatrième est le feu de l'iniquité : ils regardent pour rien de dépouiller les plus faibles et de leur nuire par leurs tromperies.

Les feux cependant n'avaient cessé de s'accroître et ne formaient plus qu'un immense brasier. Déjà ils menaçaient d'atteindre Fursy. L'homme de Dieu eût peur : « Voici que le feu s'approche de moi, » dit-il à l'ange. Celui-ci lui répondit : « Ce que vous

n'avez pas allumé ne vous brûlera pas. Si terrible et si étendu que soit ce feu, il n'a d'action sur chacun, qu'autant que le méritent ses œuvres ; il mesure son ardeur à la grandeur des cupidités de qui que ce soit. De même, en effet, que le corps est dévoré par le feu des coupables voluptés, ainsi l'âme sera en proie au feu d'une juste expiation. » Ayant dit, l'ange se mit à précéder Fursy ; celui-ci le vit séparer la tourmente de flammes, qui devint à ses deux côtés une muraille de feu ; aux côtés de l'homme de Dieu, ses deux anges le défendaient contre les atteintes de l'embrasement.

Dans la mer de feu volaient quatre esprits immondes ; du milieu des flammes, ils engagèrent un nouveau combat. Ils reprochèrent à Fursy d'avoir accepté les dons des méchants. « Il est écrit, dirent-ils, que le Très-Hant a en réprobation les dons de l'impie [1]. » — « Il a cru, leur dit l'ange, qu'il avait fait pénitence. » — « Il aurait dû, répliqua le maudit, s'assurer de sa persévérance, avant d'en rien recevoir ; car il est écrit que les présents aveuglent les yeux des sages et corrompent les sentiments des justes [2]. » L'ange répondit de nouveau : « Il sera jugé devant le Seigneur. »

Vaincu, l'esprit de mensonge éclata en blasphèmes contre son Auteur. « Jusqu'ici, s'écria-t-il, nous avions cru que Dieu est la vérité même. » — « Qu'est-il autre chose, en effet ? lui dit aussitôt l'ange. » — « Il a assuré, dit le démon avec insolence, que, du ciel, il tirerait vengeance de tout péché qui n'aurait pas été expié sur la terre. Le prophète Isaïe l'affirme en ces termes : « Si vous voulez m'écouter, vous jouirez des biens de la terre ; mais si vous ne

---

1. *Eccli.*, c. 34, v. 23
2. *Deuter.*, c. 16, v. 19.

le voulez pas, et si vous provoquez ma colère, l'épée vous dévorera. » Or cet homme n'a pas expié ses fautes sur la terre, et il ne reçoit ici aucun châtiment ; où donc est la Justice de Dieu ? » — Cessez de blasphémer, » s'écria l'ange avec l'indignation. Les secrets jugements de Dieu ne vous sont pas connus. » — « Mais, qu'y a-t-il bien de secret ici ? » lui cria le démon. — « Aussi longtemps qu'on peut espérer le repentir, lui dit l'ange, la divine miséricorde tient compagnie à l'homme. » — « Mais, répliqua Satan, ce n'est cependant pas ici le moment de se repentir. » — L'ange lui répondit : « Vous ignorez la profondeur des mystères de Dieu ; peut-être bien, en effet, y aura-t-il ici temps pour se repentir. » — « Allons-nous-en, dit alors le démon, puisqu'il il n'y a qu'arbitraire dans le jugement. »

Mais un de ses satellites lui dit : « Il nous reste encore cette porte étroite par où n'entrent qu'un petit nombre, et où nous pourrons prévaloir contre lui avec cette parole : Vous aimerez votre prochain comme vous même. » L'ange l'arrêta : « Cet homme, dit-il, a fait du bien à son prochain. » — « Il ne suffit pas, repartit le démon adverse, de faire le bien, si l'on n'a pas aussi aimé son prochain comme soi-même. » — « Les bonnes œuvres sont le fruit de la charité, répliqua l'ange, puisque Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. » — « Mais puisque, dit le méchant, ce n'est pas en aimant, comme il est prescrit, qu'il a fait le bien, il faut qu'il soit condamné. » Dans ce combat contre la cohorte infernale, les saints anges restèrent vainqueurs.

Vaincu pour la sixième fois, le démon, selon sa coutume, se répandit en blasphèmes : « Si Dieu n'est pas injuste, dit-il, et s'il a en horreur le mensonge et la violation d'une promesse, cet homme

n'échappera pas au châtiment. Il a promis, en effet, de renoncer au siècle, et au lieu de cela, il a aimé le siècle, malgré le précepte de l'apôtre qui dit : « Gardez-vous d'aimer le monde et ce qui est dans le monde [1]. » Cet homme n'a donc été arrêté ni par son propre engagement, ni par la sentence de l'apôtre. » — « Ce n'est pas pour lui-même, répondit l'ange, qu'il a aimé les choses du siècle, mais pour les distribuer aux pauvres. » — « De quelque façon qu'on les aime, repartit méchamment le mauvais, c'est aller contre le précepte divin et la promesse faite au baptême de professer la foi chrétienne. »

Les anges avaient triomphé de leurs adversaires. De nouveau le démon revint insidieusement à la charge, et porta cette accusation. « Il est écrit : « Si vous n'annoncez pas à l'impie que je punirai son impiété, il mourra dans son iniquité, mais je vous redemanderai son sang [2]. » Or celui-ci n'a pas prêché la pénitence aux pécheurs, comme il eût dû le faire. » L'ange de Dieu répondit : « C'est qu'il est écrit de ce temps-là : « L'homme prudent se tiendra en silence pendant ce temps, car ce temps est mauvais [3]. Quand les auditeurs, en effet, méprisent la divine parole, les lèvres mêmes qui enseignent se voient contraintes à se fermer devant le mépris que rencontre leur prédication [4]. » Le vieil accusateur répliqua : « Son devoir fût de prêcher, eût-il dû souffrir le martyre. Il ne devait ni consentir, ni se taire. »

Dans tout l'effort de leurs contradictions, les dé-

1. *I S. Jean*, 2, 15.
2. *Ezechiel*, III, 18
3. *Amos*, 5, 13.
4. *Nolite projicere margaritas ante porcos*, a dit le divin Sauveur.

mons s'étaient montrés d'une extrême violence. Alors, au jugement du Seigneur, les anges triomphant, et leurs adversaires ayant été écrasés et complètement vaincus, l'homme de Dieu se vit baigné d'une immense clarté. Il entendit les concerts des chœurs des anges et, en les écoutant, il se disait en lui-même que vraiment aucun travail ne doit coûter et paraître long, lorsqu'il sert à acquérir la gloire de l'éternité et la douce possession de ses joies surabondantes. Levant les yeux, il aperçut des multitudes d'anges et de saints, dont le merveilleux éclat resplendissait à perte de vue. Ils semblaient voler vers lui à tire-d'aile ; et ils l'entourèrent d'un océan de lumière, qui chassa bien loin la peur et les terreurs que lui avaient causées le feu et les démons. Et dans la lointaine sérénité des cieux, il vit deux anges regagnant le séjour du bonheur. Il y eut comme une porte éthérée qui s'entrouvrit ; il en jaillit à flots des rayons d'une splendeur inconnue et on entendit, comme chanté par quatre chœurs, l'hymne des multitudes angéliques : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées célestes. » Alors, pendant que la douceur de ces divines harmonies lui apportait l'écho des joies ineffables, dont retentissent les cieux, et tenait son âme dans le ravissement, les troupes d'anges, qui se trouvaient à sa droite, se mirent à l'entourer de toutes parts ; et l'un d'eux lui dit : « Savez-vous où est le théâtre de ces joies et de cette félicité ? » Il répondit qu'il l'ignorait ; et l'ange lui dit : « C'est dans l'assemblée des cieux, dont nous aussi faisons partie. » Tout souvenir de l'angoisse qu'il avait subie s'était évanoui ; et son âme s'emplissait d'une joie innocente, à mesure que lui parvenait plus distincte et plus suave la mélodie des chants célestes. Il s'imaginait qu'on chantait pour

lui seul ; et, ravi, il dit : « Ce m'est une grande joie d'entendre ces concerts. » L'ange lui dit : « Le soin que nous sommes chargés de prendre des hommes, nous prive souvent de cet enchantement divin. Et penser que tous nos efforts pour les diriger, s'en vont en fumée, dissipés par les démons qui corrompent leurs cœurs ! » L'ange ajouta : « Dans ce royaume du bonheur, il n'y a aucune tristesse, sinon celle que fait éprouver la perte des hommes. » Et l'âme de Fursy était toute entière à l'audition des chants du ciel.

En ce moment il vit descendre des parvis célestes, au sein d'une lumière éblouissante, deux hommes à l'aspect vénérable, rayonnant d'une angélique beauté. C'étaient Béoan et Medan, deux pontifes illustres, originaires, comme lui, de la douce Irlande, et dont la renommée lui avait jadis appris le mérite. Et en les voyant, Fursy croyait avoir, lui aussi, quitté la vie terrestre. Ils s'approchèrent de lui ; et après lui avoir dit qui ils étaient, ils lui apprirent qu'ils venaient l'avertir de retourner sur la terre. Consterné à cette triste nouvelle, il se taisait ; et déjà il suivait les anges qui le ramenaient ici-bas, lorsque les saints pontifes demandèrent de pouvoir converser un moment avec lui. « Pourquoi ces appréhensions ? lui dirent-ils. La longueur de vos travaux n'est qu'un voyage d'un jour. Allez donc prêcher et annoncer à tous que la vengeance est proche. » Fursy crut qu'ils parlaient de la fin du monde ; ils lui dirent que le moment n'en était pas encore venu, quoique toujours menaçant, mais que la famine et une grande mortalité devaient affliger la race humaine. C'étaient ces calamités, lui dirent-ils, que le soleil avait annoncées, l'année précédente, lorsqu'il cacha ses rayons et parût longtemps avec

le faible éclat de la lune[1]. Bien que la colère de Dieu menace tous ceux qui méprisent ses divins avertissements, c'est surtout contre ceux qui président à l'instruction et au gouvernement du peuple que sa fureur s'est allumée.

Quatre choses sont cause de la perte des âmes parmi les fidèles : les séductions dont le monde pare ses vices, les suggestions du démon, qui ne cesse de nous faire la guerre, la négligence de ceux qui sont chargés d'enseigner, les mauvais exemples des princes corrompus. Que ceux donc qui enseignent les fidèles, étudient attentivement les livres des prophètes, afin d'en acquérir l'intelligence, et qu'ils apprennent à connaître leur temps. Les hommes de ce temps ne font les choses qu'à demi. Les uns ont reçu de la bonté du Tout-Puissant un naturel généreux, mais ils se laissent aller à l'incontinence ; d'autres sont chastes de corps, mais ils brûlent des feux de l'avarice ; d'autres sont doués d'un caractère doux, mais ils ne savent pas s'élever jusqu'à pardonner ; d'autres, qui ne gardent pas le souvenir des injures, ont vite faite de pardonner, mais parce qu'ils ne veillent pas avec assez de soin sur leur cœur, et se laissent aller trop promptement à la colère, ils provoquent des querelles. Il en est d'autres qui, ayant été largement gratifiés des dons de Dieu, s'en glorifient comme d'un don acquis par leur propre travail ; d'autres qui par leur vigilance triomphent des attaques des passions, mais négligent d'acquérir des vertus par l'exercice des bonnes œuvres.

Il y en a aussi plusieurs qui, au lieu de se dé-

1. Une éclipse de soleil eut lieu en 604. Cette année même, une peste éclata subitement et ravagea les côtes d'Angleterre au Sud, ainsi que l'Irlande.

fendre contre l'assaut des vices spirituels, se contentent d'affliger leurs corps par le jeûne. Ainsi ils regardent comme faute grave les illusions des rêves de la nuit, ou toute faute légère, mais quant à l'orgueil, qui fit précipiter les anges du ciel, ils le comptent pour rien ; ils ne détestent même pas la convoitise qui a chassé l'homme du paradis terrestre. Ni l'envie, qui porta Caïn à tuer son frère, ni le faux témoignage, qui fit condamner le Sauveur, ni l'injure, ne sont pour eux en abomination : et ils ne considèrent pas de quels châtiments, de quels sévères châtiments son menacés ceux qui se rendent coupables de ces fautes. Oui, ils sont nombreux ceux qui, s'abstenant des aliments, que Dieu a créés pour que nous nous en servions avec des sentiments de reconnaissance, regardent comme permis ces détestables péchés : l'orgueil, la convoitise, l'envie, le faux témoignage, l'injure, par lesquels en s'attaquant au prochain, ils déchirent en quelque sorte sa chair et se repaissent de son sang. Ce qui est léger, au jugement de Dieu, ils le considèrent comme grave ; et ils regardent comme léger ce qui est grave. C'est donc le devoir de ceux qui ont mission d'instruire, d'opposer à chacun de ces vices les remèdes qui lui conviennent ; car ceux qui estiment que ces vices sont moins graves, doivent être regardés plutôt comme les ennemis que les guides des âmes.

Quel est le moyen de guérir l'orgueil ? C'est la réprimande publique, l'humiliation dans les larmes et la cendre. La passion d'amasser se guérit par des libéralités sagement faites. L'envie a pour remède la bienveillance et la bénignité. Celui qui a porté un faux témoignage, doit s'en accuser humblement, et il n'est que juste qu'il implore son pardon de celui contre qui il a faussement témoigné. Le mal de l'in-

jure se guérit par un remède du même genre, c'est-à-dire par l'humilité de la réparation, la refrénation de la langue, encline aux paroles inutiles, et par l'application à la prière. C'est par les vertus qui leur sont contraires, en effet, que les vices se guérissent. Et ce n'est pas assez d'affliger le corps, si l'on ne guérit l'âme de sa malice et de sa méchanceté. Que ceux donc qui gouvernent et qui enseignent dans l'Église du Christ, excitent les âmes des fidèles à faire pénitence de leurs fautes par leurs gémissements; et que, par la nourriture spirituelle de la doctrine et la participation au Corps et au Sang divin, ils les affermissent dans le bien. Quant à ceux qui méprisent leurs avis, qu'ils les retranchent de la communion des fidèles, de crainte d'encourir la peine de la damnation, pour avoir négligé de les reprendre, de peur de planter un ormeau au lieu d'une vigne, et un aulne infructueux au lieu d'un olivier, en préférant un travail terrestre et sans fruit à l'amour de Dieu qui se trouve à la racine et au sommet de toute bonne œuvre.

Le Seigneur est irrité contre ceux qui sont chargés d'enseigner les fidèles parce qu'ils négligent les Livres Saints, pour mettre toute leur ardeur à s'occuper des choses de ce monde. Si, en effet, assidus à lire les prophètes, ils en acquéraient l'intelligence, ils inspireraient à leurs auditeurs non moins de crainte et de componction, que celui-là même qui serait ressuscité d'entre les morts, pourrait le faire. Mais il n'y a personne pour détourner du mal ou pour porter au bien. Le roi, en effet, et l'évêque font chacun, ainsi qu'il est écrit, ce que bon lui semble, ce qui paraît droit à ses yeux. Or la cause et la racine de tous les maux, c'est l'orgueil. C'est lui qui soulève le peuple contre le roi. Ce sont des pensées

d'orgueil qui mettent le clerc en opposition avec son évêque, les enfants avec leurs parents, les jeunes gens avec les vieillards. Mais de même que chacun d'eux n'a pas appris à pratiquer une humble obéissance, ainsi il se fait, par un juste jugement de Dieu, que, élu à son tour pour commander aux autres, il ne reçoit l'humble soumission de personne ; et ce qu'un autre a souffert injustement de son orgueil, il doit à son tour gémir d'avoir à bon droit à le supporter d'un autre. L'orgueil est donc le grand mal qui, après avoir séduit les anges dans le ciel et causé leur ruine, pervertit aussi et perd le siècle présent.

Après avoir donné ces sages instructions, l'évêque Béoan ajouta toujours tourné vers Fursy : « Pour vous, entretenez votre vie, en vous servant des créatures de Dieu ; rejetez loin de vous tout ce qui est mauvais. Soyez comme un fidèle économe, vous contentant de la nourriture et du vêtement. Que la perte des biens ou leur accroissement vous laissent également calme. C'est une chose odieuse à Dieu de convoiter le bien d'autrui et de garder avarement son propre bien. Car si aux pauvres et aux prisonniers il appartient de demander, il est du devoir de ceux qui possèdent de donner à ceux qui sont dans le besoin. Aux pauvres, sans qu'ils demandent, il faut faire l'aumôme. Il faut être charitable à l'égard de tous les hommes, mais surtout à l'égard des fidèles. Qu'il n'y ait aucun désaccord dans l'Eglise de Dieu ; mais que ceux qui commandent à la multitude s'appuient sur l'Ordre monastique et sur la sainte doctrine ; quant à ceux qui vivent dans les monastères, qu'ils mangent leur pain dans le silence de leur labeur.

Il y en a quelques-uns qui se dispensent de l'étude de la sainte doctrine et, par souci des affaires du

siècle, ils se produisent en public. Sans doute lorsqu'ils font le bien loin des regards des hommes, ils cachent au prochain la lumière du bon exemple; mais lorsqu'ils s'occupent publiquement des affaires du siècle, des débats qu'elles occasionnent, ils versent, en public, dans leurs cœurs, le poison d'une cupidité mortelle. Quant à vous, ne décidez pas que vous serez toujours dans la solitude, ou toujours en public ; mais lorsque vous voudrez vous tenir loin du monde, mettez tout votre soin à vous garder dans l'observation de tous les préceptes divins. Et quand vous vous produirez en public, n'ayez pour souci que le salut des âmes, et non l'appât de quelque vain avantage. Que même, si à la première heure du jour, quelqu'un vous apporte un présent, et qu'il en ait du regret avant le soir, vous le lui rendrez avec autant de joie que vous l'avez reçu avec plaisir. Ne gardez rien de votre patrimoine ; ne préoccupez pas votre esprit des affaires de ce siècle. Soyez sincèrement plein de bonté pour tous ceux qui vous combattent ou qui vous sont contraires ; rendez-leur volontiers le bien pour le mal, et suppliez Dieu pour vos ennemis. Celui, en effet, qui, sans se laisser troubler, n'oppose qu'un cœur plein de bonté à ceux qui lui sont opposés et qui luttent contre lui, adoucira la férocité de toutes les bêtes sauvages et de tous les animaux sans raison. On ne peut offrir à Dieu aucune bonne œuvre qui lui soit un sacrifice plus agréable, que la douce mansuétude d'un cœur qui supporte patiemment toutes les injures, qui accepte volontiers, par l'espoir de la récompense future et avec l'aide de Dieu, les adversités et les pertes comme les prospérités et les gains.

Il est constant que l'âme humaine a deux ennemis : le diable et le monde. L'un et l'autre cherchent

mutuellement à se faire aimer, de manière que l'âme, une fois esclave des séductions du monde, peut être regardée comme la victime et la proie du démon. Allez donc annoncer aux Princes de cette terre d'Hibernie, de la part de Dieu, qu'ils ont à renoncer à l'iniquité et à en faire pénitence, s'ils veulent sauver leurs âmes. Ensuite vous adressant aux principaux de son Eglise, annoncez-leur que le Dieu tout-puissant a la douce jalousie de leurs cœurs, qu'il ne peut souffrir qu'ils lui préfèrent le siècle et que, négligeant le soin des âmes, ils s'attachent aux avantages de ce siècle, et ne prêchent qu'aux approches de la mort une pénitence tardive. »

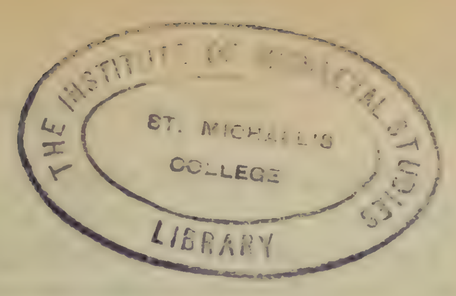
Le bienheureux se tut. Les esprits célestes dont la foule dominait Béoan et Meldan, rentrèrent avec eux dans les cieux ; et Fursy resté seul avec les trois anges qui devaient le ramener sur la terre, se trouva de nouveau en présence de l'océan de feu dont les flammes ardentes poussaient vers lui leurs brûlants tourbillons. L'ange, comme la première fois, les écarta et se mit à frayer un chemin à travers l'immense brasier. Mais à peine Fursy y était-il entré à la suite de ses célestes guides, que les démons lancèrent contre lui un damné dont ils s'étaient saisis. L'homme maudit vint s'abattre sur l'épaule du saint, et sa joue toucha sa joue. Ce contact fit éprouver à Fursy la cuisante sensation d'une brûlure. Il reconnut les traits du réprouvé : c'était l'homme qui, sur son lit de mort, lui avait légué ses dépouilles. L'ange qui se tenait à sa droite rendit leur proie aux flammes vengeresses. Alors le démon, recommençant ses vieilles et insidieuses arguties, cria : « Ne rejettez pas celui que vous avez jadis accueilli. Puisque vous avez accepté ses biens, il n'est que juste que vous participiez à son châtiment. » L'ange du Seigneur

répliqua : « Ce n'est pas par avarice qu'il a agi, mais bien pour libérer l'âme de ce malheureux. » Le feu disparut. Alors l'ange dit à Fursy : « C'est le feu que vous avez allumé qui vous a brûlé. Si vous n'aviez pas accepté les biens de cet homme mort dans son péché, votre corps n'aurait pas ressenti la brûlure des flammes qui le tourmentent. Prêchez donc à tous qu'il faut faire pénitence, et que jusqu'à sa dernière heure les prêtres doivent accueillir le pécheur repentant ; mais s'il meurt dans son péché, il ne faut rien accepter de son avoir, et il faut refuser à son corps la sépulture dans un lieu saint. Ainsi doit-on agir avec les usuriers impénitents. »

Après avoir reçu ces instructions et exhortations et d'autres encore, il arriva, entouré de ses célestes compagnons, au-dessus du toit de sa demeure. Il regarda, et ne vit ni les murs de la maison, ni la foule de ceux qui pleuraient autour de sa couche funèbre, mais seulement son corps que l'ange lui fit reconnaître et lui ordonna de reprendre. Mais son aspect cadavérique lui inspirait la répulsion qu'on éprouve pour un cadavre inconnu, et il se refusait à en approcher. « Ne craignez pas, lui dit l'ange, de rentrer dans ce corps débile, où vous pouvez habiter désormais sans avoir à souffrir de l'infirmité de la chair, ni des vices qui l'assiègent ; car vous avez triomphé dans cette épreuve des mauvaises concupiscences qui ne prévaudront plus contre vous. » Alors il vit s'ouvrir, à son approche, la poitrine du cadavre. Et l'ange lui dit : « Lorsqu'il aura repris la vie, répandez sur lui une eau pure et vous ne pourrez sentir d'autre douleur, que celle du feu qui vous a brûlé. »

Et l'homme de Dieu se dressa sur sa couche, comme s'il sortait du profond repos de la mort : et regardant autour de lui, il vit la foule de ses pa-

rents, des voisins et des moines. Il gémissait sur la grandeur de la folie humaine, et sous l'empire de l'émotion profonde qu'il ressentait, en se rappelant combien le trépas est un passage étroit et périlleux et combien grande est la récompense de ceux qui parviennent aux bienheureuses demeures, il se mit à faire le récit entier de ses visions. Et lorsqu'une eau vive l'eut rafraîchi, il sentit entre les épaules la brûlure qu'il avait reçue du maudit, et l'empreinte en devint visible sur la joue. Par un effet merveilleux, ce que l'âme seule avait ressenti se montrait sur son corps.



CHAPITRE SIXIÈME

Comment Fursy remplit la mission qu'il avait reçue du ciel de prêcher la pénitence aux princes et au peuple d'Irlande, et comment il fonda le monastère de Ratimath, où le suivirent ses frères et un grand nombre de jeunes irlandais ; et comment Feuillien, devenu prêtre de Jésus-Christ, reçut l'onction épiscopale, et se mit à son tour à évangéliser l'Irlande avec un succès prodigieux.

> Les fils et les filles des rois sollicitent l'honneur d'être moines et de consacrer leur virginité au Seigneur.
>
> *S. Patrice.*

Le récit de Fursy, dont la réalité se trouvait si étrangement confirmée par la brûlure de sa joue, l'éloquence de sa parole, dépeignant la sévérité du compte que chacun doit rendre, à l'heure du trépas, et la félicité ineffable des récompenses que Dieu réserve à ses élus, avaient fortement remué la foule de ses parents et de ses amis ; mais personne n'en ressentit une émotion aussi profonde que ses deux frères, Feuillien et Ultain ; et à quelque temps de là, ils déclarèrent au roi, leur père, et à leur pieuse mère leur inébranlable résolution de se retirer avec Fursy dans la solitude, près du lac Orbsen, qui leur rappelait les souvenirs aimés de leur naissance et de leur baptême, et de tout abandonner pour aller y vivre dans les austérités de la vie monastique et

y revêtir la glorieuse livrée du sacerdoce de Jésus-Christ.

Leurs parents, qui peut-être jusque-là avaient hésité à leur laisser suivre leur sainte vocation, n'essayèrent plus de les détourner de leurs généreux projets. La vertueuse Gelgèse, qui conservait dans son cœur le récit des visions de son fils Fursy, se ressouvenait plus vivement que jamais du jour où, au milieu des épouvantements du feu qui allait la dévorer, elle avait supplié Dieu de la sauver des flammes, et promis de lui consacrer le fruit de son sein. Mère chrétienne, elle se trouvait heureuse et fière de voir ses fils appelés à la dignité de prêtres de Jésus-Christ. Fintan, lui aussi, avait le cœur trop élevé pour ne pas comprendre cette grandeur spirituelle, cette dignité plus auguste que la sienne, dont l'onction sacerdotale allait revêtir ses nobles enfants, et faire courber son front paternel et royal sous leurs mains bénissantes.

Le saint pontife Béoan, qui avait apparu à Fursy dans ses visions, lui avait dit : « Allez avertir les princes de cette terre d'Irlande, de la part de Dieu, qu'ils ont à renoncer à l'iniquité et à en faire pénitence, s'ils veulent se sauver et échapper aux châtiments annoncés par l'ange. » Il l'avait en même temps chargé de la mission d'aller rappeler aux évêques et aux abbés des monastères de la verte Erin, le zèle éclairé et désintéressé avec lequel ils devaient travailler au salut des âmes.

Il n'est pas douteux que Fursy n'ait eu à cœur de remplir ce divin message. Mais comment s'en acquitter ? Une seule circonstance, semble-t-il, pouvait le mettre à même de le faire, et aucune d'ailleurs ne lui en offrait une occasion plus favorable que la grande assemblée nationale, qui se réunissait tous

les trois ans, sur la colline de Tara [1], dans le royaume du Milieu, l'antique Meath. C'est à cette assemblée que saint Patrice avait jadis confondu les druides et commencé la conversion de l'Irlande. Plusieurs fois il y avait reparu, sans chercher à introduire d'autre changement dans les vieilles coutumes de ces journées mémorables, que la transformation de quelques rites superstitieux en cérémonies chrétiennes. La réunion y avait gagné en majesté, sans rien perdre de la joie patriotique qu'elle apportait au peuple, satisfait de pouvoir conserver les usages des aïeux.

Fidèle aux volontés du ciel qu'il avait reçu la mission de transmettre aux princes d'Irlande, à ses évêques et à ses moines, Fursy ne manqua pas de s'y rendre avec ses frères. Ceux qui ont écrit sa vie ne se sont pas arrêté à nous parler de ces solennelles assises auxquelles il assista, mais les détails généraux que nous trouvons sur ces assemblées, dans les fastes de l'Irlande, peuvent nous aider à entrevoir ce qui s'y passa, lorsque Fursy y parut ; et si nous hasardons de le conjecturer, c'est dans l'espoir que ce vraisemblable épisode de la vie de notre saint irlandais ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs, à qui il rappellera une des antiques coutumes les plus célèbres de la verte Erin.

Tous les rois d'Hibernie, ses évêques, les abbés

1. La grande assemblée nationale cessa d'avoir lieu à Tara, lorsque saint Ruadan, indigné des crimes du roi Diarmid, le roi suprême, l'eut maudit, ainsi que sa capitale. Des assemblées eurent lieu à Drumceitt, au Nord de l'Ulster. Plus tard elles eurent de nouveau lieu à Tara. C'est à l'assemblée de Tara, qu'en 696, Adamman, le 9me successeur de saint Columba, à Iona, fit adopter la loi qui exemptait les femmes irlandaises du service militaire.

des monastères, les chefs de clans, les nobles, les bardes, les brehons ou juges, les chroniqueurs, les représentants des villes étaient convoqués à la grande assemblée de Tara qui se tenait dans les premiers jours de Novembre. D'imposantes solennités religieuses, des réjouissances publiques, avaient lieu à cette occasion. Aussi le peuple s'y rendait en foule. On eût cru voir l'Hibernie entière s'acheminer vers la ville de Téamor où s'élevait le célèbre palais de Tara. De longues files de chars couverts de voiles éclatants, et traînés par des bœufs ; de nombreux groupes de cavaliers ; les rois, revêtus des insignes de leur dignité et entourés d'un brillant équipage ; les évêques et les abbés des monastères et leur cortège de moines ; les chefs de clans et les guerriers parés de leur riche armure ; les bardes, fiers de leur harpe, dont ils aimaient à tirer de mélodieux accords sous leurs doigts agiles étincelants d'or ; et à leur suite, une foule bigarrée de piétons pérégrinant pêle mêle, sillonnaient la terre d'Emeraude.

Au jour fixé pour l'arrivée à Tara, lorsque Fursy y parut, on vit y affluer, de tous les points de l'horizon, ces longues théories des fils de l'Hibernie, les unes, aux sons prolongés des trompes d'airain, les autres, aux sons des harpes accompagnant quelque touchante mélodie d'Erin, d'autres frappant joyeusement sur les boucliers bosselés aux franges d'argent, pour marquer la mesure aux airs guerriers que leurs voix mâles faisaient retentir en accents formidables. Le murmure lointain des hymnes sacrés, dont la douce harmonie chantait dans les souffles de l'autômne et se rapprochait lentement, annonça l'arrivée des évêques et des moines.

Autour du palais de Tara, s'élevant au sommet de la colline, de grands cercles en terre avaient été

établis pour servir au campement des rois. Ils y fixèrent leurs tentes pour eux et leur suite, et y rangèrent leurs chariots, leurs chevaux et leurs buffles. Derrière eux, sur l'immense plaine de Breg, d'autres cercles servirent au campement de la foule.

Les deux premiers jours se passèrent en visites. Fursy et ses frères y rencontrèrent leurs parents et leurs amis. Déjà le bruit des visions de Fursy s'était répandu, et sa présence attirait tous les regards. On admirait les brillantes qualités des trois frères, rehaussées par leur aimable piété ; on se rappelait les faits merveilleux qui avaient accompagné leur naissance ; et peut-être quelque vieux moine de Clonfert, qui avait jadis initié les jeunes descendants des rois de Munster aux douces mélodies de la patrie, chanta, inspiré à leur aspect par la lyre d'Ossian : « La joie pénètre le barde de Clonfert. Il se rappelle les jours lointains où il consola les proscrits. A la vue des jeunes héros de la foi qu'il charma, au temps de leur pieuse enfance, par les accords de sa harpe, il sent sa vieillesse tressaillir de joie, de même que se réjouit le soleil, au milieu de ses nuages, en voyant l'arbre, que ses rayons ont fait croître, balancer sa tête superbe dans un vallon solitaire. »

Le troisième jour commença par une grande solennité religieuse pour appeler les bénédictions de Dieu sur les conseils de la nation. L'auguste et mystérieux sacrifice, où le Fils de Dieu renouvelle pour nous l'offrande de sa sanglante immolation sur la croix, remplaça les rites superstitieux et parfois cruels que les druides avaient autrefois offerts, à pareil jour, dans le temple de Trachta. La religion chrétienne y déploya toutes ses pompes. L'autel du vrai Dieu, autour duquel était prosterné le chœur des moines, resplendissait de mille feux. Des nuages

d'encens, emplissant l'air de parfums, s'élevaient de nombreuses cassolettes d'or et d'argent gracieusement balancées ; et ce fut aux doux accords des harpes, accompagnant la céleste mélodie du chant des moines, que le pontife sacrificateur, entouré de la majesté d'autres pontifes, accomplit les rites augustes de la divine immolation ; toute voix se taisant soudain, et tout bruit faisant silence, hors le bruissement des vents dans le feuillage tremblant des chênes, lorsque, à la vue de la foule prosternée en adoration, il éleva au-dessus de sa tête vénérable, l'Hostie réconciliatrice du ciel et de la terre.

Le soir de ce jour, qui était le dernier de l'année celtique, la vaste plaine de Breg s'emplit d'une fourmilière de peuple. Sur la terrasse du palais, un jeune chêne, coupé dans la forêt voisine, s'élevait du milieu d'un immense bûcher que couronnaient des branches de myrte, de laurier et d'aubépine, et semblait porter dans les nues sa cîme orgueilleuse. Au chant des psaumes et des antiennes, les pontifes l'aspergèrent d'une eau sanctifiée par la prière. Sous le dôme de la nuit, aucune lumière ne brillait sur la terre d'Hibernie, hormis dans les temples du Seigneur. Tous les foyers avaient vu s'éteindre leurs feux. Soudain, sous les doigts des bardes, cent harpes frémirent, et du sein des ombres, mystérieusement s'élevèrent des accords d'une suavité enchanteresse, plus doux que « le murmure des brises quand elles ne font qu'effleurer la mousse des rochers pendant les heures tranquilles de la nuit. »

Alors, au signal donné par le roi suprême, l'acier frappe la pierre à coups précipités, et répand le feu nouveau en une pluie d'étincelles ; celles-ci tombent sur des amas de matières inflammables, s'activent au souffle du soir, et font bientôt jaillir la flamme autour

du bûcher. L'antique chant de l'*Aubépine* [1], où soupire d'une manière si impressionnante l'âme irlandaise, est entonné par la voix des bardes et se mêle aux crépitations du feu nouveau qu'il salue. La fumée monte dans les airs en tourbillons épais, colorés de lueurs rougeâtres. Les flammes, soulevées par le vent, s'élancent en jets éblouissants et multiplient leurs assauts autour du chêne qui semble les braver. Leurs ardeurs impétueuses courent le long du tronc toujours debout, le déchirent de leurs brûlantes morsures, gagnent ses hautes branches, et le couronnent enfin d'un panache de feu, dont l'éclat illumine de ses vives clartés le palais plein d'ombres, et prête par ses mobiles rougeurs un aspect fantastique à la foule, témoin avide de ce spectacle. Les cieux eux-mêmes se teignent des lueurs de l'incendie. Leur rayonnement, éclairant au loin les ombres, fait naître de proche en proche mille flammes joyeuses au sommet des collines et des montagnes et jusqu'au fond des vallées les plus reculées, tandis que le chœur des moines célèbre l'allégresse de cette nuit en entonnant le cantique des trois enfants dans la fournaise : « Créatures du Seigneur, louez toutes le Seigneur... Feux et ardeurs, bénissez le Seigneur [2]. »

1. On croit que la ballade de l'*Aubépine* a existé avant l'ère chrétienne et a été composée pour célébrer le feu nouveau, fait principalement de ces aubépines. D. O'Sullivan, *Irlande*, Poésie des bardes.

2. La coutume de ces feux a existé chez beaucoup de peuples chrétiens. Aujourd'hui encore, en certains pays, on allume des feux de joie, la veille de la fête de saint Jean-Baptiste. Le prêtre les bénit par cette oraison approuvée par la Congrégation des Rites : « Seigneur Dieu, Père tout-puissant, lumière éternelle, qui êtes le créateur de toutes les lumières, sanctifiez ce nouveau feu, et accordez-nous qu'au sortir des ténèbres de cette vie, nos âmes purifiées puissent parvenir jusqu'à vous qui êtes la lumière sans fin. »

Le roi Fintan, entouré de ses trois fils, Feuillien, Fursy et Ultain, contemplait avec eux ce spectacle où revivaient les coutumes des aïeux. Il se rappelait sans doute l'horrible bûcher où sa jeune épouse s'était vue entourée de flammes dévorantes soudainement éteintes par la puissance de Dieu ; et à ce souvenir lointain qui le remplissait d'une émotion profonde, il s'unissait dans le silence de son âme reconnaissante à l'hymne de gratitude chanté par ses nobles et pieux enfants.

L'assemblée plénière, où se débattaient les affaires de la nation, avait lieu le septième jour dans la grande Salle des Festins, appelée souvent « la Maison des mille guerriers ». Mille chênes, disent les chants d'Ossian, avaient été employés à sa construction [1]. A l'heure marquée par les règlements, les trompes d'airain sonnèrent une éclatante fanfare, dont les notes harmonieuses firent tressaillir les monts et les vallées d'alentour, et allèrent porter jusqu'au fond de leurs forêts l'écho prolongé de quelque vieille mélodie nationale. C'était le signal qui convoquait l'assemblée. On vit alors arriver successivement les représentants des villes, les nobles, les chefs de clans, les bardes

---

Lors du récent avènement du roi Georges IV au trône d'Angleterre, on lisait dans les journaux : « Le soir du 22 juin, date du couronnement, des feux de joie flamberont, à 10 heures précises dans tout le Royaume Uni, tandis que lent et grave, le chant national s'élèvera de partout... Quelques-uns de ces feux, au sommet des montagnes, seront véritablement gigantesques. Mais les plus grands seront ceux du pays de Galles, composés d'immenses quantités de troncs d'arbre et de bois, bûchers construits en étages... »

1. Actuellement les ruines de ce célèbre monument présentent une excavation et deux murs en terre parallèles, longs de cent vingt mètres, séparés par une distance de quarante pieds anglais, et coupés par six ouvertures ou portes de chaque côté. (L'abbé Domenech, *Voyages en Irlande.*)

et enfin le cortège des évêques et des rois. Ces derniers, le front ceint de la couronne d'or, s'assirent sur des trônes, au centre de la salle. Au milieu d'eux, sur un trône plus élevé, le roi suprême de l'île « ressemblait à l'étoile du matin, quand elle paraît riante sur la colline de l'Orient, et qu'elle baigne ses rayons naissants dans des flots de rosée ». De longs bancs revêtus d'étoffes précieuses entouraient le cercle royal. Sur les premiers prirent place les évêques et les abbés des monastères ; derrière eux chacun alla ensuite s'asseoir selon son rang, les guerriers ayant soin de se dépouiller de leurs boucliers, qui furent appendus aux parois de chêne de la salle.

Un intérêt extraordinaire s'attachait à cette réunion. Nouveau Patrice envoyé par Dieu aux chefs de la nation, Fursy devait y prendre la parole. Après que les annales de chaque district, qui avaient été auparavant examinées par un comité composé de trois princes, de trois évêques et de trois historiographes, eurent été approuvées par l'assemblée [1], l'homme de Dieu se leva. Tous les regards se portèrent avec une curieuse sympathie sur le noble descendant des plus illustres rois d'Erin. L'éclat du génie et de la sainteté rayonnait sur son front ; l'austère beauté de la pénitence marquait ses traits jeunes encore de leur empreinte auguste ; et sous l'humble bure dont il était revêtu, il apparaissait comme un des Voyants du peuple de Dieu, venant dire à la terre d'Hibernie ce que le prophète Ezéchiel disait aux montagnes d'Israël : « O collines de *Tara*, écoutez ce que dit

1. Ces documents étaient enregistrés dans le *Psautier de Teamor*. Si quelque historiographe était convaincu d'avoir retranché ou ajouté des faits erronés, il était exclu de l'assemblée et puni en proportion de sa faute. Plusieurs des psautiers présentés à l'assemblée triennale existent encore. D. O' Sullivan.

le Seigneur aux montagnes, aux collines, aux torrents, aux vallées, aux déserts d'*Erin*. »

Le moine s'inclina devant la majesté de l'assemblée. S'inspirant des vœux, qui faisaient battre tous les cœurs, de voir l'île d'Émeraude heureuse et prospère, il rappela que la justice seule élève les nations, que le péché rend les peuples malheureux. Avec une liberté tout apostolique, il dénonça les voies de l'iniquité où s'égaraient les princes du peuple. Il rappela comment saint Patrice avait jadis arraché l'Irlande au dur esclavage du démon, et l'avait consacrée au joug suave de Jésus-Christ. Il annonça les châtiments qui allaient fondre sur l'île coupable, la famine qui devait l'affliger et y causer une effrayante mortalité. Emu de pitié à ce spectacle dont il semblait avoir sous les yeux épouvantés toutes les horreurs, Fursy conjura les chefs du peuple de revenir dans les sentiers de la justice. Entraîné par les ardeurs de son âme, il se laissa aller à évoquer ses grandes visions de l'éternité, si terribles pour les méchants, si consolantes pour les justes. L'assemblée subjuguée par l'éloquence de sa parole, était suspendue à ses lèvres ; et de bien salutaires réflexions occupaient les esprits, bien de généreuses résolutions avaient germé dans les cœurs, lorsque Fursy alla reprendre humblement sa place parmi les moines.

On peut juger de l'effet de ce discours par l'émotion extraordinaire que le royal Voyant ressentait lui-même chaque fois qu'il était amené à faire le récit de ses visions, pour répondre aux désirs de quelques âmes ardemment désireuses de se sanctifier par les travaux de la pénitence. Un moine d'Est-Anglie, pieux et véridique, qui avait connu Fursy et qui avait entendu de sa bouche le récit de ses visions, disait qu'au plus fort d'un hiver rigoureux, le saint

irlandais, à peine couvert d'un léger vêtement, était tout baigné de sueur, comme au temps des plus fortes chaleurs, au seul souvenir des impressions terrifiantes qu'il avait ressenties. Le vénérable Bède, qui rapporte ce fait, le tenait d'un vieux moine de sa communauté.

Il n'est pas douteux qu'à cette époque de foi agissante, où la parole de Dieu enfantait des merveilles, le discours de Fursy n'ait eu un retentissement considérable et de pieux résultats ; et on aime à se le représenter entouré d'une élite de jeunes gens aspirant à vivre sous sa direction, lorsqu'il s'éloigna de Tara avec ses frères pour aller fonder le monastère de Ratimath [1]. Il en fit un vaste séjour monastique, et y réunit, dit son historien, une grande congrégation de moines.

Une année se passa dans ces travaux et les labeurs de la prédication. En voyant approcher l'anniversaire du jour où l'extase avait dégagé son âme de son corps, Fursy se rappelait qu'il lui avait été dit que la longueur de ses travaux n'était qu'une journée de chemin. Il était occupé de ce souvenir et s'en entretenait dans la société d'hommes pieux et savants, lorsque, la même nuit, il sentit ses membres défaillir ; son cœur seul continua à battre faiblement, et il vit l'ange du Seigneur qui lui donna des conseils par rapport à la prédication, et lui annonça que le

1. *Ad aliam insulam Ratimath nuncupatum transit in qua secus locum Ebren* (Orbsen) *vocitatum venerabile monasterium cum necessariis cellis aedificavit, magnamque congregationem monachorum ibidem Deo largiente, constituit.* Apud Boll. C'est là que se trouve aujourd'hui, selon Colgan, l'église de Kill-Forsa. Le nom de Ratimath n'aurait-il pas pour étymologie les mots *rationis mathites*, disciples de la règle ?

Maître de la vigne l'appelait à s'y consacrer pendant douze ans, sur la terre d'Irlande, première étape de ses travaux apostoliques.

Evangéliser l'Irlande ! l'évangéliser avec ses frères, Feuillien et Ultain, qui n'avaient pas tardé à recevoir l'onction sacerdotale, que pouvaient avoir de plus à cœur ces trois nobles héritiers de la gloire de ses rois ? Tant de profondes affections, tant de liens sacrés les unissaient à cette patrie qui avait bercé leurs jeunes années de ses religieux enchantements. Ils l'aimaient avec une sainte passion cette antique Hibernie, toute remplie de magiques souvenirs, toute retentissante de la renommée de leurs aïeux ; ils la chérissaient cette verte Erin, chantant la gloire du Créateur par la beauté de ses sites, par le pittoresque tableau de ses montagnes et de ses vallées, par le verdoyant tapis de ses prairies luxuriantes, l'aspect séduisant de ses lacs, le bruit éclatant de ses fraîches cascades, le murmure de ses fontaines et de ses vieux chênes, et le parfum de ses brises : véritable émeraude des mers au milieu des vagues mugissantes qui, en se brisant sur ses rivages, lui font de leurs écumes sans cesse renaissantes une blanche ceinture où semble se jouer les capricieux dessins d'une dentelle d'argent. Ils l'admiraient, cette Inis-Ealga, cette île noble, qui avait été sanctifiée par les sueurs et les prières de tant de serviteurs de Dieu, que les peuples émerveillés l'appelaient l'Ile des Saints ; et ils lui avaient voué un culte filial à l'exemple de saint Patrice, de saint Brendan, leur oncle, du grand moine Columba, et de tant d'autres saints. Ils avaient à cœur sa gloire et son bonheur ; et toute leur ambition était de faire resplendir d'un plus vif éclat encore le diadème de sainteté qui la couronnait, convaincus que le sang rédempteur qui a coulé sur le Calvaire

des plaies du divin Crucifié pour le salut du monde, peut seul régénérer les peuples, et que sans la foi catholique, « racine de toute justice, aliment de la charité mutuelle, aucune société humaine ne saurait vivre, aucun Etat fleurir et prospérer [1]. »

Le champ ouvert à leur zèle était vaste, ainsi qu'il ressortait de la mission confiée par le ciel à Fursy dans ses visions. Ce n'était pas seulement aux princes d'Irlande que celui-ci avait reçu la charge d'aller prêcher la pénitence ; c'était aussi au peuple qu'il devait annoncer que la vengeance divine le menaçait, s'il commençait à s'égarer dans les voies de l'iniquité. A cette mission il voulait consacrer tous ses efforts. Il lui donna comme préparation et fondement les exercices austères de la vie monastique. Puis il se mit avec ses frères à annoncer aux populations la parole de Dieu. Tout prévenait la foule en leur faveur. Ils s'étaient servi de leurs biens pour faire du monastère de Ratimath un nouveau centre de bienfaisance et de civilisation, destiné non seulement aux labeurs de l'étude, aux travaux de l'agriculture, à la sainte psalmodie, mais au soulagement de la misère. Pour apprendre aux malheureux à bénir Dieu, au sein de la pauvreté, ils s'étaient eux-mêmes condamnés à vivre de leur vie pauvre et laborieuse. Si l'on ajoute à cela, qu'à ce peuple qui a toujours eu le culte des généalogies, ils apportaient l'illustration d'une race royale, dont la gloire se perdait dans la nuit des temps, on peut juger de l'ascendant qu'ils prirent sur les masses et du succès de leurs prédications. Une grâce incomparable était répandue sur toute leur personne. Leur détachement des biens de la terre, leur dévouement à tous indistinctement, les

1. Léon XIII aux Belges.

faisaient chérir des ministres de l'Eglise et des fidèles, des grands et des rois. Doux à l'égard des petits et des humbles, aimés des pauvres qu'ils soulageaient, redoutés des méchants, terreur des démons qu'ils chassaient des corps des possédés, ils brillaient de l'éclat divin de toutes les vertus [1]. « Les abeilles ne sont point plus empressées autour des fleurs et des rayons de miel, dit le P. Bouvier, que les peuples étaient ardents à se repaître spirituellement de la céleste doctrine qui sortait de leur bouche ; tant leurs discours aussi bien que leur vie étaient apostoliques. » L'Irlande se glorifiait, la terre scotique se réjouissait d'avoir donné le jour à ces jeunes gens dont les admirables vertus étaient pour le royaume un soutien puissant, et pour la religion une source de progrès [2].

Ce fut à cette époque, au sentiment éclairé des Bollandistes, que Feuillien reçut l'onction épiscopale. Il la reçut des mains du vénérable évêque d'Iona, nous dit Philippe Brasseur. Sa science, son éloquence, ses vertus l'avaient désigné à cette haute dignité, et le firent choisir par Fursy pour être l'évêque de son monastère de Ratimath. Tous les grands monastères d'Hibernie, à cette époque, avaient parmi leurs membres un évêque. Il avait fallu ce grand nombre d'évêques pour subvenir aux besoins reli-

---

1. *Erat vero in illo incomparabilis gratia, nihil terrenum cuiquam petens, omni petenti se tribuens, Praelatis et subditis aequalis, Magnatibus et Regibus timendus, humilibus et contemptoribus seculi amabilis, iniquis et peccatoribus terribilis, divinis virtutibus clarus. Ex obsessis etiam corporibus doemonia fugabat et pauperes recreabat.* Vita S. Fursei, ap. Boll.

2. *Gloriabatur Hibernia, laetabatur et Scotia, se tam bonae indolis adolescentulos enutrisse, per quos vigebat regni potentia, et Ecclesiae proficiebat Religio.* Vita S. Foillani. Ex Ms. Rubeae Vallis.

gieux de l'Irlande, mais leur juridiction ne s'exerçait sur aucun diocèse particulier. Ils relevaient de l'abbé d'Iona par un privilège accordé aux successeurs de saint Columban et attesté par le vénérable Bède. L'Ile d'Iona, une des plus petites de l'archipel des Hébrides, était devenue, par suite du long séjour qu'y fit l'irlandais Columba, le sanctuaire le plus vénéré des Celtes[1]. Elle fut pendant deux siècles, dit M. de Montalembert, la pépinière des évêques, et conserva pendant ces deux siècles une suprématie incontestée sur tous les monastères et toutes les églises de la Calédonie, comme sur celles d'une moitié de l'Irlande[2].

Elevé à la dignité épiscopale sur le tombeau de Columba, Feuillien prit à cœur de marcher sur les traces de ce grand moine si populaire en Hibernie. Chargé plus spécialement par son frère Fursy du ministère de la prédication, on le vit multiplier ses courses au milieu des pauvres populations irlan-

1. L'Ile d'Iona est restée chère aux catholiques d'Angleterre et d'Irlande. Il y a quelques années, les journaux ont rapporté le pèlerinage qu'y firent 5 à 600 catholiques de la Grande-Bretagne. Les pèlerins, en débarquant, se formèrent de suite en procession, et tout en récitant le chapelet qu'ils intercalaient du chant de l'hymne préféré des catholiques anglais : « O foi de nos pères », ils gravirent lentement la colline verdoyante au sommet de laquelle s'élèvent dans leur désolation les ruines de la grande cathédrale. Une messe pontificale y fut célébrée sur un autel provisoire. Cette messe célébrée en plein air, sous un ciel bleu et pur, sur ce sol jadis sanctifié et où depuis trois siècles la voix de la prière ne s'était pas fait entendre, laissa une profonde impression à tous ceux qui y assistèrent. *Bien Public* de Gand.

2. Iona était devenue aussi la nécropole de la race celtique. Soixante-dix rois ou princes y furent enterrés au pied de Columba. *Moines d'Occident*, T. III, p. 296.

daises, non seulement pour leur porter les divins enseignements du Sauveur, mais pour orner leurs âmes des dons merveilleux de l'Esprit-Saint : ici, dressant un autel rustique sous quelque toit champêtre qui avait jadis servi de ténébreux abri aux idoles, avant d'être purifié par l'eau sainte ; ailleurs élevant des églises à la gloire du Très-Haut[1], et y célébrant au milieu des fidèles qu'il avait évangélisés, « le plus sacré des mystères, le sacrifice céleste, l'oblation de la victime libératrice, la rénovation de la passion et de la mort du Christ[2]. »

Au retour de ces humbles courses où les anges de Dieu lui faisaient cortège, il venait retremper la vigueur de son âme dans le monastère de Ratimath que gouvernait Fursy. Là, il retrouvait aussi son frère Ultain. « Il y était environné de ses frères comme d'une couronne ; ils se tenaient autour de lui comme des cèdres plantés sur le mont Liban[3]. » A les voir réunis tous trois dans une touchante fraternité, au milieu de leurs frères du cloître, « zélés, pieux, fervents, fidèles observateurs de la règle, » on avait sous les yeux l'aimable spectacle de la félicité que l'esprit-Saint lui-même a célébrée avec une divine complaisance, lorsqu'il a dit : « Quel bonheur plus délectable que celui qu'éprouvent à vivre ensemble des frères qui se chérissent. »

Cette vie de retraite, d'étude et de prière, succédant aux labeurs d'un apostolat fécond en fruits de salut, fût pour les contemporains de Feuillien l'objet d'une admiration qui l'accompagna plus tard dans

---

1. *Instabat officio praedicandi, et ubicumque occurrebat opportunitas, construebat ecclesias.* Vita S. Foillani.

2. *Bède*, L. IV.

3. *Eccli.*, c. 4, v. 13.

nos contrées. Nous en retrouvons l'écho dans cet éloge que lui décernait l'ancien Propre du diocèse de Tournai : « Il fut durant tout le cours de son existence un modèle de pureté, le miroir de la perfection, une règle de vie, la lumière des prêtres, le flambeau des évêques, l'image de la vertu, un soleil dans l'Eglise de Dieu, l'ensemble enfin de toutes les perfections [1]. »

---

1. *Fuit toto vitae suae decursu, morum exemplar, sanctioris vitae speculum, norma vitae, sacerdotum lux, Episcoporum lucerna, virtutis forma, sol Ecclesiae, denique omnium summa virtutum.*

CHAPITRE SEPTIÈME

Comment saint Feuillien et ses frères songèrent à passer en Angleterre et firent leurs adieux à la douce Érin.

> L'Evangile était au fond de leurs entrailles comme un feu dévorant qu'ils ne pouvaient contenir et qui les enflammait sans cesse pour l'apostolat, les poussait à évangéliser les infidèles, ennoblir les âmes régénérées, ranimer le flambeau éteint des arts et des lettres, porter partout la lumière de la science et de la foi.
>
> *Dupanloup. Discours pour les pauvres catholiques d'Irlande.*

Les douze années pendant lesquelles Fursy et ses frères devaient évangéliser l'Irlande, pour répondre aux ordres du ciel, touchaient à leur fin. L'antique Hibernie qu'ils avaient parcourue en tous sens, répandant partout la semence de la parole de Dieu, s'était pénétrée de plus en plus des enseignements de la foi et pouvait montrer à la chrétienté, avec une légitime fierté, le divin Rédempteur régnant en souverain aimé sur ses habitants. Ses nombreux monastères, nobles asiles de toutes les sciences et de toutes les vertus, « pleins d'hommes d'une réputation justement méritée [1], » étaient devenus comme le rendez-vous des autres nations chrétiennes de l'Europe, tant était grand le nombre des jeunes gens qui y accouraient de toutes parts pour achever de

---

1. Lingard.

s'instruire. « Au septième siècle, dit Ozanam, c'était une coutume reçue chez les Francs, après avoir épuisé l'enseignement ordinaire des Eglises et des monastères, de passer en Irlande [1]. » Tous, au témoignage de Bède, étaient accueillis cordialement et recevaient une hospitalité généreuse qui les attachait à leur exil volontaire [2].

De tous les monastères irlandais de cette époque, celui de Ratimath, fondé par Fursy, n'était pas un des moins célèbres. Le savoir et la vertu des trois frères, leur réputation, leur éloquence, l'illustration de leur race, y avaient attiré un grand nombre de jeunes chrétiens irlandais et étrangers. Beaucoup d'entre eux venaient s'y mettre sous la direction de Fursy, que ses visions avaient rendu célèbre au loin. Les foules aussi s'y succédaient, et leur affluence devint telle que l'humilité de Fursy s'en effraya. Ce fut un des motifs qui le déterminèrent, dit Bède, à passer en Angleterre [3].

Parmi les étrangers que sa renommée et celle de ses frères amena au monastère de Ratimath, la tradition nomme un jeune belge, de noble race. Il se nommait Madelgaire et devait plus tard s'illustrer à jamais sous le nom de Vincent. Né à Strépy, en Hainaut, où ses parents possédaient une vaste villa entourée de riants côteaux et de fertiles vallées, non loin de la résidence royale d'Estinnes, il avait été initié de bonne heure aux belles-lettres [4]. Les auteurs

1. Civilisation chrétienne chez les Francs.

2. Bède, *Hist.*, L. III, ch. 27.

3. Bède, ch. 19. *Irruentium populorum multitudines non ferens.* Vita S. Fursei.

4. On voit à cette époque des enfants entrer à l'école dès l'âge de sept ans. Les *castra*, voire de simples bourgades ou *vici*, rivalisaient de zèle, pour l'instruction littéraire, avec le chef-lieu de la cité. Vacandard, *Vie de saint Ouen.*

de ses jours étaient apparentés avec la famille royale de France et avec l'illustre famille de Pepin de Landen. Son père était vraisemblablement un seigneur austrasien ; sa mère était une princesse d'Aquitaine. C'est un fait assez curieux, dit Dom Chamard, qu'à cette époque les plus illustres familles austrasiennes aimaient à s'allier avec les nobles familles de l'Aquitaine. Par son père, le seigneur Madelgaire, ou par sa mère O'miguère, on croit que Vincent Madelgaire descendait d'une très noble et très ancienne famille d'Irlande, la famille des Mac Guiriens ou Guiriens, dit le P. Jacques Simon [1].

Son voyage en Irlande, la haute mission qu'il y remplit au nom du roi Dagobert, peut-être les études supérieures qu'il y termina, ses relations amicales avec saint Feuillien et ses frères, sont admis comme très-probables par les Bollandistes [2]. Baronius dit que saint Vincent Madelgaire, comte en Hainaut, fut la cause principale que des irlandais de grande vertu se transportèrent en France ou dans les autres pays de ce royaume. Toutefois le jeune Madelgaire ne ramena pas avec lui, à son retour d'Irlande « ces très saints et très vaillants prédicateurs de la foi », comme le dit Jacques de Guyse. S'il eût quelque influence alors sur leur détermination, ce fut pour leur conseiller de se rendre en Est-Anglie. Il avait connu, à la cour du roi Dago-

---

1. *Vie de sainte Waudru* (1629).

2. *Videtur valde probabile traditio de commercio S. Madelgarii cum S. Foillano, de ejus exilio in Hibernia ac de eximiis muneribus quibus ibi functus sit... Magna necessitudo Hibernos inter et gentem Pipinam, quacum sanguine vel matrimonio devinctus erat Vincentius, extitit quae mansit duo saecula, adeo ut Hibernici magnates Caroli magni subditos vel etiam servos dicere gloriarentur.* Boll., Vita S. Foillani.

bert, le roi exilé de ce petit royaume, Sigebert, qui venait de rentrer dans ses Etats, accompagné des vœux des seigneurs austrasiens et des sympathies que lui avaient gagnées sa conversion au catholicisme et ses aimables qualités. Ce royal néophyte avait besoin de prêtres, comme nous l'allons voir, pour évangéliser son peuple. Vincent réussit à lui envoyer Feuillien et ses frères accompagnés de quelques moines.

Les ouvriers évangéliques ne manquaient plus en Irlande ; ils y avaient si bien ancré le christianisme dans le cœur de ses habitants, que rien désormais ne pouvait l'en arracher, pas même les plus violentes persécutions. Il n'en était pas de même de la Grande Bretagne. Là, un vaste champ s'offrait en ce moment au zèle des apôtres et paraissait leur promettre de riches moissons d'âmes ; mais les ouvriers évangéliques manquaient. L'Eglise, par la voix de ses pontifes, y avait appelé à plusieurs reprises des missionnaires. Il n'est donc pas étonnant que le jeune et pieux Madelgaire ait pris à cœur de se faire le zélé messager des religieux désirs du roi Sigebert, et que Feuillien et ses frères, enflammés d'une sainte ardeur pour étendre le règne de Jésus-Christ, aient tourné leurs regards avec compassion vers la grande Ile, où tant de pauvres infidèles semblaient implorer leur venue.

Évangélisée dès le second siècle de l'ère chrétienne, la Grande Bretagne, devenue province romaine, avait eu ses martyrs sous Dioclétien, ses docteurs parmi les Pères du concile d'Arles, en 314. Plus tard, l'hérésie y avait exercé ses ravages dans les âmes ; mais saint Germain, évêque d'Auxerre, et saint Loup, évêque de Troye, étaient venus y combattre avec succès l'erreur pélagienne. Malheureusement les

Saxons et les Angles, par leurs successives invasions, avaient ensuite refoulé le christianisme avec les Bretons dans les régions montagneuses de l'ouest. Ils s'étaient établis dans le reste du pays et y avaient fondé les sept royaumes indépendants de Kent, de Sussex, de Wessex, d'Essex, d'Est-Anglie, de Mercie et de Northumbrie, connus sous le nom d'Heptarchie. Avec eux la barbarie s'était de nouveau implantée sur les ruines lamentables des temples chrétiens qu'ils avaient abattus et des monastères qu'ils avaient pillés et livrés aux flammes.

Un jour cependant, sur ces plages désolées, où le culte des idoles avait repris son empire, ses redoutables habitants avaient vu avec étonnement débarquer quarante étrangers à l'aspect vénérable, au costume sévère. Ils venaient de la ville éternelle, envoyés par le pontife de Rome, saint Grégoire. Ils avaient abordé aux rivages de l'île de Thanet, là même où les aigles romaines avaient jadis apparu pour la première fois, dévancées par la terreur. Le roi de Kent, Ethelbert, à qui ils avaient envoyé un message, était venu à leur rencontre, au bord de la mer, entouré de ses guerriers ; il les avait vus, précédés d'une croix d'argent, s'avancer vers lui, au chant des litanies, dont les graves invocations semblaient s'accompagner des rumeurs de l'océan. Un homme de haute taille, au port majestueux, revêtu des ornements sacrés, marchait au milieu d'eux. C'était le moine Augustin, leur chef. Ethelbert avait écouté avec bienveillance l'exposé de l'objet de sa mission, et lui avait laissé toute liberté de prêcher l'Evangile dans son royaume [1].

Des miracles, « si nombreux qu'ils semblaient

1. Bède, L. I. c. 25.

rappeler ceux des apôtres », avaient accompagné les pas de ces pacifiques conquérants. Le roi Ethelbert avait été bientôt charmé de la vie très-pure qu'ils menaient et des suaves promesses de leur céleste doctrine, et avait demandé à recevoir le baptême [1]. Les succès de leurs prédications avaient été tels, qu'après les avoir appris, saint Grégoire s'était écrié : « Voici que la langue des Anglais, qui ne connaissait d'autres accents que des rugissements barbares, chante aujourd'hui les louanges de Dieu en modulant l'alleluia des Hébreux ! Voici que l'océan, qui n'était connu que par ses orages, courbe ses flots soumis sous les pieds des saints. Ce peuple infidèle, que les bataillons ennemis n'avaient jamais fait trembler, le voilà qui aujourd'hui, docile à la parole d'humbles prêtres, apprend avec crainte à redouter le péché et n'aspire qu'à tourner tous ses désirs vers la gloire éternelle [2]. »

Ces merveilleux progrès de l'Evangile s'étaient étendus aux royaumes de Kent, d'Essex, de Northumbrie et d'Est-Anglie ; mais à peine la religion chrétienne s'y était-elle établie, que de nouveau elle avait été anéantie par le déchaînement d'une formidable réaction païenne. Les missionnaires romains découragés avaient fini par se retirer dans le petit royaume de Kent resté seul fidèle à la loi du Christ. En vain avaient ils fait appel aux prêtres bretons pour reprendre l'œuvre de l'évangélisation des royaumes de l'Heptarchie. Ceux-ci s'y étaient refusés, ne voulant rien avoir de commun avec les barbares qui les avait chassés de leur patrie. Plus tard cependant ils déposèrent ces sentiments d'animosité contre

1. Bède, L. I, c. 26.
2. S. Grégoire, *Moral.*, L. XXVIII, c. 11.

leurs vainqueurs et travaillèrent avec un dévouement admirable à la conversion de l'Angleterre.

Pour le moment, c'était aux missionnaires irlandais surtout qu'était réservée la gloire d'achever la conquête de cette grande nation, que l'hérésie devait rendre un jour si cruelle pour leur patrie. « On vit alors, dit Ozanam, une foule de moines irlandais venir prêter un fraternel concours aux missionnaires romains. Le savoir, l'austérité, la pauvreté volontaire de ces étrangers, entraînèrent la multitude. Des cloîtres nombreux s'élevèrent pour recevoir ceux qui voulurent vivre sous leur règle ; les enfants y furent nourris dans la crainte de Dieu et dans l'étude des lettres ; et afin que ce bienfait s'étendit aux femmes, les monastères doubles se multiplièrent. L'ascétisme des irlandais passa chez les Anglos-Saxons. Il y porta l'élévation d'esprit, la pureté de cœur, la hardiesse d'imagination qui caractérisent les grands hommes de cette Eglise, l'insatiable désir de savoir qui avait fait l'éclat de leurs écoles, et cette passion des pèlerinages qui avait donné le premier essor à ses missions [1].

Parmi tant de glorieux missionnaires, saint Bède cite comme les plus illustres, Fursy et ses frères Feuillien et Ultain. « Célèbres par leur éloquence et leurs travaux, dit-il, ils n'étaient pas moins renommés par l'éclat de leurs éminentes vertus ; dévorés de zèle pour la gloire de Dieu, ils n'aspiraient qu'à aller prêcher son nom partout où, sur la terre étrangère, les intérêts de sa cause les apelleraient [1]. » Avant de se rendre en Angleterre, ils se retirèrent pendant quelque temps dans une petite île à proxi-

1. *La civilisation chrétienne chez les Francs*, ch. v

2. Bède, L. III, ch. 19.

mité des côtes d'Irlande, pour se préparer à leur mission [1]. Là, ils pouvaient jouir, loin du commerce des hommes, d'une retraite tranquille, si propice aux entretiens avec Dieu et aux grandes résolutions ; là, peut-être aussi voulaient-ils s'adonner à l'étude de la langue des Anglos-Saxons qu'ils allaient évangéliser. « Celui qui se sépare de ses connaissances et de ses amis, dit l'Imitation, Dieu s'approchera de lui avec les saints anges. » Les jours de recueillement que les trois frères passèrent dans l'île solitaire, où ils s'étaient rendus avec quelques moines de Ratimath, furent remplis des faveurs célestes. Un ange apparaissant à Feuillien, dit Philippe Brasseur, avait approuvé leur dessein. Ils s'y affermirent, et bientôt ils firent voile pour l'Angleterre.

A l'exemple d'autres saints missionnaires, dont parle le vénérable Bède, ils emportaient avec eux le précieux trésor de quelques reliques de leurs chers saints d'Irlande, de celui surtout qui avait été la gloire de leur famille, saint Brendan. Ce ne fut pas sans un serrement de cœur qu'ils dirent à leur patrie un éternel adieu, et que, debout à la poupe du vaisseau qui s'en éloignait, ils virent disparaître, dans les brumes empourprées de l'horizon, les rivages enchantés de la Verte Erin. C'était la douce demeure de leurs parents bien aimés qui leur souriait pour la dernière fois ; c'était le sol où dormaient leurs aïeux qui fuyait derrière eux avec ses ravissants paysages, ses mille souvenirs pleins d'attraits, sa langue si mélodieuse à leurs oreilles, et surtout leur chère cellule, douce et austère demeure où Dieu

1. *Paucis cum fratribus ad insulam quamdam parvulam in mari profectus est. Atque exinde non multo post de Hibernia peregrina littora petens, per Britannos in Saxoniam transvectus est, ubi honorifice a Sigeberto...* Vita S Fursei, Boll.

leur avait procuré tant de pures et saintes joies au milieu des fatigues de l'apostolat. Nos saints missionnaires durent alors se rappeler avec émotion la touchante élégie du grand moine irlandais Columba : « Du haut de ma barque je promène mon regard sur la mer, et il y a une grosse larme dans mon œil gris et doux quand je me retourne vers Erin que je ne reverrai plus, vers Erin où les chants des oiseaux sont si mélodieux, et où les clercs chantent comme les oiseaux ; où les jeunes gens sont si doux, et les vieux si sages... »

Mais un amour plus haut les appelait : l'amour de Dieu et des âmes. A travers l'immensité des flots où venait de disparaître l'image de l'émeraude des mers, le vent emporta leur vœu suprême pour la patrie qu'ils ne devaient plus revoir. Sous la protection du Christ, ils allèrent heureusement aborder sur les côtes de la Grande Bretagne (631).

CHAPITRE HUITIÈME

Comment les trois frères et leurs compagnons furent accueillis avec une grande joie par le roi Sigebert ; et comment, après la fondation par Fursy du célèbre monastère de Cnobheresburg, Sigebert s'y retira avec un grand nombre de ses sujets, et périt ensuite sur le champ de bataille.

> Dans les établissements monastiques on pratiquait avec ferveur les vertus les plus sublimes de l'Évangile; les rois mêmes descendaient de leurs trônes et échangeaient le sceptre contre la haire.
> *Lingard. Les antiquités de l'Eglise anglo-saxonne.*

Feuillien et ses frères étaient accompagnés de quelques moines de la douce Erin avec lesquels ils avaient vécu dans le cloître. C'étaient, dit Jacques de Guize, Eloque et Algise, Etton et Adelgise, lesquels ont été ennoblis d'une excellente sainteté, dit Baronius. Jacques de Guize ne cite que ces noms ; s'il y en eût d'autres, ils furent peu nombreux. Quelques frères seulement, dit le vénérable Bède, se firent les compagnons de leur exil et de leur dévouement apostolique.

Ils avaient bien du chemin à faire avant d'arriver au but de leur voyage. Ils devaient traverser la Cambrie, habitée par les Bretons, et le royaume de Mercie[1]. Leur passage au Nord de la Cambrie leur offrit partout le spectacle des ravages causés par les

---

1. *Per Britones in provinciam Anglorum devenit.* Bède.

hordes païennes. A Bangor, ils pleurèrent sur les ruines du célèbre monastère breton, dont les douze cents moines avaient été massacrés par les soldats du barbare Ethelfrid, roi des Angles du Nord, tandis qu'ils imploraient le ciel pour le succès des armes de leurs frères. Les pauvres habitants de ces pays dévastés accouraient sur les pas de nos saints missionnaires pour entendre leurs prédications et recevoir leur bénédiction. La Bretagne garda longtemps le souvenir du passage de Feuillien et de ses frères. La parole de Dieu dont ils répandirent la divine semence au sein des populations qu'ils rencontrèrent, produisit des fruits merveilleux [1].

Les contrées montueuses du royaume de Mercie, qu'ils eurent ensuite à traverser, étaient occupées par un peuple païen, dont la fanatique fidélité au culte de leurs dieux ne voyait qu'avec indignation les autres angles de l'Heptarchie prêter l'oreille aux enseignements des envoyés du Christ. Ils ne s'y arrêtèrent pas.

L'Est-Anglie était le champ du Père de famille qu'ils étaient pressés d'atteindre, et qu'ils aspiraient à féconder de leurs travaux. En apprenant leur arrivée, le roi Sigebert vint, plein de joie, à leur rencontre ; il salua avec bonheur les saints descendants des glorieux rois d'Irlande, et les accueillit comme les ambassadeurs de Dieu. « Il prit un vif plaisir en leur conversation, dit un ancien auteur, et il ne savait comment leur manifester l'indicible contentement de son cœur. »

---

1. *Primo ingressi Britanniam, etiam ibi reliquerunt laboris sui memoriam, quia in transcursu seminantes verbum Dei, fructum Deo plurimum reportaverunt. Egressi de Britannia venerunt... ubi regnabat Sigebertus...* Vita S. Foillani. Ex Ms. Rubeae-Vallis.

Ce bon et religieux monarque, très instruit dans toutes les sciences et très chrétien, — ainsi s'exprime Bède[1], — avait dû s'expatrier en Gaule, pour fuir la haine des meurtriers de son père, et avait passé dans l'exil les années de sa jeunesse. Rappelé dans sa patrie pour y régner, il avait ramené avec lui un saint prêtre bourguignon, nommé Félix, « l'ami de son âme ». Celui-ci, à son arrivée en Angleterre, avait reçu la consécration épiscopale des mains de l'archevêque de Cantorbéry, et avait établi son siège à Dunwich, capitale de l'Est-Anglie. Le premier soin de Sigebert avait été de lui procurer des aides, en faisant appel, par l'organe du jeune comte Madelgaire, comme nous avons sujet de le croire, au dévouement de Fursy et de ses frères. Ce grand roi comprenait qu'il ne pouvait apporter à ses sujets de plus grand bienfait que la foi chrétienne, source unique de toute vraie civilisation. Grâce à l'aide puissante des missionnaires irlandais, l'évêque Félix eut la *félicité*, dit Bède, conformément à la mystérieuse signification de son nom, d'arracher l'Est-Anglie à sa longue iniquité et à sa longue infortune, et de l'amener à la connaissance de la foi et à la pratique des œuvres de justice, et par là, aux récompenses de l'éternel bonheur[2].

Fursy et ses compagnons s'étaient mis, dès leur arrivée, à entreprendre avec zèle l'évangélisation des masses. L'exemple de leurs vertus, l'éloquence enflammée de leurs discours, ne tardèrent pas, ici, à convertir les païens à la religion chrétienne, là, à affermir les croyants dans leur foi au Christ et dans son amour[3]. De nouveau Fursy eut une vision, dit

1. Bède, L. II, ch. 15.
2. Bède, L. II, ch. 15.
3. Bède, L. III, ch. 19.

Bède. Soudainement il sentit la vie l'abandonner ; et son âme se trouva dans la société des anges. Ils l'encouragèrent à persévérer avec un zèle infatigable dans le ministère de la parole, et à se livrer sans relâche à ses veilles et à ses oraisons accoutumées. Ils l'avertirent de ne jamais perdre de vue que si sa mort était certaine, l'heure en était incertaine, le Seigneur ayant voilé l'avenir à nos regards et nous ayant prévenu en conséquence de veiller parce que nous ne savons ni le jour ni l'heure où il nous faudra sortir de ce monde.

Cette vision fut pour Fursy et ses frères un puissant encouragement. Le roi Sigebert leur avait donné un vaste terrain pour y bâtir un monastère. Fursy se hâta de le construire. Ce monastère était situé près de l'embouchure d'un fleuve, sur l'emplacement d'un ancien château fort qu'on appelait Cnobheresburg [1], ce qui veut dire, dit Bède, la ville de Cnobhers. Ce château dont les ruines offrent encore aujourd'hui d'imposantes assises de pierres énormes, était flanqué de deux tours, et semblait défier la durée des siècles. On croit qu'il fut bâti par les Romains, vers l'an 70 ou 100 après Jésus-Christ, lorsqu'ils firent la conquête du pays, afin de pouvoir s'y mettre à couvert contre les attaques de leurs ennemis, et protéger le port où se réfugiaient leurs galères. A l'abri de ces épaisses murailles qui tant de fois avaient retenti de

---

1. Aujourd'hui Burgh-Castle, dans le comté de Suffolk. On y a trouvé des pièces de monnaie romaine datant du temps de Constantin. Le souvenir de Fursy et de ses frères y est toujours vivant. Une croix celtique a été élevée en sa mémoire dans le cimetière ; et le recteur actuel a fait placer dans son église un beau vitrail qui représente le grand saint, précurseur du Dante. On trouve aussi à l'entrée de l'église une notice encadrée relatant sa vie.

l'appel aux armes et des cris de guerre, Fursy fit élever, au milieu des tranquilles cellules de ses religieux, un temple digne de la majesté de Celui qui voulait y être honoré par les accents recueillis de la prière, les célestes chants de la liturgie, et la prédication de la loi de paix. Cette église, due au génie des moines, présentait à l'intérieur et à l'extérieur un aspect merveilleux [1]. Le voisinage de la mer venant briser au pied des falaises ses admirables soulèvements, le spectacle de l'immensité de ses vagues louant la grandeur de Dieu, la proximité d'une vaste forêt où les vents du large accouraient chanter dans les vieux chênes, l'air salubre enfin qu'on respirait en ces lieux, en faisaient un séjour plein de charme.

Ce monastère ne tarda pas à acquérir une grande célébrité. Ses commencements furent visiblement bénis du ciel. On tient, dit le P. Bouvier, que la première cloche qui y sonna, fut apportée par un ange ; c'est aussi ce que rapporte, d'après une antique tradition, le chanoine Jacques Desmay, Docteur de la Sorbonne. On raconte que, la première fois qu'elle réjouit les airs de ses saintes harmonies, après avoir été bénie par Fursy, un mort ressuscita. C'était le fils d'une veuve nommée Anna. Il devint moine dans la nouvelle communauté et y finit saintement ses jours. Peut-être est-ce ce fait miraculeux qui fit attribuer à la cloche son origine céleste. Cette cloche, dit Jacques Desmay, avait la vertu d'arrêter les inondations aussi loin qu'on pouvait entendre le son éclatant de sa voix. Il cite à l'appui de son dire le témoignage de Jean Mielotus qui atteste qu'en 1432, il fût

---

1. *Ecclesiam mirifico artificum ingenio intus et extra construunt.* Vita s. Fursei.

lui-même témoin de cette puissance merveilleuse [1].

Saint Bède qui s'attache surtout à narrer l'histoire des institutions monastiques de la Northumbrie, où il naquit, ne donne que peu de détails sur le monastère fondé par Fursy. Il renvoie le lecteur à la vie, déjà écrite de son temps, du grand moine irlandais et de ses illustres frères. C'est sans doute à cet écrit, dont nous ne possédons plus qu'un abrégé, que nous devons le récit d'un fait merveilleux dont la tradition nous a conservé le souvenir. Le domaine de Cnobheresburg défriché, cultivé par les moines, se couvrait chaque année de moissons abondantes qui suffisaient à leur entretien, et leur permettaient de secourir un grand nombre de pauvres. Or la famine vint à désoler l'Est-Anglie. Une foule de malheureux, exténués de faim, affluaient chaque jour au monastère. Fursy, pris de compassion à la vue d'une si pitoyable misère, avait donné l'ordre de secourir tous les affamés qui se présenteraient. Mais ils vinrent en si grand nombre, que les moines, chargés du charitable ministère de les nourrir, ne purent s'empêcher d'exprimer leur inquiétude, en voyant arriver le moment où eux-mêmes allaient manquer de leur pain de chaque jour. Fursy les reprit de leur peu de confiance en la divine Providence. Il leur rappela les paroles que le divin Sauveur adressait à ses apôtres : « Ne soyez pas à vous demander avec inquiétude : Aurons-nous de quoi manger et boire ? C'est aux païens à s'inquiéter de cela. Pour vous, votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » Lui-

1. On peut voir dans les Bollandistes plusieurs exemples de cloches merveilleuses.

même, appuyé sur ces divines promesses, alla avec un saint frère laïc, appelé Lactanus, cultiver un champ qu'ils ensemencèrent de blé. Trois jours plus tard, les religieux y contemplaient avec émerveillement une luxuriante moisson, balançant l'or de ses épis au souffle étonné de l'hiver, et n'attendant plus que la faux du moissonneur. Le saint invita ses moines à aller labourer avec confiance les autres terres du monastère. Tous obéirent, et de nouvelles moissons, fléchissant sous le poids d'une multitude d'épis, récompensèrent leur foi. Bientôt on vit accourir au monastère de Cnobheresburg, attirés par la réputation de sainteté de Fursy et de ses frères, non seulement de pauvres affamés, mais une foule de malades et d'infirmes. Fursy guérissait tous ceux qu'on lui présentait, quels que fussent leurs maux : les paralytiques et les boiteux, les aveugles et les lépreux. Aux pauvres qui venaient implorer sa pitié il donnait ce qui leur était nécessaire. A tous il prêchait les salutaires expiations de la pénitence, et ses discours les tiraient de leurs égarements.

Un fait, que l'histoire religieuse d'Angleterre a consigné dans ses plus glorieuses annales, acheva d'illustrer le monastère de Cnobheresburg. Le grand roi d'Est-Anglie, Sigebert, avait doté son royaume de tout ce qui pouvait y faire fleurir la civilisation chrétienne. *Sous* la protection de sa vaillante épée, ses sujets jouissaient des bienfaits d'une paix salutaire. Il mit alors à exécution un projet que l'exemple de Feuillien et de ses frères lui avait inspiré [1]. Comme eux, il n'aspira plus qu'au royaume céleste,

---

1. L'ancien Propre du diocèse de Tournai attribue à saint Feuillien l'entrée du roi Sigebert dans le cloître. *Sigeberti regis opera, quem sanctus vir ad Religionem a Regalibus pompis abtraxerat.*

et il devint tellement épris de ses saintes douceurs, qu'il renonça à sa couronne pour se faire moine. Il laissait les rênes du gouvernement aux mains habiles de son cousin Egeric, qu'il avait depuis quelque temps associé à son trône.

C'était dans le dessein de se préparer une retraite austère et d'y passer le reste de ses jours, que Sigebert avait donné à Fursy son magnifique domaine de Cnobheresburg, au bord des flots, et avait pressé son saint et royal hôte d'y élever un monastère [1]. C'est là qu'il se retira, nous dit une tradition constante, « pour embrasser le joug suave et le fardeau léger de Jésus-Christ. » Il y revêtit l'habit de bure grossière et reçut la tonsure, résolu de n'avoir plus d'autre préoccupation que « la conquête d'un Royaume meilleur que le sien ». « Il donna ainsi, dit M. de Montalembert, le premier exemple, parmi les Anglo-Saxons, d'un roi qui abandonnait la souveraineté et la vie séculière pour entrer dans le cloître. »

Cet exemple ne fut pas stérile. Beaucoup de nobles anglo-saxons de l'Est-Anglie imitèrent leur saint roi, et vinrent comme lui consacrer leur vie au Seigneur, dans la solitude de Cnobheresburg. De nombreux serfs les y suivirent. On y accourait comme à un havre de salut, dit le P. Bouvier. On y pratiquait avec ferveur les vertus les plus sublimes de l'Evangile.

La terre des Est-Angles fut alors témoin d'un des plus beaux spectacles qu'il soit donné aux anges de Dieu de contempler ici-bas. Au sein de cette austère retraite, des hommes plongés jusque-là dans les té-

---

1. *S. Furseo dedit locum ad monasterium in quo et ipse postmodum, relicto regno, monachus factus est.* Gervas. Dorob., Act. Pont. Cantuar., page 1636, cité par M. de Montalembert.

nèbres et les désordres de la barbarie, menaient une vie céleste. Ils avaient sans cesse devant les yeux l'attente des biens éternels et la terreur des Jugements de Dieu, dont Fursy leur avait fait une si vive peinture. Profondément frappés de cette vérité, que la grande chose nécessaire, à laquelle l'homme doit tout subordonner, c'est de sauver son âme, ils se réjouissaient d'avoir mis leurs jours à l'abri des dangers du monde. Par dessus tout, l'amour du divin Rédempteur, qui nous a aimés jusqu'à mourir pour nous sur la croix, les attachait aux austérités du cloître. La sainte psalmodie, écho terrestre des concerts angéliques, faisait leurs délices. Nouveaux Moyse, ils élevaient les mains vers le ciel, pour en faire descendre sur les peuples des grâces de miséricorde et de salut. A la prière ils joignaient le travail, sachant que l'homme est né pour travailler comme l'oiseau pour voler. Tandis que les uns étaient occupés à des travaux manuels, d'autres se livraient aux travaux du ministère, à l'étude des sciences et des lettres, surtout des Saintes-Lettres. « Il y avait alors, dit le célèbre Thomassin, dans les écoles d'Angleterre et d'Irlande, une lutte d'émulation parmi les évêques et les moines, pour augmenter la pureté des mœurs et en même temps conserver le culte des lettres. L'étude des langues, de la poésie [1], de l'astronomie, de l'arith-

---

1. Bède, au 24e chapitre de son *Histoire ecclésiastique d'Angleterre*, nous raconte l'étonnante vocation d'un bouvier devenu moine poète, qui vivait vers cette époque. Ce moine, nommé Ceadmon, a chanté, dans la langue anglo-saxonne, mille ans avant Milton, la grande histoire de la création du genre humain, dans des vers d'une inspiration si chrétienne et d'un caractère si original, que plusieurs passages peuvent soutenir la comparaison avec les passages les plus vantés de l'immortel poème de l'Homère britannique. Son récit sur

métique et de l'histoire avait pris un parfum de sainteté, parce que tout était dirigé vers les sciences ecclésiastiques. »

Bientôt au spectacle de ces moines, « s'abreuvant à la source de la lumière du divin amour et en réfléchissant déjà les rayons ; dont les psalmodies angéliques remplissaient les veilles de la nuit et dont l'âme transportée émigrait déjà vers le ciel ; vivant dans la solitude et mêlés aux concerts d'une autre vie ; châtiant toute volupté, mais plongés dans des délices ineffables ; dont les larmes noyaient le péché et purifiaient le monde [1] », une foule de jeunes chrétiennes ambitionnèrent à leur tour les austérités de la pénitence et la pratique des plus sublimes vertus. Un nouveau monastère, dont la sévère clôture eut effrayé des âmes moins éprises de sainteté, s'ouvrit à Gnobheresburg pour les recevoir, et ne tarda pas à devenir, comme tous les monastères fondés par les irlandais, une maison d'éducation chrétienne.

Ces nombreuses et merveilleuses vocations à la vie religieuse étaient surtout l'heureux résultat des prédications de Feuillien. Tandis que Fursy, qui avait la direction des deux communautés, y conduisait les âmes aux sommets de la perfection, Feuillien se fatiguait à parcourir l'Est-Anglie, distribuant partout la parole de Dieu. Son éloquence subjuguait les foules. A l'annonce de son arrivée dans une bourgade, c'était à qui, parmi ses habitants, viendrait l'écouter. Il leur apportait l'Evangile de la paix et de la sainteté, par

---

la chûte de l'homme, dit l'*Univers pittoresque*, contient des passages qui ressemblent tellement au poème de Milton, qu'ils pourraient être traduits ligne pour ligne en anglais par une centaine de vers du *Paradis perdu*.

1. Grégoire de Naziance, Orat. IV, Traduction de M. de Broglie.

les anciennes voies romaines qui avaient jadis servi aux maîtres du monde à apporter les ravages de la guerre, et « pour toute civilisation, les séductions de leurs vices [1]. » Sur leurs camps abandonnés, il prêchait les divins enseignements de la Rome nouvelle, qui se glorifiait d'appartenir au Christ. Ses pas s'enfonçaient dans les forêts séculaires, visitaient les huttes des pêcheurs à proximité des falaises rongées par l'océan, erraient à travers les campagnes où çà et là se groupaient quelques peuplades sauvages. On vit alors se renouveler les scènes touchantes, que le vénérable Bède a dépeintes, de l'avidité avec laquelle ces pauvres païens accouraient, à l'apparition du prêtre de Jésus-Christ, se suspendre à ses lèvres et demander le baptême [2]. Les églises et les monastères étaient rares : les invasions anglo-saxonnes avaient ruiné les sanctuaires élevés par les Bretons chrétiens. Le missionnaire baptisait dans l'eau des rivières, nouveaux Jourdain d'où sortaient régénérés une foule d'idolâtres convertis. Par les mains de Feuillien, institué évêque régionnaire, l'Esprit-Saint descendait sur les néophytes, qui devenaient la plupart de fervents chrétiens. Aussi bientôt le nombre de ceux que la parole enflammée de Feuillien attira dans le cloître fut si grand, que Fursy dut créer plusieurs communautés nouvelles [3].

Au retour de ses courses laborieuses, Feuillien venait goûter le repos de la retraite dans la solitude de Cnobheresburg, où il se remettait sous la direction de Fursy. Là, il s'édifiait au spectacle des

1. Tacite, *Vita Agricolae*, XXI.
2. Bède, II, 14 ; III, 26.
3. Les disciples de Fursy essaimèrent. C'est ainsi que, dans *le Sussex*, un disciple de Fursy fonda le monastère de Bosham.

vertus de son royal ami, Sigebert, dont les jours coulaient pieusement dans tous les exercices d'un saint religieux. Mais tel un glorieux navire, qui, s'étant éloigné du rivage malgré la tourmente, succombe loin du port, où il avait trouvé un tranquille asile, sous l'effort des vagues déchaînées, dont il a maintes fois bravé la fureur, et s'engloutit dans l'abîme sans fond, aux sifflements des vents et aux cris lamentables des goélands, dont le vol hasardeux s'est égaré à sa suite au sein de la tempête, ainsi la vie du vieux monarque devait se terminer tragiquement, loin des paisibles murs de son monastère, dans une catastrophe qui allait l'emporter avec l'élite de ses anciens compagnons d'armes, aux cris éplorés de son peuple.

De grands événements s'étaient accomplis depuis qu'il avait échangé la pourpre royale pour la grossière bure du moine. Sur la frontière occidentale de l'Est-Anglie, le royaume de Mercie, le dernier qu'avait fondé l'invasion victorieuse des Anglo-Saxons, était devenu le foyer remuant d'un paganisme implacable. Sur ses farouches habitants régnait le terrible Penda. Celui-ci, resté fidèle au culte barbare d'Odin, dont il se glorifiait d'être le descendant, s'en était fait le redoutable et fanatique champion. Une première fois, il avait ravagé la Northumbrie et y avait anéanti le christianisme naissant. Vaincu à son tour par le nouveau roi de Northumbrie, le vaillant et pieux Oswald [1], et réduit

1. La veille du jour où devait s'engager le combat, Oswald avait fait faire une grande croix de bois et l'avait plantée sur une hauteur. Puis, se prosternant devant elle, il avait dit à ses guerriers : « Fléchissons tous les genoux et prions d'une commune voix le Seigneur tout-puissant, vivant et véritable, de nous défendre dans sa miséricorde contre un

pour quelque temps à l'impuissance, il avait senti sa haine se réveiller contre la religion chrétienne, en voyant les merveilleux progrès qu'elle faisait dans l'Est-Anglie. A la tête de ses nombreux et sauvages bataillons, et sous l'étendard de ses dieux, il se rua sur ce royaume, semant partout la terreur. Les populations effrayées fuyaient à son approche. La panique s'empara de la petite armée que le roi Egeric avait réunie pour marcher contre l'envahisseur. La voix du peuple réclama la présence de Sigebert, son vieux monarque, à la tête des troupes. On connaissait son expérience dans les combats et la terreur que répandait sa redoutable épée. On accourut le supplier de venir enflammer le courage chancelant des soldats. En vain il voulut s'y refuser ; on fit appel à sa foi, à son patriotisme, et on l'entraîna malgré lui à des combats auxquels répugnait sa profession religieuse. On ne doutait pas que sa présence n'enthousiasmât l'armée et ne l'animât à soutenir vaillamment le choc des ennemis. Le moine roi parut sur le champ de bataille, aux acclamations des troupes qu'il avait jadis menées à la victoire. Il confia à leur valeur le salut de la religion et de la patrie, la vie de leurs femmes et de leurs enfants et sa propre vie. Car pour lui, il ne voulut pas revêtir la glorieuse et puissante armure, dont il s'était dépouillé pour se consacrer à la vie monastique ; et ce fut sous l'humble habit de la pénitence, et armé d'une simple baguette, qu'il engagea le combat. La mêlée fut terrible. Sigebert y cueillit la palme du martyre. Le roi Egeric y périt avec

---

ennemi orgueilleux et féroce. Il sait bien ce grand Dieu que c'est à bon droit que nous avons entrepris la guerre pour le salut de notre peuple... » Bède, III, 2.

lui sous les coups des païens qui taillèrent son armée en pièces et en poursuivirent avec acharnement les débris fuyants. Le monastère de Cnobheresburg, qui avait servi de retraite au roi Sigebert, était par là même désigné à la fureur et à la cupidité des ennemis. Il fut livré au pillage. La fuite seule put sauver ses habitants.

CHAPITRE NEUVIÈME

Comment le roi Anna, successeur de Sigebert et ami de Feuillien et de ses frères, releva de ses ruines le monastère de Cnobheresburg, et comment Fursy s'étant retiré dans la solitude, et étant ensuite passé en Gaule, Feuillien devint abbé du monastère de Cnobheresburg, et le vit de nouveau pillé et incendié par les hordes du roi des Merciens.

> Bangor, tu pleures sur ce carnage que tes ruines, tes tours fracassées, tes arceaux brisés raconteront longtemps : sur ton autel aucune lampe ne brule. Jamais tes prêtres ne reviendront; le pèlerin soupire et chante pour toi : *O miserere, Domine.*
>
> *Walter Scott. La marche des moines de Bangor.*

On comprend la douleur de Fursy et de ses frères à la vue de tant de calamités. Dieu eut pitié des larmes de ses serviteurs. Pour relever l'Est-Anglie de ses ruines, il suscita un homme selon son cœur, le vaillant et pieux Anna. Fils d'Erin, dit Bède, ce grand roi était issu, comme Sigebert, de la race royale d'Uffa, qui avait fondé le royaume d'Est-Anglie. Il avait épousé une princesse northumbrienne, sœur de la grande abbesse Hilda, et petite nièce d'Edwin, le premier roi chrétien de Northumbrie. De cette épouse, Hereswittha, il eut trois filles qui s'illustrèrent par leur sainteté [1]. Le premier soin de ce religieux monarque, non moins distingué par

1. Sainte Etheldreda, sainte Sexburga et sainte Withurbga. Leur pieuse mère, Heresvvitha, se fit religieuse à Chelles, en Gaule. Cf. Montalembert, Lingard.

sa rare intelligence que par sa remarquable activité [1], fut de réparer partout les ruines causées par l'invasion des Merciens, pendant que sa valeur tenait en respect ces farouches ennemis. Les premières années de son règne furent le commencement de cet âge d'or, trop tôt et trop souvent interrompu, dont parle Bède, « quand les anglo-saxons avaient des rois chrétiens et guerriers qui faisaient la terreur des barbares ; quand tous les cœurs étaient encore tournés vers les joies du ciel, dont ils venaient de recevoir la promesse ; quand ceux qui voulaient s'instruire dans les lettres sacrées trouvaient des maîtres savants, et que la beauté du chant ecclésiastique commençait par se répandre par toute l'Angleterre [2]. »

Le roi Anna se fit un devoir de seconder, dans l'œuvre de l'évangélisation de son peuple, l'évêque Félix, ainsi que les missionnaires irlandais avec lesquels il était uni de la plus intime amitié [3]. Il avait fait donner une sépulture glorieuse, dans le monastère de Cnobheresburg, à son prédécesseur, Sigebert, qui avait voulu y être inhumé pour avoir part, après sa mort, aux mérites des prières des pieux reclus. Il embellit ce monastère de nouveaux et majestueux édifices et enrichit son patrimoine. Il fit, dit le P. Bouvier, en considération de Fursy et de ses frères, ce que les rois et les princes étrangers firent au temple de Jérusalem, au temps des Machabées, pour manifester la vénération que leur inspiraient le Dieu d'Israël et la piété de son minis-

1. *Vir bene religiosus ac per omnia mente et opere egregius.* Bède, IV, 19.

2. Traduct. d'Ozanam, *Civil. chrét.*

3. *Tunc rerum potitus est Annas, rex religiosissimus, Furseoque amicissimus.* Vita S. Foillani, apud Boll.

tre, le grand Pontife Onias ; car il répara les brèches de la religieuse maison de Cnobheresburg, l'amplifia, l'enrichit et la dota de beaux et rares présents. Les grands du royaume, dit le vénérable Bède, imitèrent à l'envi leur monarque par leurs libéralités envers ce monastère, que la sainteté de ses fondateurs et les prédilections royales leur faisaient aimer[1].

Quand la restauration de son monastère fut achevée, Fursy n'aspira plus qu'à se détacher plus complètement encore des choses de ce monde, et à se décharger de l'administration même de son monastère. Il en confia la direction à son frère Feuillien et, comme le nombre des religieux était considérable, il lui adjoignit, pour le soin des âmes, deux vénérables prêtres, Gobbanus et Dicullus[2]. Pour lui, désormais libre de toute préoccupation terrestre, il ne songea plus qu'à finir sa vie dans la solitude, à l'exemple des Pères du désert dont l'admirable sainteté avait enthousiasmé tant de grandes âmes. Son frère Ultain, après avoir longtemps vécu de la vie des cénobites, en Irlande, avait embrassé, peu après son arrivée en Est-Anglie, la vie anachorétique. Il s'était enfoncé dans l'épaisseur de la forêt voisine, loin de tout commerce humain[3]. Fursy se rendit seul auprès de lui, construisit de ses mains une pauvre hutte à côté de la sienne, et tous deux passèrent ensemble une année entière, occupés à la prière, aux austères méditations de l'éternité, aux rudes labeurs de la pénitence et au travail journalier des mains[4].

---

1. Bède, L. III, c. 19.
2. Bède, III, 19.
3. *Sylvam longe ab hominum frequentatione...*
4. *Hunc ergo solus petens, annum totum cum eo in conti-*

Sous les branchages des arbres séculaires, rien ne venait troubler leur application aux célestes élévations de l'oraison, que le chant des oiseaux et le murmure des vents. Leur solitude se peuplait de la présence des anges, lorsque, aux heures liturgiques du jour et de la nuit, ils unissaient leurs voix pour bénir et invoquer le Seigneur, ou lorsque, aux premiers rayons de l'aurore, ils offraient sur un autel rustique la divine Victime, avec le pain et le vin que leur apportait à intervalle régulier un messager du monastère.

De nouveaux dangers qui menaçaient l'Est-Anglie vinrent arracher Fursy à sa chère solitude. Le roi et le peuple réclamèrent sa présence et les conseils de sa haute sagesse [1]. Il s'employa avec une rare habilité à surmonter toutes les difficultés, mais il ne put empêcher de nouvelles incursions des païens.

Après deux ans de lutte, le jeune roi de Northumbrie, le grand et pieux Oswald, venait de succomber dans une bataille que lui avait livrée le terrible Penda. Sa mort avait été celle d'un héros. Entouré d'ennemis, accablé par leur nombre, déjà frappé de leurs glaives, son dernier regard avait été pour son étendard de pourpre et d'or où flottait l'image de la croix, et son dernier cri pour le salut des âmes de ses guerriers. « Mon Dieu, avait-il dit en tombant, ayez pitié des âmes de mes soldats. » Penda, vainqueur des Northumbriens, s'était jeté sur le royaume de Wessex pour venger l'injure que

---

nentia et orationibus, in quotidianis manuum vixit laboribus. Bède.

1. *Tunc quibusdam causis ingruentibus, a populo et rege vir altioris ingenii ad concilium vocatus, imo etiam compulsus, desideratum sibi eremi dereliquit locum; omniaque animo pervigili tractans...* Vita s. Fursei, Boll.

lui avait faite Cenwalch, son roi, en répudiant sa sœur. Battu par Penda, le roi de Wessex avait été détrôné et s'était réfugié en Est-Anglie. Le roi Anna l'avait accueilli à sa cour et s'était attiré par là la colère du redoutable roi de Mercie. A différentes reprises, les hordes pillardes du barbare avaient fait des incursions dans l'Est-Anglie et excité des troubles dans ce royaume. Fursy prévit les périls qu'allait courir son monastère de Cnobheresburg et pressentit sa ruine prochaine [1]. Ce fut alors qu'averti par un ange [2], il fit connaître au roi Anna son dessein de se rendre à Rome [3], pour y prier sur le tombeau de saint Pierre et implorer la bénédiction de son successeur. Il songeait aussi à aller auparavant aborder aux rivages hospitaliers de la Gaule, pour y préparer à ses religieux un refuge assuré, au cas où le monastère de Cnobheresburg deviendrait la proie des Merciens. Le comte Vincent Madelgaire l'y avait peut-être appelé déjà lorsqu'il avait appris la mort du roi Sigebert. Il lui demandait en ce moment des religieux pour le monastère qu'il fondait à Haumont. Fursy le fit prévenir de son arrivée prochaine. Le roi Anna, qui le voyait partir à regret, le pressa de revenir après son pèlerinage. L'athlète du Christ promit de le faire, avec l'aide et la grâce du Seigneur. Il mit donc

---

1. *Monasteriis quoque periculum imminere praevidens.* Bède.

2. *Angelo admonente, petiit a rege sibi licentiam dari Romam transmeundi.*

3. *Turbatam esse provinciam gentilium incursione perspiciens, nec ibi diuturnam monasterialem ordinem perpensans, ad Galliarum littora, dimissis ordinate omnibus, causa visendi Romam navigavit.* 1ª Vita s. Fursei. *Ad Galliarum littora dimissus, ordinatis omnibus, navigavit.* 2ª Vita s. Fursei, Boll.

ordre à tout et, ayant pris les dispositions que réclamaient les circonstances, il se prépara à faire voile vers la Gaule. Ce ne fut pas sans douleur qu'il se sépara de ses frères et de ses religieux. Tous le suivirent avec une pieuse affection jusqu'au rivage. Il les vit tous s'agenouiller à ses pieds, après qu'il leur eût adressé ses dernières recommandations ; et levant ses mains vers le ciel, il appela sur eux les bénédictions du Dieu tout-puissant[1]. Il leur laissait en souvenir sa ceinture qui plus tard, dit M. l'abbé Corblet, fut richement enchâssée d'or et ornée de pierreries.

Quelques religieux accompagnaient Fursy. Ils allèrent aborder heureusement sur la terre des Francs, sous la conduite de Celui à qui les vents et la mer obéissent, un vent favorable enflant leurs voiles (646)[2]. On croît qu'ils débarquèrent dans le Ponthieu, la Basse-Picardie d'aujourd'hui. Le comte Vincent Madelgaire et le duc de Laon, Bercharins, l'y attendaient[3].

Feuillien et Ultain étaient restés en Est-Anglie. Sous la direction de Feuillien, qui en était devenu

1. *Petentesque omnes ejus benedictionem, deduxerunt eum cum pace ad littora maris.*

2. *Ex historia Bedae et vita omnino sincera s. Fursei constat hunc non ante annum 639 reliquisse monasterium Cnobheresburg quo tempore jam dudum Sigebertus e regno abierat.* Boll. ad vitam s. Foillani. Quand Fursy vint en Gaule, Erchinoald était maire du palais. Il le devint en 646.

3. *Hunc Bercharium Desmaius ait cum s. Vincentio Madelgario, ex Anglia venienti Furseo et sociis comitem fuisse.* Boll. A cette époque Vincent Madelgaire avait commencé les travaux de bâtisse du monastère d'Haumont, où lui-même devait se faire moine en 653. Ces travaux durèrent trois ans, de 643 à 646. Saint Aubert en eut la direction et y établit la règle bénédictine. Là vinrent de Cnobheresburg plusieurs moines irlandais.

l'abbé, le monastère de Cnobheresburg put jouir encore de quelque temps de tranquillité. Au milieu de ses religieux, Feuillien était l'image du Christ entouré de ses disciples. Il veillait sur eux avec une paternelle sollicitude, sans cesse occupé à leur communiquer les saintes ardeurs dont lui-même était embrasé pour sa propre sanctification. Le plus humble de tous, il brillait par l'éclat de ses vertus, comme brille en son plein, au milieu d'un azur semé d'étoiles, l'astre qui donne à la nuit le charme de ses blanches clartés.

La salutaire influence que Feuillien exerçait sur les âmes, ne s'arrêtait pas aux murs de son monastère. Par l'exemple de ses vertus et par ses pieuses exhortations il dirigeait dans les sentiers de la perfection chrétienne la famille du roi Anna, avec lequel il était uni d'une étroite amitié. Il était accueilli à ce noble foyer avec cette vénération profonde que l'on portait alors, dit Bède, à l'habit religieux. Son arrivée était saluée par une sainte joie. Tous s'avançaient à sa rencontre dès qu'ils l'apercevaient : tous s'inclinaient sous sa main bénissante, tandis que ses lèvres imploraient sur eux les plus précieuses faveurs du Très-Haut [1]. « Le saint, de son côté, dit le P. Bouvier, révérait d'une affection très-cordiale son Prince comme la vive image de Dieu, à cause de la singulière sagesse et vertu qu'il voyait reluire en lui. »

Dans ses visites à la cour de ce pieux monarque, Feuillien ne fut pas sans rencontrer le roi de Wessex. Cenwalch, qui, comme nous l'avons dit, s'était réfugié en Est-Anglie, après avoir été chassé de son royaume par Penda, le roi de Mercie. Le roi Cen-

1. Bède, L. III, ch. 26.

walch était païen, lorsqu'il vint demander l'hospitalité au roi Anna. En vain il avait vu le roi, son père, recevoir le baptême avec tout son peuple ; il s'était obstiné à refuser d'embrasser la foi chrétienne, et avait gardé une fidélité farouche au culte de ses aïeux. Mais à peine était-il monté sur le trône, que son refus de recevoir la foi et les sacrements du Royaume céleste, dit Bède, avait été puni par la perte de son royaume terrestre. Il passa trois ans à la cour du roi Anna (645 à 648). Les admirables exemples de vertus domestiques qu'il y eut sous les yeux, pendant ces années d'exil, le vivifiant parfum d'aimable piété qu'il respira au sein de cette famille, où l'éclat de la sainteté le disputait à l'illustration du sang, ses entretiens avec Feuillien lui ouvrirent enfin les yeux, et il devint la glorieuse conquête de la foi chrétienne. Lorsque, en 648, il remonta sur le trône de ses aïeux, il fit élever, à Winchester, un monastère et une église qui émerveillèrent ses sujets par leur magnificence ; et les trente années de son règne furent consacrées au soutien de la religion et au bonheur de son peuple.

Ces progrès incessants du christianisme et ses victoires sur le culte fanatique et grossier d'Odin ne cessaient d'aviver la fureur du païen Penda, roi de Mercie. Ses hordes barbares ravageaient l'Est-Anglie, tantôt franchissant ses frontières par des incursions subites, tantôt abordant tumultueusement ses rivages par une nuit de tempête. Ce fut à la suite d'une de ces irruptions que le monastère de Cnobheresburg fut de nouveau livré au pillage et aux flammes. Son saint abbé lui-même, qui était resté pour protéger le départ des siens et veiller à leur salut, tomba aux mains de ces pirates avec une partie de ses religieux qui n'avaient pu fuir. C'était la coutume

de Penda, dit Bède, de détruire tout ce qu'il pouvait par le fer et le feu. Ses soldats se plaisaient aux tueries ; mais l'intérêt leur faisait faire aussi des prisonniers, qu'ils mettaient ensuite à rançon, parfois même sur le théâtre de leurs déprédations. Feuillien eût à traiter avec eux du rachat de ses religieux. Ses paroles, animées du souffle de l'Esprit divin, imposèrent-elles à leurs fureurs fanatiques ? Ils renoncèrent, dit Ph. Brasseur, à l'emmener en exil, se contentèrent de la rançon qu'il leur offrit pour ses religieux, et hâtèrent leur départ. Selon un vieux manuscrit du dixième siècle, ce fut la nouvelle de l'arrivée du roi Anna qui mit les Merciens en fuite[1]. Certains auteurs, le P. Sébastien Bouvier, J. Rousseau, chanoine de Fosses, Delchambre, font coïncider cet affreux ravage avec la mort du roi Anna. Mais il est certain que celui-ci ne périt que plus tard, en 654, en combattant à la tête de ses troupes contre le roi de Mercie[2].

La douleur de Feuillien pourrait difficilement se peindre. De son beau monastère de Cnobheresburg

1. Tiré d'un recueil de Paris, n° 2768 A ; voir le catalogue des recueils de Paris, p. 195 et 196. Il a été collationné avec celui de Lilienfeld (Autriche), n° 58. (Le petit Brabançon.)

2. Ce fut la dernière victoire de Penda. Il périt l'année suivante dans une bataille que lui livra Osvvy, le roi de Northumbrie. « Ainsi périt, dit M. de Montalembert, à quatre-vingts ans, après en avoir régné trente, le vainqueur et le meurtrier de cinq rois anglo-saxons, le dernier et infatigable champion du paganisme parmi les anglo-saxons. » Chose étonnante, « de toutes les races descendues d'Odin, qui se partagèrent la domination de l'Angleterre, aucune n'a fourni plus de religieuses et de saintes, inscrites au calendrier national, que la progéniture de Penda ; comme si elle avait voulu payer ainsi une généreuse rançon des calamités infligées aux nouveaux chrétiens d'Angleterre par leur plus cruel ennemi. Montalembert, V, p. 285.

qui lui rappelait tant et de si chers souvenirs, asile austère d'une foule d'âmes saintes, centre puissant de civilisation chrétienne, retraite féconde des arts et des lettres, providence des pauvres, il ne restait plus que des ruines. Lamentables débris où venaient pleurer les vents du large mêlés aux cris lugubres des oiseaux de proie. Prosterné sur les restes désolés du temple, Feuillien versait d'abondantes larmes et suppliait le Seigneur de l'éclairer. « Le ciel en prit compassion, dit Rousseau, ancien chanoine de Fosses ; le Père Eternel lui envoya comme à son Fils un ange pour le consoler et le conforter ». Cet esprit céleste l'encouragea à entreprendre de nouveaux travaux pour la gloire de Dieu. « Quittez ces rivages, lui dit-il. Dieu vous appelle en d'autres lointains climats pour entreprendre et opérer le salut d'une multitude d'âmes. De grands travaux vous attendent dans la carrière qu'il vous reste à fournir[1]. »

Fortifié par ces paroles, Feuillien ne songea plus qu'à accomplir les desseins de la divine Providence. Il résolut de se rendre dans la Gaule, d'où le comte Vincent Madelgaire lui avait déjà envoyé un message, lui exprimant le désir de la veuve de Pepin de Landen et de sa fille Gertrude de posséder à Nivelles une communauté de moines irlandais. Il y a lieu de croire, en effet, que la présence de Fursy en Gaule et la grande renommée que ses miracles ne tardèrent pas à lui acquérir, comme nous le verrons, avaient inspiré ce désir à la sainte abbesse de Nivelles. Mais avant d'aller s'établir à Nivelles, Feuillien résolut de se rendre à Rome, le siège de l'autorité infaillible, d'où émane tout pouvoir d'évan-

1. Phil. Brasseur, S. *Foillanus*.

géliser. Il voulait se prosterner sur le tombeau de saint Pierre, et implorer la bénédiction de son successeur, le pape Martin I, sur ses nouveaux travaux.

Il ne quitta pas l'Est-Anglie sans avoir revu le roi Anna, et sans avoir appelé sur sa famille les faveurs et la protection du Très-Haut. Il rassembla une dernière fois autour de lui ses religieux. Septante d'entre eux, selon la tradition, demandèrent à le suivre. Les autres, que l'âge ou les infirmités retenaient, essaimèrent ensuite en d'autres monastères anglo-saxons ; car il ne semble pas que le monastère de Cnobheresburg ait pu alors se relever de ses ruines [1]. Quant au monastère des religieuses, il est à croire que Feuillien avait pris soin, en voyant se multiplier les incursions des Merciens, de mettre ses pieuses recluses à l'abri de tout péril dans d'autres clôtures.

Le moment était arrivé de dire adieu aux rivages de l'Angleterre. Un vent favorable enflait les voiles du vaisseau qui devait amener Feuillien et ses compagnons en nos contrées. Ils s'y embarquèrent, après avoir prié le ciel de bénir leur voyage, et s'être mis sous la protection de saint Columba, le grand patron des nautoniers irlandais. Ils emportaient avec eux les reliques de leurs saints bien aimés d'Erin. L'aurore diaprait les flots de ses feux. Dans la fraîcheur du matin, les vagues se soulevaient pour bénir leur Créateur ; et leur vaste murmure chantait l'hosannah au Très-Haut. Du frêle vaisseau qui allait s'aventurer sur la mer immense, on vit Feuillien et son frère Ultain donner une dernière bénédiction aux religieux qu'ils laissaient sur le rivage,

1. Un prieuré s'y établit, vers le XII[e] siècle, croit-on, sous le vocable de saint Olaf.

au pied des ruines qui avaient été le monastère aimé de Cnobheresburg. Puis du milieu des flots, où la brise les emportait, on entendit s'élever la voix de ceux qui l'accompagnaient [1], et mêler aux bruits des eaux et aux frémissements des voiles déployées la sainte harmonie des implorations du psalmiste [2]. A cette heure matinale, David chantait : « Seigneur, prêtez l'oreille à mes paroles, entendez le cri de mon cœur. Soyez attentif à la voix de ma prière, ô mon Roi et mon Dieu. C'est vous que j'invoque, Seigneur; dès le matin vous entendez ma voix monter vers vous ; dès le matin je me présente devant vous, et je vous contemple. Seigneur, conduisez-moi dans les voies de votre justice ; à cause de mes ennemis, dirigez ma route en votre présence. »

1. On cite comme compagnons de Feuillien à son départ de l'Angleterre : Bertuin, Etton, Adalgise, Helanus, Tresanus, Germanus, Veranus, Boetius, Columbanus et Gobbanus.

2. Saint Paulin, évêque de Nole, adressait ces poétiques adieux à saint Nicetas : « Tu traverseras sans effort les mers soumises : la croix du salut, armant l'antenne de ton navire, tu défieras les vents et les flots. Les joyeux matelots changeront en hymnes leurs chants accoutumés... David, psalmodié à deux chœurs, retentira d'un bout à l'autre des mers. Les bêtes des eaux tressailliront à l'*Amen* des prêtres, et les monstres, attentifs au chant du prêtre, se joueront autour du navire. » Ozanam, *La civilisation chrétienne.*

CHAPITRE LIXIÈME

Comment saint Feuillien, accompagné de son frère, saint Ultain, et de ses religieux, vint à Rome et visita la Ville éternelle, et comment il vit en extase, dans la basilique de Saint-Pierre, le genre de mort qui l'attendait dans un coin de la forêt charbonnière.

> O Rome ! ce ne sont pas les colonnes les arcs de triomphe, les thermes que je recherche en toi, mais le sang répandu pour le Christ, et les os dispersés dans cette terre maintenant consacrée. Bien qu'une autre terre l'enveloppe et la recouvre partout, oh ! puissé-je lui donner autant de baisers et de larmes que je puis faire de pas en traînant mes membres infirmes.
>
> *Le Tasse.*

« Pendant les VIIe et VIIIe siècles, dit M. de Montalembert, Rome fut le rendez-vous d'innombrables pèlerins qui accouraient de tous les points de l'Occident pour contempler la cité sainte et prier aux tombeaux des saints et des martyrs. » Ils allaient surtout prier sur les tombeaux des saints apôtres, Pierre et Paul, et vénérer, dans la personne du Pontife Romain, le successeur de saint Pierre et le Vicaire de Jésus-Christ. Rome, qui avait vu avec terreur aux siècles précédents, sur toutes les grandes voies par où elle avait jadis étendu sa domination jusqu'aux extrémités de la terre, d'effroyables légions de barbares accourir des plus lointaines régions pour la dévaster, en semant partout sur leur passage le carnage, l'incendie et les ruines, voyait

maintenant les fils de ces barbares, qu'elle avait conquis à la foi, s'acheminer vers ses murs, la prière sur les lèvres, venir baiser la poussière de ses basiliques et de ses arènes, et implorer la bénédiction de ses Pontifes.

Parmi les pèlerins qui, du VIe au VIIIe siècle, accomplirent le pieux devoir d'un pèlerinage à Rome, les irlandais et les anglo-saxons furent les plus nombreux. A peine convertis à la foi chrétienne, ils voulurent connaître la ville qui leur avait envoyé les missionnaires du Christ, la cité sainte que le sang des martyrs avait consacrée, le siège immortel que Dieu avait destiné à son Eglise, la chaire illustre qui gardait fidèlement les enseignements du Christ, et attirait l'univers entier à son unité par l'organe des successeurs du Prince des apôtres. « Les anglo-saxons, dit Lingard, recherchaient la bénédiction du Pontife romain comme le plus précieux des bienfaits, et l'obtenir était un des principaux motifs qui attiraient tant de pèlerins aux portes du Vatican. » Il en était de même des irlandais, toujours empressés à suivre les exemples de leur grand apôtre, saint Patrice, qui était venu demander à Rome, pour sa mission, la force que donne l'autorité apostolique [1]. « Nous tous, Hibernois, qui habitons les extrémités du monde, écrivait le grand moine irlandais Columban, nous sommes liés à la chaire de saint Pierre ; et, quoique Rome soit grande et célèbre, c'est à cause de cette chaire seulement qu'elle nous paraît célèbre et grande. » C'est à Rome qu'ils en référaient, dans la divergence d'opinion, comme « au lieu choisi par le Seigneur pour le séjour de l'arche sainte. » C'est ainsi qu'en 631, lors de la

1. *Cupiens auctoritate apostolica iter et actus suos roborari.* Vita s. Patricii, auct. Jocelino.

discussion au sujet de la nouvelle et de l'ancienne Pâques, le synode irlandais de Magh-Léné avait envoyé des députés à Rome, « comme des fils à leur mère. » Il se déclara bientôt chez ces peuples un mouvement irrésistible vers la ville éternelle. « Princes et évêques, dit M. de Montalembert, en parlant des anglo-saxons, riches et pauvres, prêtres et laïques, hommes et femmes, entreprenaient ce pèlerinage avec une ardeur qui le leur faisait souvent recommencer une seconde fois. Ils y furent si nombreux que, se groupant autour de la fondation de leur roi Ina, ils donnèrent leur nom à tout un quartier, le *vicus Saxonum*, situé dans le voisinage immédiat de Saint-Pierre et habité exclusivement par eux. »

Feuillien [1] et ses frères furent du nombre des irlandais et des anglo-saxons qui inaugurèrent cet admirable mouvement vers le centre de la catholicité. Ce voyage offrait alors bien des dangers. « Quand on songe, dit encore M. de Montalembert, qu'un voyage de Londres à Rome était alors deux fois plus long et cent fois plus dangereux qu'un voyage d'Angleterre en Australie aujourd'hui, on demeure stupéfait de la résolution et de l'énergie qui, alors comme depuis, poussaient tant de chrétiens et surtout tant de religieux anglo-saxons, non pas une fois, mais plusieurs fois en leur vie, à traverser la mer et les Alpes pour courir à Rome. » De nos jours, on peut dire comparativement qu'un voyage à Rome n'offre que des agréments. Sans doute la mer a toujours ses dangers et ses tourmentes, et de terribles catastrophes viennent de temps en temps rap-

1. *Ad eumdem Pontificem (Martinum) constat accessisse s. Foillanum ut praedicandi gentibus evangelium ab eo licentia impertiretur. Anno 650.* Baronius.

peler à l'homme que Dieu seul commande aux vents et aux tempêtes ; mais c'est merveille que de voir avec quelle facilité les vaisseaux évoluent au milieu des eaux, avec quelle vitesse ils fendent les ondes, avec quelle puissance ils luttent contre l'ouragan et traversent les océans. Le voyage par terre se fait avec une rapidité insoupçonnée de nos aïeux. La vapeur vous emporte dans une course vertigineuse, où mille paysages se succèdent, en faisant passer sous vos yeux les aspects les plus variés. Les villes avec les monuments qui les couronnent, les bourgades avec leurs champs fertiles et leurs paisibles églises, les collines et les vallées, les rochers escarpés avec leurs neiges éternelles, et leurs bruyantes cascades, les lacs aux bords enchanteurs, la mer aux flots d'azur viennent tour à tour se présenter à la vue et fuir dans une rapide et fantastique vision. Les fleuves et les torrents sont franchis en courant, comme les plaines ; les forêts et la nuit elle-même ont perdu leurs mystérieuses horreurs, et la montagne entr'ouverte s'étonne de livrer passage à des chars de feu, dont la course bruyante, à travers les méandres de ses tunnels, fait gronder de ses mugissements ses flancs ténébreux.

Deux routes s'offraient, au VII[e] siècle, aux pèlerins d'Irlande et d'Angleterre. Ordinairement ils débarquaient sur la côte de Boulogne, à Etaples, traversaient les Gaules et les Alpes. D'autres, au lieu d'atterrir à Etaples, cotoyaient les rivages de la Gaule jusqu'aux bouches de la Loire, remontaient ce fleuve, descendaient ensuite le Rhône, et arrivaient ainsi en Provence, d'où ils gagnaient l'Italie par les Alpes ou par la mer. Tel avait été l'itinéraire de saint Augustin, l'apôtre de l'Angleterre, et de ses compagnons. Tel fut aussi, croyons-nous, celui de Feuil-

lieu. Il avait hâte d'aller se prosterner aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, et d'implorer sa bénédiction sur ses nouveaux travaux apostoliques. Il ne voulait se rendre auprès de Fursy, comme son cœur l'y appelait, qu'à son retour de Rome. C'est ainsi qu'il ignora que Fursy l'avait devancé sur le chemin de la Ville éternelle. Il ne devait plus le revoir ici-bas.

L'auteur de la vie de saint Fursy raconte les difficultés de tout genre qu'offrait un voyage à Rome, lorsque l'illustre frère de saint Feuillien s'y rendit. Que de monts à gravir dans le long passage à travers la Bourgogne, avant de parvenir en Italie ! que de dangers à courir à la descente des Alpes, d'attaques imprévues à surmonter, de lieux déserts et périlleux à traverser, de pièges et d'embûches à éviter ! Le voyage de Feuillien s'accomplit heureusement, et il arriva à son tour dans la Ville éternelle. Le pape Martin I, qui devait, quelques années plus tard, cueillir la palme du martyre, gouvernait alors l'Eglise de Dieu. « Pierre vivait pour lors dans la personne de Martin I, dit Rousseau... L'abandon que Feuillien avait fait du monde, l'odeur de sa sainteté, ses grands services rendus à l'Eglise, les vastes talents dont il était enrichi pour annoncer l'Evangile l'avaient déjà précédé dans cette sainte cité, et avaient touché jusqu'au vif le cœur du Souverain Pontife, qui le reçut avec toute la tendresse d'un père. » « Le pape Martin, dit aussi, Philippe Brasseur, ressentit une grande joie de l'arrivée de Feuillien. Il avait appris que ses vertus l'avaient élevé à la haute dignité des pontifes du Seigneur dans sa patrie ; il voulut que le noble et pieux prélat continuât à jouir des honneurs accoutumés de l'épiscopat, et pût, sur la terre d'exil, prê-

cher la foi, confirmer, ordonner, comme il l'avait fait dans sa patrie et en Angleterre. »

A l'exemple des nombreux pèlerins qui parcouraient la cité Sainte, Feuillien voulut en visiter les principaux sanctuaires. Quel spectacle merveilleux s'offrait partout à ses regards ! Depuis le jour où la Croix avait apparu à Constantin toute resplendissante de lumière, sous l'or des rayons du soleil, dessinant sur l'azur des cieux le signe auguste de notre Rédemption, elle avait gravé partout sa divine empreinte : sur le labarum des armées, comme sur la tiare des Pontifes, au fronton des basiliques, comme sur la porte des demeures chrétiennes. Son éclat victorieux dominait les gigantesques monuments de Rome païenne, les uns, dévastés par les barbares et n'offrant plus que des ruines grandioses ; les autres : colonnes superbes, arcs de triomphe, mausolées aux colossales proportions, restés debout dans leur majesté, pour perpétuer jusqu'à nous le souvenir des triomphes de l'Eglise de Jésus-Christ. La voie sacrée, par où naguère passaient les armées romaines, montant au Capitole avec leurs aigles triomphantes, pour rendre grâces aux dieux, conduisait maintenant aux autels du Fils de Dieu, élevés à côté des ruines du temple orgueilleux de Jupiter. Aux flancs du mont Capitolin, la prison du Prince des apôtres était devenue un lieu plus auguste que le palais des Césars. Le Christ était entré dans le Panthéon comme un vainqueur, suivi de ses apôtres. Trente-deux chars venaient d'y trans porter d'innombrables reliques, et en avaient fait un ossuaire sacré. Le Colisée, dont la masse imposante et indestructible avait paru être le symbole de l'éternité de Rome, ne subsistait plus que pour pleurer, dans le silence et le délaissement de ses arcades,

les flots de sang dont d'innombrables martyrs avaient rougi son arène. Les temples païens, vides de leurs dieux et de leurs abominables exemples, purifiés des souillures d'un culte abject, s'étonnaient de se sentir enveloppés d'une atmosphère de pureté, qui pénétrait jusque sous leurs voûtes, habituées au spectacle de tous les vices. L'infâme statue de Jupiter, jetée dans le creuset, et purifiée par les exorcismes et la bénédiction du Pontife du Christ, avait fourni le bronze de la statue de saint Pierre, dont des milliers de pèlerins venaient chaque jour baiser les pieds vénérés. Une foule de basiliques consacraient, sur le sol de l'ancienne persécutrice du nom chrétien, devenue la capitale du monde catholique, le souvenir des Apôtres et des glorieux martyrs qui avaient souffert pour leur foi les plus cruels tourments. « Comme un manteau d'or semé de diamants, a dit un illustre écrivain, l'histoire chrétienne couvrait partout la vieille infamie du sol païen [1]. »

Feuillien allait de sanctuaire en sanctuaire, accompagné de son frère et de ses religieux, répandant ses larmes avec ses prières, l'âme énivrée de pieuses délices, au souvenir de tant de grandeurs, de tant de pureté et d'héroïque sainteté. Sa première visite fut pour la basilique élevée en l'honneur du Prince des apôtres. Une fontaine aux eaux jaillissantes en décorait l'atrium. Les tuiles de bronze doré des temples païens revêtaient ses toits ; des lames d'argent faisaient resplendir au loin sa coupole ; et des plaques non moins riches ornaient ses cinq portes, qui s'ouvraient sous un vaste portique qu'on eût pris pour le parvis du ciel. Feuillien monta à genoux les trente-cinq dégrés du perron, que les ge-

1. Louis Veuillot, *Le parfum de Rome*.

noux des pèlerins avaient usés et que le pape Symmaque avait dû faire recouvrir à droite et à gauche. Lorsqu'il eût pénétré dans l'intérieur de ce temple auguste, il s'arrêta saisi d'admiration à son aspect. Seize poutres d'airain soutenaient ses merveilleux plafonds ; les marbres les plus précieux des monuments de la Rome antique formaient son pavement. Quantité de lampes d'or et d'argent, dont l'éclat éblouissant semblait vouloir égaler l'éclat du soleil, étaient suspendues à ses voûtes, et faisaient comme une couronne de gloire au maître autel d'une magnificence inouïe. Sous l'arc triomphal de la grande nef, étaient appendus, comme dans un nimbe de gloire, la croix du Labarum et les clefs de saint Pierre. Au fond de l'abside, resplendissait le trône du Prince des apôtres. Après avoir prié aux autels de la basilique, Feuillien descendit dans la mystérieuse crypte où reposait le corps du premier Vicaire de Jésus-Christ, mêlé à la foule des pèlerins qui étaient nombreux « comme des nuées de fourmis et d'abeilles. » Tout ce que l'art peut ajouter à la richesse, disait une inscription de ce temps, s'unissait pour décorer ce glorieux tombeau. Des rangées de pierreries y étaient enchassées sur des lames d'or, et de superbes tentures de pourpre le recouvraient. Là, avaient prié les Constantin, les Athanase, les Ambroise, les Augustin, les Jérôme, les Grégoire-le-Grand, une foule d'évangélisateurs des peuples. Feuillien et ses compagnons y prièrent longtemps.

La seconde station obligée de tout pèlerinage était la basilique de saint Paul, sur la route d'Ostie, près des eaux Salviennes. Elle s'élevait sur le tombeau de l'Apôtre des nations. Tel était le grand nombre de martyrs qui avaient été ensevelis tout

autour que le sol qui l'environnait était considéré comme sacré. « Tout était royal dans l'enceinte de ce temple, a dit Prudence ; les poutres étaient dorées afin que la lumière ne répandit à l'intérieur que des reflets d'or. Des colonnes de marbres de Paros soutenaient des lambris d'or bruni ; et les arceaux étaient ornés de mosaïques qui rappelaient la variété et l'éclat des fleurs du printemps. »

« Ah ! quand me sera-t-il donné, disait saint Jean Chrysostome, d'embrasser le corps de Paul, de m'approcher de son tombeau ; de voir les cendres de celui qui portait les marques du Christ, et qui semait partout la prédication de l'Evangile ; les restes de cette bouche par laquelle le Christ parla, d'où sortit une lumière plus éclatante que toutes les autres, et dont les expressions faisaient trembler les démons ! » Ces saintes effusions de l'âme de l'éloquent évêque s'étaient aussi échappées plus d'une fois du cœur de Feuillien Aussi avec quelle piété on le vit se prosterner au pied du tombeau du grand Apôtre des nations, coller ses lèvres sur la colonne de marbre blanc sur laquelle avait été décapité ce vaillant soldat du Christ, dont les glorieux travaux avaient enthousiasmé sa pieuse jeunesse. Désireux de combattre comme lui le bon combat jusqu'à la fin de sa course ici-bas, il lui demanda de bénir les nouveaux labeurs qu'il allait entreprendre dans le champ du Père de famille.

La célèbre basilique de Latran, la première qui s'éleva dans Rome après la conversion de Constantin, reçut aussi la visite de Feuillien et de ses compagnons. Depuis que le Pontife romain l'avait solennellement consacrée au Sauveur du monde et en avait pris possession, elle s'appelait « mère et maîtresse de toutes les églises de la ville et du monde ».

La beauté de ses portiques, la majesté de son Baptistère, l'éclat de ses autels, la splendeur de ses décorations, la richesse de ses ornements l'avaient fait surnommer la Basilique d'or. Les pieux pèlerins y vénérèrent l'image du divin Sauveur, telle qu'elle était apparue au jour même de la dédicace du temple, et telle que nos yeux peuvent la contempler encore aujourd'hui.

Non loin de là, ils pénétrèrent dans la basilique de Sainte-Croix en Jérusalem, où ils furent heureux de se prosterner, dans les plus vifs sentiments de l'adoration et de l'amour, devant l'Arbre même de la Croix, sur laquelle mourut pour nous sauver le divin Rédempteur ; là, ils baisèrent avec transport la terre qui avait été sanctifiée par le sang du Christ, et que l'impératrice Hélène avait rapportée du Calvaire.

Un autre sanctuaire les attirait : c'était la basilique de Sainte-Marie-des-Neiges, appelée aussi Sainte-Marie-de-la-Crèche, et depuis Sainte-Marie-Majeure. Là, on vénérait le bois sacré de la crèche où reposa l'Enfant-Dieu ; là, on vénérait aussi un portrait de la Très Sainte Mère de Dieu, qui est resté, depuis quinze siècles, l'objet des plus pieux hommages. C'est sur le passage de cette sainte image, portée en procession par saint Grégoire-le-Grand, lors de la peste de Rome, que les anges avaient chanté, du haut du Mausolée d'Adrien, tandis que l'un d'eux remettait dans le fourreau une épée sanglante : « Reine du ciel, réjouissez-vous, alleluia ; car celui que vous avez mérité de porter, alleluia, est ressuscité comme il l'avait dit, alleluia. » La basilique de Sainte-Marie-de-la-Crèche était le sanctuaire privilégié du Pontife alors régnant, le Pape saint Martin I. Il aimait à y venir souvent célébrer le saint Sacrifice de la messe .Sa très tendre dévo-

tion envers Marie le portait à s'y rendre pour invoquer le Secours des chrétiens, au moment où l'hérésie s'efforçait d'exciter contre l'Eglise, une persécution, dont il pressentait peut-être qu'il serait un jour la glorieuse victime. Le filial amour que de tout temps les vrais chrétiens ont ressenti pour Marie, y conduisait aussi la multitude des pèlerins. Il faut entendre saint Jérôme se faire l'éloquent écho des sentiments d'affectueuse piété et de tendre admiration du monde chrétien pour Sainte-Marie-de-la-Crèche. Lui aussi avait aimé ce sanctuaire, qu'il avait vu s'élever à l'endroit, dit le bréviaire, que Marie avait marqué d'un manteau de neige, pendant les ardeurs de l'été ; et le martyrologe nous apprend, qu'après sa mort, il apparut à un pieux cénobite de la Judée, lui ordonnant de transporter sa dépouille mortelle, à Rome, dans la basilique consacrée à la « très douce et bénigne Reine qu'il avait si tendrement chérie pendant sa vie mortelle, et de la déposer à côté de la Crèche, auprès de laquelle il s'était retiré jadis, pour méditer sur l'ineffable mystère de la Rédemption du genre humain. » Ses paroles enflammées avaient ainsi salué Marie : « C'est vous, Reine des grâces, qui faites accourir les chœurs des vierges auprès de la source des eaux vives, à travers les chemins semés de lis blancs comme la neige et parés de toutes les richesses du printemps. Dans les régions sublimes habitées par les bienheureux, vous êtes assise à la première place, au milieu de fleurs humectées par la rosée divine, comblée de toutes les délices du paradis ; et vos mains immortelles se plaisent à cueillir des roses qui ne se flétriront jamais. Votre voix, unie aux chants des anges et aux hymnes des archanges, ne cesse de répéter avec eux : Saint, Saint, Saint. »

Sixte III avait fait élever, à l'entrée du chœur de cette basilique, au lendemain du Concile d'Ephèse, un arc de triomphe, décoré de mosaïques, pour perpétuer en quelque sorte, à travers les siècles, les acclamations de la chrétienté saluant Marie « Mère de Dieu ». Sous ces voûtes triomphales, qu'on voit encore aujourd'hui, Feuillien et ses compagnons s'agenouillèrent avec ces sentiments d'ardente piété pour Marie, qui ont toujours distingué les Irlandais et les Anglo-Saxons. On aimerait à recueillir ici les sentiments qui débordèrent alors du cœur de Feuillien, au pied de la sainte image de Celle qui, « en mettant au monde Celui qui est notre frère, est devenue véritablement notre mère, mère compatissante dont nous resssentons d'autant plus les maternelles sollicitudes, qu'elle est plus élevée en puissance et en gloire. » Seule, l'âme d'un saint peut exprimer la tendresse de ces sentiments, et nous ne nous trompons pas en mettant sur les lèvres de Feuillien ces accents enthousiastes et suppliants avec lesquels saint Ephrem, au quatrième siècle, saluait Marie. Nous, qui avons eu aussi le bonheur de nous agenouiller dans ce temple merveilleux, où resplendit d'un si vif éclat la foi constante du monde catholique en la divine maternité de Marie et en ses bontés sans bornes, nous aimons à les reproduire ici comme un hommage à la plus miséricordieuse des mères : « O Marie, mère de mon Dieu, vous êtes la Reine des cieux et de la terre, l'espérance des affligés, notre protectrice pleine de grâce, pleine de gloire et de vertus ; vous êtes couronnée de plus d'honneurs que les chérubins, et vous êtes plus élevée que toutes les créatures célestes ; vous avez été l'unique espérance de nos pères, la joie des prophètes, la consolation des apôtres, la gloire des martyrs,

l'honneur de tous les saints. O Vierge, la plus sainte et la plus accomplie des créatures, à qui vous comparerai-je ? C'est vous qui êtes cet encensoir d'or d'où s'exhalaient des parfums si doux ! Vous êtes l'urne qui renfermait la manne du ciel ; vous êtes la tige de Jessé qui porte la plus belle de toutes les fleurs ; et cette fleur c'est votre Fils C'est par vous, ô Vierge Mère, que nous avons été réconcilié avec notre Dieu ; vous êtes l'espérance des pécheurs et la ressource de ceux qui manquent de secours ; vous êtes le port où les malheureux naufragés abordent avec sûreté, la consolation du monde, le salut de tous. Nous venons donc à vous, ô sainte Mère de Dieu, nous réfugier sous les ailes de votre protection ; couvrez-nous de votre miséricorde, ayez pitié de nous. Oui, les yeux baignés de larmes, nous vous supplions d'intercéder pour nous auprès de votre divin Fils, notre clément Sauveur. »

Le sol de la Rome chrétienne est une terre sainte toute trempée du sang des martyrs [1]. De nombreux monuments y avaient été élevés pour consacrer le souvenir de ces héros de la foi. Un attrait particulier y conduisit Feuillien qui devait aussi un jour verser son sang pour le Christ. Sainte Agnès possédait déjà alors sa basilique, qui semble bâtie d'un ciment indestructible. Feuillien la contempla, il y a près de treize cents ans, telle que nous la voyons encore aujourd'hui. La jeune vierge, admirable martyre de la virginité, y reposait sous un autel enrichi de pierres précieuses. On eût dit la reine des mystérieuses catacombes, qui font à son tombeau une couronne de martyrs. Sainte Cécile avait déjà alors sa noble demeure transformée en basilique, en glori-

1. D'après les révélations de sainte Brigitte, Rome possède sept mille martyrs pour chaque jour de l'année.

fication du martyre qu'elle y avait souffert ; mais son corps virginal n'y était plus, il était allé illustrer les corridors souterrains d'autres catacombes. L'illustre martyr saint Laurent avait, lui aussi, comme aujourd'hui, sa sépulture dans une riche basilique, où brûlaient sans cesse, en son honneur, une huile de parfums. Là, accouraient prier des flots toujours nouveaux de dévots pèlerins. Tous ces sanctuaires, ainsi que les cimetières, où dorment, dans la bienheureuse espérance de la résurrection, les corps de milliers de martyrs, virent Feuillien, Ultain et leurs compagnons se prosterner sur leur sol sacré.

Un dernier sanctuaire, cher déjà aux pèlerins anglais, reçut leur pieuse visite. Il s'élevait sur la pente verdoyante du mont Cœlius, non loin du Colisée. C'était l'humble oratoire dédié par saint Grégoire-le-Grand à saint André. Un souvenir le rendait cher aux Anglo-Saxons. C'était au pied de son autel, que le moine Augustin et ses compagnons étaient venus s'agenouiller et prier, avant de partir à la conquête spirituelle de l'Angleterre. Les siècles l'ont épargné, et aujourd'hui encore les catholiques anglais aiment à s'y rendre, pour y vénérer le souvenir du grand Pontife « que les anglais ont toujours honoré comme l'apôtre de leur nation, et pour y prier saint Augustin, son disciple et son messager [1] ». Feuillien y pria avec ferveur pour cette grande nation des Bretons et des Angles, qu'il avait évangélisée, et qui devait un jour opprimer si cruellement sa chère Irlande. Il y pria surtout pour ses moines dispersés, et pour son ami, le roi Anna, qui continuait à lutter vaillamment contre le terrible Penda, et à défendre contre cet ennemi du nom chrétien la foi et les foyers de ses sujets.

1. Léon XIII.

Les jours passés à Rome dans la visite de ses sanctuaires s'étaient écoulés rapidement pour Feuillien et ses compagnons. Leurs yeux avaient été ravis de tout ce qu'ils avaient vu ; leurs oreilles avaient été charmées des chants mélodieux, que la célèbre école fondée par saint Grégoire avait portés à un tel degré de perfection, « que les fidèles, en les entendant, oubliaient les liens terrestres, et se croyaient déjà transportés dans la Jérusalem céleste ». A l'exemple des martyrs, leurs cœurs aspiraient à s'immoler pour leur divin Maître.

Le moment était venu de dire adieu à la Ville éternelle. La bénédiction du saint Pontife, Martin I, dont ils avaient pris congé, les avait de nouveau fortifiés pour leur futur apostolat. Une dernière fois ils allèrent se prosterner sur le tombeau des apôtres. Là, pendant que Feuillien prolongeait sa prière, comme s'il n'eût pu s'arracher à ces lieux bénis, une vision passa soudain sous ses regards. Ravi en extase, il vit la petite ville naissante où Dieu l'appelait [1]. Une illustre épouse du Christ, autour de laquelle se pressait, comme de blanches colombes, un angélique essaim de jeunes vierges, embellissait ces lieux bénis. C'était la sainte veuve du grand Pepin de Landen, avec son admirable fille Gertrude et ses pieuses moniales, chantant les louanges du Seigneur dans un calme sanctuaire. La sainte accueillait avec empressement les moines irlandais et leur donnait un asile. Puis Feuillien se vit tout à coup enveloppé de l'horreur d'une sombre forêt. Des bras ennemis du Christ levaient sur lui un glaive

1. *Nam coelestis... visio*
Praedicit vitae seriem, caedemque futuram
Martyriique locum sed nec minus inde sepulcri.
Ph. Brasseur.

sacrilège. Sur le sol rougi de son sang, s'élevaient ensuite, ici, une chapelle solitaire, au milieu des eaux ; et non loin de là, une abbaye de moines aux vêtements blancs, dont un château-fort, résidence de nobles chevaliers et d'illustres descendants d'un saint roi, assurait le repos. Une gracieuse ville s'étendait tout auprès ; il la voyait, après de longs siècles, assister avec amertume à la ruine de son abbaye, et plus tard élever un temple magnifique, où se réfugiaient son nom et le souvenir de son martyre. Il vit enfin le lieu de sa sépulture et la gloire de son tombeau. « Fosses, cette ville si chérie de Dieu, dit un pieux historien, lui fut prédite pour le lieu, qui après lui avoir servi de demeure pendant la vie, dans les douceurs de la retraite, lui servirait d'une maison d'honneur et d'un lit de repos à son doux sommeil après sa mort. En effet, ce lieu lui est devenu depuis des siècles un temple de victoire et de triomphe, où il reçoit les hommages et les respects des peuples, où l'on chante sans cesse la gloire de ses trophées, et où il répand à longs traits les effets sublimes de sa protection toute céleste et les effusions de ses plus tendres amours. »

Au sortir de cette vision, les traits de Feuillien réflétaient une joie céleste et contenue. Lui aussi se réjouissait d'avoir été jugé digne de souffrir pour le nom de Jésus. Son frère et ses compagnons remarquèrent l'expression de contentement indicible qui illuminait sa figure et lui en demandèrent la cause. Il s'en ouvrit à eux : « Le Saint-Esprit m'a fait connaître, leur dit-il, en empruntant le langage de saint Paul, que des afflictions me sont préparées. Mais je ne crains rien de toutes ces choses ; et ma vie ne m'est pas plus précieuse que moi-même ; il me suffit que j'achève ma course, et que j'accom-

plisse le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus, qui est de prêcher l'Evangile de la grâce de Dieu. »

Ce fut dans ces sentiments qu'il s'éloigna avec ses religieux de la ville éternelle, et prit le chemin qui devait l'amener dans nos contrées. Tous n'aspiraient plus qu'au bonheur de revoir Fursy et ses frères du cloître.

CHAPITRE ONZIÈME

Comment Fursy avait fondé en Gaule les monastères de Lagny et de Péronne ; comment il mourut, et comment son tombeau fut glorieux.

> L'écrivain judicieux qui entreprendrait de transmettre à la postérité le récit de tous les miracles étonnants opérés par Fursy, n'aurait pas épuisé une si vaste matière, au terme de la plus extrême vieillesse, eût-il même commencé à écrire à la fleur de sa jeunesse. [1] *Vita S. Fursei.*

Lorsque Fursy aborda sur les rivages de la Gaule, l'âge d'or de la sainteté florissait dans les contrées soumises au sceptre des Mérovingiens. Sous la forte impulsion de l'irlandais Columban, les monastères s'y étaient multipliés. D'illustres évêques en étaient sortis et avaient propagé à leur tour ces foyers de vertus et de lumières. Les rois les avaient favorisés ; et leurs palais eux-mêmes avaient vu avec étonnement une merveilleuse émulation de sainteté s'emparer d'une foule de jeunes gens, dont les admirables vertus contrastaient trop souvent avec les débordements de leurs princes. C'est de l'école palatine qu'étaient sortis, après y avoir passé une pieuse

---

1. *Si cuncta ejus miraculorum prodigia aliquis sapiens memoriae vellet tradere et inciperet in ipsa juventutis flore, non deficeret tanta materia illi posito in decrepita aetate.* Vita s. Fursci.

jeunesse, saint Eloi, l'admirable évêque de Tournai et de Noyon, saint Ouen, évêque de Rouen, et son frère Adon, fondateur de Jouarre, saint Didier, évêque de Cahors, saint Faron, évêque de Meaux, saint Wandrille, fondateur de Fontenelle, saint Filibert, fondateur de Jumiège, saint Vincent Madelgaire, l'illustre fondateur des monastères d'Haumont et de Soignies ; et « tant d'autres personnages sans doute que l'histoire a oubliés, mériteraient, dit M. Vacandard, de figurer dans ce catalogue de saints courtisans qu'unissait le lien d'une surnaturelle amitié. »

La divine Providence destinait Fursy à contribuer avec éclat à cette merveilleuse éclosion de la sainteté dans les Gaules. Nous avons dit qu'à son arrivée en Gaule, où il débarqua à Quentowic, croit-on, dans le Ponthieu, Fursy avait été accueilli par Bercharius, duc de Laon, et par son ami, le comte Vincent Madelgaire, qui avait alors sa résidence à Cousobre, où venait de trépasser le noble père de son épouse, le comte Walbert. Le duc de Laon connaissait par le comte Madelgaire les admirables vertus de Fursy, son origine royale, ses célèbres visions. Il eût voulu s'attacher le saint, et il lui fit l'offre de ses biens pour y établir un monastère. Mais Fursy ne songeait en ce moment qu'à se rendre à Rome. Il remercia Bercharius de son offre généreuse et promit de venir le voir après son retour. Il ne se sépara ensuite du comte Madelgaire qu'après lui avoir donné quelques religieux pour le monastère d'Haumont, dont les bâtiments venaient d'être achevés.

Ses premiers pas sur le sol gaulois ne tardèrent pas à être marqués par les plus éclatants miracles. En remontant le cours de l'Authie, il arriva, à la tombée de la nuit, à un endroit nommé Maccrias,

aujourd'hui Mezerolles, dans le canton de Bernaville. C'était un des domaines du duc Haymon, seigneur de Maïocque, près du Crotoy. Ce Seigneur, descendant d'un des leudes qui avait fait la conquête de la Gaule avec Clovis, venait de perdre son fils unique. Ursimus, dans sa villa de Mézerolles ; toute sa maison retentissait de lamentations déchirantes. Accueilli par des sanglots, l'homme de Dieu se sentit vivement ému de tant de douleur ; il demanda à passer la nuit en prières près du cadavre du bien-aimé que l'on pleurait. Resté seul, il supplia pendant de longues heures Celui qui a eu compassion des pleurs de la veuve de Naïm. Le ciel ne résista pas à ses humbles implorations. Lorsque, au matin, les parents désolés pénétrèrent dans la chambre de leur fils, ils le trouvèrent plein de vie, bénissant et louant Dieu avec le saint thaumaturge. Le cortège des pleureurs et des pleureuses entourait déjà la demeure seigneuriale avec des flambeaux funèbres. A la vue du jeune Ursimus ressuscité, les chants de deuil se changèrent en hymnes d'allégresse et de reconnaissance. Tous glorifiaient Dieu qui est admirable dans ses saints. Haymon, ne sachant comment exprimer sa gratitude et son bonheur, voulut retenir Fursy ; il lui offrit son domaine de Mézerolles pour y établir à perpétuité une comunauté de moines, et joignit à cette donation les plus riches présents. Mais ces offres ne purent arrêter l'homme de Dieu, résolu de se rendre à Rome. Avec la douce éloquence qui coulait habituellement de ses lèvres, il fit connaître à ceux qui le suppliaient de rester au milieu d'eux, à quelle fin il avait entrepris son voyage, et leur annonça son intention de continuer de suite sa route. Le seigneur Haymon, se jetant alors à ses pieds, lui dit : Je vous en conjure, homme

de Dieu, si nous ne sommes pas dignes de vous posséder au milieu de nous, promettez-nous qu'au retour du voyage que vous allez continuer, sous la protection du Seigneur, vous nous honorerez, ne fût-ce qu'une fois, de votre présence ; où si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous passiez de la corruption de cette vie fragile à l'incorruptible gloire des cieux, et que moi, votre indigne serviteur, je vous survive, vous me fassiez au moins connaître de quelque manière votre passage à une vie meilleure. » L'homme de Dieu répondit : « Lorsque, à l'heure de votre repas du matin, vous verrez apparaître sur votre table trois flambeaux, comme pour le repas du soir, sachez que c'est l'heure de ma sortie de ce monde. » La nouvelle de la résurrection du jeune Ursimus rapidement propagée fit accourir à Mézerolles une foule considérable, amenant avec elle ses malades, ses infirmes. Tous imploraient à grands cris la bénédiction de Fursy et baisaient la trace de ses pas. Le saint guérit tous ceux qui souffraient et les engagea à remercier Dieu et à l'aimer ; puis, après avoir béni une dernière fois Haymon et sa famille et tous ceux qui l'entouraient, il les quitta pour reprendre la longue route qui conduisait les pèlerins au tombeau des apôtres [1].

Il dirigea ses pas vers Amiens. Arrivé à Authuille, il fit la rencontre d'un homme d'une extrême méchanceté et aux manières brutales. A l'aspect du saint, s'avançant paisiblement, la prière sur les lèvres, ce furieux, cédant à une impulsion diabolique, se jeta sur lui, lui arracha son manteau sans que Fursy opposât la moindre résistance, et alla même jusqu'à le frapper. Fier de son butin, il s'en vint,

1. *Vita s. Fursei*, ap. Boll.

en dansant, le porter à sa femme. Le châtiment divin ne se fit pas attendre. A peine eut-il jeté à sa femme le produit de sa rapine, que le démon s'empara de lui ainsi que de son épouse et de sa fille unique. Tous trois perdirent l'usage de la parole, et la jeune fille devint sourde et aveugle. L'homme de Dieu, instruit par l'Esprit-Saint de leur misérable situation, se dirigea vers leur demeure et y pénétra avec sa bonté ordinaire. Il les vit courant çà et là et se déchirant les vêtements. A ce spectacle, son cœur fut saisi de pitié. Ses genoux fléchirent, et ses larmes implorèrent le ciel. Le Seigneur ne tarda pas à exaucer son bon serviteur : il délivra les démoniaques de leur malheureux état ; il rendit la vue à la jeune fille, et leur ouvrit à tous les yeux de l'âme. Tous les trois tombèrent aux pieds de Fursy, et passèrent la nuit à écouter la parole de Dieu dont il leur exposa les divins enseignements. Au point du jour, ils eurent la joie de recevoir le saint baptême. Le saint reprit ensuite son chemin, ne respirant que la gloire de Dieu.

Il arriva ainsi dans le pays d'Arras. Le soleil descendait à l'horizon, lorsqu'il atteignit une grande métairie, à Grandcourt. La propriétaire de ce vaste domaine, dont la toilette luxueuse témoignait d'une large aisance, s'appelait Hermeflide. Fursy lui demanda un humble gîte pour la nuit, pour lui et ses compagnons ; mais d'une voix dédaigneuse et dure, elle lui enjoignit de s'éloigner. L'homme de Dieu se retira sans mot dire, mais sur l'heure même, le démon se mit à tourmenter cette femme inhospitalière ; plus le saint s'éloignait de sa demeure, plus le méchant esprit l'étranglait. Reconnaissant alors combien elle avait été coupable envers le Seigneur de toutes choses, en refusant l'hospitalité à ses ser-

viteurs, elle se mit à réclamer l'homme de Dieu d'une voix lamentable, et envoya ses sujets le supplier de revenir. Ceux-ci accoururent vers lui tout en larmes : « Serviteur de Dieu, lui dirent-ils, notre maîtresse vous demande ; venez la délivrer de celui qui la tourmente. Elle confesse que c'est pour avoir été dure envers vous qu'elle souffre de si grands maux. » Mais Fursy, qui n'ignorait pas d'ailleurs ce qui lui était survenu, refusa de retourner dans sa demeure. Toutefois, pris de pitié, ce bon père lui dépêcha un de ses disciples, à qui il remit son bâton de voyage, en lui disant de l'en toucher au nom de Jésus-Christ. A peine celui-ci eut-il rempli sa mission, que le démon, saisi d'effroi, sortit du corps de la malheureuse qui fut guérie. Elle accourut trouver le saint, et se prosternant à ses pieds, elle voua, dans sa reconnaissance, sa personne et ses biens au service de Notre-Seigneur. Elle vécut de longues années encore dans la pratique de la charité chrétienne. « O mes frères bien-aimés, écrit le narrateur de ce fait, qu'ils furent manifestes et précieux devant Dieu les mérites de notre saint ! Ce n'est pas seulement par ses mains que la vertu de son pouvoir éclatait; il suffisait que le bâton sur lequel il s'appuyait ordinairement touchât les infirmes pour qu'aussitôt ils fussent guéris. » La liturgie nous a transmis le souvenir de ce fait dans l'hymne des secondes vêpres de la fête du saint, au 16 Janvier. *Furorem matronae ditis expellit per baculum.* Une tradition locale ajoute qu'après avoir été rebuté par la riche matrone et s'être éloigné, le saint, fatigué du chemin et mourant de soif, ficha en terre son bâton, et en fit jaillir une source d'eau vive qui porte encore aujourd'hui son nom. C'est là que les serviteurs d'Hermeflide le rejoignirent.

Or le bruit de ces merveilles se répandait à travers la Gaule. Il parvint jusqu'aux oreilles du jeune roi des Francs, Clovis II[1], et de son maire du palais, Archambaud, appelé aussi Erchinoald. Clovis envoya des messagers à la recherche de Fursy, avec ordre de le lui amener, en l'entourant des égards dus à sa sainteté et à l'illustration de son rang. Il le reçut dans son palais, à Paris, avec les plus grands honneurs, et le garda quelques jours auprès de lui pour jouir de ses entretiens. Le saint lui parla de la grandeur de la dignité royale ; il lui fit voir à quelles magnifiques récompenses pouvait s'attendre, dans le palais des cieux, le roi fidèle à remplir ses devoirs envers ses sujets ; et d'autre part, les châtiments préparés dans les enfers par les horribles ministres des vengeances du Seigneur à celui qui méprise ses commandements. « Plus le rang occupé est élevé, lui dit-il, plus celui qui en est précipité tombe profondément dans l'abîme éternel. Ces paroles, ajouta-t-il, ne s'adressent pas seulement aux rois, mais plus encore à tous ceux qui, élevés en dignité dans l'Eglise de Dieu, étouffent la moisson du Christ, au lieu d'en être les ouvriers, et détruisent la vigne qui leur avait été confiée. » C'est par ces paroles et autres semblables, dans lesquelles on croit entendre frémir encore l'âme qui avait entrevu les mystères de l'autre vie, que l'homme de Dieu s'efforçait d'exhorter son royal interlocuteur à l'accomplissement de tous ses devoirs. Celui-ci prenait plaisir à ces entretiens, et par là Fursy acquit un grand crédit sur son esprit.

Le nouveau maire du palais, Archambaud[2], frappé

---

1. Clovis II, né en 630, roi en 638, marié à sainte Bathilde, en 649.

2. Maire du palais en 640. *De Archenaldo, variae senten-*

du mérite et de la sainteté du noble moine irlandais, sollicita la faveur de le recevoir dans son château de Péronne, qu'il avait eu récemment du roi Clovis II, avec le titre de comte ; il le supplia de baptiser et de tenir sur les fonts le fils que son épouse Leutsinda venait de lui donner. Le roi, qui consentit à ce que Fursy se rendit au désir de son maire, y mit pour condition qu'il ne tardât pas à revenir auprès de lui. Il lui exprima en même temps son vœu de le voir s'établir dans ses Etats, en ajoutant que s'il rencontrait dans son royaume quelque emplacement qui lui plut, il y établit de suite un monastère et remît à plus tard son pèlerinage à Rome.

Fursy prit donc avec Archambaud le chemin de Péronne. Sa renommée l'y avait devancé ; de grandes démonstrations de joie accueillirent son arrivée. Or il y avait, dans les prisons de la ville, six malheureux — vingt-six, dit le manuscrit de Corbie — qui gémissaient dans les fers. A travers leurs barreaux, ils entendirent les rumeurs joyeuses de la foule et, ayant appris la venue du saint et le baptême du fils d'Archambaud [1], ils se mirent à crier sur le passage du cortège : Priez pour nous, serviteur de Dieu ; pitié au nom du Tout-Puissant que vous aimez ; vous êtes bon, que votre arrivée soit notre salut. » Leurs cris suppliants émurent de compassion l'homme de Dieu : l'occasion lui parut propice pour implorer leur délivrance, mais il ne réussit pas à l'obtenir. Archambaud, qui sans doute ne croyait pas pouvoir user d'indulgence, resta inexorable.

---

tiae forsan quia in aliis locis se pium praestitit, et in aliis avarum. Boll.

1. On croit que cet enfant est Leudèse, qui fut maire du palais sous Thierry I. J. Corblet, *Hagiographie d'Amiens*.

Cependant on était entré dans la salle du festin, où le maire du palais avait réuni de nombreux convives. Fursy, qui avait vu sa demande rejetée par Archambaud, avait eu recours à l'arme divine de la prière et s'était tourné vers Celui qui « relève ceux qui sont brisés et délivre les captifs. » Il attendait que le Seigneur opérât ses merveilles. Dieu ne tarda pas à exaucer sa confiante supplication. Fursy avait dit qu'il ne prendrait part au repas que lorsqu'il verrait les prisonniers délivrés. Tout à coup, tandis que les convives se livraient joyeusement aux plaisirs de la table et aux charmes de la conversation, on voit apparaître, dans la salle du festin, les prisonniers rendus à la liberté par la puissance céleste. Les traces cruelles de leurs liens étaient disparues ; ils glorifiaient à haute voix le Rédempteur du genre humain qui, touché des prières de son serviteur, les avait délivrés. Archambaud demeure stupéfait et peut à peine en croire ses yeux. A la vue de ce prodige, il regrette sa sévérité, et tombe aux genoux du bienheureux à qui il demande avec larmes de lui pardonner. Tous glorifient Dieu et se réjouissent de posséder au milieu d'eux un homme qui opère de tels prodiges pour venir en aide aux malheureux.

Au bruit de ces merveilles, on accourut de toutes parts avec des malades, des infirmes. Fursy leur donna à tous sa bénédiction, et tous s'en retournèrent guéris.

Il y avait alors, dans le palais d'Archambaud, une jeune esclave d'origine anglo-saxonne et de noble race ; elle avait été arrachée aux rivages de sa patrie par des pirates et vendue à vil prix sur les côtes de la Gaule. Elle s'appelait Bathilde. Certains récits la disent petite fille d'Ethelbert, premier roi chrétien des Anglo-Saxons. Le Seigneur qui tire le pauvre

de sa misère pour le placer parmi les princes mêmes de son peuple, allait tirer Bathilde de l'état de sujétion où elle avait été réduite, pour la faire monter sur le trône et ceindre la couronne qu'avait portée sainte Clothilde, et qu'elle devait illustrer à son tour. L'éducation chrétienne, qu'elle avait reçue dans sa patrie, en avait fait comme une perle agréable et précieuse aux yeux de Dieu. Ses aimables qualités, la distinction de ses manières, la candeur de ses jeunes années lui prêtaient un charme incomparable. Douce dans ses rapports, irréprochable dans toute sa conduite, d'une pureté angélique unie à une rare prudence, elle était remplie d'amabilité et de charité pour tous. Ses discours étaient pleins de noblesse et de modestie, ses actions réglées avec sagesse. Elle était de taille svelte, d'une beauté remarquable. Le contentement se lisait sur ses traits, la gravité dans son maintien. Elle plut à son maître; il la choisit entre toutes ses compagnes pour remplir à sa table l'office envié d'échanson, qui la rendait l'égale des premiers officiers du palais. Cette charge était alors, en effet, des plus élevées; de jeunes nobles la remplissaient à la cour[1]. Bathilde s'en acquitta avec beaucoup de dignité. Loin de s'en enorgueillir, elle n'en devint que plus humble, et plus que jamais pleine de prévénance pour toutes ses compagnes et de déférence pour les plus âgées. Cette manière d'agir lui avait acquis d'universelles sympathies, et sa louange était sur toutes les lèvres, lorsque l'épouse d'Archambaud vint à mourir. Après que les jours de deuil furent passés, le maire du palais, frappé

1. Saint Didier de Cahors, saint Germer, saint Hermeland méritèrent, dit Ozanam, par leurs progrès dans les lettres, la faveur qui les appela aux charges d'échanson, de trésorier...

des vertus et des qualités de Bathilde, songea à la prendre pour épouse. Mais à peine la jeune vierge eut-elle compris clairement son dessein, qu'elle disparut et alla se cacher avec soin à tous les regards. Elle avait résolu, l'héroïque jeune fille, de vivre dans l'humilité de la sujétion où elle se trouvait ; et elle fuyait l'honneur de devenir l'épouse du premier dignitaire de la monarchie, afin de mériter l'union complète de son âme avec le divin Epoux des vierges. En vain Archambaud ordonna partout des recherches. La divine Providence permit que Bathilde y échappât. Ce ne fut que lorsque son maître, convaincu de l'inutilité de ses perquisitions, eut épousé Leutsinda, qu'elle reparut et vint reprendre ses fonctions. Elle continua à être entourée du respect d'Archambaud et de l'affection de ses compagnes. Elle était là, lorsque Fursy vint baptiser le fils que Dieu avait donné à Leutsinda [1]. L'histoire se tait sur l'entrevue de ces deux grandes âmes, mais il n'est pas difficile de se représenter avec quelle angélique piété Bathilde ouvrit son âme à l'homme de Dieu et implora ses bénédictions et ses conseils. Elle appartenait à une race que Fursy avait évangélisée, et à laquelle il avait consacré une grande partie de sa vie. Elle ne put lui cacher le sang noble dont elle était issue et les trésors de grâce renfermés dans son cœur. Qui sait même si Fursy ne reconnut pas en elle une parente de son illustre ami, le roi Anna d'Est-Anglie ? Lorsque plus tard Bathilde, après avoir régné sur la Gaule, se retira dans le monastère de Chelles, l'histoire nous dit que la veuve du roi

1. *Sed et illud procul dubio agebatur divina Providentia, ut Princeps eamdem tunc quaesitam minime inveniret, quatenus ad conjugium sibi aliam sociaret. (Leutsinda, ut habetur in vita s. Fursei.)*... Vita s. Bathildis, ap Boll,

Anna vint s'y mettre sous sa direction. Quoiqu'il en soit, quand on sait que Fursy fut le conseiller aimé du roi Clovis II, jusqu'au jour où le jeune monarque donna sa main à Bathilde, on est assez porté à croire que Fursy fut l'instrument dont Dieu se servit pour révéler le secret de la noble origine de l'humble esclave d'Archambaud. Lorsque peu de temps après (649), le roi Clovis II, que l'histoire de cette jeune étrangère avait intéressé, et que l'éclat de ses qualités et de ses vertus avait rempli d'admiration, conçut la pensée de l'asseoir à ses côtés sur le trône, il savait qu'il unissait le sang glorieux dont il était issu au sang illustre des princes anglo-saxons.

Fursy ne resta que peu de jours à Péronne. Pendant le court séjour qu'il y fit, il aimait, dit la tradition, à aller prier dans une chapelle située sur le Mont-des Cygnes [1] ; il y laissa, en présent, avant son départ, des reliques de saint Patrice, de saint Beoan et de saint Meldan, qu'il avait apportées avec lui d'Irlande. Lorsqu'il reprit le chemin de Paris, Archambaud, sur l'ordre du roi, le fit accompagner de trois de ses officiers, hommes de grande sagacité, avec mission de chercher, selon le vœu de Clovis II, un emplacement qui conviendrait au saint, et qui lui serait concédé à perpétuité. Fursy fit donc route avec eux. Après avoir parcouru de nombreux domaines, ils arrivèrent auprès d'une colline qui portait le nom de Lagny. Là, s'était trouvée autrefois, croit-on, une villa romaine. Ils s'y s'arrêtèrent. Un air pur et sain se respirait en ce lieu. Des forêts aux fourrés épais entouraient une vaste clairière, qu'é-

1. Le mont des Cygnes, qui avoisinait la demeure d'Hercinoald (Archambaud), était ainsi nommé parce qu'il servait de refuge aux cygnes qui peuplaient les marais et auxquels on faisait fréquemment la chasse. (J. Corblet.)

gayaient, ici, de vieux ceps de vignes, là, de gras pâturages et des arbres fruitiers, partout l'aspect séduisant de terres fertiles. Une rivière poissonneuse, la Marne, y coulait à pleins bords entre des tapis de verdure. Ce lieu, borné de toutes parts par de profondes solitudes, avait tous les charmes de l'oasis du désert. Il plut à Fursy, qui le parcourait du regard, debout sur le penchant de la montagne. Il y enfonça son bâton comme pour en prendre possession ; et voilà qu'aussitôt, présage sans doute des faveurs nombreuses et des miracles que Dieu voulait accorder en ces lieux par la main de son serviteur, on vit sourdre [1], aux pieds du saint, une fontaine dont les eaux abondantes n'ont cessé de couler jusqu'à nos jours, et ont maintes fois servi de remède merveilleux à une foule de malades. Sur ces entrefaites, Fursy vit venir à lui deux malheureux possédés. Il en eut pitié ; et faisant sur eux le signe de la croix, il en chassa le démon, et leur rendit la grâce du salut.

Témoins de ces prodiges et d'autres encore, ceux qui l'avaient accompagné en répandirent partout le bruit. Dès qu'Archambaud en eut connaissance, il rendit grâces à Dieu de lui avoir amené un tel thaumaturge. Il vint le trouver et lui dit : « Je remercie le Seigneur de vous avoir conduit dans ce séjour digne de vous. Hâtez-vous d'y construire un monastère. Pour moi, j'irai préparer à Péronne, sur le Mont-Saint-Quentin, un lieu où j'espère reposer un jour dans la tombe, si Dieu le veut bien, et où je

1. Un article de la *Revue historique* attribue à saint Fursy le talent de découvrir les sources ; mais ce talent ne suffit à expliquer comment il lui suffisait de planter son bâton de pèlerin quelque part pour y faire jaillir une source, ni surtout comment l'eau de ces fontaines guérissait les malades.

vais bâtir un monastère pour vous le donner aussi, si vous le trouvez agréable. »

Fursy le remercia ; animé d'une sainte ardeur, il se mit de suite à jeter les fondements de l'abbaye de Lagny et à travailler de ses mains à sa construction. Pendant qu'il était occupé à ces travaux, il eut la joie de voir arriver plusieurs moines irlandais qu'il avait eu jadis sous sa direction. A leur tête se trouvait saint Emilien. Avec leur aide, le monastère de Lagny ne tarda pas à s'élever rapidement. Trois chapelles furent construites : l'une était dédiée au divin Sauveur, l'autre au bienheureux Pierre, la troisième à saint Blaise [1]. Celle-ci fut dédiée dans la suite à saint Fursy, et devint célèbre par le nombre et la grandeur des miracles « qui s'y sont opérés jusqu'à nos jours, dit un ancien historien, et par les faveurs sans nombre qu'on y obtient, soit pour le corps, soit pour l'âme ».

Fursy avait enrichi la chapelle du divin Sauveur de précieuses reliques qui lui avaient été apportées de Jérusalem [2]. Dieu se plut à jeter un manteau de gloire sur le monastère naissant de Lagny par les nombreux miracles qu'il accorda aux mérites de ces reliques et aux prières de son très fidèle serviteur. Les éminentes vertus que l'on vit resplendir en Fursy, avec un éclat toujours croissant, achevèrent de donner à ce pieux séjour un grand renom, et y attirèrent beaucoup d'âmes d'élite. Le saint les accueillait d'un cœur joyeux et s'efforçait de les affermir dans le service de Notre Seigneur Jésus-Christ. Par-

1. Ces trois chapelles ont été transformées plus tard en églises paroissiales.

2. *De Jerosolymitanis partibus allata, Latiniaco coenobio sub firmissimo munimine posuerat : quorum meritis usque in hodiernam diem multis virtutum signis...* Vita s. Fursei.

mi ceux qui vécurent sous sa houlette abbatiale, on cite plusieurs saints que l'Eglise a placés sur ses autels, saint Mauguille, saint Momble, saint Eloque, saint Herbert [2]. Frappé de son mérite, disent certains auteurs, l'évêque de Paris, Audobert, voulut l'associer à l'administration de son diocèse, en qualité de chorévêque. Le monastère de Lagny, situé à six petites lieues de l'antique Lutèce, était devenu un des plus beaux fleurons de son diocèse. Il aimait à s'y rendre pour s'entretenir avec l'homme de Dieu, et s'édifier au spectacle de ses vertus.

Le moment arriva enfin pour Fursy où il put entreprendre son pèlerinage à Rome et aller implorer sur ses travaux la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ. Il confia le gouvernement de Lagny au bienheureux Emilien, et partit en compagnie de quelques moines. Nous avons suivi Feuillien dans son voyage à la Ville éternelle. L'auteur de la vie de Fursy, nous dit que celui-ci allait plein de joie d'une église à l'autre, dans les cités qu'il rencontrait sur son passage ; il y priait pour la conversion du monde, et c'est ainsi qu'il arriva au terme de son pèlerinage comme à la montagne du salut. A l'aspect de la Ville éternelle et des monuments chrétiens qui couronnaient ses fameuses collines, il s'écria transporté de joie : « O Rome, exaltée par les triomphes des Apôtres, parée du sang des martyrs comme d'un diadème de roses, éblouissante de la blancheur des lys de tes confesseurs, réjouie par le ravissant aspect des palmes de tes vierges, affermie par leurs mérites, enrichie par les dépouilles sacrées de tant de saints,

---

1. *Praedictum Latiniacensem locum per hunc suum fidelissimum famulum Omnipotens Deus mirabili decoravit corona,... multa probabilium virorum honestavit numerositate...* Vita s. Fursei.

à toi l'hommage de notre vénération. Que jamais ne défaille ton autorité, glorifiée jusqu'à ce jour par la suprématie et la sagesse de tes pontifes vénérés, et par laquelle le corps du Christ, c'est-à-dire l'Eglise, notre mère bien-aimée, demeure inébranlable. »

En parlant ainsi, Fursy était tombé à genoux. Il mit ensuite une sainte hâte à gagner les degrés de la basilique de Saint-Pierre. Là, il distribua aux pauvres, qui se trouvaient à la porte du temple, le peu d'argent qui lui restait ; puis, pénétrant sous les saints lambris, il se prosterna sur le pavement de marbre qu'il arrosa de ses larmes. Des sentiments de profonde vénération, de confiance, de pieuse joie, le conduisirent au tombeau du Prince des Apôtres. Il y pria longtemps pour lui-même et pour le salut du monde entier. Il parcourut ensuite toutes les églises de la Ville éternelle, et passa ainsi de nombreux jours à répandre ses implorations au pied des autels pour les péchés du peuple. Accueilli avec faveur par le bienheureux pape Martin I, à qui il apportait sans doute avec ses hommages de profonde vénération, les hommages de filial respect de Clovis II, le jeune roi des Francs, il reçut du saint Pontife, pour lui-même et pour ses compagnons, la bénédiction de l'absolution ; il eut ensuite plusieurs fois la faveur de jouir de ses entretiens et de recevoir ses conseils [1].

Cependant sa sollicitude pour le troupeau qui lui avait été confié le rappelait en Gaule. Il en reprit le chemin. Son retour fit briller, en divers royaumes, l'éclat merveilleux de ses vertus [2]. « Comment eut-il été possible, dit un pieux écrivain, de cacher sous

1. *Vita s. Fursei*, Boll.
2. *Ineffabilibus virtutum prodigiis per diversa terrarum regna dilatatis.*

le boisseau cet astre du Seigneur d'une lumière si brillante et si vive ? » Comme il atteignait l'Austrasie, le bruit de son arrivée se répandit comme une rumeur joyeuse et parvint aux oreilles du roi Sigebert II. Ce pieux monarque, dans la crainte que Fursy ne cherchât à passer inaperçu et à se dérober à son attente, envoya à sa rencontre ses plus fins explorateurs. Lorsqu'il eut appris qu'il s'approchait, il se rendit avec empressement au devant de lui, suivi d'un grand concours de peuple. A peine fut-il en sa présence, qu'il se prosterna à ses pieds et implora sa bénédiction. Après l'avoir reçue, le bon roi se leva et conduisit l'homme de Dieu à son palais, avec toutes les marques du plus profond respect. Il voulut ensuite lui offrir les plus riches présents et des charges honorifiques, mais il ne put les lui faire accepter. Il le vit s'éloigner à regret, après avoir recommandé à ses prières sa personne et son royaume [1].

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis que Fursy, quittant les rivages de l'Angleterre, avait abordé sur les côtes de la Gaule. Maintenant qu'il avait accompli son pèlerinage à Rome, il songeait, à peine remis de ses fatigues, à faire voile vers l'Est-Anglie pour y revoir ses frères, qu'il croyait encore au monastère de Cnobheresburg, et accomplir la promesse qu'il avait faite au roi Anna. Il mit à la tête du monastère de Lagny le bienheureux Eloque. Le roi Clovis II venait de s'unir à la pieuse Bathilde. En apprenant le départ de Fursy, il voulut l'accompagner pendant quelque temps avec son maire Archambaud ; il ne s'en sépara enfin qu'avec un vif regret. Quelques religieux avaient suivi l'hom-

1. *Vita s. Fursei*, Boll.

me de Dieu. Ils arrivèrent ainsi dans le domaine de Mezerolles, que le seigneur Hayman avait autrefois offert à Fursy, lorsque celui-ci eut ressuscité son fils. Là, le saint tomba malade et fut de nouveau favorisé d'une vision céleste [1]. Il ne devait plus se relever. L'austérité de sa vie, ses travaux apostoliques, et en dernier lieu, les fatigues de son voyage à Rome avaient usé sa santé. Sur le lit où il dut s'étendre, il reçut à plusieurs reprises la visite de nobles seigneurs et du roi lui-même [2]. Sentant ses forces diminuer de jour en jour, il voulut laisser au roi Clovis II, un témoignage de sa religieuse affection : de sa main affaiblie, il écrivit une admirable instruction, que les recherches du savant cardinal Maï ont découverte dans les archives du Vatican. Ce fut le testament de son cœur pour celui qu'il nomme son doux fils, pour ce jeune roi qu'il avait vu avec joie s'unir à la pieuse et intelligente Bathilde, mais qu'il voyait aussi, à cause de sa jeunesse et des folies de la cour, exposé aux plus grands dangers, et qu'il voulait appeler à « réaliser l'idéal d'une royauté religieuse et biblique [3] », avec l'aide de sa sainte épouse. Cette sage exhortation, que nous croyons l'œuvre de saint Fursy, a été attribuée par D. Pitra à saint Eloi ou à saint Ouen Mais, comme le fait remarquer M. l'abbé Vacandard [4], « l'examen du texte allégué dénote une ignorance de la généalogie des rois mérovingiens dont on ne saurait, ce nous semble, rendre responsable l'évêque de Rouen, nourri au palais de Clotaire II et de Dagobert I[er], ni par

1. *Angelica perfruitus visione.*
2. *Ibique diu jacens, virorum nobilium, et ipsius reverentissimi Regis visitatione frequentatus.* Vita s. Fursei.
3. Ozanam, *Civilisation chrétienne.*
4. Vacandart, *Vie de saint Ouen*, page 251.

conséquent saint Eloi ». De la part d'un étranger, comme saint Fursy, au contraire, cette ignorance s'explique. Ainsi s'explique aussi l'éloge sans restriction qu'il fait de Childebert et de Clotaire. L'examen du contexte semble d'ailleurs justifier notre sentiment. On y reconnait un ami d'Archambaud, plein d'estime pour le maire du palais, comme l'était Fursy[1]. Il recommande à Clovis d'écouter et d'aimer notamment celui qui, après lui, gouverne son palais. Il lui dit de conserver fidèlement l'amour qu'il porte à sa jeune épouse[2]. On y entend aussi l'accent de l'homme à qui ses visions de l'éternité ne cessent de rappeler les terreurs du jugement dernier[3]. Enfin c'est, épuisé par la maladie, qu'il a fait un effort qui dépassait ses forces, pour écrire ces lignes que son amour pour tous les Francs lui a inspirées[4].

Voici les principaux passages de cette instruction. Assurément, dit Ozanam, on ne peut s'empêcher d'écouter avec émotion le prêtre inconnu qui tenait ce langage[5] : « J'avertis votre sublimité, très noble roi, d'accueillir avec indulgence ce que j'ai la présomption d'écrire. Vous devez donc premièrement, ô roi très pieux, repasser fréquemment les saintes Ecritures, pour y apprendre l'histoire des anciens rois qui furent agréables au Seigneur, persuadé qu'en suivant leurs traces vous obtiendrez une gloire durable dans le royaume présent, et de plus une éter-

1. *Oportet te ut sacerdotes audias, et consiliarios seniores diligas, simulque et illum qui post te palatium tuum regit.*

2. *Tu vero conserva unius tori castitatem.*

3. *Cogita diem novissimum...*

4. *Haec autem paucissima verba supra vires meas scripsi, coactus amore Francorum omnium.*

5. Nous suivons la traduction d'Ozanam dans les passages qu'il a traduits.

nelle vie. Les rois dont nous parlons prêtèrent un cœur attentif aux avertissements des prophètes. C'est pourquoi, très glorieux souverain, il faut maintenant que vous écoutiez aussi les évêques, et que vous aimiez les seigneurs vos conseillers, et notamment celui qui, après vous, gouverne votre palais, et que vous suiviez exactement leurs avis. Mais n'accueillez qu'avec circonspection les paroles des jeunes gens qui vous entourent ; et quand vous conversez avec les sages, ou que vous avez d'utiles entretiens avec vos officiers, faites taire les jongleurs et les bouffons. Mieux vaut déposer au fond de votre cœur la sagesse, que d'écouter des gens qui n'ont que des propos futiles et insensés.

Ce que j'ose écrire avec ma simplicité de langage, que la pénétration de Votre Majesté le médite avec un cœur pieux, en demandant le secours de sa grâce à Dieu qui, au témoignage de l'Ecriture, donne libéralement à ceux qui l'invoquent avec confiance, et ne reproche pas ses dons.

Clovis, l'auteur de votre race, eut trois fils, Childebert, Clotaire et Clodomir. Dans Childebert, la sagesse et la condescendance furent poussées à ce point, qu'il aima d'un amour paternel non seulement les anciens, mais aussit les jeunes ; et quiconque prononce encore son nom, prêtre ou laïque, lève les mains au ciel en recommandant son âme, d'autant qu'il fut toujours généreux et prodigue de largesses pour les églises des saints et pour ses compagnons de guerre. Clotaire l'ancien, qui eut cinq fils, et de la lignée duquel vous descendez, fut puissant en paroles ; il conquit la terre, il gouverna les fidèles. Telle était sa bénignité selon Dieu, que non seulement il paraissait juste dans ses œuvres, mais qu'il vivait comme un pontife dans le siècle : il donna des

lois aux Francs, et bâtit des églises. Vous donc, mon très doux Seigneur, puisque vos pères ont eu tant de sagesse et de doctrine, conduisez-vous en toutes choses comme il convient à un roi. Que jamais la colère ne soit maîtresse de votre âme ; et si quelque chose est arrivé qui émeuve votre cœur, qu'il se hâte de s'ouvrir à la paix.

En tout temps, ô roi très illustre des Francs et mon doux fils, aimez Dieu, craignez-le ; croyez-le toujours présent, quoique invisible aux regards humains, et adorez-le religieusement ; aimez-le d'autant qu'il vous comblera de plus d'honneur ; et priez-le humblement, chaque jour, qu'il vous donne la sagesse de gouverner le royaume que vous avez reçu de lui ; aussi longtemps qu'il lui plaira que vous régniez, ne cessez de désirer lui plaire, parce que *toute grâce exellente et tout don parfait vient d'en-haut, et descend du Père des lumières ; l'homme*, en effet, *ne peut rien recevoir s'il ne lui a été donné du ciel*. C'est pourquoi les biens et la souveraineté que Dieu donne aux hommes, doivent être rapportés à l'auteur du bienfait.

Sachez que vous êtes le ministre de Dieu, établi par lui pour que tous ceux qui font le bien trouvent en vous une aide propice, et pour que les méchants, voyant en vous le vengeur inexorable du mal, tremblent avant de le commettre. Le cœur plein de la crainte du Seigneur, méditez attentivement comment vous devez être le serviteur de Dieu dans toutes les actions de votre vie, afin que votre règne sur vos sujets soit long et heureux. Avant tout et plus que tout évitez les conseils des méchants et les acceptions de personnes. Ne faites rien sans avoir pris conseil des bons, mais en conservant à chacun l'honneur qui lui est dû. Estimez chacun d'après sa

fidélité à ses devoirs. Voyez à ne pas aimer celui que Dieu hait, c'est-à-dire, qui méprise ses commandements ; et ne haïssez point celui que Dieu aime, c'est-à-dire, qui garde sa loi. Ne chérissez pas les flatteurs, mais aimez celui qui vous dira la vérité. Honorez les évêques, louez ceux qui craignent Dieu ; aimez la vérité, et qu'elle soit votre guide. Apaisez avec douceur les plaintes du peuple, et ne craignez pas de réprimander les mauvais juges. Avec l'aide de Dieu, régnez sur tous de telle sorte que ceux qui, dans tous les rangs de la société, sont mauvais, redoutent l'autorité royale, la loi et la justice ; que les bons, de leur côté, se louent de votre appui et de votre miséricorde, que tous rendent hommage à la justice de vos arrêts. Pour vous, gardez à votre épouse la foi conjugale. Prononcez avec sagesse, interrogez avec prudence ; n'ayez pas honte de demander ce que vous ne savez pas. Que votre intention soit toujours droite, votre parole inviolable. Sachez que personne ne peut être fidèle à un roi dont la parole est changeante. Gouvernez les descendants des Francs, non pas avec la dureté d'un tyran, mais avec l'affection d'un père. Pensez à votre dernier jour, pour ne pas en arriver à pécher sans crainte.

Ce peu de mots que je viens d'écrire excédait de beaucoup mes forces; c'est l'amour de tous les Francs qui me l'a dicté. Sachez que si les conseils contenus dans cet écrit sont suivis sous votre gouvernement, Celui-là daignera augmenter le nombre de vos années et la durée de votre règne, qui a prolongé de quinze ans la vie du roi Ézéchias [1]. Je demande hum-

1. La reconnaissance avait dicté à Fursy cette admirable lettre où il semble éclairé de l'esprit prophétique. Clovis II ne tarda pas à oublier les recommandations du Saint ; mais il voulut aller reposer après sa mort auprès de son saint ami.

blement au Seigneur le salut éternel pour vous et pour les vôtres, ô roi très aimé ».

A la suite de cette lettre, Fursy sentit s'épuiser les forces que son cœur lui avait redonnées ; et peu de temps après, il prit la voie de toute chair, et passa de cette terre au royaume céleste, après la réception vivifiante du Corps et du Sang de Jésus-Christ.

Le glorieux saint n'oublia pas la promesse qu'il avait faite au duc Haymon, lorsqu'il s'en était éloigné. Au moment où celui-ci se mettait à table pour le repas du matin, il vit soudain Fursy lui apparaître entouré de deux diacres : ils déposèrent sur la table « trois cierges ardans et resplendisans de grande clarté » [1], puis tout s'évanouit. Stupéfait, Haymon demande à ceux qui l'entourent s'ils ont vu la glorieuse apparition de l'homme de Dieu. Aucun d'entre eux ne l'avait vue. « Je viens, leur dit-il, de voir debout devant moi le saint moine qui a ressuscité mon fils et accompli tant de merveilles sous nos yeux. Il était au milieu de deux diacres ; ils placèrent sur la table trois chandeliers allumés jetant un vif éclat, et disparurent [2]. Il m'avait promis que par ce signe il m'annoncerait son trépas. Je sais maintenant qu'il a quitté son corps ; hâtons-nous d'aller l'ensevelir. » Aussitôt le clergé est convoqué, la maison du duc s'empresse, un essaim de vierges est rassemblé, des chars sont attelés, et le cortège muni de flambeaux et d'encensoirs s'avance, au trot rapide des chevaux, pour aller ensevelir le saint. Arrivés à Mézerolles, ils disposent autour du cadavre leurs cassolettes où brûlent des aromates,

1. Manuscrit de Mielot à Péronne.

2. C'est en souvenir de ce fait, dit Desmay, que l'on voit trois candélabres sur l'autel de s. Fursy. Jadis trois cierges y étaient constamment allumés.

et lui font une garde d'honneur au milieu des nuages de parfums, et au bruit des hymnes et des cantiques [1].

Pendant que le duc Haymon s'apprête à garder dans ses domaines le corps du saint, Archambaud qui l'apprend, part aussitôt pour revendiquer ces précieuses dépouilles, prêt à recourir aux armes, s'il le faut. On était à la première veille de la nuit. Il court à toute bride avec ses guerriers aux bords de l'Authie, vers l'endroit où reposaient les restes vénérés qu'il convoitait comme une gemme incomparable. Il y trouve le duc Haymon disposé à défendre contre toute attaque la possession du trésor qu'il gardait. « Rends-moi mon moine, lui crie Archambaud ; c'est lui qui, à la demande du roi, a baptisé mon fils, et c'est la volonté du roi que je lui ramène sa dépouille mortelle. Si tu refuses, demain j'en appelle entre toi et moi au jugement de Dieu. » Haymon lui répond : « C'est moi que le Roi des cieux a amené le premier auprès de la couche funèbre de celui qui a ressuscité mon fils. Ressusciter, n'est-ce pas une œuvre plus grande que baptiser ? Il est manifeste que le saint a choisi ce lieu pour s'en aller d'ici-bas au royaume céleste, et comme j'en étais éloigné, il est venu lui-même, selon sa promesse, m'annoncer son trépas. Au surplus, il est indigne qu'en présence de celui qui guérissait les malades, nous usions de notre santé pour nous couvrir de blessures, et que devant celui qui ressuscitait les morts, on s'entretue. Je propose au maire du palais d'atteler demain deux jeunes taureaux, qui n'ont pas encore porté le joug, au char qui doit emporter la bière du saint, et de les lais-

1. *Vita s. Fursei.*

ser se diriger où ils voudront, à la garde de Dieu. Les vénérables reliques appartiendront à celui sur les terres duquel les taureaux conduiront leur précieux fardeau. » Ce projet plut à Archambaud : « Tu as bien parlé, dit-il. Qu'il soit fait selon que tu le proposes. » Le différend apaisé, ils résolurent de veiller tous deux le corps du bienheureux [1].

Or il arriva que pendant qu'à la lueur des torches, on s'empressait de préparer le char funèbre, et que chacun devisait des événements, une jeune fille, aveugle de naissance, connue de toute la population environnante, vint se prosterner au pied du cadavre de l'homme de Dieu. A peine eût-elle touché le drap mortuaire qui le recouvrait, que ses yeux s'ouvrirent à la lumière. O alors, quels transports d'allégresse on vit éclater ! Celle qui était arrivée en tâtonnant, sautait maintenant de bonheur, à la vue de tous ; elle allait et venait : ses pas étaient rapides et assurés ; elle louait et glorifiait Dieu ; puis s'agenouillant au pied des restes sacrés du saint, elle s'écria : « O bienheureux Fursy, qui avez pris votre vol vers le royaume du Christ, après avoir toujours marché sur les traces des saints, ô Fursy, vous voilà au sein de l'éternel printemps, au milieu des chœurs des bienheureux ! Ame toute sainte, déjà vous avez entendu le Seigneur vous dire : Entrez dans la joie de votre Dieu ; vous avez combattu le bon combat, et voilà pourquoi vous vous réjouirez éternellement avec les anges. » Les sentiments d'admiration et de reconnaissance de la jeune miraculée avaient passé dans les cœurs des spectateurs. Les guerriers d'Archambaud et les guerriers du seigneur Haymon jettent leurs armes à leurs pieds ; tous se prosternent

---

1. *Vita s. Fursei.*

en prières devant les bienheureux restes de Fursy, et rendent d'insignes actions de grâces au Roi des cieux qui s'est plu à magnifier son serviteur [1].

Le matin venu, on fait comme il avait été convenu. On attelle les deux taureaux au char qui doit emporter la dépouille du saint, et on les laisse choisir à leur guise entre les deux routes inconnues devant lesquelles on les a placés. Tous les cœurs sont en suspens. L'aiguillon a pressé les bœufs. Les fiers animaux secouent de colère leurs cous indomptés, et paraissent hésiter un instant sur le chemin à prendre ; puis, se tournant brusquement, ils se dirigent vers Péronne d'un pas tranquille et ferme, à la grande joie d'Archambaud et des siens. Le maire du palais s'empresse de se mettre à la suite du corps avec les siens : Haymon s'avance ensuite avec sa pieuse escorte. Tous glorifient Dieu, et s'avancent au chant des psaumes et des cantiques.

Un malheureux, perclus d'une jambe, gisait au bord du chemin où passait le glorieux cortège. Plein de l'espoir que Dieu le guérirait par l'intercession de Fursy, il invoquait le saint à grands cris: « Homme de Dieu, saint Fursy, venez à mon aide. Si je pouvais m'approcher de vous, je guérirais, j'en ai la confiance, grâce à vos mérites. » Emus de compassion, quelques hommes le portent près du cercueil, et à peine l'infortuné l'a-t-il touché, qu'il se dresse guéri. Rejetant aussitôt toute aide, il se met à louer Dieu qui a fait éclater sa puissance par le ministère du bienheureux Fursy, et se met à courir en avant jusqu'à Péronne, où il annonce partout ce que Dieu, dans sa bonté, a fait en sa faveur, par l'intercession de son saint serviteur [2].

1. *Vita s. Fursei.*
2. *Vita s. Fursei.*

On approchait de Péronne, lorsque vient à déboucher, sur le chemin qui y conduit, le duc de Laon, Bercharius, à la tête d'une nombreuse troupe de cavaliers. Il venait réclamer le corps et s'en emparer. « Qu'y a-t-il donc, Bercharius, lui crie Archambaud, que vous arriviez ainsi en armes ! » — « Celui dont vous accompagnez le convoi, m'appartient en vertu des lois, répond Bercharius, car c'est moi qui ai été son premier guide dans ce pays, lorsqu'il y aborda avec ses compagnons. J'ai pourvu à mes frais à ses besoins, et pour m'assurer son incomparable amitié et celle de ses proches, je lui ai légué pour toujours mes biens, en faveur de ses monastères. Il a voulu de son vivant venir jusqu'à ma demeure, mais vous ne l'en avez pas laissé libre. Eh bien ! si je n'ai pas eu l'avantage de le recevoir pendant sa vie, je demande qu'au moins me soit confiée la garde de son corps. »

L'attitude de Bercharius était menaçante. Archambaud et Haymon s'efforcent de le calmer, en lui représentant que dans une chose aussi grave, aussi sainte, aussi douteuse, le mieux est de s'en remettre au jugement de Dieu. Bercharius y consent et propose alors de faire choix de deux enfants de sept ans, l'un appartenant à sa suite, l'autre à la suite d'Archambaud, et de laisser à leur inexpérience le soin de diriger le char du côté qu'il leur plaira. A peine leur a-t-on confié ce soin, que, fiers de leur charge, ils demandent qu'on détèle les bœufs, car ils veulent traîner eux-mêmes le noble fardeau que leurs seigneurs se disputent. Si léger que pût être le char, il était sans doute bien lourd encore pour ces enfants, mais il semble qu'une force divine les anime : on accède à leur désir avec un intérêt mêlé de curiosité. Aussitôt tous deux s'attelent au

véhicule. Devant eux s'ouvrent, à travers la plaine immense, deux routes presque parallèles dont l'une vient d'être parcourue par la troupe de Bercharius, et dont l'autre aboutit, à l'horizon lointain, à une légère éminence, le Mont-des-Cygnes, que couronne l'ancien château des rois francs. C'est de ce côté que, mis en mouvement par l'effort des enfants, le char se dirige, sous les regards émerveillés de la foule. Est-ce une vertu s'échappant du corps de Fursy qui lui a imprimé cette direction, en même temps qu'elle a communiqué aux enfants la force de le traîner ? Toujours est-il que ceux-ci continuent à tirer vers Péronne ; et il devient ainsi manifeste que c'est à cet ancien séjour des rois francs qu'est réservée la gloire de garder la dépouille mortelle du saint. Alors c'est à qui poussera le char pour aider les enfants qui ne paraissent d'ailleurs nullement fatigués. La croix reprend la tête du cortège avec les flambeaux et les encensoirs fumants ; de nouveau les chants sacrés retentissent ; et tous ceux qui, tout le long de la route, les entendent, abandonnent travaux et demeures pour se joindre à cette procession triomphale. On arrive enfin à Péronne, au milieu de la joie de ses habitants. Le cortège se dirige vers le Mont-des-Cygnes où Archambaud venait de faire élever une église, sous l'inspiration de Fursy, pour y entretenir un chœur de chanoines. Le saint l'avait enrichie des reliques des saints Beoan et Meldan, qui lui étaient apparus dans ses célèbres visions, et de quelques autres reliques de saints personnages de sa douce patrie. Le maire du palais et le duc Bercharius déposent eux-mêmes son corps sur le seuil du temple, au milieu des supplications incessantes de la foule. Comme l'église n'était pas encore consacrée et qu'il restait quelques travaux

à y faire, les prêtres l'inhument sous le portail, au chant des psaumes et au balancement des encensoirs. En cet instant, de célestes parfums viennent se mêler aux nuages d'encens et accroissent encore l'admiration de la foule.

La volonté de Dieu et de son grand serviteur s'était manifestée avec trop d'éclat, pour que Bercharius et Haymon ne s'y soumissent pas. La paix se fit entre eux et Archambaud ; et après d'abondantes larmes répandues sur la tombe du saint, les deux ducs s'en retournèrent en leurs demeures, non sans regret cependant.

Le maire du palais, heureux de posséder le corps de Fursy, rendit grâces à Dieu de lui avoir confié ce trésor. Il activa les derniers travaux de l'église qu'il avait élevée en l'honneur des douze apôtres, et voulut qu'elle fut ornée avec magnificence. Les grandes dépenses que ces préparatifs lui occasionnèrent déplurent à son épouse, Leutsinda. Peut-être avait-elle gardé une aigreur secrète contre Fursy, à qui elle attribuait jalousement l'élévation au trône de Bathilde, son ancienne esclave, qu'Archambaud lui avait jadis préférée. Elle entra en fureur : « Prenez-vous plaisir à m'affliger? dit-elle à son mari. Voici que vous allez me laisser avec mes enfants sans argent, sans biens d'aucune sorte. Tout ce qui vous appartient est pour cet inconnu, pour cet étranger qui vient d'on ne sait où. » — « Ma très chère Leutsinda, lui dit Archambaud, ne parlez pas ainsi. » Mais celle-ci : « Cessez de me regarder comme votre épouse, s'écria-t-elle, si vous voulez continuer à agir de la sorte. » — « Assez de paroles, Leutsinda, reprit son époux ; si votre fureur ne se calme pas, je vous traiterai comme une étrangère, et vous priverai des délices dont je vous ai comblée jus-

qu'ici. » — « Plût à Dieu, répliqua-t-elle avec une colère croissante, que je n'eusse jamais vu luire le jour de notre mariage, pour en arriver à me voir aujourd'hui rejetée comme un objet d'horreur. » — « Ma chère amie, lui dit Archambaud, repassez en votre mémoire de quelle longue suite de prospérités Dieu nous a favorisés, depuis le jour où nous avons acquis l'amitié de cet homme. Rappelez-vous donc quelles merveilles ont soustrait son corps aux mains de Bercharius et d'Haymon et nous l'ont confié à nous pécheurs. Craignez que son indignation, en se tournant contre vous, ne vienne à vous enlever vos biens et à vous perdre. » Leutsinda eût un rire sardonique : « Ecoutez-moi cela, dit-elle, un homme tombé en putréfaction depuis trente jours, qui pourrait me causer quelque mal ! — En putréfaction ? dites-vous, reprit le noble maire. Eh bien ! moi, j'ai confiance que Dieu a préservé son corps de la corruption. »

Arriva bientôt le jour fixé pour l'inauguration du temple. C'était, croit-on, le 25 février. Le matin de ce jour, Archambaud dit à sa femme : « Voici venu le jour qui va vous apporter la réponse aux questions moqueuses que vous ne cessez de me faire. C'est aujourd'hui, Dieu en soit béni ! qu'on va transporter le saint au lieu que je lui ai préparé ; et si, comme vous le dites, son corps se trouve n'être plus qu'une pourriture, je veux centupler l'argent que je mets à votre dispositon. » Cette promesse mit Leutsinda de bonne humeur ; et le moment de la cérémonie arrivé, elle se hâta vers le temple où accouraient de tous côtés une foule de fidèles.

Les saints évêques Eloi et Aubert, venus pour consacrer le nouveau temple, procédèrent en grande pompe à cette auguste cérémonie dont les rites

pleins de majesté impressionnaient vivement la nombreuse assistance. Le moment était enfin arrivé de retirer le corps de Fursy de sa tombe provisoire pour l'inhumer dans l'intérieur du temple. Les évêques se dirigèrent vers le seuil de la maison de Dieu. Les chœurs chantaient :

« Saint de Dieu, levez-vous de votre demeure, sanctifiez ces lieux, bénissez ce peuple ; et nous, hommes pécheurs, gardez-nous dans la paix !

« Saint de Dieu, allez au lieu prédestiné qui a été préparé pour vous ; et nous, hommes pécheurs, gardez-nous dans la paix ![1] »

L'épouse du maire du palais, Leutsinda, se trouvait au premier rang de l'assemblée. Sur son désir, partagé d'ailleurs par tous les assistants, on ouvrit le cercueil. Mais elle s'était rendue indigne de contempler les traits du saint restés intacts. Au moment où ils reparaissaient à la lumière dans leur calme austère, elle perdit subitement la vue. Saisie d'épouvante, elle tombe à genoux en poussant des cris lamentables. Elle déclare qu'elle a agi en insensée et qu'elle s'en repent. Elle s'engage à donner au Christ, par amour pour Fursy, tout ce qui lui appartient en propre ; elle supplie les saints pontifes de prier pour elle. Ceux-ci unissent leurs prières aux siennes et à celles de son époux, bouleversé par ce coup soudain ; la foule se joint à eux, au milieu des gémissements et des pleurs de compassion que lui arrache l'infortune d'une si grande dame. Tout à coup, au milieu de tant d'ardentes implorations qui montent vers le ciel, un cri de joie se fait entendre poussé par Leutsinda. Elle a recouvré la

---

1. *Pontificale romain.*

vue ; elle loue et bénit Dieu d'avoir glorifié la vertu de son serviteur. Une vive allégresse s'empare des assistants ; et c'est au milieu d'un pieux enthousiasme que la dépouille mortelle de Fursy est inhumée au côté droit de l'autel du Prince des Apôtres[1].

---

1. *Vita s. Fursci.*

CHAPITRE DOUZIÈME

Comment Feuillien et Ultain, après leur pèlerinage à Rome, arrivèrent au monastère de Lagny où ils apprirent la mort de leur frère, Fursy, et comment après avoir été vénérer ses restes chéris, à Péronne, ils parcoururent nos contrées, que les prédicateurs de l'Évangile achevaient de conquérir à la foi, et arrivèrent chez le comte Madelgaire.

J'ai résolu, en l'honneur de Madelgaire, de signaler ces bienheureux personnages, Feuillien, Fursy, Ultain... Ainsi je cueillerai, dans les vallons fleuris d'Hibernie, quelques lis dont je composerai une blanche couronne.

Jacques de Guyze.

Dans les régions de l'ancienne Gaule qui formaient le pays de Hainaut, de nombreux saints brillaient comme autant d'astres éclatants, et par leurs prédications et leurs exemples dirigeaient les âmes dans les voies du salut.

Hucbald. Vie de S. Aldegonde.

Depuis leur départ de Rome, Feuillien, Ultain et leurs pieux compagnons, s'étaient acheminés à grandes journées vers les Gaules, charmant la longueur du voyage par la visite des sanctuaires qu'ils rencontraient, et la sainte psalmodie de chaque jour. Tous avaient hâte de revoir Fursy. Après les mille difficultés de l'interminable route, le passage des montagnes, des fleuves, des forêts, les privations de tout genre, joyeux ils virent enfin apparaître le monastère de Lagny. Hélas ! ils n'y arrivèrent que pour apprendre la mort de celui qu'ils avaient tant désiré rejoindre. Ce fut le saint abbé Eloque, son suc-

cesseur, qui leur fit part de son bienheureux trépas. Leur bien-aimé frère, leur dit-il, était allé recevoir la couronne de justice que le juste Juge avait réservée à ses glorieux combats pour l'avènement de son règne. Sa dernière pensée avait été pour eux : c'était au moment d'entreprendre le voyage d'Angleterre pour aller les revoir, que la maladie l'avait terrassé, et que les anges avaient conduit son âme de cette terre d'exil à la vision béatifique, dont il avait jadis entrevu la lointaine splendeur et l'ineffable félicité. Eloque leur apprit aussi par quels miracles éclatants Dieu avait voulu rendre glorieux le tombeau de son serviteur. Feuillien et Ultain ne purent retenir leurs larmes à ce récit. Tant de touchants souvenirs du frère qu'ils avaient perdu leur revenaient en mémoire : les années d'innocente enfance qu'ils avaient passées avec lui sous les regards de Dieu et sous les ailes de leurs parents chéris, l'affection si fraternelle qu'il leur avait toujours témoignée, les pieux exemples enfin de son admirable vie ! Tout ce cher passé revivait dans leurs cœurs brisés de douleur. « Oui, nous le savons, dirent-ils au saint abbé Eloque, notre cher défunt est avec Jésus-Christ, il est mêlé au chœur des anges, et, contemplant de près ces biens immortels qu'il avait entrevus, il s'écrie maintenant : *Ce qu'on nous a annoncé, je le vois de mes yeux dans la cité du Seigneur des vertus, dans la cité de notre Dieu.* Mais nous ne pouvons supporter le regret de son absence, et ce n'est pas sur lui, c'est sur nous que nous pleurons. Plus son bonheur est grand, plus grande est notre douleur d'avoir perdu un tel frère [1]. » Et, pressés de verser leur douleur dans

---

1. S. Jérôme.

le sein du Dieu de toute consolation, ils allèrent se prosterner au pied des autels et s'y abîmèrent longtemps dans la prière.

Après quelques jours de repos passés à s'édifier aux souvenirs des vertus, des austérités, de la sagesse consommée dont Fursy avait donné l'admirable spectacle pendant son séjour à Lagny, ils prirent le chemin de Péronne. Leur arrivée dans cette noble cité fut accueillie avec des marques de profonde vénération. Lorsqu'on eut appris que Feuillien, l'évêque missionnaire, allait célébrer en grande pompe, entouré de ses religieux, l'auguste Sacrifice, les habitants accoururent prier avec ces moines étrangers, que le souvenir toujours vivant du grand voyant irlandais leur rendait chers et sacrés. La vue de cette foule enflamma le zèle dont le cœur de Feuillien était rempli ; il se mit à l'évangéliser. De ses lèvres éloquentes, dit un de ses historiens, la parole de vie coulait comme un nectar divin dont s'abreuvaient ses auditeurs [1]. Ses prédications se multiplièrent ; on accourut de tous côtés pour les entendre. « Ce que Fursy avait heureusement planté sur le terroir de France, dit un vieux hagiographe, saint Feuillien l'arrosa, et le Dieu des miséricordes y donnait accroissement. Car pendant le séjour qu'il fit à Lagny, Péronne, et autres maisons fondées par son frère, le parfum de ses vertus se répandit partout ; les âmes désireuses de leur perfection accouraient à lui comme à un oracle. Il faisait des prédications si enflammées et pleines de zèle qu'il semblait devoir ravir tous ses auditeurs. Il ajoutait à cette action de prêcher une gravité si sainte et une majesté si dévote, qu'il répandait de la dévotion sur

1. *Indigenas pavit coelestis nectare verbi.* Ph. Brasseur.

tous ceux qui le regardaient. Il était assorti de toutes les belles qualités que saint Paul, écrivant à Timothée, requérait en un évêque pour être digne d'un tel office. Au moyen de quoi il se rendit singulièrement aimable à tous les habitants de ces contrées qui pensaient voir en lui un saint Fursy ressuscité, ou bien un ange descendu du ciel ; il gagna les cœurs de tous, tant la bonne odeur de sa sainteté amorçait puissamment les âmes [1]. »

C'est à l'évangélisation de nos provinces qu'il allait désormais se consacrer tout entier. « En ce temps-là, dit un auteur, il était agréable de parcourir les Gaules, en y prêchant la parole de Dieu. La vaillance des Francs y avait tout pacifié, et ce qui valait mieux encore, une foule d'hommes et de femmes y brillaient par leur sainteté ; le zèle qui les enflammait procurait chaque jour à la religion du Christ de nouveau accroissements. »

Le paganisme, vaincu partout dans les Gaules, n'avait pas encore toutefois entièrement disparu, plus de six cents ans après la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des contrées qui composent la Belgique actuelle. Sans doute notre pays avait été évangélisé dès les premiers siècles du christianisme. Le nom des Nerviens, dont le courage avait jadis fait trembler les Romains, était trop connu à Rome pour n'avoir pas attiré l'attention des premiers prédicateurs de l'Evangile. Dès le troisième siècle, les Piat, les Chrysole, les Eubert, d'autres encore, étaient venus chez nos ancêtres propager la foi chrétienne par leurs travaux apostoliques, et même, plusieurs d'entre eux, par l'effusion de leur sang. Le quatrième siècle avait vu saint Martin, l'illus-

1. Sébastien Bouvier.

tre évêque de Tours, saint Supérior, évêque, dit-on, des Nerviens, saint Victrice, parcourant nos contrées et évangélisant leurs sauvages habitants. Jusqu'au sein de leurs sombres forêts, ils avaient fait pénétrer la connaissance du vrai Dieu et de son divin Fils, né pour nous sauver de la bénie Vierge Marie. *Les étoiles du matin y bénissaient le Très-Haut, et les enfants de Dieu étaient dans la joie*[1]. Mais d'innombrables hordes de barbares, pressées comme des vagues au souffle des tempêtes, étaient ensuite venues ravager le champ du Seigneur et détruire les espérances du christianisme naissant et ses divins bienfaits.

Le sixième siècle s'était attaché à réparer ces lamentables ruines. Les travaux de saint Eleuthère, de saint Médard, de saint Wast, de saint Géry, y avaient contribué avec un succès extraordinaire. La conversion de Clovis et de ses trois mille leudes était venue asseoir le christianisme sur le trône des Francs. Enfin, sur la fin du sixième siècle, le paganisme avait vu ses idoles proscrites de tous les domaines privés par un décret du roi d'Austrasie, Childebert. Toutefois il avait continué à conserver des retraites mystérieuses au fond des forêts. Là, au milieu des profondes ténèbres de la nuit, ou aux pâles clartés de la lune, d'informes troncs d'arbre, des sources cachées, le gui sacré, ou bien encore quelque grossière statue de Mercure, de Jupiter, d'Apollon, étaient restés l'objet d'un culte insensé, d'hommages superstitieux que leur rendaient en tremblant d'obstinés tenants de l'idolâtrie. « Les bords de la Meuse et de l'Escaut, dit Ozanam, étaient devenus le refuge d'un paganisme qui s'attachait

1. Job.

aux arbres des forêts, aux eaux des fontaines, souvent aux idoles délaissées des Romains. »

Pour triompher des dernières résistances du paganisme, le septième siècle semblait susciter chaque jour des légions de saints. « Le nombre de ceux qui, à cette époque, illustrèrent les Gaules par l'éclat de leur sainteté est si grand, dit un vieil auteur, qu'il faut renoncer à les signaler tous. » Lorsque Feuillien, Ultain, et leurs nombreux disciples arrivèrent dans nos contrées, la divine Providence avait mis à la tête des Eglises de la Gaule Belgique de grands et saints évêques.

Saint Aubert illustrait le siège de Cambrai et d'Arras par l'éclat de ses vertus, et attirait par ses prédications une foule d'âmes d'élite dans les monastères. Saint Eloi, qui fit l'admiration de son siècle, avait succédé à saint Achaire sur le siège de Noyon et de Tournai, après avoir édifié la cour de Dagobert par l'austérité de sa vie, par sa charité pour les pauvres, pour les esclaves, et l'avoir émerveillée par son talent et les plus brillantes qualités de l'esprit. Ce grand évêque, non content d'élever de nombreux monastères, étendait ses courses apostoliques jusqu'au sein des peuplades les plus sauvages et réussissait, par sa parole persuasive et les prodiges qui acompagnaient ses pas, à détruire les usages païens et à convertir une foule d'idolâtres. Un autre prédicateur de la foi, qui s'est fait un nom immortel par les glorieuses fatigues d'un long et fécond apostolat, saint Amand, issu d'une noble famille d'Aquitaine, évangélisait aussi nos contrées. La grande vénération que lui portait le roi Clotaire II, l'avait élevé sur le siège de Maestricht. Il venait de résigner cette haute charge et de reprendre sa vie de missionnaire.

L'attention des foules, dans le pays de Hainaut, était en ce moment vivement excitée par la présence d'un saint personnage venu, disait-on, des bords charmants de la Grèce, sa patrie. Lui aussi, dans un pèlerinage à Rome, avait entendu, au tombeau des Apôtres, une voix céleste qui lui avait dit de s'acheminer vers nos contrées. Au sein d'une épaisse forêt, dans un endroit marécageux et couvert de ronces, qui servait de retraite aux ours et avait été à cause de cela appelé Ursidonge, il avait, avec ses deux compagnons, élevé de grossières chaumines et jeté les fondements d'un petit oratoire, qui devait devenir le célèbre monastère des Saints Apôtres et donner naissance à la jolie ville de Saint-Ghislain. L'austérité de vie de ces étrangers, plusieurs miracles opérés par leurs prières, attiraient chaque jour dans leur retraite de nouveaux pèlerins qui venaient s'édifier au spectacle de leurs vertus, écouter leurs prédications, implorer leurs prières et parfois demander à partager leur vie laborieuse et pénitente.

C'est à cette époque aussi qu'un noble fils de l'Irlande, dont le renom grandissait chaque jour, évangélisait le Nord de la Belgique, et allait jusque dans la Zélande porter les enseignements de son divin Maître. Il y avait plusieurs années déjà qu'avec ses trois disciples, Kilian, Hélie et Foillan, il avait abordé aux rivages belges. Doux messager de paix, Liévin avait, au temps de sa jeunesse studieuse, rival heureux des bardes de sa patrie, puisé à la fontaine sacrée de Castalie et s'était livré aux inspirations enthousiastes d'une lyre mâle et harmonieuse. Pour sauver les âmes encore plongées dans les vices et les ténèbres du paganisme, il avait dit adieu à la muse et à sa verte Erin ; et pour prix de son hé-

roïque dévouement, il allait bientôt voir des dards sanglants dirigés contre lui, et cueillir, comme Feuillien, la palme du martyre.

Feuillien et Ultain, dévorés de zèle pour le salut des hommes rachetés par le sang du Christ, venaient joindre leurs efforts à ceux de ces vaillants ouvriers évangéliques. Un grand nombre de disciples, tout dévoués aussi à la conquête des âmes, les accomhagnaient. C'est d'eux que Jacques de Guyse écrit : « En ce temps-là beaucoup d'anglais et d'irlandais voyageaient dans les Gaules, semaient la parole divine et préparaient pour le ciel d'abondantes moissons. » Accueillis avec bonheur par saint Aubert, évêque de Cambrai et d'Arras, ils se dirigèrent vers Cousolre, où habitait le comte Madelgaire, pour se rendre de là à Nivelles, où les appelaient la vierge Gertrude et sa sainte mère, Iduberge, appelée aussi Itta.

A Cousolre, ils furent reçus et hébergés avec toutes les joyeuses prévenances d'une sainte hospitalité. C'était dans une opulente villa aux vastes proportions, séjour plein de charmes et de paix divine, antique demeure de la très noble famille de Walbert, dont le dernier descendant de ce nom, le puissant Walbert IV, était mort quelques années auparavant en odeur de sainteté. Sa veuve, sainte Bertille, occupait une partie de cette noble habitation avec sa pieuse fille, Aldegonde ; tout le reste était la résidence habituelle [1] du comte Madelgaire, marié à son autre fille, Waudru. De nombreuses dépendances s'espaçaient à côté : logements pour les officiers attachés au service du seigneur, masures des cultivateurs, cabanes des heureux serfs voués aux travaux

1. Madelgaire avait une autre résidence à Strépy.

de la ferme, se terminant par de bruyantes étables et bergeries et des granges aux toits démesurés.

De vieux vestiges de la maison seigneuriale se voyaient encore au commencement du 17[e] siècle[1]. L'abbé Pottier, prêtre montois, qui les visita à cette époque, a cherché, d'après ces données, à ressusciter l'aspect et l'ordonnance du vieux domaine des Walbert et nous en fait une description. Suivant lui, une enceinte de murailles entourait la noble habitation. Trois portes la mettaient en communication avec le dehors. L'une conduisait à de verts pâturages, plantés d'arbres fruitiers, de pommiers, de néfliers, les arbres les plus anciens des Gaules ; là, erraient jusqu'aux lointaines et giboyeuses forêts de vigoureux coursiers et des troupeaux mugissants. Une autre porte s'ouvrait sur un vaste potager qu'égayaient les fleurs et les fruits de nombreux arbrisseaux, et que protégaient des haies d'aubépine. La porte principale, qui regardait l'orient, était défendue par deux massives et basses tours. Entre cette porte et la maison seigneuriale, le comte Walbert avait créé, « pour le divertissement de ses filles[2] », de gracieux parterres. Le vert gazon d'une pelouse s'embaumait du parfum des violettes et s'égayait de l'azur de leurs calices. Là, l'eau cristalline d'une fontaine, se glissant sinueusement entre quelques rocailles moussues, mêlait son frais murmure aux chants variés des oiseaux et au bruyant vol des colombes, et courait, entre ses pentes gazonnées, se perdre dans un limpide réservoir. Le narcisse et le lis, la jacinthe[3] et la rose y miraient l'ivoire et

1. *Vie de sainte Aldegonde* par l'abbé Delbos.
2. L'abbé Pottier.
3. Aujourd'hui, comme aux jours de Pline et de Columelle, la jacinthe se plaît dans les Gaules. Ed. Quinet.

l'incarnat de leurs pétales odorantes ; mais, dit l'abbé Pottier, lorsque les deux sœurs s'en approchaient, le narcisse et le lis se miraient dans leurs yeux avec des reflets plus purs que dans le pur cristal des eaux, et les roses s'épanouissaient de joie en leur présence. Les parfums de ces fleurs, épars dans la pureté des brises, allaient embaumer à quelques pas de là deux grottes de cailloutis, dont la vigne vierge venait, au printemps, tapisser l'entrée brunâtre de son gracieux et vert feuillage, et l'encadrait, dans l'automne, de ses reflets de pourpre et d'or. C'étaient les mystérieux oratoires, « paradis anticipés », où, dès leur plus tendre enfance, Waudru et Aldegonde avaient aimé à venir prier ; ici, au pied de la sainte croix du Rédempteur, à laquelle leur père Walbert avait la plus tendre dévotion ; là, au pied de la douce image de la Mère de Dieu, à laquelle toutes deux devaient dédier un jour leurs monastères. C'est dans une de ces grottes, qu'elle appelait son ermitage, que la pieuse Aldegonde avait été, bien jeune encore, favorisée d'une vision. Elle avait vu le ciel comme entr'ouvert ; au même moment lui était apparu, rayonnant de lumière, un jeune enfant dont le visage, empreint d'une beauté céleste, reflétait tous les attraits du paradis. Sa figure était souriante ; son regard vif et pénétrant jetait sur Aldegonde l'éclat d'une splendeur divine. Lui adressant alors la parole, il lui avait dit d'une voix douce et charmeresse : « Tenez, ma chère enfant, voilà des présents que je vous apporte, gardez-les pour l'amour de moi. » Or, quels étaient ces présents qu'il lui offrait ? C'était une robe qui avait la blancheur de la neige et la couleur argentée de la plus belle lune ; c'était une palme du vert le plus riche et le plus ravissant. Après cela, le petit enfant Jésus s'é-

tait éclipsé, laissant Aldegonde sous le charme de ces ineffables douceurs [1].

A proximité de la noble villa des Walbert, s'élevait une belle église due à la munificence des pieux parents de Waudru et d'Aldegonde. On s'y rendait par la porte principale de l'enceinte qui commandait une large voie. La maison de Dieu semblait couvrir de sa protection divine l'innocence de ces beaux lieux. Elle avoisinait un hospice, où les charitables châtelains aimaient à recueillir et à soigner les infirmes, et un humble moustier, où vivaient dans la prière, le travail et la pénitence, quelques moines bénédictins. Elle était le centre sacré d'où, comme autant de rayons, partaient de nombreuses voies vers les bourgades environnantes de Bersely-l'Abbaye, de Marsegnies, de Colré, de Grand-Rieu, de Reugie et Boussignies, que les pieux châtelains de Cousolre avait enrichis de chapelles.

Plus bas que l'église, coulait une rivière, la Thure, baignant de la fraîcheur de ses eaux, ici, les verts pâturages qui la bordaient, là, le pied des arbustes touffus qui prêtaient à ses rives solitaires leur paisible ombrage. Un pont rustique conduisait aux pentes d'un mont, au sommet duquel se dressait la demeure du duc Brunulphe, frère de saint Walbert, et père de la bienheureuse Aye « qui conserva dans un saint mariage la candeur d'un beau lis virginal avec saint Hidulphe, son époux [2]. » Cette résidence seigneuriale était le but favori des promenades des deux sœurs, Waudru et Aldegonde. Elles aimaient à aller s'entretenir de temps en temps avec leur jeune cousine, Aye, d'œuvres de piété et de charité ; et

1. *Vie de sainte Aldegonde.*
2. Pottier, *La noblesse de saint Walbert et de sainte Bertille.*

lorsque, au retour de ces pieux entretiens, elles dévalaient, l'âme en paix, vers leur demeure, les aspects enchanteurs de l'horizon, qu'elles voyaient se dérouler sous leurs regards, et que le soleil incliné vers le couchant empourprait de ses rayons, servaient encore à élever leurs âmes vers le Créateur dont ils racontaient la gloire.

Tout, dans cette contrée bénie du ciel, charmait l'âme chrétienne ; mais rien n'égalait le charme du foyer de Madelgaire. Dans la douce intimité de ce foyer, où le puissant leude s'était fait un bonheur de les recevoir, Feuillien et Ultain virent réunis autour d'eux, auprès de l'âtre antique, tous les membres de cette heureuse famille ; ils contemplèrent d'un regard attendri ce tranquille intérieur, auquel ils apportaient une surabondance de sainte paix, et s'édifièrent au spectacle des aimables vertus que la divine influence du Sauveur y avait fait éclore. Ce touchant tableau, doux reflet des célestes enchantements que la sainte maison de Nazareth offrit aux regards des anges, ils se rappelaient avec émotion l'avoir vu aussi, aux jours lointains de leur enfance, et en avoir goûté la félicité dans le palais de leurs aïeux.

Madelgaire possédait une épouse digne de lui. La pieuse Waudru, par ses éminentes qualités, réjouissait le cœur de son époux et de tous ceux qui l'entouraient. Quatre enfants, Landry et Dentelin, Adeltrude et Madelberte, appelés tous les quatre à monter un jour sur les autels, avaient été les fruits bénis de leur union. Les leçons de leurs bien-aimés parents, en qui ils voyaient le modèle de toutes les vertus, les beaux exemples que leur avaient laissés leurs aïeux, la vie des saints lue en famille, et surtout la vie du divin Rédempteur que leur narraient les saints

Evangiles, les avaient formés à une solide piété. Dans les causeries du foyer, où le souvenir de leur aïeul Walbert était toujours vivant, que de traits édifiants de ce saint aïeul on s'était plu à leur rappeler ! son amour pour Jésus dès l'âge le plus tendre : c'est à lui que saint Vaast, qui avait instruit son enfance, disait un jour : « Eh bien ! mon fils, aimez-vous Jésus ? » Et le jeune Walbert avait répondu tout transporté : « Ah ! que Jésus est aimable ! Il est mort pour moi, comme vous le dites si souvent ; las ! n'aimerai-je pas un si doux Rédempteur ? Que les autres aiment les plaisirs du monde, pour moi j'aime la croix de Jésus. » On prenait plaisir à rappeler aussi avec quelle tendre charité il avait secouru les pauvres, avec quel zèle, lorsqu'il commença à grandir en âge, il avait combattu le culte des idoles : « Quoi, disait-il, permettrons-nous que des monstres infâmes soient adorés comme le vrai Dieu ? Non, non, il faut renverser toutes les idoles ; il n'y a qu'un Dieu, Créateur du ciel et de la terre, qui doit recevoir les hommages souverains de tous les mortels [1]. »

Formés par de tels exemples, instruits par de telles leçons, il n'est pas étonnant que les dignes enfants de Madelgaire et de Waudru se soient élevés par degrés à l'éminente sainteté qui a fait l'admiration de leurs contemporains, et qui, durant le cours de plus de douze siècles, a conservé à leurs noms, dans nos contrées, une popularité qui n'est pas près de disparaître. Dentelin ne se trouvait plus parmi eux, lorsque Feuillien et Ultain arrivèrent à Cousolre. Ce jeune ange avait déjà quitté la terre pour le ciel. Il avait été enlevé à l'affection des siens, à un âge où généralement la raison sommeille encore,

1. Pottier, *La noblesse de saint Walbert.*

impuissante à ajouter aucun mérite à l'innocence baptismale qui pare les petits enfants. Mais dans cet enfant de divine prédilection, l'éveil de l'intelligence avait, à l'étonnement pensif de ses parents, devancé son âge. Dès ses plus tendres années, sa jeune âme, éclairée d'un rayon d'en haut, s'était tournée vers Dieu avec un attrait merveilleux et avait voué le plus touchant amour à la bienheureuse Vierge Marie, au pied de l'image de laquelle il aimait à aller s'agenouiller avec une angélique piété [1]. Comme une belle rose de suave odeur qui ne vit qu'un matin, dit un ancien auteur de la vie de sainte Waudru, le jeune Dentelin, « qui brilla parmi les rares et petits prodiges de sainteté de l'âge d'innocence », n'avait paru qu'un moment au parterre de l'Eglise, pour être tôt transplanté à celui qui jamais ne flétrit.

En souvenir de ce cher fils, ses nobles parents avaient voulu bâtir un monastère [2]. Non loin de là s'élevait, sur les bords de la Sambre, un mont désert dont les pentes couvertes de halliers et sillonnées de filets d'eaux murmurantes, s'inclinaient vers d'abondants pâturages. Un ange, apparaissant en songe à Madelgaire, lui avait dit de choisir cet emplacement pour y construire son abbaye ; la neige en avait marqué miraculeusement les contours, en

1. *Ressae in Clivia, publicis Litaniis invocatur B. Dentlinus confessor, rarum ac breve tenerae aetatis miraculum, annis non moribus adolescens, gratia curationum conspicuus, ibidem cum suo patre Vincentio comite in aede B. Virginis, quam vivus ardenter coluerat, quiescens.* Theodorus Rhay, ap. Boll., *Acta SS. Belgii*, Tome IV, p. 34. *Certum existimat auctor reliquias aliquando eo deportatas non solum infantis filii sed forte etiam sancti parentis.*

2. *Auctor vitae s. Dentlini dicit Vincentium sanctitate et raptu filioli sui motum, atque angelica apparitione per somnium monitum, ad sanctiorem vitam se transtulisse, constructoque Alti-Montensis monasterio...* Ap. Boll.

entourant de son manteau d'hermine l'image d'une immense croix figurée sur le sol[1]. Là s'étaient élevées une belle église, en l'honneur de saint Pierre, et d'austères cellues pour les cénobites. Après trois ans de travaux, saint Aubert et saint Amand étaient venus bénir solennellement le monastère d'Haumont et consacrer son temple, en présence d'une foule considérable de fidèles, accourus pour s'associer à la piété du noble fondateur et de sa famille. De nombreux moines n'avaient pas tardé à venir peupler ces cloîtres solitaires. Mais à ces hommes qui avaient embrassé avec tant d'ardeur une vie de travaux pénibles et de pénitence, il manquait des maîtres dans la science des divines Ecritures et dans les diverses connaissances qui rendaient si célèbres certains monastères des Gaules et les monastères de l'Hibernie. Madelgaire s'était adressé à Fursy d'abord, à Feuillien ensuite pour en obtenir. Celui-ci s'empressa de répondre aux désirs de son noble ami ; et après une visite à Haumont, il y laissa quelques-uns de ses religieux. Appelant ensuite les bénédictions de Dieu sur les chers habitants de Cousolre, Feuillien et Ultain leur firent leurs adieux ; après avoir prié une dernière fois sur le tombeau de Walbert déjà célèbre[2] par les grâces qui s'y obtenaient, ils prirent, avec les moines qui leur restaient, au nombre de cinquante, dit la tradition, le chemin de Nivelles, chargés par les hôtes qui les avaient accueillis avec une si respectueuse affection, des plus vives expressions de leur sainte amitié pour leurs pieuses parentes, Iduberge et Gertrude.

---

1. *In modum crucis*. Chron. de Cambrai.
2. Les tombeaux de Walbert et Bertille furent visités par Charlemagne, qui y suspendit ses armes, et par les archiducs Albert et Isabelle.

Leur passage à travers le pays de Hainaut fut une suite de prédications que Dieu se plut à faire fructifier par la divine éloquence des miracles. Feuillien parut dans nos contrées, dit un hymne qui faisait autrefois partie de son office, « comme le soleil qui, dès son lever, poursuit sa carrière en répandant l'or de ses rayons. » « O ! dit un ancien hagiographe, non sans doute sans quelque emphase, combien de malades il a guéris, éclairé d'aveugles, rétabli de paralytiques !... Combien de démons il a chassé des corps des pauvres possédés ! Combien d'hommes et de femmes il a préservés d'un prochain danger ! *Cujus vita virtutibus gloriosis et miraculis copiosissimis illustratur.* C'est le beau témoignage que Molanus, très exact collecteur des vies des saints qui ont ennobli notre Pays-Bas, rend en termes généraux à l'honneur de saint Feuillien. Sa vie, dit-il, a été éclairée de glorieuses vertus et illustrée de miracles à foison. » Le récit détaillé de ces miracles n'est pas parvenu jusqu'à nous, soit qu'il ait péri comme tant d'autres documents anciens perdus dans le cours des siècles, soit que les rares écrivains de ces temps éloignés « qui laissent souvent dormir dans l'oubli beaucoup de choses, » dit Balderic, aient négligé de le transmettre à la postérité. Mais il n'est pas nécessaire à la gloire de notre saint, car « si l'on veut des miracles, ajoute le P. Sébastien Bouvier à qui nous avons emprunté les lignes citées plus haut, je dirai à la louange de saint Feuillien ce que le dévot saint Bernard disait à l'honneur de saint Malachie : *Primum et maximum miraculum quod fecit, ipse erat :* Le premier et le plus grand de ses miracles, c'était lui-même, puisqu'il n'y avait en lui chose quelconque qui ne fut extraordinairement admirable. »

CHAPITRE TREIZIÈME

Comment sainte Iduberge et sa fille, sainte Gertrude, avaient fondé le monastère de Nivelles, et comment elles accueillirent Feuillien et Ultain et les moines irlandais.

Landen fut le berceau d'une race royale
Dont la gloire jamais ne connut de rivale.
La perle de Nivelles,
par Aug. Dausfrène de la Chevalerie.

O couvent de Nivelles, ô riant Paradis ...
Des psaumes le chant pur, comme un encens pieux
S'élève jour et nuit vers la voûte des cieux.
Quelle aimable douceur dans ces voix angéliques !
On dirait un écho des célestes portiques.
La perle de Nivelles.

En ce temps-là, les admirables débuts d'un monastère de vierges consacrées au Seigneur répandaient sur toute la région de Nivelles le paisible et pur éclat d'une aurore de grâce et de sainteté. Huit ou neuf ans environ s'étaient écoulés depuis qu'il avait été fondé par la bienheureuse Iduberge ; à sa tête se trouvait, depuis peu, la jeune abbesse, Gertrude, son admirable fille. Il y avait à peine vingt-quatre ans que celle-ci était née au château de Landen. Son père était le noble Pepin, le célèbre maire du palais des trois rois francs, Clotaire, Dagobert et saint Sigebert. La lignée des rois carlovingiens, dont il fut la souche, devait achever d'immortaliser son nom dans l'histoire. Issu d'une antique et puissante famille de Belgique [1], il était né sur ce sol glo-

1. La famille des Karls, belge par son origine, belge par

rieux, où les débris des tribus belges, qui avaient défendu avec tant de courage leur liberté contre les armées romaines, avaient survécu aux cruelles vengeances de leurs vainqueurs, aux invasions des francs et aux marées dévastatrices des hordes barbares. Il serait trop long, dit un auteur contemporain, d'établir l'ordre généalogique de ses ancêtres. « Qui ignore, en Europe, ajoute-t-il, l'éclat de cette ancienne famille, son nom, ses domaines ? » L'auteur de la vie de saint Théodart dit à son tour : « A quoi bon faire l'éloge de la noblesse de Gertrude de Nivelles ? connue de toute la Gaule, elle en a franchi les limites. » Personne n'ignorait alors, si nous devons en croire de vieux récits, que le quadrisaïeul de sainte Gertrude, le duc Austrasius, s'était acquis une gloire immortelle sur le champ de bataille de Tolbiac. Déjà chrétien, il combattait en héros aux côtés de Clovis, lorsque voyant les Francs et les Sicambres sur le point d'être vaincus, il s'écria à haute voix : « Hé ! roi Clovis, rappelle en ta mémoire le Dieu de Clotilde à qui tu as baillé ta foi. Demande à Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant, qu'il vienne à ton secours et t'accorde de vaincre ; et promets de croire en lui. » Le roi, ayant ouï ceci, fit vœu de se faire chrétien, s'il remportait la victoire, comme il le fit. Ainsi, ajoute le vieil auteur où nous trouvons ce récit, la France acquit la victoire et le christianisme par le moyen d'Austrasius, l'un des aïeux de notre sainte : et de là nous pouvons connaître la bénédiction que Dieu donna à cette

---

ses goûts, belge par ses propriétés... Ce que les légendes et la poésie racontent de ses aïeux, nous voudrions le voir chanter par une muse nationale. P. Smet, *Saints et grands hommes du Catholicisme en Belgique*.

race, l'éclairant de la lumière de la foi, devant que la France ni ses rois en eussent reçu la clarté [1]. »

Digne héritier de la bravoure de ses aïeux, Pepin, à la tête des leudes, avait à plusieurs reprises refoulé victorieusement les peuplades germaniques qui menaçaient la Gaule de nouveaux et effroyables débordements. Non moins habile administrateur qu'intrépide guerrier, il avait joui, en Austrasie, de plus de prestige que les rois dont il avait soutenu l'autorité par sa vaillante épée et la fidélité de son dévouement. Les vastes domaines que lui avaient légués ses ancêtres s'étaient encore considérablement accrus par ses exploits militaires et la munificence royale. Jamais leude n'avait brillé d'un tel éclat. « La sagesse habitait en lui ; il se distinguait par la sûreté de ses conseils, dit l'ancien biographe déjà cité. Défenseur des lois, il tranchait les débats avec équité. Il était le rempart de la patrie, l'honneur de la cour et des ducs, ses pairs, l'instruction des rois ; et il eût pu dire en toute vérité, si son humilité lui eût permis de faire son éloge : C'est par moi que les rois règnent et que les législateurs ordonnent ce qui est juste. » Ce grand homme était aussi d'une rare piété. « Il portait si grand honneur et révérence à son confesseur, dit le même auteur, que quand il l'abordait pour se confesser, il n'était point honteux de se déchausser et faire la confession à pieds nus, tant il portait de respect au saint sacrement de pénitence et à celui qui était le directeur de son âme et le patron de sa vie. Ainsi le raconte le cardinal Baronius, l'an 631 des Annales. » Et le pieux écrivain ajoute : » Ne rougissons-nous

1. L'image de la noblesse figurée sur la vie de sainte Gertrude et de ses parents par Guillaume Rebreviettes, seigneur d'Escœuvres, gentilhomme. 1612.

point, voyant ce prince si respectueux envers les saints sacrements de l'Eglise, et nous si peu révérends ès choses qui sont de Dieu et de notre salut? Quand nous abordons le prêtre pour nous confesser, où est l'honneur, où est la révérence? Faisons un peu réflexion sur cet exemple, et corrigeons les défauts que nous avons en cet endroit[1] »

Pepin avait trouvé dans la bienheureuse Iduberge, noble patricienne d'Aquitaine, sœur de sainte Sévère et de saint Modoald, évêque de Trèves, une épouse digne de lui. A leur foyer chrétien avaient grandi, dans la pratique de toutes les vertus, trois enfants, « tous trois dignes de grande mémoire[2], » Grimoald, « d'une piété remarquable », dit Baronius, qui succéda à son père comme maire du palais, et administra l'Austrasie pendant quatorze ans, aimé et honoré de tous[3]; sainte Beggha qui, du vivant de son père, épousa Ansegise, fils de saint Arnould, et donna le jour à Pepin de Herstal, et enfin sainte Gertrude.

Dès l'âge le plus tendre, Gertrude ne s'était plue qu'aux genoux de sa mère, dont elle écoutait avec avidité les pieuses et instructives leçons, parfois jusque bien avant dans la nuit. Les récits de la Bible et leurs divins enseignements avaient fait les délices de ses premières années. L'idéale beauté de Jésus, l'adorable Fils de la bénie Vierge Marie, qui l'attirait à lui par des grâces de prédilection,

---

1. *Op. cit.* — Rebreviettes donne à tort pour confesseur à Pepin de Landen l'irlandais saint Wiron, évêque-missionnaire. Ce saint ne vint que plus tard dans nos contrées. Il fut, dit-on, le confesseur de Pepin de Herstal.

2. *Tres summae dignos memoriae liberos.* Boll. Oct., p. 433.

3. Namèche, *Histoire de Belgique.*

avait ravi sa jeune âme ; à peine au sortir de l'enfance, elle lui avait voué à jamais son cœur. Le monde s'était un jour offert à elle avec toutes ses séductions, sous la forme d'un jeune seigneur, que l'angélique candeur de ses traits avait charmé. Ce noble rejeton d'une race illustre resplendissait de beauté sous l'or et la soie de ses vêtements. Le roi Dagobert lui-même, qui était venu s'asseoir à la table de Pepin, avait voulu se charger de le présenter à la petite Gertrude ; et, au milieu du festin, il lui avait demandé pour ce bel adolescent, selon l'usage de ce temps, la promesse de sa main. Mais la sainte enfant s'était presque indignée de cette offre et l'avait repoussée en disant qu'elle ne voulait avoir pour époux ni ce jeune seigneur, ni aucun autre, mais seulement le divin Fils de Dieu, son aimable Sauveur. Elle pouvait avoir dix ans, quand elle fit cette réponse qui frappa d'admiration tous les convives et remplit de regrets son jeune prétendant.

A l'âge de quatorze ans, elle avait perdu son père, pleuré par toute l'Austrasie comme le père de la patrie[1], et plus regretté qu'oncques ne le fut aucun roi. A partir de ce jour, la pieuse Iduberge, sa mère, s'était renfermée dans une profonde solitude. En vain plusieurs nobles seigneurs, attirés par l'élégante dignité de ses manières, la grande noblesse de sa race, ses riches domaines, le nombre considérable de ses serfs, avaient brigué sa main. La veuve désolée de Pepin n'avait plus voulu aspirer qu'à la palme d'une parfaite continence. Souvent on l'avait vue, accompagnée de sa fille, se rendre, pour y prier, au pied du monticule glorieux, élevé par

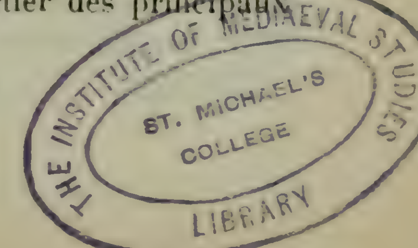
1. Le savant hagiographe Molanus l'appelle le patriarche et le père de l'Europe chrétienne

la reconnaissance de l'Austrasie sur la tombe de son époux. Plus souvent encore elle s'était approchée de l'autel du Seigneur, dans l'oratoire de son palais, et là, prosternée en prières, maintes et maintes fois elle avait imploré les lumières divines pour connaître et suivre les desseins de Dieu sur elle et sa fille.

Sur ces entrefaites, l'aquitain saint Amand était venu au palais de Landen. C'était un ancien ami de Pepin ; c'était lui qui avait baptisé sa fille Gertrude [1]. Iduberge l'avait reçu comme l'envoyé de Dieu et lui avait ouvert son âme. Le saint évêque lui avait alors conseillé de bâtir un monastère pour elle et pour sa fille qui aspirait plus que jamais à devenir l'épouse de Jésus crucifié. Il lui avait montré quel puissant moyen de salut cette pieuse institution leur procurerait ainsi qu'à une foule d'âmes qui, avides de sainteté et attirées par leur noble exemple, viendraient avec elles, par la pratique des conseils évangéliques, ajouter un nouveau fleuron à la couronne du Christ. Ce projet avait plu à Iduberge ; elle avait voulu aussitôt se consacrer entièrement au Seigneur et recevoir, des mains d'Amand, l'habit et le voile sacrés de la vie religieuse.

Parmi ses domaines, Iduberge possédait, dans le Brabant, au penchant d'un riant vallon de la forêt charbonnière, où couraient les eaux limpides d'une petite rivière, une importante villa, ornée d'un oratoire comme en avaient généralement les riches demeures de ce temps. Toute la contrée, avec ses champs cultivés et les bois qui les entouraient, était la propriété de la veuve de Pepin. Là, à l'endroit où la plaine se nivelait, avait été jadis, s'il faut en croire certaine tradition, le quartier des principaux

1. Rousseau, *Vie de saint Feuillien.*



chefs Nerviens. De là son nom de Nivelles[1]. Iduberge avait choisi ce domaine pour y établir son monastère de moniales. A peine ce projet avait-il été connu, que l'antique ennemi du genre humain, le vil instigateur de toutes les haines contre les bonnes œuvres, avait cherché à lui susciter mille obstacles ; il avait soulevé contre la pieuse veuve de Pepin une violente opposition, à laquelle prirent part ceux-là mêmes qui auraient dû l'aider à accomplir la volonté de Dieu.

Ce qu'elle eût a souffrir, avec sa sainte enfant, d'injustices et d'humiliations pour le nom du Christ, dit un auteur contemporain, il serait trop long de l'écrire, si nous voulions le narrer en détail. Disons seulement qu'elle eût à lutter surtout contre des loups ravisseurs qui eussent voulu entraîner sa fille, dont ils convoitaient l'héritage, dans les plaisirs et les séductions du monde. Pour la soustraire à leurs cupides entreprises, elle ne pouvait l'admettre encore, vu son jeune âge, à prononcer les vœux monastiques. Mais mue par sa piété et par une inspiration divine, elle se rendit aux désirs de Gertrude, qui vint s'incliner suppliante à ses genoux ; et, prenant les ciseaux que son enfant lui présentait, elle lui coupa l'opulente chevelure, qui faisait à son front un diadème gracieux, pour n'y laisser que l'humble couronne des vierges du Seigneur. A partir de ce moment, Dieu, dont toutes deux avaient imploré le secours au milieu de leurs tribulations, changea le cœur de ceux qui les avaient persécutées et les amena à des sentiments d'équité à leur égard. Elles réussirent par leur patience et leur fermeté à se concilier le respect de leurs détracteurs. On finit même par admirer la noble veuve de Pepin d'avoir,

---

1. *Nirviorum villa.* Annales archéol. de Nivelles, T. I.

malgré tous les obstacles, transformé sa vaste villa en un fervent monastère et de l'avoir embellie, non pour plaire à l'un ou l'autre prétendant, mais pour honorer le céleste Epoux de son âme. Son cœur d'ailleurs n'avait pas oublié celui qui avait été le bonheur et la gloire de sa vie ; et un de ses premiers soins avait été de construire une crypte, pour y faire transporter les restes chéris de son époux, crypte auguste et mystérieuse, étendant ses nefs souterraines et ses arceaux ténébreux sous le pavement d'un temple qu'elle avait résolu d'élever grandiose à la majesté du Roi des rois. En souvenir de Pépin et pour l'amour du Christ, elle faisait aussi d'abondantes largesses aux pauvres. Les orphelins, les veuves, les nécessiteux, les pèlerins se rendant à quelque sanctuaire vénéré, ne venaient jamais en vain frapper à la porte du monastère. Elle les accueillait tous avec une tendre charité. Servir Dieu dans la personne des indigents et des malheureux lui procurait les plus douces jouissances et faisait le bonheur de sa sainte enfant. Dans toute la région, le nom du Seigneur, qui inspirait un tel dévouement, était béni.

Lorsque le moment fut venu pour Gertrude d'embrasser à son tour pour jamais la vie religieuse, Iduberge la présenta au pontife pour qu'elle reçût de ses mains vénérables le voile sacré des vierges. Ce fut saint Amand, croit-on, qui vint déposer sur son jeune front la couronne des fiancées du Seigneur. Avec quels saints désirs elle l'avait attendu, ce diadème virginal, image aimée de la couronne, aux épines ensanglantées, de Jésus, son divin modèle, et dont les blanches roses étaient le gracieux emblème des parfums d'angélique pureté qui enivraient son âme !

Lorsque Iduberge la vit ainsi ornée de la liliale parure des épouses du Christ et radieuse d'allégresse, au milieu de quelques compagnes qui partageaient son bonheur, elle estima, dans sa profonde humilité, qu'elle n'était pas digne de rester à la tête de cette famille de vierges, accourues se refugier dans l'arche bénie qu'elle leur avait ouverte. Sa santé était ébranlée ; à la tête de ses religieuses elle mit Gertrude, après avoir imploré les lumières du ciel. « Elevée à de telles gloires qu'elles l'égalaient aux femmes des rois, dit un biographe, elle sut les rejeter d'une âme si ferme qu'elle se fit la compagne de celles qu'elle aurait pu dédaigner pour ses servantes. Elle fut patiente dans son espérance, large dans sa charité, sublime dans sa foi, soumise dans son humilité, longuement appliquée au jeûne et à l'oraison, constamment assidue à la méditation des psaumes, et douée de la grâce éminente d'une continuelle abondance de larmes [1]. » L'oraison avait rendu vivant, dans son cœur, le souvenir de la Passion du Sauveur, mort par amour pour nous sur le Calvaire ; à cette pensée, jaillissaient de ses yeux les mêmes larmes amères qui coulèrent avec une si mortelle affliction des yeux de la Mère des douleurs, au pied de la croix de son divin Fils. Dieu l'avait embrasée du feu de son amour. « Dès que ce feu a pénétré une âme, dit saint Jean Chrysostome, il l'élève à de telles hauteurs qu'elle n'a plus qu'un regard de mépris pour les objets visibles. C'est alors qu'on verse des larmes qui ne tarissent pas, et qu'on goûte à les répandre un intarissable bonheur. Larmes d'admirable et sainte joie ! Elles donnent à l'esprit une clarté plus brillante que l'éclat

1. *Histoire des Francs*, par Emile de Laveleye, T. II.

du soleil; elles remplissent l'âme d'une sérénité plus profonde que le calme qui règne dans un port tranquille [1]. »

Gertrude, que sa sainte mère avait mise à la tête de la communauté naissante, se montra à la hauteur de la mission qui lui avait été confiée. D'une intelligence supérieure et d'une instruction remarquable, elle donna à la règle dont saint Amand n'avait tracé que les principales dispositions, son perfectionnement et son caractère propre. Gertrude avait reçu de sa mère un goût prononcé pour l'étude des Belles-Lettres et des Saintes Ecritures. Iduberge avait vu le jour en Aquitaine où « les nobles familles gallo-romaines n'avaient garde, dit Ozanam, de renoncer à ce prestige de l'éducation, qui leur conservait le respect des barbares et l'accès du palais des rois. » C'est là que Radegonde la Thuringienne, qui lisait les Pères grecs et latins, rassemblait autour d'elle, dit encore l'illustre écrivain, les filles des Francs pour les former aux méditations du christianisme. C'est aussi là, où plusieurs villes gardèrent longtemps l'idiome et les mœurs de la Grèce, que les moines irlandais avaient aimé à se rendre, à l'origine de leurs monastères, pour s'y procurer les trésors littéraires de l'antiquité.

1. Sainte Marie d'Oignies, qui naquit à Nivelles en 1177, avait aussi reçu en partage le don des larmes. Elle ne cessait jour et nuit de pleurer sur la Passion de Notre-Seigneur. Pénétré de compassion, dit le cardinal de Vitry, je lui demandai un jour si les jeûnes continuels, les veilles, les pleurs que sans cesse je la voyais verser, n'altéraient pas sa santé ? « Ces larmes, me répondit-elle, sont ma nourriture ; c'est le pain qui me soutient ; elles me soulagent et portent la joie dans mon âme. Comme elles sont dues à la grâce que le Seigneur daigne faire agir en moi, ces larmes sont un baume salutaire qui me vivifie. »

Dans la solitude de son manoir de Landen, d'où Pépin devait souvent s'éloigner pour se rendre à la cour ou sur les champs de bataille, Iduberge s'était plue à profiter des loisirs que lui laissait l'absence de son époux, pour donner à ses enfants l'éducation qu'elle même avait reçue à un foyer où le culte des Lettres était resté en honneur. Gertrude, qui était demeurée plus longtemps près de sa mère, en avait partagé davantage les goûts. Aussi, à la sublime profession des conseils évangéliques, aux travaux manuels, aux austères pratiques de la mortification, à la lente psalmodie des heures canoniales, venant interrompre la silencieuse activité du cloître, elle avait voulu joindre, dans le règlement du monastère une application singulière à toutes les études qui, en ornant l'intelligence, élèvent l'âme vers Dieu. « Elle ne plaignait aucune dépense pour avoir des livres, dit un auteur, et envoyait aucune fois à Rome et aux provinces reculées au-delà des mers pour acheter quelque livre rare qu'elle pensait pouvoir servir au salut de ses filles spirituelles et du peuple de là à l'entour. » Son monastère n'avait pas tardé à devenir un foyer de lumières. Elle y avait accueilli même les jeunes enfants que leurs parents désiraient faire instruire et former à la vie chrétienne. Volontiers elle s'était faite leur institutrice et n'avait pas cru indigne du haut rang auquel sa naissance l'avait élevée, de former cet âge innocent à la vertu, aux lettres, et à tous les principes d'une éducation distinguée. Elle préludait ainsi à l'œuvre considérable de la diffusion des Lettres chrétiennes, que le plus illustre descendant de sa race, Charlemagne, devait conduire à son complet développement.

Elle avait été aidée dans cette admirable tâche

par de jeunes vierges qui, attirées par le charme invincible de la chasteté, aux parfums angéliques [1], avaient aspiré à en faire l'idéal enchanteur de toute leur vie, en la pratiquant dans son entière perfection. Chaque année avait vu s'accroître le nombre de ces virginales épouses du Christ qui, préférant la parure de la virginité à toutes les vanités du siècle, étaient venues se ranger sous la direction de la noble fille de Pépin, pour consacrer leur jeunesse au divin Crucifié, lui faire hommage d'un cœur dont rien n'avait terni la pureté, et s'engager à marcher généreusement à sa suite dans le chemin royal de la croix. Plusieurs années s'étaient ainsi écoulées, doux printemps d'une ferveur qui allait grandir encore, sous la direction de Feuillien, et rendre célèbre dans la chrétienté le monastère de Nivelles.

Le grand renom de Fursy, son amitié, sa parenté peut-être avec le comte Vincent Madelgaire, avaient fait connaître la haute réputation de ses frères, Feuillien et Ultain, à Gertrude et à sa sainte mère, et leur avaient inspiré le désir de les faire venir à Nivelles avec leurs religieux. Avec leur concours, elles voulaient dissiper les dernières ténèbres du paganisme, répandre abondamment dans nos contrées les bienfaits de l'instruction chrétienne, et fournir aux vierges cloîtrées de leur monastère des maîtres versés dans toutes les connaissances humaines, habiles à les faire pénétrer le secret des sciences sacrées et profanes, à expliquer les Saintes Ecritures, à faire

1. Les païens eux-mêmes n'ont pu s'empêcher de rendre hommage à ce charme de la chasteté. Elle est, dit l'un d'eux, l'élément des femmes comme l'eau l'est aux poissons. Et un des auteurs les plus mauvais du XVIIIe siècle n'a pu s'empêcher d'écrire : « Un enfant qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant et le plus aimable des hommes.

goûter les suaves harmonies des chants liturgiques et jusqu'aux rythmes berceurs de la poésie, à enseigner enfin non seulement la langue de Jérôme et d'Augustin mais encore la langue enchanteresse de Chrysostome. Feuillien et ses religieux ne devaient pas tarder à réaliser les multiples espérances que Gertrude et sa mère avaient fondées sur eux.

Leur arrivée eut toute l'importance d'un événement historique. L'aspect de ces hommes vénérables, aux lourds vêtements blancs, aux traits énergiques mais empreints d'une céleste bonté, frappa d'un saint respect la foule accourue sur leur passage. Leur front étrangement dénudé par une large tonsure, traçant sa courbe profonde, en forme de croissant d'une tempe à l'autre, semblait refléter l'éclat des pensées divines. Au milieu d'eux, on se montrait Feuillien et Ultain dont le port plein d'auguste dignité rappelait, sous leur humble froc, la majesté de leurs aïeux. Ils dominaient de leur taille élevée tous leurs compagnons. Ceux-ci se groupaient autour de Feuillien, comme autour d'un père bien aimé. C'étaient, en effet, les fils de son âme : sous sa direction, ils s'étaient élevés de vertu en vertu, jusqu'à cette éminente sainteté dont plusieurs allaient donner, en divers lieux, l'admirable spectacle.

Gertrude et sa pieuse mère eurent bien vite apprécié quel trésor le ciel leur envoyait dans ces saints étrangers. S'ils n'avaient pas hésité à quitter une patrie passionnément aimée et à s'exposer à tous les périls de la mer, à toutes les fatigues d'une existence semée d'accidents sur une terre étrangère, c'était pour se dépenser à la gloire de Dieu et au salut des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. Ils rappelaient à Iduberge et à Gertrude ces hommes

couronnés de la gloire de la sainteté, que les Saintes Ecritures leur avaient dépeints, « en qui Dieu à signalé sa gloire et sa puissance, grands en vertus égaux aux prophètes, distribuant aux peuples les trésors de leur sagesse. » Elles retrouvaient avec une sainte joie, en Feuillien et Ultain, d'autres saint Amand. C'étaient, sous des dehors différents, le même zèle apostolique, la même parole toute pénétrée de l'Esprit de Dieu, la même éloquence persuasive et enflammée. Tout, dans ces illustres descendants de race royale, dans saint Feuillien, revêtu comme saint Amand du caractère sacré des pontifes, dans saint Ultain, son frère, longtemps anachorète, comme l'avait été aussi saint Amand, respirait les mêmes vertus qu'elles avaient tant de fois admirées dans le fameux apôtre des Flandres. Aussi elles les accueillirent, disent de vieux récits, avec le même empressement que Marthe et Marie mirent autrefois à recevoir le Sauveur.

Feuillien, de son côté, fut de suite frappé de l'angélique éclat avec lequel se révélait la grande âme de la fille de Pepin, et de l'admirable humilité qui recouvrait, comme d'un voile tissu dans les cieux, les éminentes qualités d'Iduberge sa mère. La noble veuve du glorieux maire des rois francs lui apparaissait sous les traits vivants de la femme forte que les Livres Saints nous dépeignent en ces termes :

Qui donc pourrait narrer dignement
Le bien qu'on voit briller en elle ?
Les suaves vertus forment son vêtement :
Devant Dieu quelle est grande et belle [1] !

La beauté calme de ses traits, la bonté qui s'y lisait, inspiraient le respect et la confiance. « Si la

1. La perle de Nivelles.

mélancolie résignée de son sourire semblait garder un souvenir des amertumes de la terre, il était trop doux pour être douloureux, et ne reflétait plus que la beauté des choses éternelles [1]. »

Pénétré de vénération pour cette illustre veuve, Feuillien admirait en lui-même l'étonnant accroissement de sainteté où Gertrude, elle aussi, dans un âge si peu avancé, était déjà parvenue. Il voyait en elle la virginale épouse du Roi des rois et, des yeux de la foi, il contemplait l'Epoux céleste se faisant du cœur si pur de l'humble et pieuse abbesse un séjour de délices. En vain sa naissance illustre et une grâce naturelle ne cessaient de la parer aux regards de ceux qui l'approchaient ; elle s'attachait à voiler, sous la modeste livrée des servantes du Christ, le fier sang de ses aïeux et l'élégante beauté de sa jeunesse. L'austérité de ses jeûnes apparaissait sur ses traits amaigris, mais la douce et ineffable paix qui régnait dans son cœur les éclairait d'un rayon de joie céleste. Heureux témoins de tant de vertus, Feuillien et Ultain reconnurent avec édification que « l'odorante renommée des vertus de Gertrude et de sa mère » qui s'était répandue jusque dans les monastères d'Angleterre, était justement méritée.

Dans l'attente des moines irlandais, on avait commencé à bâtir quelques demeures pour les recevoir. La construction en fut promptement achevée. Beaucoup plus modestes que ceux de la villa d'Iduberge convertie en monastère, ces bâtiments suffisaient aux rudes athlètes de la pénitence. Entièrement séparés des retraites sacrées des vierges du Seigneur, ils leur étaient réunis par une église commune.

1. G. Kurth, *Sainte Clotilde*.

Cette église avait été construite avec une magnificence inconnue dans la contrée. Iduberge avait vu jadis les splendeurs de la basilique de Saint-Denis, édifiée par Dagobert pour être la sépulture des rois francs. Elle en avait admiré les puissantes colonnes et les majestueux arceaux, les parois disparaissant en quelque sorte sous de somptueuses tentures relevées d'or, et les merveilles d'orfèvrerie dues au ciseau de saint Eloi [1]. Sur la crypte où reposaient les restes de son époux, de celui qui avait été plus grand que les rois, et que ses vertus avaient déjà fait mettre au nombre des bienheureux par la vénération des peuples, elle avait eu à cœur à son tour d'élever, à la gloire du Très-Haut, un temple digne de sa piété et de ses immenses domaines. Elle avait fait appel aux artistes les plus versés dans l'art de l'architecture et aux ouvriers les plus habiles. A cette époque, il n'était bruit, dans tout le monde chrétien, que de l'église de Sainte-Sophie, à Constantinople, rebâtie par l'empereur Justinien. Des architectes byzantins avaient été demandés dans nos contrées. C'est ainsi que l'abbaye de Saint-Médard, à Soissons, fondée vers l'an 560 par Clotaire I, que l'abbaye de Stavelot, furent construites dans le style oriental et d'après les influences byzantines [2]. C'est ainsi aussi que l'église élevée par Iduberge et dédiée à saint Pierre, devint, dit M. Van Bemmel, « la parfaite miniature de la splendide basilique de Sainte -Sophie, à Constantinople [3]. » Elle était si

1. *Gesta Dagoberti.*

2. Bourrassé.

3. Van Bemmel, *Revue trimestrielle*, XXII[e] volume. Sous la quatrième abbesse, Agnès, cette église reçut encore de nombreux embellissements. En présence, en effet, des miracles obtenus par l'intercession de sainte Gertrude, on fit

ravissante à l'intérieur qu'on eût pu dire d'elle aussi ce que le biographe de saint Ouen à écrit de l'oratoire du saint, « qu'on ne pouvait y entrer sans se sentir l'âme échauffée par la piété, comme si on avait le bonheur de se trouver en paradis. »

Cette église, qui servait aussi d'église paroissiale, réunit nécessairement, pour la célébration du divin Sacrifice et le chant des heures canoniales, les moines irlandais et les religieuses cloîtrées de Nivelles. Celles-ci avaient un chœur particulier. Gertrude, portant la crosse abbatiale, précédée de ses filles en Jésus-Christ, et ayant sa mère à ses côtés, s'y rendait aux heures des offices, et donnait le signal de la sainte psalmodie, que les moines aux vêtements blancs, rangés autour de l'autel du Très-Haut, alternaient avec les vierges du Seigneur. Combien étaient sanctifiantes ces chastes mélodies grégoriennes, délices des monastères de la verte Erin [1], parure d'un doux attrait du ministère sublime de la prière publique ! Sur les lèvres de Feuillien et de ses religieux, elles avaient reçu, à la suite de leur pèlerinage à Rome, un merveilleux perfectionne-

---

construire un nouvel autel sous lequel on déposa les restes de la patronne de Nivelles, qui jusque-là étaient restés dans la crypte, à côté des corps de Pepin et d'Iduberge. L'église fut alors dédiée non seulement à saint Pierre, mais à sainte Gertrude. Incendiée en 1046, elle fut restaurée quelques années plus tard, toujours d'après les règles de l'architecture romano-byzantine primaire, dit M. Fr. Lemaire, dans son *Histoire de Nivelles*. L'empereur Henry-le-Noir assista à sa consécration et porta sur ses épaules les reliques de sainte Gertrude.

1. Les Irlandais excellèrent dans le chant ecclésiastique ; et c'était parmi eux que les princesses des Francs faisaient chercher des maîtres, pour exercer les vierges de leurs monastères à chanter dignement les louanges de Dieu. Ozanam, *Civil. chrét.*, p. 419.

ment auquel les religieuses de Nivelles pieusement attentives s'efforçaient d'arriver. Ces purs accords, où se modulaient, tantôt les humbles accents de la pénitence et de la prière suppliante, tantôt l'hymne de l'amour divin, de l'action de grâces et du triomphe, semblaient, tantôt prêter aux pleurs de la terre d'exil je ne sais quel charme céleste, et tantôt faire entendre comme un écho joyeux des chants des anges et des saints; pieuses harmonies, aux sons graves, qui détachaient l'esprit des pensées terrestres et donnaient le vol à des rêves pleins de divins enchantements. On se fut cru transporté dans la Jérusalem céleste ; et les voix des fiancées du Christ, succédant aux voix austères des ascètes du cloître, dans un mélodieux enchaînement, faisaient songer à ces suaves cantiques à nul autre pareils, que seuls dans les éternels parvis les vierges peuvent chanter à la suite de l'Agneau sans tache, au souffle embaumé des brises célestes.

Les offices de la liturgie sacrée se chantant ainsi en commun, Feuillien dut adapter la règle de ses moines à la règle du monastère de Nivelles. Gertrude, qui avait donné à ses religieuses la règle qu'elles observaient, devint l'abbesse de la double communauté, comme elle était devenue, par ses bienfaits, la vraie reine de la population répandue sur le vaste domaine de ses aïeux. De concert avec sa mère, qui lui avait abandonné l'administration de ses biens, elle avait fait de ce domaine un territoire monastique, et l'avait affermé par portions à des colons et à des serfs à qui elle avait octroyé la liberté. Tous la révéraient comme la mère de leurs âmes[1]. Feuillien et ses moines se firent un

1. C'est le souvenir de cette autorité que rappelait un ancien usage qui s'établit à Nivelles lorsque plus tard le

devoir de s'incliner devant cette autorité vénérable que lui avaient acquise sa munificence et ses vertus ; mais rien n'égalait d'autre part le profond respect qu'inspirait à Gertrude le caractère auguste de prêtre et de pontife dont Feuillien était revêtu. Le monastère de Nivelles réalisa ainsi l'idéal des monastères doubles qu'il n'était pas rare de rencontrer à cette époque. « Quoi de plus touchant, dit un historien protestant, que ces monastères doubles. Sans doute cet idéal était trop surnaturel pour durer toujours. Mais n'est-ce pas un exploit héroïque de la foi chrétienne d'avoir pu, ne fut-ce que pendant une génération, réaliser ce rêve sublime et digne des temps apostoliques[1] ? »

Parmi les moines irlandais qui avaient accompagné Feuillien, les uns entreprirent des travaux de défrichement ; d'autres aidèrent à bâtir hôpitaux et hospices, où Iduberge et Gertrude voulaient recueillir et soigner toutes les infirmités et toutes les détresses. Pendant que s'élevaient ces refuges charitables, la parole de Dieu allait éclairer, consoler et convertir les âmes. Plusieurs moines partirent pour des missions lointaines, après avoir dit adieu à leurs

---

couvent de Gertrude devint un chapitre de chanoinesses. L'abbesse prenait le titre de princesse de Nivelles, et lors de son installation, le Magistrat allait en grande pompe lui présenter une clef dorée. *Annales du Cercle arch. de Nivelles.*

1. M. Gaston Bonet-Maury, *Revue historique*, T. LXXXIII. L'historien Michelet, dont la plume anticatholique s'est attaquée à tant de choses saintes, a dit à son tour : « Le rapprochement des monastères créait entre les frères et les sœurs une heureuse émulation d'étude aussi bien que de piété. Les uns et les autres, suivant la noble expression de Bossuet, s'aidaient à gravir le rude sentier. »

frères[1]. Feuillien envoya saint Fregaud au saint abbé Amand qui lui confia le monastère de Deurne ; saint Etto alla fonder une abbaye dans les environs d'Avesnes ; saint Gobain, qui devait cueillir la palme du martyre, alla prêcher dans la région de Laon et se construisit, dans la grande forêt de l'Oise, une pauvre cellule, auprès de laquelle une belle église, qui porte aujourd'hui son nom, ne tarda pas à s'élever ; saint Wasnulfe ou Wasnon prit le chemin de Condé, où sa parole éloquente opéra des merveilles ; Adalgise se rendit dans la partie de la Picardie appelée Thiérache avec saint Corbican, et s'établit sur les rives de l'Helpe majeure, puis sur les bords de l'Oise où, frappés des vertus de l'homme de Dieu, plusieurs vinrent se mettre sous sa direction ; saint Autbode consacra tous les efforts de son zèle au Cambrésis où, à Waucourt, son nom est resté en vénération. Enfin l'anglais saint Bertuin qui, d'après certains auteurs, serait venu de Rome avec saint Feuillien, se dirigea vers les grands bois de Marlaigne et s'établit au bord de la Sambre, dans une vaste clairière de l'épaisse forêt.

La vie sainte et laborieuse des moines irlandais, leur parole évangélique, leur savoir dans toutes les branches des connaissances divines et humaines, créèrent chez les religieuses de Nivelles une active émulation de ferveur et d'étude. Leur retraite devint comme un jardin fermé, où le souffle de la grâce

1. « Si chacun d'eux était en effet avec Feuillien et son frère quand ils abordèrent à Nivelles, dit le P. Bouvier, je n'en sais rien d'assuré : tant y a que la légende manuscrite de sainte Gertrude fait foi qu'alors le nombre des saints confesseurs surpassait les cinquante. » — « De tous ceux-ci, dit J. Rousseau, et tous les autres qui débarquèrent dans le Pays, Feuillien en était le chef, le guide et le capitaine sans aucun contredit et de l'aveu général. »

épandait le parfum des fleurs célestes, semblable à une ruche harmonieuse, aux cellules enchantées où, sur les ailes de la prière, de la contemplation, et d'un labeur sagement ordonné dans sa variété, ces pieuses avettes butinaient leur miel en Celui qui est l'éternel principe de toute science et qui, dans son amour pour la simplicité et la pureté, s'appelle « la fleur des champs et le lis des vallées ». Gertrude surtout fit d'étonnants progrès dans la science des Saintes Ecritures. Elle parvint à savoir par cœur une partie considérable des Livres Saints qu'elle traduisait du grec [1]. Leur savante et pieuse interprétation par Feuillien faisait la nourriture aimée de son âme. Son cœur se fondait d'amour divin lorsque, illuminée des célestes clartés dont la faisait resplendir l'éloquence du saint évêque, la parole sacrée lui révélait les merveilles du Seigneur et ses miséricordes infinies. Comme Marie aux pieds du Sauveur, Gertrude et sa sainte mère, réunies près des saints tabernacles avec leurs pieuses compagnes, n'étaient jamais rassasiées de ces divins enseignements.

Feuillien avait apporté d'outre mer et de Rome des écrits des Saints Pères, salutaires et délicieux entretiens pour les âmes, où les vierges de Nivelles puisaient les douceurs des plus pures consolations et de nouvelles ardeurs pour marcher courageusement dans la voie étroite qui conduit aux joies éternelles. La lecture des terribles visions de Fursy servait à les maintenir dans une sainte ferveur ; la méditation des œuvres des Saints Pères et des Actes

1. Sainte Gertrude, sous Dagobert, savait toutes les Ecritures par cœur et les traduisait du grec. Elle envoyait audelà des mers chercher des maîtres irlandais qui enseignaient la musique, la poésie et le grec aux vierges cloîtrées de Nivelles. Dupanloup, *Femmes savantes*

des martyrs leur apportait de divines lumières et de saintes inspirations. Plus que toute autre, Gertrude trouvait dans ces lectures de puissants moyens de sanctification. « Elle était, dit un de ses anciens biographes, d'une mémoire angélique, retenant facilement ce qu'elle avait lu. C'était l'affection qui lui aiguisait la mémoire ; car ayant lu quelque bel exemple ou rencontré quelque riche sentence, elle se travaillait aussitôt de la pratiquer, et non pas de faire comme nous, qui ayant lu quelque livre de dévotion, ou quelque histoire incitant à la vertu, estiment avoir assez fait d'avoir jeté les yeux sur un livre plus par curiosité que par dévotion. La lecture qu'elle faisait de la vie des saints lui servait d'un grand aiguillon à la sainteté ; et comme les capitaines sentent leurs âmes échauffées à la générosité par la lecture des faits héroïques de guerriers célèbres, ainsi cette vierge magnanime sentait son courage s'allumer d'un désir de suivre de près les actions vertueuses des saints personnages dont elle lisait la vie. De là sourdait le grand amour et la grande révérence qu'elle leur portait [1].

---

1. Guillaume Rebreviettes, *Sainte Gertrude*

CHAPITRE QUATORZIÈME

Comment saint Feuillien reçut d'Iduberge et de Gertrude le territoire de Fosses pour y bâtir un monastère et un hospice pour les pèlerins, et comment il choisit ce lieu pour sa sépulture et y fit fleurir la sainteté.

> Fosses, cette ville si chérie de Dieu, lui fut prédite pour le lieu qui lui servirait d'une maison d'honneur, et d'un lit de repos à son doux sommeil après sa mort.
>
> J. ROUSSEAU. *La vie de saint Feuillien.*
>
> Les moines sont les bienfaiteurs de l'Europe : leurs paisibles ermitages au milieu des peuples barbares furent des écoles de perfectionnement moral, et la clochette de leurs cellules retentit comme un signe d'espérance à travers ces siècles orageux.
>
> HERDER.

Dans les conversations que Feuillien avait eues avec Iduberge et Gertrude, celles-ci n'avaient pas été sans l'interroger sur son pèlerinage au tombeau des Apôtres. Les mille difficultés, les dures privations, les dangers d'un pareil voyage avaient été plus d'une fois l'objet de leurs entretiens. L'évêque missionnaire leur en avait fait une vive peinture. Que de fois, n'ayant pu atteindre, au soir d'une longue marche, quelqu'une des rares hôtelleries de la route, ni la ferme hospitalière de quelque chrétien charitable, ni l'huis accueillant d'un monastère, et, se trouvant sans gîte, ils avaient du passer la nuit, ici, dans quelque lande déserte, là, au sein des ténèbres d'une

redoutable forêt, ailleurs, au milieu des ruines abandonnées de quelque cité ravagée de fond en comble par les barbares, sans autre oreiller que quelque pierre gisante d'un édifice détruit, le pied d'un arbre aux puissantes racines, ou la crête d'un fossé desséché ; exposés pendant leur sommeil aux attaques de bandes de brigands ou d'animaux féroces rôdant dans la solitude !

Les nobles recluses avaient écouté ces récits avec un pieux et compatissant intérêt. Elles avaient surtout été frappées du manque de refuges charitables pour les pèlerins qui, aux prix des plus grandes fatigues, se rendaient aux basiliques de Rome, ou à quelque autre sanctuaire célèbre, ou même en Terre Sainte. Le nombre de ces hardis pèlerins augmentait chaque jour ; ils venaient de partout, mais surtout des grandes îles de Bretagne et d'Irlande. Les routes de nos contrées commençaient à en être sillonnées. Iduberge et Gertrude conçurent le dessein d'exercer à leur égard, autant qu'elles le pouvaient, les devoirs d'une généreuse hospitalité. Elles se souvenaient que « cette belle vertu est si agréable à Dieu qu'elle a mérité d'accueillir quelquefois les Anges du Paradis, quand elle ne pensait qu'héberger des hommes mortels [1]. » En l'honneur de Notre Seigneur Jésus-Christ, elles offrirent donc à Feuillien un de leurs domaines, pour y bâtir un monastère, qui pût devenir un nouveau centre de vie religieuse et de culture intellectuelle, et servir en même temps d'abri aux pèlerins errants [2].

Sur les confins de l'antique forêt de l'Ardenne, non loin des bords sauvages et sinueux entre les-

1. Sébast. Bouvier, *Vie de saint Feuillien.*
2. Ce fut une des premières fondations de ce genre si célèbres au moyen âge.

quels rubanaient les flots ravageurs de la Sambre, se cachait un val mysterieux et profond, entouré au loin d'un admirable amphithéâtre de hautes collines qui, en le resserrant de toutes parts, le faisaient ressembler à une fosse immense, telle que l'imagination en fait créer, aux temps fabuleux, par un peuple de géants, pour y ensevelir quelques fameux guerriers. De cet aspect des lieux, d'après les uns, serait venu le nom de Fosses donné à cet endroit. D'après une autre opinion, jadis la plus commune, mais qui est aujourd'hui contestée par de graves autorités [1], ce lieu aurait eté le glorieux tombeau de l'armée des Nerviens, aux temps lointains où la puissance romaine, secondée par le génie de César, faillit succomber sous la valeur des peuplades belges, se ruant au combat pour la défense de leur liberté. Sur la vaste profondeur de la vallée, témoin épouvanté des funérailles d'un peuple de héros, cimetière lamentable que les tombes des cinquante mille guerriers qui y furent ensevelis, auraient fait appeler les Fosses, *Fossae*, les siècles avaient jeté, avec le manteau de l'oubli, leur vert manteau de ronces, de buissons et d'herbes folles, lorsque Iduberge et Gertrude firent choix de cette solitude désolée, pour y établir un monastère, — halte reposante pour les pèlerins fatigués, et peut-être aussi touchant appel à la miséricorde divine en faveur de nos valeureux ancêtres, reposant là dans la gloire farouche de leurs fosses oubliées. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que cet endroit désert jouissait déjà de quelque antique renom [2], et qu'un chemin avait été frayé

1. Namèche, *Histoire de Belgique*.

2. Un manuscrit du Xe siècle, tiré d'un recueil de Paris, n° 2768, A, appelle Fosses un endroit très célèbre.

à travers bois et champs, pour le relier à la grande voie qui menait de Landen à Nivelles.

Feuillien et ses moines allaient transformer ces lieux solitaires et les faire « tressaillir d'allégresse et fleurir comme le lis[1]. » Ils allaient par leurs pacifiques travaux et leur sainteté, en faire un séjour aimé du ciel et y donner naissance à la formation « d'un peuple extrêmement docile, doux, traitable, et doué d'un génie particulier qui le porte au bien[2]. »

Feuillien partit prendre possession de ce domaine au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, pour l'amour de qui il lui avait été donné. C'était, il est vrai, en ce moment, fait remarquer le P. Bouvier, « une bien pauvre Fosse pour celui qui eût pu, s'il l'eut voulu, posséder un royaume entier; » mais l'humble et saint descendant des rois d'Hibernie, qui y voyait un lieu propre au recueillement de la prière et aux travaux de la pénitence et de la charité, l'estimait plus précieuse qu'un royaume. Toute son ambition était de faire de cette fosse une nouvelle Thébaïde, d'où s'élèveraient chaque jour vers le ciel, avec les saintes harmonies des chants sacrés, les parfums des plus admirables vertus. Quant à son frère Ultain, il se réjouissait à la pensée d'y trouver quelque recoin ombreux où il put, comme en Est-Anglie, se livrer à toutes les austérités et aux contemplations de la vie anachorétique.

Ce fut au chant grave et pieux des psaumes, une croix de bois précédant leur religieux cortège, comme un glorieux étendard, que les moines irlandais, char-

1. *Isaïe*, xxxv, 1

2. Tel est le témoignage flatteur que le Père S. Bouvier rendait au peuple de Fosses, dans la vie de saint Feuillien qu'il publia en 1657.

gés des reliques de leurs saints bien-aimés, atteignirent enfin, après une longue marche, les champs infertiles et la profonde vallée qui composaient la terre des Fosses. L'aspect de ces lieux déserts les ravit par sa beauté étrange. A leurs pieds, le val s'élargissait et se creusait en un gouffre immense dont le fond mystérieux se dérobait sous un amoncellement de verdure que marbraient les teintes variées de plantes échevelées, d'arbustes aux tiges retombantes, de buissons épais, d'arbres rabougris, mêlés dans un fouillis sauvage. Une petite rivière, la Beverne, leur faisait entendre, dans le silence de cette solitude, les sonorités chantantes de ses eaux se heurtant à ses rives capricieuses en gais cliquetis. Au loin devant eux, les hautes collines qui s'élevaient circulairement autour de la vallée, semblaient l'entourer d'un rempart grandiose et lui faire, de leurs féeriques sommets, une couronne de gloire. Çà et là, dans ce lointain qui s'étendait à perte de vue, on distinguait la fumée de quelque pauvre chaumière ou d'un feu allumé par les bûcherons, s'élevant en spirales bleuâtres dans la pureté des airs.

Feuillien s'était arrêté à contempler silencieusement la beauté de ce panorama ; ses regards se reportaient maintenant sur le val plein d'ombres qui s'enfonçait à ses pieds. Il se rappelait avoir vu quelque part une solitude en tout semblable à celle-ci. Etait-ce aux rivages aimés de la verte Erin ?... Tandis qu'il interroge ses souvenirs, une douce émotion le saisit soudain. La vision qui a passé sous ses yeux, au moment où il était prosterné sur le tombeau de saint Pierre, à Rome, lui revient en mémoire. Il reconnaît l'endroit béni qui lui a été marqué pour le lieu de sa sépulture. De son cœur jaillit la parole inspirée du psalmiste : il dit aux moines

qui l'entouraient : *Haec requies mea in saeculum saeculi.* « C'est ici le lieu de mon repos pour toujours, la fosse que je choisis pour y habiter au siècle des siècles. »

De lourds chariots, traînés par de grands bœufs, avaient accompagné la marche des moines, pour mettre à leur disposition toutes sortes de provisions, et les objets nécessaires à leurs travaux, à l'abattage des arbres, à l'essartement du terrain, au labour. C'était un rude travail qui allait commencer pour ces pionniers du Christ. Feuillien voulut d'abord, d'accord avec eux, marquer la place où devait s'élever le monastère ; tous convinrent de l'établir vers le fond de la vallée broussailleuse. Ils réservèrent le site enchanteur de son sommet à la construction d'une petite chapelle, en l'honneur de sainte Brigitte, la patronne bien-aimée de l'Irlande: humble phare de leur solitude, où brûlerait une flamme immortelle destinée à guider les pas du pèlerin égaré, la nuit, oratoire chéri où eux-mêmes, à certains jours, aimeraient à venir se rappeler, dans les effusions de la prière, les souvenirs de la patrie lointaine.

Une tente rapidement élevée, au déclin du jour qui avait salué leur arrivée, servit d'abri aux reliques qu'ils avaient apportées et qu'ils déposèrent sur un rustique autel. Ce fut là que, le lendemain de grand matin, dans le calme qui précède les premières lueurs de l'aube, les chants de la sainte psalmodie vinrent pour la première fois éveiller les échos de ces lieux sauvages, qu'ils devaient chaque jour désormais, à cette heure matinale, enchanter de leurs harmonies sacrées. Au lever de l'aurore, Feuillien monta à l'autel du Seigneur, entouré de ses religieux plongés dans un profond recueillement ; et, élevant ses

regards vers Dieu, le Père Tout-Puissant, il lui offrit en sacrifice « le Corps sacré et le précieux Sang de l'Agneau qui a été immolé pour la rémission des péchés [1] », et distribua aux assistants ce Pain des forts [2]. En cet instant d'une si impressionnante solennité, le divin Rédempteur prenait possession pour jamais de cette terre, que les travaux de ses ouvriers apostoliques allaient rendre féconde; il y établissait, par sa divine présence, le trône adorable de son amour, autour duquel des générations de fidèles devaient mettre leur bonheur à venir se prosterner. « O Dieu, dit le P. Bouvier, de quelle ardeur de dévotion Feuillien pria alors le Père céleste de présider en cette Fosse, de la bénir de sa sainte bénédiction, la munir de sa grâce, la conforter à jamais de sa présence, lui *donner la gloire du Liban, la beauté du Carmel et de Saron!* [3] »

Tous alors se mirent vaillamment à l'œuvre. Des huttes de branchages s'élevèrent hâtivement dans les sous-bois, pour leur servir d'abri provisoire. Chaque jour des arbres tombaient sous la cognée des travailleurs. Le terrain fut essarté ; des carrières de pierre ouvrirent aux chercheurs leurs trésors, pour offrir au Seigneur un temple digne de sa majesté divine. « Les moines, dit M. Kurth, exerçaient tous les métiers. Architectes, maçons, forgerons, menuisiers, tisserands, tailleurs, cuisiniers et manœuvres, ils n'employaient d'autres ouvriers qu'eux-mêmes. » Gertrude, cependant, voulant hâter les travaux, ne s'était pas contentée de donner aux moines irlandais la terre des Fosses ; elle leur avait adjoint un certain

---

1. Bède, *Hom. in vig. Pass.*
2. *Foillanus, missarum laude peracta, psalteriique piis cantibus explicitis... construxit...* Boll.
3. *Isaïe.*

nombre de serfs jadis employés à la construction de la basilique et du monastère de Nivelles[1]. Le nombre des moines d'ailleurs s'était encore accru. Une église ne tarda donc pas à s'élever dans la solitude du val des Fosses. Ce fut alors, croit-on, que fut bâtie la tour actuelle de l'église, qui rappelait aux fils de l'Irlande les tours rondes de leur patrie. Le temps, qui mine tout, s'étonne de la voir survivre aux ravages que les tempêtes, les saccagements, les incendies, les révolutions ont exercés autour d'elle. Feuillien dédia le nouveau temple au Prince des Apôtres, l'impérissable roc sur lequel repose la foi catholique. La reconnaissance du peuple de Fosses, qui prit naissance à l'ombre bénie et civilisatrice de ce sanctuaire, devait le faire consacrer plus tard à son fondateur.

La bâtisse du monastère de Fosses avait remué les populations environnantes. Les prédications apostoliques de Feuillien, les saints exemples de ses moines, ne tardèrent pas à jeter dans les âmes la bonne semence de l'Evangile et à la faire se lever en fruits abondants de salut. La fosse sauvage devint « un heureux parterre dont les nouvelles plantes ne furent pas longtemps sans épandre au long et au large les douces flairantes odeurs de leurs vertus[2] ». Comme le grain de sénevé, devenu un grand arbre, dont les vastes rameaux offrent un abri aimé aux oiseaux du ciel, le monastère des Fosses vit bientôt s'accroître et s'étendre au loin sa bienfaisante influence et de nombreux fidèles implorer la faveur, non seulement

1. ... *Plures hinc inde vocatos*
Colligit, hortaturque operi solerter ut instent.
Ph. Brasseur.

2. Bouvier.

de se ranger sous sa règle[1], mais de lui consacrer leurs biens. La bénédiction du ciel, pouvons-nous dire à l'imitation du psalmiste, se répandait abondamment sur cet heureux vallon. Ses aurores et ses soirs étaient pleins de douceur[2] ; autrefois stérile, la terre devenue fertile s'embellissait de ses fruits ; ses collines se revêtaient d'allégresse ; de luxuriantes moissons, ondoyant en replis dorés sous le poids de leurs épis, au passage des brises, mouvementaient ses champs de leurs balancements joyeux, où semblait chanter le bonheur entrevu de servir un jour à préparer le pain des anges, manne céleste, qui devait rassasier au banquet sacré les habitants de ce paisible séjour. Le Seigneur couronnait des dons de sa bonté ce val et le cours de ses années ; et sur les rives de son humble cours d'eau, les moines d'outre mer bénissaient Dieu de l'abondance des eaux célestes, qu'un fleuve de grâces épandait en ces lieux. C'est de ces temps lointains, que date cette fervente dévotion qui, dans le cours des siècles, a toujours distingué le peuple de Fosses pour l'adorable présence du Sauveur du monde dans le Saint Sacrement, et qui a brillé du plus vif éclat dans un de ses plus illustres enfants, le célèbre Hugues, compagnon et successeur de saint Norbert. Feuillien, qui en fut le promoteur, eut le bonheur d'en voir la merveilleuse éclosion.

André du Saussaye, évêque de Toul, auteur du *Martyrologium gallicanum*, a fait ce magnifique

---

1. On ignore, dit Dom Berlière, quelle règle les moines de Fosses suivaient : on ne peut affirmer que la règle bénédictine y ait été introduite avant le Concile de Leptines.

2. Ps. 64 : *Exitus matutini et vespere delectabis... exultatione colles accingentur... valles a abundabunt frumento... clamabunt, etenim hymnum dicent.*

éloge de l'apostolat de saint Feuillien, à Fosses : « L'héroïque serviteur de Dieu ne s'attacha pas au charme que sa piété trouvait dans la paisible retraite de Fosses, au point d'abandonner le ministère de la prédication auquel il avait consacré sa vie. Sans cesse stimulé par l'aiguillon de la gloire de Dieu, on le voit parcourir les lieux circonvoisins, semblable à l'éclair aux ailes de feu. Il met tout son zèle à extirper les dernières racines de l'idolâtrie ; il répand partout la divine semence de la foi chrétienne ; il appelle à la lumière de la vérité, à l'amour de Dieu, les manants plongés encore pour la plupart dans les ténèbres du paganisme ; il s'efforce de les attirer dans le chemin du ciel, de leur procurer la vie des enfants de Dieu et de les conduire à la gloire des élus ; il presse ceux qui sont rebelles à la grâce qui les sollicite ; sans cesse il revient à la charge. Il met tout en œuvre, les exhortations, les industries de la charité, pour les porter à travailler à leur salut, et il les y force en quelque sorte, tant son zèle à les sauver est ardent[1]. » Aussi a-t-il pu être justement appelé le *Père de la patrie* par ceux qui habitèrent ce coin de terre privilégié, qu'il a évangélisé et choisi pour le lieu de sa sépulture.

« De quoi ne lui êtes-vous pas redevables, en effet ? dit à ce sujet un ancien chanoine de Fosses, en s'adressant à ses compatriotes. Il s'est fait votre premier Prélat et a fixé sa demeure parmi vous, il y a choisi sa sépulture, il y demeure encore aujourd'hui, vous possédez le sacré dépôt de son corps, il est votre Patron, votre protecteur, il vit au milieu de vous par sa vigilance, il vous écoute, il vous exauce, il vous secourt dans vos besoins, il vous

1. *Non tamen ita huic haesit loco Heros divinus quasi...*

délivre dans vos tribulations, il vous comble de ses bénédictions, il vous regarde comme ses enfants et vous continue la tendresse de son amour, de ses affections et de ses faveurs : ne cessez jamais d'admirer dans ce Père la charité qu'il a eue dès lors et jusqu'ici pour vous autres, et celle qu'il a encore aujourd'hui. Consacrez-lui une reconnaissance perpétuelle et une confiance filiale. Rendez-vous dociles à sa voix et à la doctrine que vous avez reçue de lui. Pratiquez les vertus qu'il vous a enseignées et faites consister toute votre gloire à vous rendre semblables à votre premier modèle, et à être des enfants dignes d'un si saint Père. »

CHAPITRE QUINZIÈME

Comment la bienheureuse Iduberge trépassa entre les bras de sa sainte fille Gertrude, et comment Feuillien, après avoir mis son frère Ultain à la tête du monastère de Fosses, revint au monastère de Nivelles, dont il fit un foyer de sainteté, et alla assister, à Péronne, à la glorieuse translation de saint Fursy, son frère.

Levez les yeux au ciel. Me voilà et avec moi tous mes saints : ils ont soutenu dans ce monde un grand combat ; et maintenant ils se réjouissent, maintenant ils sont consolés et à l'abri de toute crainte, maintenant ils se reposent à jamais avec moi dans le royaume de mon Père.

Imitation de J-C. L. III, ch. 47.

Exultabunt Domino ossa humiliata

Les travaux de tout genre occasionnés par la fondation du monastère de Fosses, le soin de la direction de ses religieux, ses courses apostoliques dans la région avoisinante, n'avaient pas distrait Feuillien de sa sollicitude pour le double monastère de Nivelles. A intervalles réguliers, accompagné d'un de ses moines, il franchissait à cheval les dix à douze lieues qui séparent Fosses de Nivelles. Il y était chaque fois impatiemment attendu. Sa parole toute imprégnée du suc des divines Ecritures et toute pénétrée des ardeurs de l'amour de Dieu, était toujours recueillie avec une pieuse avidité par Gertrude et ses moniales, et toujours elle avait le secret de porter ces

saintes âmes à de nouvelles ascensions vers les plus hauts sommets de la perfection.

Ce fut à cette époque qu'une grande douleur vint frapper la communauté de Nivelles et surtout le cœur de son illustre abbesse. La très chère et pieuse mère de Gertrude vit s'approcher le moment suprême qui est la fin de toute chair. Autour de l'humble couche où elle reposait ses membres délicats, sanctifiés par le saint embaumement de la mortification monastique, elle fit assembler sa famille religieuse. Feuillien, averti par un message, était accouru en toute hâte. Iduberge reçut des mains du pontife la divine nourriture qui, après avoir fait sa force et sa félicité durant les jours agités de son pèlerinage ici-bas, venait mantenant l'aider à franchir en paix le seuil de l'éternité, en lui montrant pour Juge, Celui qu'elle serrait de tout son amour dans son sein. Elle offrit aux onctions saintes, pour les rendre plus purs aux regards de Dieu, les organes humiliés et pénitents de ses sens. Puis ses yeux contemplèrent avec amour sa chère Gertrude qui l'entourait de ses bras, Begge et Grimoald, ses autres enfants accourus près d'elle, et ses filles en Jésus-Christ agenouillées à ses pieds. Se rappelait-elle en ce moment les célestes visions de Fursy dont la lecture l'avait si profondément édifiée ? Entendait-elle, comme le grand voyant irlandais, les anges chanter autour de sa couche le cantique de l'exilé, aspirant à aller jouir enfin des horizons, si souvent entrevus par la foi, de la patrie lointaine et de ses joies sans mélange ? Longtemps son âme avait soupiré et langui après les parvis du Seigneur. Déjà, aux jours de sa jeunesse, elle avait dit avec le roi-prophète : « Que vos tabernacles sont aimables, grand Dieu qui commandez aux légions célestes ! » Maintenant plus que jamais elle pouvait ajouter :

« Je sens mon cœur et ma chair bondir de joie vers le Dieu vivant [1]. »

Ses traits mourants réflétaient le bonheur de son âme. Elle dit aux saintes épouses du Christ, dont les mains se joignaient dans une même et fervente prière, combien elle était heureuse de quitter cette vallée de larmes, pour aller se réunir à son Dieu, qui avait été si bon pour elle, et jouir de sa vue ineffable dans la gloire céleste et l'éternelle compagnie des élus. Rien ne la retenait plus sur la terre. Elle laissait la communauté qu'elle avait fondée, animée d'un grand zèle pour la perfection ; elle en bénissait tous les membres, qu'elle exhortait à persévérer dans l'émulation de toutes les vertus, dans l'attachement à leur humble vocation et à leur sainte retraite, car « mieux vaut un jour dans les parvis du Seigneur que mille loin de lui ; mieux vaut être au dernier rang dans la maison de Dieu que d'habiter dans les tentes des pécheurs », et elle emportait, ajouta-t-elle, le consolant espoir de revoir ses chères filles dans le ciel [2].

Gertrude reçut, avec les larmes de la piété filiale, le dernier soupir de sa mère. A ses côtés priaient et pleuraient sa sœur Begge et son frère Grimoald [3], tandis que des lèvres du saint pontife Feuillien, qui contemplait avec émotion cette scène émouvante, descendaient de douces paroles de consolation.

Iduberge fut ensevelie à côté de son illustre époux. Sa mort fut pleurée par toute la contrée dont elle n'avait cessé d'être la charitable providence et l'édifiant exemple. Les premiers jours de deuil furent pour ses enfants des jours de ressouvenances et de prières, doux épanchements des cœurs où revécut

1. Ps. 83.
2. Cf. G. de Rebreviettes, *Vie de sainte Gertrude.*
3. Grimoald, dit Baronius, était d'une piété remarquable.

l'aimable figure d'Iduberge, sous les traits attachants que l'histoire lui a conservés. « C'est une touchante et poétique histoire que celle du veuvage de la femme de Pépin, dit un écrivain rationaliste[1]. Elle nous fait voir comment la religion était le refuge de toutes les âmes élevées qui conservaient quelques sentiments purs au milieu de la grossièreté du siècle... Iduberge était née en Aquitaine d'une famille patricienne. Elle avait puisé dans une éducation soignée et presque littéraire une sensibilité plus exquise, une notion plus haute de l'existence et de la moralité. Au milieu des forêts du Nord et dans les paysages des Ardennes, elle regretta sans doute la nature plus douce de la Gaule méridionnale et ses mœurs plus raffinées. Pourtant elle se dévoua à son rude époux, elle l'aima même par un vif sentiment du devoir et par l'exaltation de son propre dévouement. Pépin meurt. Elle aspire alors à l'existence recueillie et intellectuelle du cloître ; elle veut fuir ce monde où dominent la violence et les passions grossières. Les souvenirs de son enfance lui reviennent, et, pleine de répugnance pour la société barbare qui l'entoure, elle espère retrouver dans la vie religieuse les idées de la civilisation qu'elle regrette et ce calme idéal qu'elle entrevoit. Si elle n'a pas eu la palme de la pureté virginale, elle aura du moins dans son veuvage la paix du cœur. »

Si Iduberge avait mis sa fille Gertrude à la tête du monastère de Nivelles, elle n'avait cessé d'en être la sage conseillère, toujours vénérée et chérie et toujours consultée. Privée de ses avis précieux, Gertrude pressa Feuillien de hâter son retour à Nivelles. Plus que jamais ses lumières et sa direction lui étaient nécessaires. Le monastère de Fosses était d'ailleurs

1. M. Emile de Laveleye, *Histoire des rois francs*, T. II, p. 137.

bien établi : un grand zèle pour la sainteté y régnait, et, dans ces lieux qui jadis avaient été, dit-on, témoins de tueries effroyables, et plus d'une fois peut-être aussi avaient servi, dans leurs aguets mystérieux, de repaire au crime, on voyait, selon l'expression de saint Paulin, un cloître habité par des anges. Là, revivaient la piété solide, l'amour du travail et de l'étude, l'austérité et la charité hospitalière des moines irlandais. Avant de s'éloigner de cette communauté qui était le fruit béni de son zèle, Feuillien devait mettre à sa tête un abbé capable de la maintenir dans sa naissante ferveur. Personne n'était plus à même que son frère Ultain de s'acquitter dignement de cette charge. Emule des grands anachorètes, il vivait à l'écart, comme enseveli dans la solitude. Là, absorbé dans la méditation des vérités éternelles, n'étant distrait de la pensée de la présence de Dieu et de son amour infini par aucune relation humaine, il vaquait à la prière, au travail, à tous les exercices de la plus rude pénitence. Il avait mis cette existence extraordinaire sous la garde d'une humble obéissance, en sollicitant de Feuillien l'autorisation de se confiner dans son désert. L'obéissance le fit déférer aux désirs de son frère, lorsque celui-ci, fort de l'assentiment de ses moines, l'éleva à la dignité d'abbé du monastère de Fosses. Ultain, nous disent les vieilles chroniques, remplaça dignement le saint prélat. Par ses soins incessants, ses exemples, la sagesse de ses conseils, il sut maintenir la communauté confiée à sa direction dans l'état de ferveur où il l'avait trouvée.

Feuillien, de son côté, reprit à Nivelles, sous l'autorité abbatiale de Gertrude, son saint ministère. Persuadé, comme le dit saint Cyprien, que *les vierges consacrées à Dieu sont la plus illustre portion*

du troupeau de Jésus-Christ ; convaincu qu'elles sont les plantes privilégiées du céleste Jardinier, qui n'a rien tant à cœur que de les voir se couronner de fleurs et de fruits dans le parterre de l'Eglise, il s'adonna plus que jamais au travail de leur sanctification. En même temps, évêque missionnaire, il reprit ses courses apostoliques, portant la parole de Dieu aux populations, surtout à celles qui relevaient de Gertrude, s'efforçant de les attirer à une vie chrétienne toujours plus parfaite. Le souvenir de ses prédications s'est conservé dans plusieurs paroisses du diocèse de Malines, à Neerlinter, Ransbergen, Offus et Enines. Son culte y est resté en honneur jusqu'à nos jours, surtout à Neerlinter, où de nombreux pèlerins accourent de toutes parts prier avec beaucoup de piété et de confiance le grand saint irlandais, évêque et martyr.

Ce fut à cette époque (en 654) qu'eut lieu à Péronne la seconde translation du corps de saint Fursy. Feuillien s'y rendit.

Il y avait environ quatre ans que la dépouille mortelle de Fursy avait été déposée à droite du maître-autel, dans l'église que le maire du palais de Neustrie, Archambaud, avait entrepris d'élever en l'honneur du prince des Apôtres, sous les inspirations mêmes du célèbre moine d'Hibernie. Pendant que cette église s'achevait, Dieu s'était plu à faire éclater la sainteté de son serviteur par de nombreux miracles opérés à son tombeau. Aussi d'abondantes aumônes y avaient été déposées par les pèlerins et avaient enrichi le trésor du nouveau temple. Archambaud et son épouse y avaient joint leurs oblations — peut-être aussi le roi Clovis II avait tenu à s'associer à leurs largesses, — et, au nom du chapitre de la Collégiale et de tout le clergé, ils avaient sup-

plié le grand évêque de Noyon, le bienheureux Eloi, d'employer les sommes recueillies à faire une châsse digne du saint dont elle devait renfermer les restes. Personne, on le sait, n'égalait Eloi, l'ancien orfèvre de Limoges, dans ce genre de travail. Son admiration pour Fursy lui fit accepter d'entreprendre l'œuvre qui lui était demandée, malgré l'étendue de son labeur apostolique. La châsse qui sortit de ses mains, ornée avec un art merveilleux, fut un chef d'œuvre de ciselure. Lorsqu'il l'eut terminée, il l'envoya à Peronne où lui-même ne tarda pas à se rendre pour assister à l'élévation du corps du saint. La cérémonie prit un caractère de majesté extraordinaire. Plusieurs saints personnages, le grand évêque de Cambrai, Aubert, Eloi, Feuillien, Ultain, le saint abbé Eminien, d'autres encore s'y trouvèrent au milieu d'une foule considérable. L'ouverture du tombeau où était enseveli le célèbre abbé de Lagny se fit en leur présence. Un spectacle admirable les attendait. Lorsque le couvercle du cercueil eut été enlevé, le corps du saint y apparut intact, tel qu'il y avait été déposé quelques années auparavant : on eut dit qu'il reposait dans la paix d'un doux sommeil. La mort, toujours si prompte à accomplir son œuvre de destruction, s'était vue impuissante devant ce cadavre qui portait encore l'auguste empreinte d'une vie sanctifiée par les austérités du cloître, surnaturalisée par l'admirable imitation de Celui qui est ressuscité d'entre les morts. Feuillien et Ultain contemplèrent et baisèrent avec une sainte allégresse les traits chéris de leur frère, qu'ils n'avaient pas eu la consolation de revoir à leur retour de Rome. Autour d'eux la foule partageait leur pieuse émotion. On exposa le corps à la vénération publique ; puis, avant de refermer la châsse qui devait le dérober désormais

à la dévote curiosité des fidèles, on y répandit des aromates aux parfums les plus suaves. On était au cinq des Ides de février. Il y avait quatre ans qu'à pareil jour Fursy était entré dans le palais des cieux. La châsse fut placée dans la chapelle qui lui avait été préparée derrière l'autel du Prince des Apôtres et qui était tournée vers les premiers rayons du jour, symbole de la bienheureuse aurore de la résurrection. Une petite fenêtre avait été pratiquée pour permettre aux pèlerins de glisser les linges qu'ils voulaient faire toucher au tombeau du saint dans l'espoir de leur communiquer par ce contact la vertu de guérir leurs malades.

De nombreux et éclatants miracles suivirent cette translation. Des paralytiques et des lépreux obtinrent leur guérison par l'intercession de saint Fursy, des démoniaques leur délivrance, des aveugles la vue. Là, dit un hagiographe, il n'est rien, dans toutes les nécessités de la vie, que la bonté divine n'accorde à la prière confiante. Le prêtre se rend avec joie à ce sanctuaire, témoin heureux de tant de joies reconnaissantes ; il y conduit ceux que la tristesse et le chagrin accablent, et les ramène réconfortés et jubilants.

Il est un miracle, continue le même écrivain, qui nous revient en mémoire, et que nous ne devons pas passer sous silence. Il y avait alors une dame riche, propriétaire de vastes domaines, qui était atteinte d'une grave maladie avec toute sa maison. A la suite d'un songe qui l'avait engagée à recourir au grand saint irlandais, elle eût voulu se rendre à son tombeau pour y prier, mais le mal dont elle souffrait l'en rendait incapable. Affligée de ne pouvoir accomplir son désir, mais pleine de confiance dans l'intercession du saint qui lui inspirait une tendre dévo-

tion, elle chargea son messager de la remplacer, et de lui rapporter du vin destiné au saint Sacrifice et bénit en l'honneur de saint Fursy. Or, cette année-là, la maladie avait ravagé les vignes, et il y avait dans la contrée grande pénurie de vin. Aussi à peine l'envoyé eut-il exposé sa demande au clerc chargé du soin de l'église, que celui-ci répondit qu'il ne lui restait qu'à peine le vin nécessaire à la célébration de la sainte messe. Sur son refus d'en donner, le serviteur s'informe s'il n'existe pas au moins une fontaine pour y puiser de l'eau. Il y est conduit, y emplit sa gourde, et retourne conter à sa maîtresse le résultat de son voyage. « Hé bien ! donnez-moi de cette eau que vous avez rapportée », dit celle-ci avec une joie confiante. Elle la porte avidement à ses lèvres ; mais à peine en a-t-elle goûté que, transportée de reconnaissance pour Dieu et son saint serviteur, elle s'écrie qu'elle n'a jamais bu de meilleur vin et qu'elle se sent guérie. Elle ordonne de donner à tous les malades de sa maison et du voisinage quelques gouttes de cette boisson miraculeuse ; tous, après en avoir bu, retrouvent la santé. Cet événement fit grand bruit dans la contrée. Tous ceux qui avaient été guéris vinrent avec leurs parents remercier le saint à son tombeau et y déposer leurs offrandes. Ils se consacrèrent à son service pour le reste de leurs jours et vécurent encore de nombreuses années.

Feuillien et Ultain avaient retrouvé à Peronne plusieurs de leurs anciens confrères de l'abbaye de Cnobheresburg, les uns établis à l'abbaye de Mont-Saint-Quentin ou venus de Lagny, d'autres accourus des différents endroits où leur zèle les avait dispersés. Quelques jours se passèrent à se rappeler les pieux souvenirs d'autrefois, à s'édifier mutuelle-

ment, à s'encourager à de nouveaux labeurs apostoliques. Puis Feuillien reprit le chemin de Nivelles avec son frère Ultain qui se dirigea ensuite vers Fosses. Tous deux surabondaient de joie, au souvenir des merveilles opérées au tombeau de leur bien-aimé frère, et brûlaient du désir d'aller le rejoindre dans la bienheureuse demeure des amis de Dieu. Feuillien ne devait y parvenir que par le chemin sanglant du martyre. L'âme plus que jamais embrasée du feu de l'amour divin, il fit à la communauté de Nivelles le récit de ce qu'il avait vu ; avec une nouvelle ardeur il se remit aux œuvres d'apostolat qu'il avait entreprises pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

L'éducation de l'enfance n'était pas une des moindres occupations de la vie monastique à cette époque. Les religieuses aimaient à s'y employer. « Les religieuses, dit M. de Laveleye, ouvraient des écoles ; ces vierges savantes enseignaient à Poitiers, à Arles, à Maubeuge, où sainte Aldegonde écrivit ses révélations ; à Nivelles, où l'abbesse sainte Gertrude avait importé les doctrines de la mystique Irlande ; à Chelles, où sainte Berticle parlait avec une éloquence si grande que la foule y accourait de la Gaule et de la Bretagne [1]. » Plusieurs enfants de noble extraction avaient été confiés au monastère de Nivelles pour y être élevés dans la pratique des vertus chrétiennes et y acquérir les trésors d'une science solide. Là, se trouvait le jeune Pépin de Herstal que Begge, sa sainte mère, avait confié à sa sœur Gertrude, afin qu'elle le fît instruire et pieusement élever par les moines irlandais dont le renom remplissait alors toute la Gaule [2]. Là, grandissaient aussi

1. *Histoire des rois francs*, T. II, p. 128.
2. *Acta Sanctorum Belgii*, T. V, p. 85.

en âge et en sagesse, Emebert, qui devint plus tard évêque de Cambrai, et ses deux sœurs, Renelde et Gudule. C'étaient les enfants du comte Witger, qui avait épousé Amelberge, sœur de Pépin de Landen. Là, ornée de tous les charmes de la beauté et de tous les dons de l'esprit, Wilfétrude, la jeune fille de Grimoald, qui devait succéder à sainte Gertrude dans sa dignité d'abbesse, n'aspirait déjà qu'au moment où, à l'exemple de sa sainte tante, elle pourrait renoncer au monde et se consacrer entièrement à Dieu. Là encore, se formait à la vertu la petite Pharaïlde, la fille du duc Thierry, que Gertrude avait tenue sur les fonts baptismaux. Dans la Vie de sainte Gertrude par Rickel, nous lisons que Pharaïlde, la jeune élève de Gertrude, mourut dans sa nonantième année, et que, jusqu'à son dernier jour, elle conserva le pieux usage d'offrir, chaque jour, à la Mère de Dieu, Marie, pleine de grâce, un certain nombre de salutations égal à un nombre de perles dont la réunion symbolisait une couronne et évoquait une suite de mystères sacrés. Pharaïlde avait reçu cet usage de sa sainte marraine [1]. Cette pratique de piété avait été apportée à Nivelles par Feuillien et ses moines, fervents disciples de sainte Brigitte, la grande sainte irlandaise qui, dans son filial amour pour la Reine des cieux, avait pris la pieuse

---

1. La dévotion de sainte Gertrude à Marie lui mérita d'être favorisée des apparitions de la Mère de Dieu. Cette grande sainte, dit Mgr de Ségur, vit un jour la Sainte Vierge venir à elle avec un visage plein de majesté et de tendresse. C'était le jour de Noël. Comme on chantait l'évangile où il est dit que « Marie enfanta son Fils *premier-né* », sainte Gertrude s'était mise à penser en elle-même qu'au lieu de » Fils premier-né », l'Évangéliste aurait mieux fait de dire « Fils unique » ; car le titre de « premier-né » semble sup-

habitude, bientôt suivie par une foule de ses compatriotes, d'offrir chaque jour à la Vierge toute pure, sur une suite de grains réunis en couronne, l'hommage de salutations et de prières plus agréables à Marie qu'un diadème d'or au front de ses statues. Si la dévotion à la Très Sainte Mère de Dieu faisait les délices des jeunes élèves de Nivelles, comme elle a fait le charme de tous les siècles chrétiens, elle contribuait surtout à insinuer plus suavement dans leurs âmes innocentes une tendre et forte dévotion à son divin Fils. Que de moments de délicieuse ferveur passés au pied de l'Hôte divin de nos saints tabernacles ! Leur foi vivement éclairée le leur montrait, à travers les voiles du sacrement, tout resplendissant d'amour pour les enfants, tantôt sous l'aspect gracieux d'un enfant, ici couché dans une pauvre crêche, là, souriant entre les bras de sa mère, puis, jeune adolescent, grandissant en âge et en sagesse ; tantôt à la table sainte, tel qu'il se montra, la veille de sa mort, se donnant en nourriture à l'homme, ou bien encore, au saint sacrifice de la messe, tel qu'il parut sur la croix, la tête couronnée d'épines, les mains et les pieds percés de clous, le côté entr'ouvert sous les regards éplorés de sa mère affligée. A recevoir souvent dans leurs cœurs ce Dieu d'amour, qui leur était donné pour les animer à la pratique de toutes les vertus et sou-

---

poser d'autres enfants. Mais voici que la Sainte Vierge, apparaissant devant elle, répondit à sa pensée et lui dit : « Non, ce n'est point *Fils unique*, c'est *Fils premier-né* qui convient mieux ; car, après Jésus, mon très doux Fils, je vous ai tous spirituellement engendrés, en vous donnant la vie de l'âme ; et vous êtes devenus mes enfants, les frères de Jésus, les membres vivants de mon Fils Jésus. *Mois de Marie par Mgr de Ségur*, p. 28.

tenir leurs efforts, quels célestes ravissements ils éprouvaient ! Des faveurs extraordinaires furent le prix de cette ardente piété : à un âge où la raison commence à peine à se développer, plusieurs de ces jeunes élèves sentirent naître en eux les chastes attraits de la vie parfaite.

Le lecteur nous pardonnera si, dans ce noble parterre d'enfants, où s'épanouissaient dans leur printemps les délicates plantes confiées aux soins de Gertrude et de Feuillien, nous arrêtons un instant ses regards sur le ravissant spectacle qu'offrait aux anges de Dieu l'aimable petite Gudule [1], devenue la grande Patronne de Bruxelles. Gertrude l'avait aussi tenue sur les fonts sacrés du baptême, et l'avait fait venir encore en bas âge auprès d'elle. La pieuse sollicitude dont elle l'entoura, les suaves exhortations de Feuillien qui, à l'exemple du divin Maître, aimait à catéchiser les tout petits enfants, tournèrent de bonne heure son âme vers les joies austères de la piété. Rien n'avait de charme pour elle que le bonheur, auquel elle aspirait de tout son cœur d'enfant, d'appartenir entièrement à Jésus par une vie détachée du monde, à l'exemple de sa sainte marraine, Gertrude. Celle-ci, de son côté, admirant

---

1. J. Ghesquière, dans les *Acta Sanctorum Belgii*, place la naissance de sainte Gudule en 644. « Gertrude, dit l'auteur d'une Vie de sainte Gudule, parue en 1703, mit sa filleule Gudule sous la discipline des docteurs qu'elle avait fait venir d'Hibernie. Ils enseignaient à Gudule la science des saints et la doctrine du salut dans les Livres Saints. » C'est aussi ce que dit Ghesquière, T. V. p. 670. Ryckel dit de son côté : « *S. Gertrudis sanctam Gudulem suscepit de sacro fonte et educavit in monasterio. Ejus animum incessanter pulsabat ut sacrae virginitatis palmam servaret.* Gudule resta dans le monastère de Nivelles jusqu'à la mort de sainte Gertrude arrivée en 659, dit Ghesquière. »

dans sa petite filleule l'œuvre merveilleuse de la grâce, la portait doucettement aux saints désirs des palmes virginales. « C'est ainsi que Gudule, dit l'auteur de sa vie, commençait à suivre par la virginité du cœur et du corps l'Agneau partout où il allait. » A un âge encore tendre, cette enfant privilégiée avait déjà entendu l'appel mystérieux du divin Epoux des âmes pures et, par amour pour lui, elle avait résolu de conserver la virginale beaute dont se pare le lis, lorsqu'il entr'ouvre sa blanche corolle à la fraîche rosée d'un radieux matin et livre ses parfums aux brises célestes.

Dans ses premiers et naïfs entretiens avec la vénérable abbesse, sa tante, elle n'avait pu s'empêcher de lui demander avec étonnement pourquoi elle, sa marraine chérie, Gertrude, la si aimable fille de l'illustre Pépin de Landen, dont la gloire avait surpassé celle des rois et dont les immenses richesses avaient fait l'envie des plus nobles leudes, elle avait renoncé aux grandeurs et aux séductions du siècle, pour embrasser l'humilité et la pauvreté de la vie religieuse, alors qu'elle eût pu marcher l'égale des reines. Et la sainte abbesse, appropriant alors son langage à l'intelligence de l'enfant candide, avait élevé ses regards vers l'admirable exemple que nous a donné le Fils de Dieu, descendant de son palais des cieux, où il règne dans l'ineffable et divine société de son Père et du Saint-Esprit, et venant icibas revêtir les livrées de la pauvreté pour nous sauver. Est-il rien de plus beau, avait ajouté Gertrude, de plus noble, de plus royal, que de suivre aussi parfaitement que possible cet exemple donné par Dieu lui-même et de s'associer à sa grande œuvre du salut des âmes ? Tout ce qu'on fait aux moindres des siens, a-t-il dit, c'est à Lui qu'on le fait.

Quel bonheur donc d'employer ses richesses à le secourir dans la personne des malheureux, de se servir des lumières de la foi qu'on a reçues, pour faire partager aux ignorants la joie de le connaître ! Tous les plaisirs, tous les honneurs de la terre, valent-ils d'ailleurs les félicités que Dieu réserve à ceux qui ne se réservent que Lui ? Si, ici-bas, les vierges du Seigneur se privent de prendre part aux noces de la terre, elles auront part, dans le ciel, aux noces de l'Agneau. L'apôtre que Jésus chérissait plus que tous les autres et qu'il laissa reposer sur son cœur, les a vues formant le cortège privilégié de Celui à qui les cieux rendent gloire, honneur et bénédiction dans les siècles des siècles. Parce qu'elles ont conservé intacte la virginité dans leur corps, et inviolable la vérité dans leur cœur, elles chantent sur leurs harpes d'or le cantique nouveau qu'aucune autre voix que la leur ne pourra faire entendre. Et Gertrude, laissant, à cette pensée, déborder de son cœur le bonheur qu'elle éprouvait d'avoir choisi la meilleure part, avait montré à la petite Gudule les vierges suivant, dans les cieux, l'Agneau partout où il va, tantôt dans les bosquets embaumés, où soufflent des brises plus pures que celles que nous amène l'aurore, lorsqu'elle entr'ouvre, dans les lointaines profondeurs de l'Orient, les féeriques aspects de ses plaines de lumière aux opales clartés et de ses retraites d'azur aux sentiers de rose et d'or ; tantôt le suivant dans de célestes prairies où les gazons, s'émaillant des fleurs d'un printemps éternel, ne respirent que joies saintes, non pas seulement ces délices ineffables que goûteront dans le royaume de Dieu ceux qui ne seront pas vierges, mais des joies distinctes de toutes les joies que les autres recevront en partage. Elles se réjouiront de

Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, plus près de Jésus-Christ[1]. » Ces paroles pleines de célestes enchantements ravissaient la petite Gudule, qui aimait à se les faire répéter pour s'animer à vaincre ses petits défauts. « Elle soupirait, dit l'auteur de sa vie, après ces chastes délices de son divin Epoux, comme le cerf soupire après les eaux d'une fontaine, » et il ajoute : « Seigneur, donnez aux vierges chrétiennes la grâce d'imiter votre vierge Gudule ; de suivre comme elle l'Agneau partout où il va, de courir comme elle après l'odeur des parfums de leur divin Epoux. Donnez aux enfants la docilité de Gudule, et une aussi sainte éducation que celle qu'elle a eue par le ministère de sainte Gertrude. »

Ainsi, dans la paix studieuse du cloître, s'écoulait, sanctifiée à intervalles réguliers par les exercices aimés de la piété, réjouie par la suave harmonie des chants liturgiques, animée par d'innocentes récréations, l'existence des dévots habitants du monastère de Nivelles, sous la maternelle autorité de leur sainte abbesse et la direction éclairée de Feuillien.

Unis dans une commune pensée de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, Feuillien et Gertrude étaient l'objet des divines complaisances du Très-Haut. Un vieil hagiographe, ravi au spectacle des admirables vertus dont il les voit ornés, dit que

1. *Vos afferetis ad nuptias agni canticum novum... in citharis vestris... quale nemo poterit dicere nisi vos. Sic enim vos vidit in Apocalypsi quidam prae caeteris dilectus ab agno... et quia sequimini agnum quocumque ierit, scripsit ille de vobis... quo putamus eum ire? in quos saltus et prata? Ubi credo sunt gramina gaudia... a caeterorum omnium gaudiorum sorte distincta. Gaudium virginum Christi de Christo... cum Christo... propter Christum.* S. Aug., *De s. virginitate*, c. XXVII. T. 21. Ed. Vivès.

Feuillien fut pour Gertrude ce que l'apôtre saint Jean a été pour Marie, la Vierge incomparable que Jésus, son divin Fils, avait confiée à sa filiale affection. Image par sa sainteté de cet évangéliste, vierge comme lui, et comme lui cher à Jésus, dont il était le pontife et l'apôtre, Feuillien fut, en effet, pour Gertrude, que le Christ, son divin Maître, lui avait donnée à diriger, un pieux soutien, un conseiller et un guide vénéré. De son côté, cette vierge privilégiée était devenue digne de participer spirituellement aux éminentes prérogatives de la bienheureuse Vierge Marie. Celle-ci eut la gloire de devenir la Mère de Dieu, lorsque, humble servante du Seigneur, s'inclinant devant le message de l'ange, elle mérita de concevoir et d'enfanter le Fils de Dieu qui venait apporter la parole de l'éternelle Vérité à la terre. Mais elle fut bienheureuse surtout pour avoir écouté et gardé avec une soumission parfaite cette divine parole ; c'est là, en effet, ce qui lui mérita l'incomparable tendresse de Jésus, son Fils. Gertrude avait part à cet amour du divin Fils de Marie, car il a dit : « Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. » Or elle n'avait rien de plus à cœur que de se conformer chaque jour davantage à cette sainte volonté ; et pour cela, elle mettait son bonheur à écouter la parole divine, elle lui soumettait son cœur, elle en pénétrait son intelligence, elle en nourrissait sa mémoire, elle en faisait la règle de toute sa vie. Elle rendait ainsi sa virginité féconde, en formant autour d'elle à la vie chrétienne, par ses exhortations et ses exemples, une foule d'âmes qui la vénéraient comme leur mère dans la foi. Il est dit dans l'Evangile que saint Jean reçut des lèvres du Sauveur la Vierge Marie comme sa

mère ; Feuillien se plut aussi à saluer de ce doux nom, avec une filiale vénération, Gertrude, la virginale épouse du Christ. Il est écrit aussi que saint Jean, interpellé par le Sauveur, se déclara prêt à boire au calice de sa passion. Par un dernier trait de ressemblance avec le disciple bien-aimé, le moment était venu où Feuillien, lui aussi, allait accepter de boire à ce calice sanglant.

CHAPITRE SEIZIÈME

Comment Feuillien, parti de Nivelles pour aller visiter saint Vincent Madelgaire, à l'abbaye d'Haumont, et son frère Ultain à Fosses, cueillit la couronne du martyre avec ses trois compagnons dans un endroit de la forêt charbonnière nommé Ampolline, où s'éleva depuis l'abbaye de Saint-Feuillien et prit naissance la ville de Rœulx.

Écoutez la plaintive légende que chantent encore les pins de la forêt.
Henry LONGFELHOW. *Evangéline.*

Honorez les glorieux souvenirs du passé des villes; inclinez-vous devant leur vieillesse sacrée comme devant le grand âge des vieillards. Ayez à cœur leur antiquité, leurs faits mémorables.
Lettres de Pline-le-Jeune. L. VIII, 24.

A l'époque où Feuillien était encore occupé à construire le monastère de Fosses, il s'était passé, dans le Hainaut, un fait religieux qui avait eu un grand retentissement et avait produit sur la population une impression profonde. Madelgaire, le glorieux représentant d'une famille apparentée aux rois de France et aux souverains d'Irlande, l'illustre guerrier qui s'était acquis un grand renom par sa bravoure sur maints champs de bataille, l'habile gouverneur dont la sagesse s'était déployée avec éclat dans l'administration de la province, avait demandé au roi d'Austrasie, Sigebert, d'être déchargé de ses hautes fonctions : l'heureux époux de la noble Waudru était allé, du consentement de sa femme bien

aimée, se consacrer entièrement à Dieu dans son monastère d'Haumont, où il avait résolu de passer le reste de ses jours, sous l'humble et pauvre froc de ses austères habitants.

Depuis la mort de leur cher fils Dentelin, Madelgaire et Waudru avaient plus que jamais tourné leurs regards vers le ciel. Epoux chrétiens, non contents de trouver l'un pour l'autre, dans le mystérieux modèle de l'amour du Christ pour son Eglise, une source inépuisable de fidèle et généreuse tendresse, ils avaient aspiré à en réaliser l'idéale perfection. L'union d'esprit et de cœur qui embellissait leurs liens s'était de plus en plus spiritualisée. A voir la paix joyeuse de leurs traits, leur amour s'ornant d'un charme pudique, l'ineffable douceur de leurs regards, on se sentait élevé à de saintes pensées. Autour d'eux, leurs enfants, attentifs à leurs exemples, n'avaient cessé de montrer les plus heureuses dispositions à la sainteté. A un âge où tout semblait lui présager dans le monde le plus brillant avenir, Landri avait sollicité la permission d'entrer dans le monastère d'Haumont, où il avait reçu la tonsure cléricale des mains de saint Aubert. Ses sœurs, Adeltrude et Madelberte, trop jeunes encore pour embrasser la vie religieuse, soupiraient déjà, elles aussi, après le bonheur de pouvoir se consacrer entièrement à Dieu.

Plus d'une fois, la paisible félicité de la vie claustrale, faite d'obéissance, de renoncement, de travail obscur et pénitent, vaillamment acceptés par amour de Celui qui s'est rendu obéissant pour nous jusqu'à la mort de la croix, avait jeté dans de pieuses rêveries l'âme guerrière de Madelgaire. Plus d'une fois aussi, elle avait reparu pleine d'attraits à son épouse, Waudru. Ce n'était pas sans une douce émotion, en

effet, que celle-ci se ressouvenait des jours déjà lointains de son adolescence, où, soulevée par les tendres élévations de sa jeune piété, elle avait parfois aspiré à devenir la virginale épouse du Roi des cieux. Sous les mystérieuses opérations de la grâce divine, tous deux s'étaient sentis intérieurement attirés vers le cloître. Après avoir hésité pendant quelque temps à se communiquer leurs mutuelles aspirations, ils s'y étaient enfin décidés à la suite d'un éloquent sermon de saint Aubert. Ce grand évêque avait convoqué la noblesse du pays et les populations avoisinantes à la bénédiction solennelle du monastère de Saint-Ghislain ; et, en présence de cette foule accourue de toutes parts, il avait fait un si sublime éloge de la vie monastique, il en avait dépeint la beauté et la sainteté avec tant de force persuasive, il l'avait montrée si nécessaire à la grande cause de Dieu et aux intérêts spirituels des peuples, si apte à contenter les âmes désillusionnées des vanités du monde et avides d'expiations, de dévouement et de perfection, que, sous l'impression de cette parole évangélique, si conforme à ses pieux projets, Madelgaire crut le moment venu de s'en ouvrir à sa sainte épouse. A quelque temps de là, il était allé revêtir l'humble habit des fils de Saint-Benoît sous le nom de Vincent, qu'il devait immortaliser. Quant à Waudru, elle s'était retirée avec ses deux filles dans la terre de Strepy, attendant l'heure de Dieu, là où avait été le berceau de son bien-aimé époux.

Dans la voie de la perfection, le comte Madelgaire, devenu désormais semblable au plus pauvre de ses frères en religion, avait marché à pas de géant, et n'avait pas tardé à être élu abbé de la communauté. La renommée de sa sainteté s'était répandue au loin et attirait à Haumont un grand nombre d'âmes

désireuses de s'édifier de ses vertus, de le consulter, de se mettre sous sa direction. Il n'est donc pas étonnant que Feuillien, qui lui était uni par les liens de l'amitié, ait eu le désir de le visiter dans sa retraite. D'après les Annales du Hainaut, le bruit s'était répandu à Nivelles que Vincent était tombé malade par suite de ses austérités, ce qui aurait décidé Feuillien, sur le point de se rendre à Fosses[1], à faire un assez long détour pour l'aller voir ? N'y eût-il pas d'autres raisons qui l'y déterminèrent ? Il en est une qu'il nous parait assez plausible de hasarder. Le roi Sigebert, bien jeune encore, approchait de sa fin. Il avait, pendant son trop court règne, gouverné l'Austrasie avec sagesse et mérité la faveur du peuple, qui le vénérait comme un saint. Pour lui succéder, il n'avait qu'un enfant malingre, Dagobert, âgé de trois ans. Cet enfant ne lui était né qu'après plusieurs années de mariage, alors que n'espérant plus avoir d'héritier naturel de son trône, il avait, dit-on, désigné pour son successeur le fils de Grimoald, le jeune et valeureux Hildebert, La naissance inespérée de Dagobert, le légitime héritier, était venu contrarier les rêves ambitieux que Grimoald avait caressés avec trop de volupté pour pouvoir y renoncer facilement. Celui-ci avait donc résolu, fort du grand renom qu'avait laissé son père et sûr de l'appui d'une partie au moins de la noblesse austrasienne, de s'emparer du pouvoir suprême, à la mort de Sigebert, et d'en investir son fils conformément aux premières dispositions du roi. « Il croyait, dit M. De Laveleye, pouvoir précipiter le dénoûment d'une révolution accomplie. Son illu-

1. Plusieurs auteurs disent que saint Feuillien allait visiter saint Vincent à Soignies ; mais il est certain que le monastère de Soignies ne fût bâti que plus tard, vers 670.

sion était pardonnable, mais les temps n'étaient pas venus; il se trompait d'un siècle. » L'évêque de Poitiers, Didon, entièrement dévoué à sa famille, l'encourageait dans ses projets. La race des mérovingiens semblait atteinte d'un germe de mort. Un épuisement prématuré avait remplacé la vigueur de leurs glorieux aïeux et avait affaibli leur autorité. C'était travailler à la grandeur et au bonheur de l'Austrasie, que de remplacer par une nouvelle dynastie la race mérovingienne, dont le règne semblait toucher à sa fin. Ainsi raisonnait Didon. Il fallait donc aviser d'avance au moyen d'écarter du trône le fils de Sigebert. La présence des moines irlandais à Nivelles semble l'avoir suggéré. C'est en Irlande, en effet, que Grimoald se prépara à faire conduire l'enfant royal. C'est à Nivelles qu'il vint avec l'évêque Didon, comme nous le verrons, s'adresser aux moines irlandais.

Il n'eut garde sans doute de laisser entrevoir à sa sœur Gertrude son intention de trahir la cause du jeune descendant des rois francs. Les motifs ne manquaient pas pour envoyer le petit Dagobert en Irlande. Ne fallait-il pas faire respirer à cet enfant chétif l'air salubre qui donnait aux irlandais une vigueur si remarquable? A qui pourrait-on mieux confier son éducation qu'aux éducateurs les plus réputés de ce temps, les moines irlandais? D'autres raisons encore que nous ne connaissons pas furent mises en avant et contentèrent la mère elle-même du jeune prince, car elle ne semble pas avoir mis opposition à son départ. Aussi, s'il faut en croire Ryckel, qui en appelle aux Annales de Nivelles, on ne crût jamais, à Nivelles, à la félonie de Grimoald. Il n'est pas improbable cependant que Gertrude, pressentie au sujet des projets de son frère, ait jugé bon

de députer Feuillien auprès de Vincent Madelgaire, pour recourir à la sagesse de ses conseils.

Le jour choisi par Feuillien pour se rendre à l'abbaye d'Haumont et de là, prendre le chemin de Fosses, était arrivée. Son absence devait durer plusieurs semaines. Avant de s'éloigner de la double communauté qui le vénérait comme un père, il monta au saint autel pour y célébrer, en mémoire de la douloureuse mort du Sauveur, le mystérieux sacrifice qui nous en applique les mérites infinis. Il donna la divine Victime en nourriture à ses fils et à ses filles en Jésus-Christ, qu'il ne devait hélas ! plus revoir. Fût-ce ce touchant spectacle qui l'émut jusqu'aux entrailles ? Fut-ce quelque pressentiment de son prochain martyre ? Ressentit-il cette détresse qui faisait dire au psalmiste : « Mon cœur se trouble au dedans de moi, et sur moi fondent les terreurs de la mort. Et je dis : qui me donnera des ailes comme celles de la colombe pour prendre mon vol et trouver le lieu de mon repos ? » Lorsqu'il se tourna vers le chœur des moines et des moniales pour leur adresser quelques paroles, ses yeux, ses auditeurs se le rappelèrent plus tard, étaient humides de larmes. A plusieurs reprises il se recommanda à leurs prières, « ce qu'il fit, dit le P. Bouvier, avec de si vifs sentiments d'amour paternel, qu'il était aisé de voir que l'esprit de Notre-Seigneur agissait là dedans et lui donnait des prévoyances particulières de sa fin prochaine. »

Le soleil était déjà monté bien haut dans le ciel, lorsqu'il s'éloigna de sa sainte demeure, en promettant d'y revenir bientôt. C'était le 30 octobre. Il avait pris avec lui trois moines irlandais, à qui il voulait procurer la joie de revoir leurs frères d'Hibernie, au monastère d'Haumont et au monastère

de Fosses. C'étaient Gobban, Columban et Boëce. Montés sur de vigoureux chevaux, les voyageurs entrèrent bientôt, le cœur allègre, dans la forêt de Sonefe, pour pénétrer de là dans la forêt charbonnière. Ils avaient prévu avec soin leur itinéraire. Une première étape devait les mener par les domaines de Feluy, Marche *(Marca)*, Mignault *(Miniacum)*, en laissant à droite les sombres fourrés d'Ampolinis qui dominaient le Roeulx *(Rhetia ?)* jusqu'à Strepy *(Siterpies)* où habitaient Waudru et ses deux filles [1]. Là, ils comptaient s'arrêter pour y prendre le repas du soir et célébrer le lendemain matin les saints mystères. Gertrude les avait chargés de messages affectueux et pieux pour ses cousines. Ils devaient ensuite reprendre le chemin d'Haumont en passant par Brai, Estinnes *(Lephstinae)* où se trouvait l'antique villa des rois francs, Croix *(Crux)* Maubeuge. De Haumont à Fosses enfin, ils avaient à longer la Sambre, en rencontrant sur leur passage Maubeuge *(Malbodium)*, Jeumont *(Jovis Mons)*, Lobbes *(Laubiae)*, Thuin *(Tudinium)* Alnes, Marcinelle *Marcinae)*, etc,.

La route qu'ils avaient à parcourir, souvent imparfaitement frayée à travers forêts et plaines, était malaisée, ici coupée de fondrières, là envahie par les ronces. Elle était de plus entre-croisée de beaucoup d'autres chemins trompeurs, qui semblaient prendre plaisir à dérouter nos voyageurs, en dépit des indications qui leur avaient été données. A peine de loin en loin trouvaient-ils à se renseigner auprès de quelque bûcheron, qu'ils rencontraient dans un coin perdu des bois, ou auprès des habitants d'une ferme solitaire, dont les terres cultivées venaient in-

1. *Acta Sanct. B.*, T. IV, p. 361, n. 51.

terrompre un moment la monotomie de la forêt silencieuse. Ils s'avancaient confiants, la prière sur les lèvres. Avec l'écrivain sacré ils prêtaient leurs voix, pour bénir le Seigneur[1], au soleil d'automne, dont les rayons dorés glissaient la joie à travers l'inextricable fouillis des branches ; aux blanches vapeurs couvrant d'une gaze légère les herbes ombreuses et les mousses humides ; aux souffles caressants des vents faisant bruire, jusqu'en ses plus mystérieuses retraites, l'empire des chênes ; aux eaux chantonnantes des ruisselets ; aux oiseaux gazouillant sous le feuillage ; aux bêtes sauvages à qui Dieu a donné et conserve la vie. Puis ils prenaient plaisir à deviser, dans leur chère langue gaëlique, de la patrie absente. Les souvenirs de ses glorieux et bien-aimés saints, Patrice, Brigitte, Columban, Fursy, chantaient dans leur mémoire et amenaient sur leurs lèvres de pieux entretiens. Tout en causant, ils venaient sans doute de dépasser la terre de Feluy, lorsque, au lieu de prendre la gauche vers Marches, ils continuèrent vraisemblablement à marcher devant eux. Ils s'engagèrent ainsi dans le chemin d'Ecaussines *(Scautia)*, et ne s'aperçurent qu'ils s'étaient égarés, que lorsque déjà peut-être ils se trouvaient aux environs de Soignies.

Les chemins par où ils passèrent n'ont pas tous disparu sous la poussière des siècles. Les voies de communications établies entre Nivelles et le Roeulx, et entre le Roeulx et Haumont, semblent remonter à cette époque lointaine ; et tel ravin profondément encaissé de la vieille forêt, par où d'idolâtres habitants de l'antique Nervie se rendaient à quelque

---

1. *Benedicite omnia opera Domini Domino... Benedicite sol et luna Domino...*

source mystérieuse pour y adorer ses ondes intarissables, a conservé l'aspect ravagé qu'il avait alors et que lui ont connu les passants solitaires qui l'ont parcouru depuis ces temps éloignés jusqu'à nos jours. Il nous a donc semblé possible de chercher à nous rendre compte, en suivant la direction prise par Feuillien et ses compagnons, des bifurcations de chemins qui égarèrent leurs pas.

Le 30 Octobre 1906, nous entreprenions de suivre à pied la route qui conduit de Nivelles au Roeulx. Le soleil avait parcouru plus de la moitié de sa course lorsque nous quittâmes la ville de sainte Gertrude, après avoir visité sa belle basilique byzantine et ses cloîtres empreints d'une religieuse et mélancolique poésie. Bientôt la campagne vint offrir à nos regards ses larges et fertiles horizons, sous les longs rideaux de verdure des grands arbres d'une voie royale. Le vent d'automne avait la tiède haleine des brises printanières et toute la fougue de ses accords les plus bruyants. Tantôt il se répandait en notes joyeuses, auxquelles succédaient de faibles et plaintifs murmures ; tantôt en longs sifflements aigus, qui se croisaient en tous sens, se heurtaient les uns les autres, et finissaient par confondre leur musique aérienne dans un cri déchirant, comme si tous les souffles de l'air fussent à l'envi entrés en lutte éperdue. Sous l'influence rêveuse de ces tempêtueux concerts, nous nous acheminions, l'âme remplie des vieux souvenirs que nous rappelait ce jour, lorsque, au sortir du beau village de Feluy, nous faillîmes, nous aussi, nous égarer. Un passant nous remit dans le bon chemin, celui que Feuillien aurait du suivre pour arriver à Strepy, avant la tombée de la nuit. A partir de là, la voie devient assez directe. Heureux d'avoir échappé au risque de nous perdre

au déclin du jour, nous nous prîmes à suivre en imagination les moines irlandais dans les dédales des sentiers de l'antique forêt, où ils reconnurent enfin qu'ils s'étaient égarés.

Le ciel était resté voilé jusque-là par les nuages monotones que chassait le vent. Peu à peu de noires vapeurs s'amoncelèrent au couchant, poussant rapidement vers le nord leurs sinistres tourbillons. Leurs fantastiques contours déployés au long de l'horizon lointain, se mirent alors à monter vers le Zénith, semblables à de hautes montagnes aux déchirures bizarres, aux abîmes effrayants, aux sommets veloutés de neige. Soudain leur base éphémère, qui serpentait dans un pêle mêle apparent de rocs amoncelés et difformes, s'entrouvrit dans toute sa longueur. Le spectacle fut alors incomparable. Du sein de cette cohue de nuages, le soleil surgit dans tout l'éclat de sa majesté, inondant au loin de ses rayons empourprés le ciel grisâtre et la terre assombrie. Il sembla regarder avec amour, à travers l'immense étendue qui l'en sépare, cette partie du globe qu'il allait comme à regret abandonner aux œuvres des ténèbres. Il lui fit une parure merveilleuse. Il frangea d'or les sillons des guérets, sema d'émeraudes les prairies que les bœufs abandonnaient d'un pas lent, et fit jaillir l'éclat des diamants de l'onde obscurcie des ruisseaux jaseurs. L'orée de la forêt que nous apercevions à notre droite perdit le sombre aspect qu'elle offrait aux regards. Les feuilles jaunies, dont l'automne avait parsemé ses grands arbres, étincelèrent et diaprèrent de la magie de leurs teintes de pourpre et d'or le manteau d'ombres où on les distinguait à peine un instant auparavant.

Avec une majestueuse lenteur le soleil descendit derrière les nuages qui s'étaient disloqués, pour lais-

ser passer les derniers rayons de sa gloire ; de leurs flottantes ténèbres, il se dressa un trône d'un coloris éblouissant. Soudain il en fit jaillir des gerbes de rubis dont les feux retombaient comme une cascade de fils d'or, et dont l'éclat mobile devint plus doux aux regards que le doux plumage de l'oiseau des mers, planant sur la vaste étendue des eaux, et baignant ses blanches ailes dans le rayonnement du couchant. Toutes ces magnificences de la lumière s'étaient instantanément reflétées sur les hauteurs des cieux, se glissant à travers le dédale des nuages et semant de rose les gracieux contours de leur hermine. Au bord de l'horizon, qui prolongeait devant nous sa ligne courbe vers le nord, une large bande d'azur s'était creusée entre les bords capricieusement sinueux du long amoncellement des nues et s'étendait à perte de vue jusque dans les régions embrumées du septentrion. Ses profondeurs azurées, aux teintes légèrement pâlies, semblaient un fleuve immobile d'une pureté céleste, où se détachait, entre ses rives, un îlot isolé qu'un voile ténébreux semblait endeuillir.

Insensiblement toute cette féerie de la lumière du soleil couchant perdit son rayonnement fascinateur ; peu à peu ses couleurs se fondirent ; et, comme la paisible clarté d'une lampe, qui a achevé de se consumer devant l'autel du Seigneur, elles finirent par s'éteindre pour faire place aux ténèbres. A la soirée tombante, une légère pluie descendait des cieux, la lune apparaissait voilée d'un nuage diaphane comme d'un pâle et léger tissu trempé de larmes. Mais un peu plus tard elle dissipait les nuages et régnait dans le ciel étoilé.

Au moment où le soleil inclinait vers la fin de sa course, Feuillien et ses compagnons, égarés dans

les chemins de la forêt charbonnière, commençaient à ressentir l'anxieuse fatigue d'une route sans aboutissement connu. Ils marchaient à l'aventure, par les sentiers accidentés d'une contrée, dont l'aspect semble porter encore l'empreinte de l'énorme balancement des vagues géantes du déluge, lorsque, à quelques pas du chemin qu'ils suivaient, ils aperçurent une clairière herbeuse interrompant agréablement l'horreur de la forêt. Dans le cadre verdoyant qui l'entourait, elle était, dit Ph. Brasseur, séduisante d'aspect et semblait inviter le voyageur au repos. On y arrivait par les légères pentes d'un coteau au bas duquel se voyait une source. La mousse gazonnait ses bords arrondis ainsi que le terrain surélevé qui l'abritait d'un côté. Ses eaux d'une limpidité admirable et d'une apparente immobilité, quoique sans cesse renaissantes, s'écoulaient avec des reflets d'argent dans le lit qu'elles s'étaient creusé à travers bois. Leur humble cours, zigzaguant sous les grands arbres, se heurtant çà et là à quelque cailloux mousseux, à quelque amas de rameaux desséchés ou de feuilles mortes, réjouissait du tendre et mélodieux murmure de ses eaux cristallines le silence de la forêt [1].

Feuillien et ses compagnons descendirent de leurs chevaux qu'une route fatigante avait harassés. Charmés de la beauté de ces lieux, virent-ils les splendeurs du soleil illuminer de leurs feux cette oasis de verdure déjà jaunie çà et là par l'automne ? Ce spectacle raviva-t-il en eux leurs aspirations habituelles vers l'éternelle lumière qui réjouit les cieux ?

1. Cette source se voit telle encore dans les bois du Rœulx. Le peuple l'appelle la *Fontaine sans fond*. Les Nerviens païens, qui vouaient un culte aux fontaines, l'avaient entourée d'une clairière qui a disparu.

Quelque nuage errant, semblable à un îlot dans une mer d'azur, leur fit-il songer à Erin, la patrie toujours aimée qu'ils allaient, eux aussi, comme tant d'autres de leurs concitoyens, illustrer par l'effusion de leur sang, pour la grande cause de la foi chrétienne? Incertains de la route à suivre, voyant s'allonger l'ombre des chênes, ils se demandèrent si, plutôt que de s'exposer au risque de s'égarer davantage, à la tombée du jour, ils ne feraient pas mieux de passer la nuit dans cette solitude. Elle leur offrait pour abri un rempart de verdure, et pour couche un épais gazon. Il leur semblait même y retrouver, pour faire monter vers Dieu l'encens de leurs prières, l'image du temple qu'ils avaient quitté le matin et qu'ils ne devaient plus revoir. Les grands arbres qui entouraient la clairière enlaçaient, par dessus leur entrecolonnement, les mille nervures de leur branchage; les cieux profonds les couronnaient d'une coupole, où les derniers rayons du jour allaient faire place aux scintillements des étoiles et aux rêveuses clartés de l'astre des nuits.

Au moment où ils s'apprêtaient à goûter quelques instants de délassement, ils virent passer, sur le chemin qui dominait la clairière, quatre hommes qui paraissaient des bûcherons. Couverts de peaux de bête en forme de saies grossières, la hache sur l'épaule, ils avaient l'aspect farouche des antiques Nerviens. C'est par eux que plus tard on connut les détails de cette rencontre et de la nuit terrible, qu'ils allaient ensanglanter par le cruel martyre des moines irlandais. « Mes amis, leur dit Feuillien, où allez-vous de ce pas? Comment s'appelle le lieu où vous vous dirigez? Pour nous, nous avons, ce matin, quitté Nivelles pour nous rendre à la villa de l'épouse du comte Madelgaire, à Siterpies; en

sommes-nous fort éloignés? où sommes-nous ici? » Pendant que ces questions leur étaient adressées, les quatre hommes s'étaient regardés d'un air étrange; un sourire féroce avait convulsé leurs lèvres. « Vous êtes ici, répondit l'un d'eux, proche du lieu que depuis longtemps on nomme Ampolline. Pour nous, nous nous rendons au village de Seneffe, que nous habitons. Comme le soir va bientôt commencer à tomber, il vous serait difficile d'arriver aujourd'hui à Siterpies; mais, si vous le désirez, nous pouvons vous en approcher et vous montrer non loin d'ici, sur notre route, quelques cabanes abandonnées où vous pourrez au moins trouver un abri pour la nuit[1]. » Feuillien accepta leur offre. Ils se mirent donc à marcher devant, en s'enfonçant bientôt, à dessein, dans un labyrinthe de sentiers tellement entremêlés qu'ils paraissaient inextricables. Les moines, remontés sur leurs chevaux, les suivaient. Les derniers rayons du jour, glissant leurs clartés empourprées à travers la futaie, semblaient couronner leur front d'un reflet céleste, et donner le sinistre aspect du sang aux rougeâtres jonchées de feuilles mortes, dont l'automne avait parsemé les chemins où s'enfonçaient les pas alourdis des quatre bandits.

On atteignit enfin Ampolline; c'était là que les monstres avaient de suite projeté d'immoler leurs victimes. En vain Feuillien, qui les suivait sans défiance, avait-il cherché à leur adresser quelques mots touchant Dieu et le salut de leurs âmes; ils s'étaient montrés sourds à ses exhortations, n'y répondant

1. « *Vos qui transitis per viam dicite quo tendatis...* » « *Villa ad quam tendimus Seneffia; et cum vespera festinat propinquare, bonum est vos nobiscum hospitandi gratia declinare.* Ap. Boll.

d'une voix rauque que par quelques paroles évasives qui laissaient deviner le fond de leurs cœurs. Ils étaient, en effet, du nombre de ces obstinés idolâtres qui jusque-là s'étaient montrés rebelles aux prédications de l'Evangile. Ils avaient trompé les moines irlandais, en leur disant qu'ils se dirigeaient vers Seneffe. En réalité ils venaient de Seneffe, qu'ils avaient quitté pour se rendre à Ampolline. Ils y venaient pour s'y livrer, la nuit, à leurs infâmes superstitions, et s'exciter à persévérer dans leurs sentiments de haine contre la loi chrétienne. On y rendait, en effet, dit l'annaliste Vinchant, un culte à Apollon [1]. Ainsi s'expriment aussi Jacques Desmay, Docteur de la Sorbonne et chanoine de Peronne, dans la vie de saint Fursy, et André de Saussay dans le Martyrologe Gallican. Le nom luimême d'Ampolline, d'ailleurs, semble bien l'indiquer. Ampolinis, lieu consacré à Apollon ; c'est bien l'étymologie qui se présente le plus naturellement à l'esprit. On a cherché sans doute à étymologiser ce nom autrement, mais ce sont là des étymologies forcées ou qui ne correspondent pas à l'aspect des lieux [2]. Ceux qui les ont imaginées y

1. *Ampolinem vocatum, ait Vinchant, quod locus Apollini quondam fuerit sacer. Utrum et quomodo prisci Galli Apollinem coluerint, multum fuit disputatum, neque nostrum est in his immorari. Hoc autem inter omnes convenit Apollinem fuisse ubi nunc extat Rhodium.*

2. Philippe de Bonne-Espérance donne pour étymologie *ambitus pollens*, mais Ampolline n'était pas le seul espace libre au milieu de la forêt, et il est étrange que seul il ait porté ce nom. Les Bollandistes se demandent si ce nom ne viendrait pas du vieux mot *Ham (heim)* qui désigne le séjour, le home, et de *Pol* (en flamand poel) qui signifie eau stagnante. Mais le mot se fut écrit en ce cas *Hampol*. D'ailleurs les sources nombreuses et très abondantes des étangs d'Ampolline empêchaient ces eaux d'y être stagnantes.

ont été portés parce qu'il leur répugnait de croire qu'il y eut un pourpris sacré, où l'on venait sacrifier au dieu du jour et des saisons, là où Feuillien fut immolé avec ses trois compagnes. Il n'y a pourtant rien en cela d'inadmissible. Les colonies picardes[1] et champenoises que César envoya dans nos contrées après l'extermination des Nerviens, y vinrent avec les dieux des romains. En maints endroits, le druidisme proscrit fit place aux idoles de l'empire. Quant à la présence de stations romaines ou gallo-romaines dans les environs d'Ampolline, elle est attestée par les antiquités romaines qu'on y a découvertes[2]. Quoi d'étonnant dès lors, qu'en l'honneur du dieu Apollon, un coin de la forêt charbonnière ait vu s'établir, dans le mystérieux encadrement d'un sombre rideau de verdure, les pratiques superstitieuses d'un culte que Rome païenne voulait étendre jusqu'aux extrémités de son empire[3] ? L'endroit d'ailleurs convenait au culte par lequel le démon s'arrogeait, chez les peuples païens, l'hommage des beautés de la création. Au sein d'une épaisse forêt toute remplie d'un silencieux effroi, il offrait une solitude enchantée où le soleil versait abondamment l'or de ses rayons. De nombreuses sources y avaient

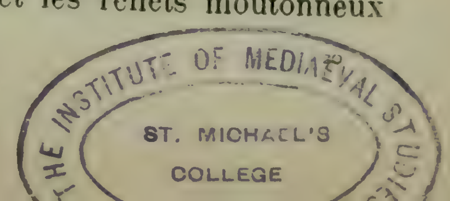
---

1. Au VII[e] siècle, dans la Picardie, le prédécesseur de saint Ouen, sur le siège de Rouen, découvrait encore en parcourant son diocèse, des temples d'Apollon. « *Perscrutans omnia suae dioecesis locorum abdita, quodam in loco demonum repperit fana, Mercurii scilicet, Jovis atque Apollinis. Vita Romani. Cf. Vie de saint Ouen* par E. Vacandard, p. 131.

2. Des antiquités romaines ont été découvertes à Houdeng, Bois-du-Luc (*Lucus*, Bois sacré), Estinnes, Casteau, etc.

3. Jupiter eut un temple à Templeuve, à Jeumont ; Cybèle à Tournai ; Mars à Famars, Mercure à Bavai, etc.

créé plusieurs étangs de niveau et d'aspect différents. L'un deux se cachait sous l'ombre religieuse d'arbres antiques dont les racines plongeaient dans la noire profondeur de ses ondes ; une secrète horreur semblait le voiler, comme aujourd'hui encore. Un vieux chêne, grandiose témoin des siècles écoulés de la forêt, dont il semblait murmurer l'histoire, surgissait d'un îlot minuscule pouvant à peine suffire à entourer la base moussue de son tronc. A voir sa tête majestueuse, qui avait défié la foudre et résisté aux tempêtes, on eût dit le roi de cet enclos terrible. Un arc et un carquois suspendus à un de ses rameaux, à côté du bouclier brisé d'un guerrier, avaient suffi pour faire, de l'arbre fatidique des druides, le dieu Apollon, et de nos aïeux, ses adorateurs. Les eaux mornes et tremblantes qui l'entouraient paraissaient naître de dessous ses racines, et allaient décharger le trop-plein de leur étang par un ruisselet, qui les menait, rieuses et claires, dans un autre étang. Celui-ci beaucoup plus vaste avait île, presqu'île et crique en miniature. Un mobile tapis d'herbes sauvages, des saules inclinés étendant leurs racines dans ses eaux, des touffes de ronces y trempant le bout de leurs flexibles rameaux, des groupes de roseaux y balançant leurs tiges susurrantes, décoraient ses bords capricieusement découpés. Le cygne, l'oiseau chéri d'Apollon, y traçait son majestueux sillage, au milieu des ébats bruyants des canards sauvages ; les poissons y évoluaient gracieusement au gré de leur fantaisie ; mille oiseaux, cachés dans le feuillage des grands arbres qui s'y miraient, mêlaient leurs gais ramages au léger clapotement de ses flots ; et, la nuit, le cerf et la biche venaient s'y désalterer, lorsque la reine des étoiles y contemplait son image et les reflets moutonneux



de sa blanche lumière. Un imperceptible mouvement entraînait son onde paisible dans le lit courbe d'un large ruisseau, au bout duquel elle franchissait un barrage naturel, pour tomber dans les eaux inférieurs d'un autre cours d'eau. Celui-ci s'élargissait pour entourer une île boisée pleine d'ombres effrayantes, et allait ensuite, par d'obscurs canaux, porter ses eaux jusqu'à Siterpics où elles se jetaient dans la Haine.

M. J. Kurth, dans son ouvrage sur les Origines de la civilisation moderne, fait remarquer qu'au VIII[e] siècle encore, les Francs de Belgique, même convertis, attirés par l'horreur mystérieuse des bosquets sacrés, couraient en secret offrir des sacrifices ou célébrer des fêtes devant les dolmens, au pied des arbres, au bord des fontaines ; ils y chantaient leurs hymnes traditionnels, tout imprégnés de la rude et sanguinaire poésie du nord ; ils s'y asseyaient à des repas où l'on mangeait la viande des chevaux immolés aux dieux, et ils se retrouvaient avec délices dans l'atmosphère d'un passé qui avait gardé tant de charmes pour des âmes à moitié sauvages. »

Si le vieux culte des ancêtres avait gardé tant de puissance sur ceux qui n'étaient qu'à moitié convertis, il avait laissé un levain de haine contre le culte nouveau dans le cœur de ceux qui avaient refusé d'écouter la parole des missionnaires. C'est vers ce temps que saint Liévin se plaignait de rencontrer, au milieu des populations qu'il évangélisait, cette hostilité impie qui devait aller jusqu'à lui ôter la vie. « Comment ai-je pu vous offenser, leur disait-il, moi qui suis un messager de paix ? Je vous porte la paix, pourquoi me déclarez-vous la guerre ? Mais votre férocité me destine un heureux triomphe et me donnera la palme d'un martyre glorieux. »

Ces haines inexplicables n'ont rien qui doive nous étonner. Ne se manifestent-elles pas encore de nos jours, au sein même d'une société qui doit aux glorieux travaux de longs siècles chrétiens, les bienfaits de la civilisation dont elle jouit ? Elles sont l'unique raison d'être de la Franc-Maçonnerie qui, dans ses antres ténébreux, ne fait que comploter la guerre contre l'Eglise et contre les âmes rachetées par le sang du Christ. De là proviennent ces animosités bestiales que le socialisme s'efforce d'allumer dans le cœur des masses contre tout ce qui porte l'habit religieux, et qui, au jour des révolutions, éclatent en cris de mort. De là, les monstres de la Révolution française et de la Commune de Paris. Celui qui a armé le bras de Caïn contre son frère Abel, et qui a ameuté une populace capable de demander la mort du Fils de Dieu, poursuit son œuvre satanique et homicide à travers les siècles. « S'ils m'ont persécuté, a dit le divin Sauveur, ils vous persécuteront. »

Les misérables bandits, qui avaient attiré Feuillien et ses compagnons dans la redoutable solitude d'Ampolline, avaient appris à dissimuler, dans un pays où, l'influence de Gertrude étant toute puissante, ils ne pouvaient faire montre de leur impiété ; mais, à la faveur de l'obscurité, ils songeaient maintenant à assouvir leurs sentiments haineux par le meurtre des missionnaires irlandais, en qui ils voyaient les ennemis de leurs dieux. Satan, irrité de se voir ravir une foule d'âmes par les prédications de Feuillien, allait profiter des ténèbres de la solitaire forêt pour fanatiser leur audace.

Le P. Bouvier, dans sa Vie de saint Feuillien, s'élève ici véhémentement contre ceux qui n'attribuent le massacre du saint pontife qu'à la cupidité de ses

assassins. « Ce serait, dit-il, ravir la couronne de la tête, la palme de la main, à un saint que Dieu a publié par tant de miracles évidents, que l'Eglise universelle a de tout temps honoré et fait honorer pour vrai Martyr, que de rapporter sa mort à un motif si vil et si vulgaire...Soyons assurés que l'Eglise ancienne était plus sage et qu'elle y a reconnu quelque motif concernant la religion chrétienne : sans que je veuille cependant nier que la convoitise aurait concouru avec l'impiété pour enflammer davantage son assassin à l'assaillir ; comme saint Léon assure de celui qui bourrella saint Laurent: *Armatur itaque gemina face homo pecuniæ cupidus et veritatis inimicus, avaritiæ ut rapiat aurum, impietate ut auferat Christum.* « Le persécuteur, homme avide d'argent et ennemi de la vérité, était armé d'une double torche, l'une allumée par l'avarice pour s'emparer de l'or, l'autre allumée par l'impiété pour anéantir le Christ. »

Sur la cime des grands arbres, les derniers rayons du couchant venaient de mourir, et les ombres du soir commençaient à envahir la forêt, lorsque, sur les pas de leurs sinistres guides, les moines arrivèrent au lieu de leur martyre. C'était une clairière d'aspect étrange. En partie entourée de palissades délabrées, elle aboutissait aux étangs d'Ampolline, que lui voilait une rangée d'arbres entourés d'épais buissons. Çà et là, s'élevaient des huttes en bois, de forme ronde, aux toits pointus, couverts de chaume et de roseaux noircis par le temps. Ces abris, aux étais pourris, menaçaient ruine. Ils avaient servi jadis aux adorateurs des dieux germains et d'Apollon, lorsqu'ils se réunissaient, la nuit, pour honorer leurs divinités mensongères par leurs orgies, parfois même par l'immolation de victimes humaines.

C'est là que, de fois à autre encore, venaient se réfugier d'obstinés païens, qui s'y donnaient un rendez-vous secret, tantôt pour y trouver un remède superstitieux à leurs malades, tantôt pour s'y livrer à leurs abominables pratiques en l'honneur de leurs dieux et surtout d'Apollon.

Les bandits, qui y avaient amené Feuillien, s'excusèrent de n'avoir pas de meilleur abri à lui offrir ; ils lui indiquèrent hypocritement le chemin qu'il devait prendre le lendemain pour se rendre à Siterpies, et prirent congé des moines reconnaissants, pour poursuivre leur route, disaient-ils, vers Seneffe où ils se rendaient.

Restés seuls au milieu de ces bois inconnus, Feuillien et ses trois compagnons se préparèrent à y passer la nuit. Habitués à dormir sur la dure, ils eurent vite trouvé de quoi disposer leurs couches dans la hutte qu'ils choisirent pour s'y reposer. Ils attachèrent solidement leurs chevaux et allumèrent un grand feu pour écarter au besoin les animaux malfaisants. Fidèles à la règle monastique, avant de prendre leur léger repas, ils psalmodièrent le petit office du soir, avec l'intention de chanter à minuit le long office nocturne. Pour la première fois, l'écho de ces lieux, où jusque là le démon avait régné, écoutait étonné la pure et céleste mélodie des chants sacrés, si différente des sinistres bardits et des chants grossiers dont il avait autrefois retenti. Sous la bénédiction de Feuillien, implorant sur eux la bénédiction du Père et du Fils et de l'Esprit sanctificateur, ses trois compagnons se livrèrent ensuite à un paisible sommeil. Pour lui, il continua à prier à l'entrée de la hutte obscure où ils reposaient. Là, aux pâles clartés de l'astre des nuits dormant sur la forêt silencieuse, on le vit longtemps agenouillé,

les bras en croix, comme son divin Maître au jardin de Gethsémani... Etait-ce le pressentiment du calice de souffrance auquel bientôt il allait boire à son tour par le martyre que lui préparait une haine impie ? Etait-ce quelque bruit étrange, mêlé au bruissement du vent d'automne à travers les grands chênes, dont les feuilles mortes, brandillées au gré de la brise, lentement tombaient ? Etait-ce l'apparition de fantômes mystérieux, se glissant le long des bords ombreux de la clairière, comme s'ils cherchaient à se soustraire à ses regards ? Etait-ce l'éveil en sa mémoire d'un souvenir lointain qui le tira de son oraison ? Il se leva soudain, s'arrêta à contempler quelques instants ses compagnons endormis, comme si son âme fut plongée dans un abîme de réflexions, puis se dirigea lentement vers l'endroit de la forêt qui lui paraissait cacher un mystère. Il ne s'était pas trompé. A quelques pas de là, un chemin tapissé de blanche lumière le conduisit en face d'un étang entouré d'une sombre ceinture de vieux arbres touffus. Les rayons de la lune y pénétraient à travers les branches et donnaient çà et là à ses eaux ténébreuses les reflets d'une moire argentée. A l'extrémité de cet étang, au pied de l'arbre fatidique qui semblait le dieu de son onde solitaire, quatre hommes se prosternaient, puis, comme saisis d'une frénésie diabolique, se relevaient et faisaient tournoyer dans les airs l'éclair de leurs redoutables francisques. On eût dit qu'ils s'excitaient à quelque meurtre audacieux, pour réjouir l'idole sanguinaire qu'ils adoraient. Feuillien crut reconnaître les quatre manants qui s'étaient offerts à le guider dans la forêt. Il s'apprêtait à les interpeller avec sa bonté ordinaire, lorsque, à la vue du saint dont les blancs vêtements faisaient ressortir la haute sta-

ture et la prestigieuse apparition, ils disparurent soudain dans le fourré.

Feuillien ne vit plus que l'aspect indécis de l'humide enclos. Il y eut vite reconnu un de ces séjours choisis par les esprits infernaux pour inspirer une inquiète terreur, à l'heure des ténèbres, aux païens qui y venaient sacrifier à leurs dieux. Il s'en retournait pensif vers ses compagnons lorsque, à sa droite, il aperçut une grande étendue d'eau, miroir mouvant où scintillaient les reflets de la lune et des étoiles lointaines, au milieu des ombres qu'y projetaient les arbres qui l'entouraient. Et voilà que tout à coup, dans la magie de cette lumière qui régnait sur la nuit, il eut une vision déroulant sous ses regards l'avenir de ces lieux sauvages. Sur ce sol teint de son sang, il vit s'élever le fantastique décor d'une ravissante chapelle, qui semblait sortir du sein des eaux, non loin d'un temple magnifique autour duquel se groupaient les bâtiments d'une abbaye aux moines blancs. Un château fort, avoisinant ces saintes demeures, surgissait pour leur servir de protection et de défense ; et à ses pieds prenait naissance une gracieuse ville, heureuse d'appartenir au Christ et de lui rester fidèle. C'était la même vision qu'il avait eue à Rome et qui se réveillait dans sa mémoire, maintenant qu'il en voyait le théâtre sous ses yeux. L'heure de son martyre allait-elle donc bientôt sonner ? Jadis il l'avait appelée de ses vœux, et maintenant il sentait son âme troublée à son approche. Il tomba à genoux, et à l'exemple du divin Maître, il s'écria : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite et non la mienne ! » Puis il alla retrouver ses compagnons paisiblement endormis. Son front, un instant soucieux par la subite frayeur d'une mort cruelle, était redevenu serein. Il avait

banni toute crainte de son cœur ; mais, prêt à aller au devant des plus affreux tourments, il se sentait ému de compassion pour ses frères. « Bénissons le Seigneur, » leur dit-il en les éveillant. « Oui, répondirent-ils, grâces soient rendues à Dieu ! » « Mes chers fils, leur dit-il, l'heure est venue d'offrir au Seigneur l'hommage de notre prière par le chant des hymnes et des psaumes de la nuit. Au sein de cette solitude, où jusqu'à ce jour, je viens de m'en convaincre, le démon a régné en maître, forçons par la ferveur de nos chants l'ennemi du salut à se retirer. Prions de telle sorte que, si la mort venait à nous frapper au milieu de la sainte psalmodie, nous soyons trouvés dignes par le Souverain Juge d'aller l'achever avec les chœurs des anges et des saints dans le ciel. Hé ! qui sait, chers fils, si ce moment n'est pas proche pour moi, peut-être aussi pour vous ? Ces lieux qui nous entourent je viens de les reconnaître : ce sont ceux-là mêmes que le Seigneur daigna faire passer sous mes regards lorsqu'il m'avertit à Rome, de me préparer à y être immolé pour sa gloire par les ennemis de son nom. Ce jour est-il arrivé ? J'ai tout lieu de le croire. Ceux qui nous ont amenés dans ces lieux déserts, sous prétexte de nous offrir un abri pour la nuit, nous ont trompés. Ils ne sont pas retournés chez eux comme ils nous l'avaient dit. Je viens de les voir se livrer à des actes d'idolâtrie et brandir leurs haches, en proie à des contorsions étranges. Evidemment ils nourrissent des desseins cruels à notre égard. Nous sommes à leur merci : l'endroit où ils nous ont acculés est fermé par les eaux. Un seul chemin nous est ouvert ; mais comment le découvrir et nous y aventurer sans danger à travers les ténèbres où la forêt est plongée ? D'ailleurs ils en occupent déjà sans doute l'en-

trée derrière les grands arbres voisins ; peut-être même sont-ils maintenant cachés dans une des huttes qui nous entourent et peuvent-ils prêter l'oreille à mes paroles. A genoux donc, chers fils, pour offrir à Dieu le sacrifice de notre vie. Tant de fois, dans la ferveur de l'oraison, nous nous sommes déclarés prêts à marcher sur les traces des martyrs, à la suite de notre divin Maître. C'est l'émulation de leur ardeur au service de Dieu qui nous a fait quitter les rivages aimés d'Erin et affronter les périls de la mer. Manquerions-nous de courage maintenant que Celui, qui nous a prodigué son sang, attend de nous que nous lui donnions la même preuve de notre amour ? Souvenons-nous que toutes les souffrances du temps n'ont aucune proportion avec la gloire future que le Christ à promise à ses disciples. La mort endurée pour son amour, c'est le ciel qui s'ouvre pour nous réunir à tous nos saints bien-aimés, dans l'éternelle et béatifique vision de Dieu : à notre grand Patrice, à Brigitte, notre sainte protectrice, à Fursy, à l'éclatant cortège des martyrs, au chœur des apôtres, à l'armée des anges et à leur Reine dont ils saluent la gloire incomparable, en adorant son divin Fils. »

Mais c'est en vain que nous nous essayerions à rendre les paroles pleines d'un feu sacré qui s'échappèrent des lèvres du pontife à ce moment terrible, où lui et ses compagnons, victimes innocentes des haines de l'enfer, se trouvaient soudainement sur le point de voir disparaître à leurs regards les horizons de cette vie terrestre. A la pensée des tourments inconnus qui allaient bientôt leur entr'ouvrir, au-delà des obscurités de la mort, les premières clartés des joies et des chants éternels, le saint martyr eut des accents que notre indigence ne peut con-

cevoir. Il fit descendre, sur chacun de ses disciples prosternés à ses pieds, les paroles purifiantes d'une dernière absolution ; lui-même la reçut humblement de l'un d'eux, en demandant pardon à Dieu des imperfections de sa vie. Puis tous ensemble se réconfortèrent et s'encouragèrent par de saints entretiens.

Toujours rien ne bougeait autour d'eux. Seuls le vent d'automne, bruyant dans le feuillage, et par intervalle le cri de l'effraie venaient interrompre le formidable silence de la forêt. « Voici l'heure, dit Feuillien, où dans tous les monastères irlandais, la sainte psalmodie s'élève pour chanter les louanges de Dieu et l'apitoyer sur nos misères. Que dans ce pieux concert de la prière nocturne, le Seigneur entende aussi monter de nos lèvres les divines mélodies pour l'appeler à notre aide. Songeons que c'est pour la dernière fois peut-être que nous allons soupirer les chants de l'exil, si toutefois il nous est donné de les achever [1]. »

Cette sainte psalmodie, à laquelle Feuillien les conviait, combien ces dignes fils de la verte Erin l'avaient toujours aimée ! Elle avait été la joie de leur vie austère ; ils n'avaient été reçus définitivement dans le monastère, qu'après en avoir fait l'ornement de leur mémoire, au prix de mille efforts. Une prière muette fit joindre leurs mains et courber un instant leurs fronts. Puis la voix du pontife s'éleva pour entonner les sacrés cantiques. Deux chœurs se formèrent s'écoutant et se répondant alternativement. La ferveur des moines semblait les transporter jusqu'au pied du trône de l'Eternel. Les

---

1. *Quare Foillano post matutinorum laudum expletionem fratres suos ut in Domino confortentur hortanti, cruentus assistit carnifex...* Boll., Vita s. Foillani.

cieux s'étaient ouverts à leurs regards : la foi leur y montrait Dieu s'inclinant avec une bonté paternelle, pour prêter l'oreille aux louanges et aux supplications de ses fils en détresse, et les anges en descendant, des palmes dans les mains, pour les soutenir dans le dernier combat et les préparer à aller mêler leurs hymnes aux chœurs triomphants des martyrs. L'Eglise des Gaules célébrait, en ce jour, la mémoire de saint Quentin, un de ses premiers apôtres. L'illustre martyr leur apparaissait dans une auréole de gloire et enflammait, par le resplendissement de ses plaies, leur courage et la ferveur de leurs chants.

Douces et saintes mélodies grégoriennes ! qui a pu vous entendre cadencées, dans votre pureté native, par un chœur de moines, ou même par de jeunes enfants dans une humble église, sans rêver aux chants de l'éternité ? Vous communiquez aux prières, aux actions de grâces, aux supplications, aux gémissements des pauvres enfants d'Eve, une harmonie céleste ; il semble qu'on entende, en vous écoutant, comme un lointain écho des chœurs de la cité bienheureuse. Sur les lèvres de Feuillien et de ses disciples, menacés d'une mort cruelle, quelle solennité émouvante revêtait la sainte psalmodie ! Comme elle s'élevait pure et confiante à l'aspect des cieux, où les étoiles d'or, scintillant dans le blanc rayonnement du grand luminaire qui préside à la nuit, chantaient la gloire du Tout-Puissant à travers l'infini ! Comme elle se mélancoliait en allant mourir dans les mystérieuses profondeurs du silence des bois ! Echo des cieux, avait-elle rappelé à Satan, le maître jusque-là des lieux enchantés d'Ampolline, ces ravissants concerts des demeures angéliques auxquels il avait mêlé sa voix jadis, lorsque la création,

sortant radieuse des mains de Dieu, entonnait ses premières hymnes à la gloire du Très-Haut? Ce souvenir avait-il paru trop cruel à l'esprit maudit? Il s'était enfui. La hache était tombée des mains de ceux qu'il avait poussés au meurtre. Ces fils de Caïn, laissés à eux-mêmes, hésitaient maintenant à accomplir l'horrible forfait qu'ils avaient consommé dans leurs cœurs homicides. Mieux que la lyre fabuleuse d'Orphée, les chants sacrés avaient pour un instant adouci ces monstres. La sainte psalmodie touchait à sa fin ; rien ne l'avait interrompue ; et c'était avec un accent de confiante reconnaissance que les moines chantaient : « O Dieu, Dieu que mon cœur aime, dès qu'approche le jour, j'aspire vers vous.

« Mon âme a soif de vous ; que de fois après vous ma chair soupire !

« Dans cette terre déserte, perdue et aride, je me suis présenté devant vous comme si j'étais dans votre sanctuaire, afin d'y contempler votre puissance et votre gloire.

« Parce que votre miséricorde vaut mieux que les jours de cette vie terrestre, mes lèvres vous loueront.

« Oui, je vous bénirai toute ma vie ; et c'est en vous invoquant que j'élèverai mes mains vers le ciel... [1] ».

L'amen liturgique, plein d'espérance en Dieu et de soumission à sa volonté sainte avait terminé la prière des moines. En vain portaient-ils leurs regards autour d'eux ; les ténèbres de la forêt ne vomissaient pas les assassins qu'ils y croyaient cachés. Feuillien en était à se demander s'il n'avait pas été

1. Ps. 62.

le jouet, d'une illusion, et s'il ne s'était pas trompé dans le jugement qu'il avait porté sur ses guides. D'après un vieux récit du X[e] siècle, « après que matines furent dites, il avertit ses compagnons qu'ils n'eussent plus rien à penser de mal d'aucun de ces hommes ; » et, après s'être mis de nouveau sous la protection des anges de Dieu et de la divine Mère des chrétiens, par une fervente prière, il s'abandonna à un paisible sommeil. A quelques pas de lui, le flot sanglotait sur la rive ; et, par dessus sa pauvre couche, le vent, soufflant dans la cime des arbres, lui apportait comme le bruit confus des grandes rumeurs de l'océan. Que de fois il s'était ainsi endormi, bercé par la douce voix des lacs de sa patrie et le tumulte des vagues qui battent ses rivages !

Cependant ses compagnons n'étaient pas restés sans défiance et ils veillaient. Déjà la nuit touchait à sa fin. Une vague lueur presque imperceptible encore annonçait l'approche de l'aube naissante, prélude timide de l'aurore et de l'apparition du dieu du jour. Satan, frémissant de rage d'avoir été vaincu par la puissance de la sainte psalmodie, qui avait évoqué en lui de si désespérants souvenirs, était revenu souffler ses haines dans le cœur de ses suppôts. Etait-ce le feu infernal jaillissant de ses regards, ou l'éclat des yeux phosphorescents de quelque oiseau de proie, ou l'étincelle d'un glaive, qui brillait si étrangement dans les ténèbres du fourré voisin ? Les compagnons de Feuillien se le demandaient peut-être, lorsque tout à coup d'horribles cris ébranlèrent la forêt : « A mort les ennemis de nos dieux ! » Et, grinçant des dents, l'écume aux lèvres, la francisque menaçante, les sinistres adorateurs d'Apollon surgissent du sein des ombres où

ils guettaient l'instant de tomber sur leurs innocentes victimes. « Père, s'écrient les moines effrayés, en éveillant Feuillien, bénissons le Seigneur, les voilà qui accourent sur nous. » Aussitôt le pontife est debout. « Rendons grâces à Dieu [1]. » s'écrie-t-il ; et, écartant doucement de la main ses disciples qui veulent lui faire un rempart de leurs corps, il se présente seul, à l'entrée de la hutte, aux forcenés qui hurlent un chant de mort pour s'exciter au meurtre. A la vue du pontife, leur apparaissant dans la calme majesté de son caractère auguste, ils s'arrêtent un moment interdits, et écoutent malgré eux, en frémissant de rage, les paroles qu'il leur adresse : « Malheureux ! leur dit Feuillien, c'est donc pour nous ôter la vie que vous avez feint de nous procurer un toit hospitalier dans ces lieux souillés par un culte infâme. Que vous ont donc fait les ministres du Christ pour s'attirer ainsi vos haines ? Ils ont quitté tout ce qu'ils aimaient, leurs parents, leur patrie, ils ont renoncé à tout, pour venir vous apprendre à connaître le Dieu de toute bonté, qui a sauvé le monde, et le chemin qui conduit à son palais d'or dans les cieux, pour vous instruire de cette divine religion qui a fait de la noble Iduberge et de Gertrude, sa fille, les bienfaitrices de la contrée. Que gagnerez-vous à verser notre sang ? Pouvez-vous espérer que ce monstrueux forfait reste impuni ? Vous n'échapperez pas en tout cas à la justice

1. C'est la parole sublime que met sur les lèvres de Feuillien un des plus anciens manuscrits. Saint Augustin disait de cette parole : « Notre esprit peut-il concevoir, notre bouche peut-elle proférer, notre plume peut-elle écrire quelque chose de meilleur que ces paroles : Grâces soient rendues à Dieu ? On ne peut ni rien dire de plus court, ni rien entendre de plus agréable, ni rien imaginer de plus sublime, ni rien pratiquer de plus salutaire.

divine. Vous comptez peut-être vous enrichir en nous assassinant ? Vous ne trouverez sur nous ni or ni argent. Sont-ce nos chevaux que vous convoitez ? Vous nous voyez impuissants à vous empêcher de les prendre. C'est une victime à immoler à vos dieux qu'il vous faut ? Que je sois seul cette victime, si rien ne peut arrêter vos bras criminels ; mais épargnez du moins mes compagnons. Pour moi, si je dois tomber sous vos coups, ce sera en implorant pour vous, de la miséricorde divine, le pardon de votre forfait sacrilège. »

Le saint pontife avait à peine achevé ces mots, qu'il est renversé par ces tigres altérés de sang, furieux d'avoir trop longtemps pris attention à ses paroles ; et avant qu'il ait pu se relever, et que ses disciples, prompts comme l'éclair, se soient élancés pour arrêter les bras qui se lèvent menaçants, la framée s'abat et lui perce le crâne. En même temps la redoutable francisque s'attaque à ses compagnons et les couvre de terribles blessures. Ils tombent râlants à côté de leur bien-aimé maître, mêlant leur sang au sien.

Les assassins avaient assouvi leur haine et croyaient avoir achevé leurs victimes, lorsque, à leur stupéfaction, ils entendent, pâles d'épouvante, une voix s'élever du sol sanglant où gisent ceux qu'ils ont immolés à leurs dieux. C'est un dernier encouragement à rendre grâces à Dieu que Feuillien adresse à ses compagnons. au moment où leurs âmes vont prendre leur vol vers les cieux. Ses lèvres, qu'on eut cru à jamais glacées, ont repris la douce éloquence d'un père qui s'apitoie sur les souffrances de ses fils et les console par l'espoir des immortelles récompenses que Dieu leur réserve. A l'aspect de cette tête livide, qui émerge d'une mare de

sang, et semble leur faire entendre une voix d'outre-tombe, les meurtriers s'épouvantent à la pensée qu'elle puisse devenir leur accusatrice. « L'appréhension qu'ils ont de la justice des hommes, dit le P. Bouvier, leur fait oublier la justice de Dieu que ce prodige eût dû cependant leur faire redouter. » L'un d'eux, levant sa hache avec une fureur diabolique, la fait violemment retomber et fracasse la tête du saint qui, à l'exception de la machoire inférieure, est séparée de son corps. Tous alors s'acharnent de nouveau sur leurs autres victimes et leur font d'horribles plaies. C'était enfin la délivrance pour ces glorieux fils de l'Hibernie. Leurs âmes abandonnent leurs corps qu'elles ont illustrés par le martyre, pour faire un cortège triomphal à l'âme de Feuillien, à qui le Souverain Juge ouvre les tabernacles éternels, au chant des anges : « C'est à ceux-ci qu'appartient le royaume des cieux. Ils ont méprisé la vie du monde, et ils sont arrivés aux récompenses célestes, en lavant leurs robes dans le sang de l'Agneau. »

Les assassins fouillèrent en vain leurs victimes : ils n'y trouvèrent ni or ni argent. Quant à la pensée de s'emparer de leurs vêtements, ils ne durent pas s'y arrêter. Emporter ces frocs ensanglantés, c'eût été porter partout avec eux les témoins muets de leurs crimes. Or ils ne pouvaient ignorer que le frère de Gertrude, le puissant maire du palais, Grimoald, n'épargnerait aucune recherche pour découvrir les auteurs de ces meurtres abominables. Ils songèrent donc à prendre toutes les mesures pour en faire disparaître soigneusement les traces, et à offrir en même temps à leurs dieux leurs victimes en holocauste. Il y avait, dans les eaux de l'étang voisin, une petite île sacrée, à peine détachée du

bord, présentant un amas confus d'épais buissons, de ronces verdoyantes aux courbures enchevetrées, au-dessus desquels, un chêne chargé d'ans, dressait sa tête majestueuse. L'accès n'en était pas facile. De l'endroit où ils se trouvaient, les assassins avaient à contourner un terrain marécageux ; ils devaient ensuite passer sur les débris glissants de quelque vieux tronc d'arbre, qui servait à relier l'île à la terre ferme, et où ne s'aventuraient plus que les bêtes de la forêt. Ils se chargèrent chacun de leurs victimes. Ployés sous le poids de leurs sanglants fardeaux, plus courbés encore sous le poids de leur crime, qui déjà, dans leur conscience enténébrée, criait vengeance au ciel, ils se glissent, comme des ombres maudites, par d'étroits et tortueux passages, à travers les arbres et les buissons. Haletants, rendus, ils parviennent enfin à l'îlot désert et y cachent les cadavres sous les ronces. Celui qui portait le corps de Feuillien tenait d'une main la tête du saint ; pour s'en débarrasser, il la projette sur l'herbe en arrivant. O merveille ! A la place où elle tombe, la terre entr'ouvre ses canaux mystérieux et en fait jaillir les eaux pures d'une fontaine. Ce nouveau prodige redouble l'effroi des assassins. Ils s'empressent de finir leur lugubre besogne et de courir aux montures des moines. Ils enfourchent ces nobles bêtes, qui regimbent frémissantes sous leur ignoble poids ; ils les forcent enfin à s'enfoncer de nouveau dans la forêt, où ils disparaissent pour aller vendre au loin le fruit de leurs crimes.

Les premières lueurs de l'aurore annonçaient à la nuit la fin de son règne et à la terre le jour du Seigneur. En ce moment, au monastère de Fosses, le pieux frère de Feuillien venait de monter à l'autel, pour célébrer l'auguste sacrifice où la divine

Victime du calvaire renouvelle invisiblement l'offrande réelle de son corps, de son sang immolés pour notre salut. Déjà l'instant solennel était proche où le Sauveur du monde, redisant par son ministre les paroles sacrées de la dernière Cène, allait se rendre présent sous les voiles mystiques de l'hostie. Ultain, rappelant auparavant à sa pensée la mémoire de ceux pour lesquels il voulait intercéder par l'offrande du saint sacrifice, se surprit à songer longuement à son frère bien-aimé. Il ne pouvait se détacher de son souvenir, lorsque tout à coup apparut à ses regards, par dessus l'autel, une colombe d'une éblouissante blancheur. Il la suivit des yeux et la vit s'élever d'un doux vol vers les demeures éternelles. Ses ailes, palpitantes de joie, étaient teintes de sang à leurs extrémités. Ultain resta songeur devant cette vision, mais ne put en pénétrer le secret.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Comment les corps de saint Feuillien et de ses saints compagnons, Gobban, Columban et Boëse, furent découverts par Gertrude dans l'îlot broussailleux d'Ampolline, septante-huit jours après leur mort glorieuse, et comment ils furent transportés à Nivelles, et le corps de Feuillien transféré ensuite en grande pompe à Fosses.

> Vous sortirez avec joie, vous serez escortés avec joie, et les montagnes et les collines vous attendent et tressaillent de joie. *Alleluia !*
>
> Saints de Dieu, allez au lieu prédestiné qui a été préparé pour vous, sanctifiez ces lieux, bénissez le peuple ; et nous, hommes pécheurs, gardons-nous dans la paix !
>
> *Pontificat. Bénédiction de l'autel.*

Avant de quitter Nivelles avec ses trois compagnons, Feuillien ne s'était fait précéder d'aucun message pour annoncer sa visite à Waudru, à Vincent Madelgaire et à Ultain, son frère. Aucun de ceux-ci n'attendant sa venue, les semaines avaient succédé aux semaines, sans que rien eût fait soupçonner le meurtre des moines irlandais. Mais l'absence de Feuillien se prolongeant, Gertrude, qui, depuis de longs jours déjà, attendait en vain son retour, commença à être en proie à de mortelles alarmes. Elle dépêcha un courrier à Ultain. A la nouvelle que son frère avait quitté Nivelles, plus de deux mois auparavant, celui-ci s'informe du jour de son départ. Etrange et douloureuse coïncidence ! il apprend que

c'est à la naissante aurore du lendemain de ce jour qu'il a eu, au mémento de la Messe, la vision restée inexpliquée d'une colombe aux ailes saignantes. « Plus de doute, hélas ! envoie-t-il dire à Gertrude, une mort cruelle m'a ravi mon bien-aimé frère. Aux premières clartés du jour qui suivit son départ de Nivelles, j'ai vu une blanche colombe s'élever radieuse vers le ciel dans la lumière du matin. Les gouttelettes de sang, qui teignaient de leur pourpre l'extrémité de ses ailes, m'annonçaient, je le comprends maintenant, qu'il était allé se réunir à ceux dont le front est ceint de la couronne des martyrs, innocente victime, comme eux, de quelques païens fanatiques. Et sans doute, hélas ! gît-il privé de sépulture, exposé à la dent des bêtes féroces. »

A la récepton de ce message, Gertrude sent son cœur se fendre de douleur. Aussitôt elle envoie des coureurs explorer de divers côtés la forêt charbonnière, dans la directon que Feuillien a prise. Mais tous reviennent lui annoncer que leurs recherches ont été vaines. Sous les pluies, les tourbillons de vent et la dépouille des arbres, les traces du passage des moines et de leur meurtre s'étaient entièrement effacées. Que faire pour obtenir l'éclaircissement de leur mystérieuse disparition, sinon s'adresser à Dieu ? La sainte abbesse décide que sa Communauté passera trois jours dans le jeûne et la prière ; en même temps elle convoque tout le peuple à venir prier avec elle, afin que le Seigneur daigne faire connaître l'endroit où gît le corps du saint pontife, du père bien-aimé dont la perte cruelle est si douloureusement ressentie par tous. « Il est croyable, dit le P. Bouvier, que dans la ferveur de son oraison, elle-même disait : « Mon doux Seigneur, n'est-ce pas vrai ce qu'a dit votre pro-

phète, qu'il a vu vos amis élevés à un excès d'honneur. Hé ! comment laissez-vous maintenant celui-ci, l'un de vos plus fidèles, à l'abandon ? Mais vous souvienne qu'avez promis de votre sainte bouche que ceux qui vous auront glorifié le seront réciproquement de vous, et quant à l'âme et quant au corps. Sus donc, mon Dieu, clarifiez celui-ci, car il est temps : il a accompli l'œuvre que vous lui aviez confiée ; il a manifesté votre nom aux hommes. Maintenant ne permettez pas que son digne corps croupisse peut-être dans la boue, non plus que sa mémoire dans l'oubli. » Tels et semblables étaient, ajoute le P. Bouvier, les sentiments, aspirations et complaintes de la vertueuse Abbesse. »

Les trois jours de jeûne venaient de se terminer par le chant des Matines[1]. Tous avaient prié avec une ferveur extraordinaire. Restée seule au pied des autels, Gertrude continuait à répandre ses larmes devant le Seigneur et à faire monter vers lui ses supplications, lorsque tout à coup une étrange lueur, devançant l'aube, étonne la nuit. Elle s'élève de l'horizon lointain et trace sur la voûte des cieux un blanc chemin de lumière, où bientôt s'allume, au feu des éclairs qui en jaillissent, un long embrasement aux couleurs merveilleuses. Telle, chez les peuples septentrionaux, l'aurore boréale vient réjouir les ténèbres prolongées de leurs nuits d'hiver. Ses ardents reflets rougissent les ténèbres du temple, où Gertrude est restée en prière, et viennent rayer son pavement obscur de bandes lumineuses. En même temps un ange apparait à Gertrude : « Lève-toi, lui dit-il, Dieu a exaucé ta prière. Le père bien-aimé de ton âme a enduré le martyre après lequel

1. *Angelus, expletis matutinalibus horis*... Ph. Brasseur.

il avait tant de fois soupiré. Vous trouverez son corps dans la solitude d'Ampolline où il est tombé sous le fer des méchants. Et voici que Dieu se plaît à le glorifier en faisant monter jusqu'aux cieux, de ses restes abandonnés, une lumière céleste qui vous conduira à l'endroit où il a succombé[1]. »

Déjà l'apparition de ce phénomène avait fait accourir la foule autour du monastère. Elle contemplait avec admiration, par-dessus la masse ombreuse de l'horizon lointain, la radieuse lumière dont le rutilant éclat, se courbant sous les nues dans la direction de Nivelles, semblait indiquer le chemin à suivre. Gertrude paraît. Elle annonce le message divin et ordonne de tout préparer pour aller à la recherche des corps des martyrs. Pendant ce temps, le saint sacrifice de la messe est célébré. Il y avait six ans, à pareil jour, que l'âme du bienheureux Fursy s'était détachée de son corps pour aller au Seigneur.

Les préparatifs terminés, le cortège s'organise. En tête de la procession, à la suite de la croix, s'avance le collège des religieux, semblable à une famille désolée privée de son chef. Gertrude marche à leur suite, entourée des vierges du Seigneur ; puis vient la foule derrière laquelle plusieurs attelages traînent des chars destinés à porter les brancards nécessaires, et à épargner à Gertrude et à ses filles les fatigues d'une route trop longue pour elles. Les moines entonnent les chants sacrés de la liturgie et dirigent leurs pas vers le merveilleux et gigantesque phare allumé par la main de Dieu, et dont l'immobile clarté attire tous les regards. Le chemin à parcourir était d'environ quatre lieues, et

1. *Vidit columnam igneam a loco in quo corpus jacebat exanime, pertingentem usque ad coelum...* Boll.

non sans difficultés, surtout dans la mauvaise saison; mais la divine Providence, qui avait choisi ce jour pour l'exaltation de Feuillien et ses compagnons, avait commandé aux éléments d'affermir les voies qui conduisaient au lieu de leur martyre. On y arriva enfin, au chant grave des psaumes. Ampolline était à l'écart des grands chemins de la forêt. Pour y parvenir, le cortège laissant les attelages au repos, s'engagea dans une sente mystérieuse qui serpentait entre les troncs d'arbres noircis, et au bout de laquelle on apercevait, à travers la triste nudité du bois, une céleste splendeur. Aussitôt Gertrude a précipité ses pas; déjà elle est aux bords de l'étang désert et aborde, par le vieux ponceau moussu, à la petite île. Quel spectacle navrant s'offre alors aux yeux éplorés de la sainte abbesse! Sous des amas de ronces, dont les tiges languissantes courbaient lugubrement leur feuillage violacé et flétri par l'hiver, elle aperçoit la tête de Feuillien séparée de son corps et les cadavres de ses compagnons, gisant à ses côtés, couverts de plaies. A cette vue, son cœur l'abandonne; elle tombe à genoux devant les dépouilles sacrées des martyrs; l'immense pitié qui la saisit, fait jaillir de ses yeux des flots de larmes, qui ne cessent de monter, comme d'une source de douleur amère, des profondeurs de son cœur brisé. Elle les laissa tomber silencieuses sur la tête vénérée du saint pontife dont les yeux, restés levés au ciel, semblent l'exhorter à porter aussi ses regards vers le séjour des éternelles consolations. Ses religieuses l'ont rejointe et pleurent autour d'elle; les moines sont abîmés dans la plus profonde douleur. La foule, à ce spectacle, ne peut retenir ses larmes et ses cris de pitié. « L'air ne retentissait que de gémissements, que de pleurs, que

de sanglots, que chacun poussait sur cet horrible désastre [1]. »

Mais bientôt à cette explosion de douleur succède une pieuse exultation. Gertrude a trempé un linge dans l'eau de la fontaine merveilleuse pour laver le chef sacré du saint pontife et enlever doucement la poussière, le sang, et les feuilles noircies qui s'y sont collées. Ses religieuses l'ont imitée autour des autres martyrs, lorsque soudain un même cri d'admiration s'échappe de leurs poitrines : les plaies leur apparaissent toutes fraîches encore ; et les quatre cadavres, étendus là depuis onze semaines, ne portent aucune trace de décomposition. Ce ne sont pas seulement les oiseaux de proie et les bêtes de la forêt, qu'une force mystérieuse a écartés de ces corps, qui ont été les membres glorieux du Christ ; les vers du tombeau eux-mêmes, que la sentence de mort portée à l'origine contre la race humaine a constitués les héritiers de toute chair, n'ont osé commencer leur œuvre destructive. Et voilà qu'à ce moment s'élève des plaies et se répand dans les airs une odeur plus suave que tous les parfums d'ici bas. Un sentiment d'inexprimable consolation emplit tous les cœurs et les porte à bénir le ciel et à invoquer ceux que Dieu magnifie si admirablement. Les corps sont alors déposés sur les brancards et revêtus de blancs suaires. Cependant la lumière merveilleuse qui les avait fait découvrir avait disparu, mais continuait à éclairer un coin de la forêt. Gertrude s'y rend, suivie de la foule, et arrive à l'endroit où étaient tombés les martyrs. Là, deux amas rapprochés de sang coagulé lui indiquent la place où Feuillien a été décapité. Elle le

---

1. Rousseau, *Vie de saint Feuillien.*

recueille pieusement ainsi que le sang des autres martyrs et fait marquer avec soin la terre qui en a été abreuvée [1].

La céleste clarté, qui avait glorifié ce lieu désormais illustre, s'était évanouie dans les rayons joyeux que le soleil épandait à travers les couches froidureuses de l'athmosphère. Après quelques instants de repos, le cortège s'empresse de reprendre le chemin de Nivelles. Le jour tombait lorsque enfin, après avoir monté une dernière colline, les pieux voyageurs aperçurent, dans les vapeurs du crépuscule, le monastère de Nivelles et sa basilique. Ils s'y dirigèrent à la lumière des cierges et des torches, au chant des antiennes et des cantiques.

Or, pendant que Gertrude était à Ampolline, son frère Grimoald, maire du palais, accompagné de Didier, évêque de Poitiers, « homme d'une grande sainteté », dit le P. Fisen, était arrivé à Nivelles, pour voir sa jeune fille qu'il avait confiée à sa sœur Gertrude, et visiter avec son vénérable ami, nouvellement consacré [2], le noble monastère que sa sainte mère, Iduberge, avait sanctifié par ses vertus, et le temple auguste où elle reposait aux côtés de son époux, le grand Pépin de Landen. Sans doute aussi ils voulaient s'entretenir au sujet de leurs projets ambitieux avec la pieuse abbesse Gertrude et avec Feuillien, le pontife irlandais, dont la renommée avait publié au loin la sagesse et dont ils ignoraient la mort. Ils l'apprirent à leur arrivée à Nivelles, et écoutèrent avec beaucoup d'intérêt le récit que leur fit Wilfetrude, la jeune fille de Grimoald, des merveilles qui avaient ému toute la petite ville, au matin de ce

1. *Virginis ad jussum cruor est collectum.*

2. Didier fut consacré évêque de Poitiers en 655. Poitiers faisait alors partie du royaume d'Austrasie.

jour. Curieux de connaître le résultat des recherches de Gertrude, ils se mirent, en attendant, à parcourir le monastère et à aller prier dans la crypte de la basilique.

Fatigués par un long voyage, tous deux étaient allés prendre quelques instants de repos, l'évêque, après avoir dit l'Office divin, lorsque celui-ci, dans son assoupissement, entendit une voix qui lui disait : « Lève-toi, Didier, et hâte-toi d'aller au devant d'Elie, car il approche. » Par trois fois le même avertissement divin lui fut donné. Cette voix s'était fait entendre aussi à Grimoald, dans son sommeil ; et tous deux, accourant l'un vers l'autre sous la vive impression de ce message céleste, se demandaient quel était cet Elie, à qui ils devaient faire l'honneur de se rendre à sa rencontre. Etait-ce le prophète fameux des Saintes Ecritures, qui doit précéder le dernier avènement du Sauveur ? Que venait-il annoncer ? A peine ces questons s'étaient-elles présentées à leur esprit, qu'un servietur vint leur dire qu'on apercevait le cortège ramenant le corps du saint pontife Feuillien. Déjà on entendait la rumeur lointaine des chants sacrés. C'était donc là celui à qui le ciel, en le comparant à Elie, venait de rendre le même hommage que le Sauveur avait rendu à Jean-Baptiste, son précurseur. Il approchait, étendu sans vie sur un brancard, couvert des glorieuses blessures de son martyre, la tête tranchée comme le précurseur, porté par les disciples qu'il avait formés à la vie monastique, escorté des vierges du Seigneur qu'il avait dirigées dans le chemin du ciel, suivi d'une foule que les événements de ce jour avait enthousiasmée. Le reste de la population, se rappelant la sainteté de sa vie, se précipitait à sa rencontre. Nouvel Elie, Feuillien avait marché devant le

Seigneur « dans l'esprit et la vertu de ce prophète. » Il en avait eu le zèle ardent et la parole de feu « pour préparer au Seigneur un peuple parfait ». Comme Elie s'était élevé avec force contre le culte sacrilège de l'idole de Baal, Feuillien avait combattu, au prix de sa vie, contre le culte de l'idole d'Apollon. Elie avait été envoyé pour faire revivre la vertu des aïeux dans leurs descendants. Feuillien, annoncé comme un autre Elie au fils de Pépin de Landen, ne venait-il pas l'avertir de se laisser conseiller par la grande ombre de son père et de suivre ses glorieux exemples ? L'Ecriture dit qu'Elie « a été réservé pour avertir à l'heure fatale[1] » ; Feuillien, annoncé par un ange à Grimoald, comme venant remplir à son égard le rôle du prophète, ne lui présageait-il pas, dans un avenir prochain, l'issue tragique de ses rêves de grandeur et de gloire ?

Grimoald et son vénérable ami écartèrent vite ces pensées, pour ne songer qu'à aller en toute hâte à la rencontre des quatre martyrs. Ils réclamèrent l'honneur de porter sur leurs épaules, jusqu'au chœur de la basilique, le corps du saint pontife Feuillien. Le temple s'était éclairé de la lueur de nombreux cierges pour recevoir les glorieuses victimes d'un fanatisme sacrilège. Lorsque le cortège y pénétra, de nouvelles larmes mêlèrent leur tristesse silencieuse au chant des psaumes ; mais aux sentiments de sainte compassion, dont tous les cœurs étaient remplis, venait se joindre « une émulation vive qui portait chacun à les suivre dans les sentiers de la justice et de la sainteté, et à se procurer ainsi quelque part à leur gloire[2]. » De nombreux assistants voulurent faire la garde des morts avec le

1. *Eccli.*, XLVIII.
2. Rousseau, *Vie de s. Feuillien.*

clergé, au pied des autels : toute la nuit, retentirent, sous les voûtes en deuil, les antiennes et les psaumes auxquels par intervalle succédait le morne recueillement du temple.

Cependant Gertrude avait dépêché des courriers à Fosses et ailleurs, pour annoncer le martyre de Feuillien et de ses trois compagnons. A cette nouvelle, Ultain accourt à Nivelles en compagnie de quelques moines. Avec quelle douleur il contemple une dernière fois les traits de ce frère bien aimé, dont la cruelle mort évoque en son âme tant de doux et chers souvenirs ! Mais s'il ne peut retenir ses larmes, c'est l'âme remplie des consolants espoirs de la béatitude éternelle, qu'il prie près du corps couvert de plaies de celui qu'il voit, en esprit, réuni dans les cieux à la troupe éclatante des martyrs, avec les compagnons de son combat, devenus les compagnons de son triomphe.

Les funérailles furent célébrées à Nivelles avec un éclat impressionnant. Les trois compagnons de Feuillien reçurent la sépulture dans l'église du monastère. Leur culte fut uni depuis à celui de leur glorieux maître. Du moins, dans les litanies qui se chantèrent, pendant de longs siècles, au lieu de leur martyre, on faisait cette invocation : « Saint Feuillien, priez pour nous avec vos saints compagnons. »

Gertrude eut beaucoup désiré de conserver le précieux trésor des restes du vénéré ami de son âme. Mais Ultain lui apprit le choix que son frère avait fait du monastère de Fosses, pour le lieu de sa sépulture. Ne pouvant conserver le corps du saint, Gertrude voulut du moins ne rien négliger pour qu'on en fît la translation en grande pompe. Grâce à ses soins et à sa munificence, ce fut un des événements les plus retentissants de l'histoire religieuse de nos

contrées, dans le cours du VIIe siècle. Pour honorer la dépouille mortelle de cet illustre pontife, prince irlandais de sang royal, glorieux martyr du Christ, elle convoqua le haut et le bas clergé, toute la noblesse du pays et le peuple. Le grand renom de sainteté que Feuillien s'était acquis par ses admirables vertus et le feu divin de son éloquence, sa naissance illustre, la douloureuse sympathie que la nouvelle de sa mort avait fait naître dans tous les cœurs, le prestige que Gertrude exerçait autour d'elle, la présence de son frère Grimoald, le maire du palais, et de l'évêque de Poitiers, Didier, amenèrent une foule considérable.

Le trajet de Nivelles à Fosses étant fort long, le cortège se mit en mouvement de bonne heure. Le cercueil dans lequel reposait le corps de Feuillien avait été mis sur un char funèbre traîné par des bœufs. Les moines l'entouraient. Le char sur lequel se trouvait Gertrude et ses moniales suivait. D'autres chars s'avançaient à leur suite, ainsi que de nombreux cavaliers et une grande affluence de peuple. Tout le long du parcours, de nouvelles foules, abandonnant leurs occupations et leurs demeures, accouraient grossir le convoi du saint prélat. Des membres de la plus haute noblesse, accompagnés d'une suite nombreuse, réclamaient, en venant se joindre au cortège, l'honneur de porter quelque temps sur leurs épaules la dépouille du martyr.

Dieu voulut à son tour glorifier son fidèle serviteur. On était enfin arrivé, après une marche fatigante de huit heures environ, non loin du village de Franière, sur la Sambre. Là, se trouvait un endroit guéable où, en temps ordinaire, chariots, cavaliers, piétons pouvaient passer sans danger. Mais ce jour-là, les eaux de la rivière s'étaient subitement accrues

par de fortes pluies survenues au loin, en amont, et elles présentaient en ce moment une barrière infranchissable. Les attelages fatigués s'arrêtèrent. Devant cette halte inattendue, ceux qui étaient en tête du cortège descendirent, qui, de leurs chars, qui de leurs chevaux. Les moines laissèrent souffler paisiblement les bœufs attachés au char funèbre et s'en allèrent délibérer avec ceux qui étaient derrière eux. Gertrude, restée sur son char avec les vierges du Christ qui l'avaient accompagnée, priait avec une ferveur extraordinaire le saint martyr, qui tant de fois avait fortifié dans son âme la confiance en la toute-puissance divine. Tout-à-coup un cri s'élève et met tout le cortège en mouvement : « Les bœufs traversent le fleuve ! » Sous une impulsion mystérieuse, en effet, ils avaient repris leur marche ; et, à l'approche du fardeau sacré qu'ils traînaient, les eaux de la Sambre, obéissant à Celui qui commande aux vents et aux flots, s'étaient soulevées le long de leurs bords, comme des vagues au souffle de la tempête, et avaient rejeté leur trop plein au loin dans les prairies, s'abaissant ainsi jusqu'à permettre le passage par l'endroit ordinairement guéable de leur lit [1]. De même que les eaux du Jourdain se retirèrent autrefois et suspendirent leur cours, pour livrer passage à l'Arche d'alliance, ainsi, dit le P. Bouvier, les ondes de la Sambre s'abaissèrent pour laisser passer cette vraie et très digne arche du Dieu vivant. Le souvenir de ce fait merveilleux fit donner à cet endroit le nom de *Gué des bœufs de saint Feuillien* par les habitants de Fosses, *Gué des bœufs de sainte Gertrude* par les habitants de Nivelles. Aujourd'hui

1. *Attamen ut metam tangit venerabile funus*
Longius excussis. Samber mox detumet undis.
Ph. Brasseur.

encore le peuple l'appelle dans son patois le *Wez-des-Boux*. Le cortège reprit sa marche avec une nouvelle ardeur. La vive exultation que ce prodige avait excitée dans tous les cœurs et que les attelages eux-mêmes semblaient partager, avaient fait oublier toute fatigue. Des cavaliers étaient partis, à bride abattue, annoncer à Fosses l'arrivée du cortège. Bientôt on vit s'avancer au loin, venant à la rencontre de la dépouille sacrée de leur père dans le Christ, les religieux du monastère de Fosses, suivis d'une grande foule. Lorsque ceux-ci se trouvèrent en présence du cercueil qui renfermait le cadavre du saint pontife, ils demandèrent à le porter sur leurs épaules. Les chants des psaumes et des hymnes reprirent plus implorants et plus enthousiastes ; et c'est ainsi que l'immense cortège arriva, vers la fin du jour, à « l'endroit très célèbre qui s'appelait Fosses [1] » et au monastère qui en était l'ornement.

Les funérailles, qui furent célébrées le lendemain, revêtirent une solennité extraordinaire. Mais ce qui fut plus glorieux encore pour le saint que toute cette pompe, ce fut la piété avec laquelle la foule y assista. Un recueillement profond s'était emparé de la religieuse assemblée ; la prière était sur toutes les lèvres ; et les chants de la liturgie, écho mélodieux des cœurs, montaient vers le ciel, au milieu des nuages d'encens, avec la douce et céleste mélancolie de l'au-revoir, pendant que, sur l'autel, la divine Victime offrait à son Père son immolation du Calvaire pour tout ce peuple agenouillé à ses pieds et pour les âmes en souffrance dans le purgatoire. Les pieuses émotions de la foule s'accrurent encore lorsque le moment vint de descendre le corps de l'illustre martyr dans le tombeau qu'il s'était choisi. C'était

1. Manuscrit du Xe siècle.

à qui s'en approcherait une dernière fois et toucherait son cercueil, en signe d'adieu et de confiance en son intercession. Cette confiance ne devait pas être vaine. A l'imitation de son divin Maître, Feuillien avait prodigué ici-bas les richesses d'un cœur plein de mansuétude. Il avait eu le zèle charitable du bon Pasteur, la tendresse d'un père pour les âmes. Avec plus de bonté encore « il n'a manqué jusque maintenant et ne manquera jamais, dit un de ses historiens, de pratiquer au ciel les plus avantageux offices d'un vrai et parfait ami ; prêtant les secours et assistances désirées à ceux qui recourent à ses intercessions en leurs besoins, opérant en eux des grâces extraordinaires et miraculeuses assez souvent ; en un mot, épandant libéralement ses faveurs, non seulement sur ceux du lieu, mais aussi sur ceux du dehors, comme il se pourra voir en la liste de ses miracles [1]. »

Lorsque Gertrude eut ainsi rendu à Feuillien les derniers devoirs, et qu'eurent pris fin les cérémonies des funérailles, elle dit adieu à Ultain ; avec ses religieuses, le peuple et le clergé, elle reprit la route de Nivelles. Un ancien chanoine de Fosses, après avoir narré la cérémonie du glorieux transport de la dépouille mortelle de Feuillien, cérémonie « qui, au rapport du Père Fisen, historien de notre pays, fut une des plus pompeuses qu'on puisse voir », ajoute cette réflexion : « Laissez aller, cher lecteur, votre cœur aux doux attraits et aux pieux sentiments que vous inspire ce récit. *Ainsi sera honoré celui que le Roi*, notre Dieu, *voudra honorer*. C'est le triomphe d'un martyr, la récompense de l'innocence et le prix de la sainteté : mais ce n'est qu'un crayon léger de ce qui se passe à la réception de son âme dans le

1. P. Sébastien Bouvier.

ciel, où elle entre dans la joie de son Seigneur pour y nager pendant l'éternité, où elle voit Dieu comme il est, où elle est enivrée de l'abondance de délices et rassasiée d'un torrent de volupté inaltérable. Qui ne voudrait mourir de la mort des saints ? et qui ne s'écrierait ici : *que mon âme meure de la mort des justes !* Vivons en justes, vivons en saints, et nous mourrons de la mort des justes et nous participerons à leur gloire. »

A la suite des funérailles de saint Feuillien et de ses compagnons, leurs assassins ne tardèrent pas d'être découverts et livrés à la Justice. C'étaient des manants de Seneffe restés païens. D'après un vieux récit qui se contait autrefois à la veillée, ils se seraient repentis de leurs crimes et en auraient fait pénitence. Le dernier moine de saint Feuillien, nous a-t-on dit, ne manquait jamais, lorsqu'il contait l'histoire du saint patron de son monastère, de rappeler qu'on pouvait lire autrefois, sur une pierre de l'antique abbaye, une inscription par laquelle les assassins imploraient leur pardon. D'autres récits cependant semblent indiquer qu'ils subirent le châtiment de leur crime.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Comment Gertrude honora le lieu du martyre de saint Feuillien en y faisant bâtir une chapelle ; et comment Ultain annonça à Gertrude le jour de sa mort, et, devenu ensuite abbé de Peronne, mourut à l'ombre du sanctuaire où reposait Fursy, après de longs jours consacrés au service de Dieu et de l'Église.

Venez, épouse du Christ, recevoir la récompense que le Seigneur vous a préparée pour l'éternité. *Com. Virg.*

Je le comblerai de longs jours, et je lui ferai voir mon salut. *Ps. 91.*

Le lieu où Feuillien et ses compagnons étaient tombés, victimes des haines sataniques de féroces idolâtres, ne tarda pas à attirer de nombreux fidèles. Chaque jour, le bruit des merveilles par lesquelles Dieu se plaisait à glorifier ses serviteurs, y amenait de nouvelles foules, avides de visiter l'arène où les glorieux athlètes du Christ avaient cueilli la palme du martyre. La terre qui avait bu leur sang s'éclairait, la nuit, d'une lumière merveilleuse qui, se réfléchissant sur la sombre ceinture des arbres de la forêt, semblait y suspendre des draperies d'une pourpre resplendissante. Des voix inconnues, plus mystérieuses que les accords des brises, y faisaient entendre des chants d'une douceur céleste. La fontaine miraculeuse qui avait jailli, là où la tête de Feuillien avait été jetée, continuait à s'épandre en nappes

argentées sur le tapis de verdure de l'îlot d'Ampolline. Déjà le bruit courait partout que des malades, ayant bu de cette eau, avaient été guéris. On avait aussi remarqué que l'endroit où le saint pontife avait été immolé, se teignait, chaque matin, d'une rosée de sang. Gertrude, émue de ces faits, résolut de bâtir une chapelle sur ce sol sacré. Aussitôt que son projet fut connu, les habitants de Seneffe, désireux de faire de cette chapelle un monument expiatoire, vinrent lui offrir leur concours pour la construire. Depuis qu'on avait appris que les assassins étaient des manants de Seneffe, le nom de ce village faisait horreur. On interprétait le nom de *Seneffiae*, en disant que ses habitants étaient *sine fide*, *sine fœdere*, *sine pace*, des gens sans foi, sans loi, sans paix. Les Seneffiens décidèrent de réhabiliter leur bourg dans l'opinion publique. Leurs bûcherons vinrent à Ampolline abattre et scier les vieux chênes, qui avaient été jadis l'objet d'un culte idolâtre ; et, sous la direction d'habiles artisans envoyés par Gertrude, ils élevèrent, auprès de la fontaine, un gracieux édicule, et construisirent, à l'endroit où Feuillien avait versé son sang, une vaste et belle chapelle en bois, qui prit le nom de chapelle de *Senoffe*.

Ils voulurent contribuer à son entretien ; et lorsque plus tard la chapelle disparut pour faire place à un temple magnifique, élevé par les disciples de Saint-Norbert, ils continuèrent à payer chaque année une redevance au monastère qui en était devenu propriétaire.

Un vaste terrain avait été réservé autour de la chapelle pour y établir au besoin une abbaye. Ultain envoya de Fosses quelques moines pour desservir la chapelle et procurer les secours spirituels aux pèlerins qui y venaient invoquer le saint martyr. Ils y

fondèrent un ermitage qui prit le nom de celle, ou petit monastère de Ruez[1].

Pendant qu'Ultain et Gertrude se concertaient ainsi, pour honorer le lieu désormais illustre du martyre de saint Feuillien, d'importants événements se passaient en Austrasie. Son roi Sigebert était mort. Grimoald, alors honoré de la mairie, « dignité peu différente de la grandeur des rois », s'était emparé du pouvoir supreme et, avec l'aide d'une faction de seigneurs austrasiens, avait fait reconnaître pour roi d'Austrasie son propre fils Childebert. Le fils de Sigebert, Dagobert, agé seulement de trois ans, avait été emmené en Irlande, sous la conduite de l'évêque Didier, qui l'avait confié à un monastère. Le jeune prince devait y rester dix-huit ans, oublié de tous, même de sa mère Hinnehilde. Ce ne fut donc pas sa cause qui arma les ennemis du nouveau roi. Ceux-ci étaient jaloux de Grimoald et craignaient

---

1. Ce moutier est appelé Cella Ruez dans le polyptique d'Irminon en 868. D'où vient ce nom? Vient-il de l'aspect des lieux? de Ruz qui signifie défrichement, dit M. Chotin, ou de Rueno qui signifie cours d'eau? Vient-il du nom de ceux qui vinrent s'établir, là où se trouve la ville du Rœulx, des Ruthènes Slaves qui, au dire de Jacques de Guyse, vinrent y camper avant de livrer bataille aux Gaulois Senonais? ou d'une colonie de Ruthènes, venus d'Aquitaine à la suite de la mère de saint Vincent, lorsque celle-ci, mariée au comte Madelgaire, quitta l'Aquitaine pour venir s'établir à Strepy, près du Rœulx? Au XII[e] siècle, le nom de Rodium, Rhodium est donné à la ville du Rœulx. Ce nom vient-il, comme le dit Collin de Plancy, de Rood (rouge) à cause du sang que Feuillien y répandit? ou bien a-t-on voulu, pour désigner Ampolline, emprunter le nom de la célèbre cité d'Apollon, la ville de Rhodes? Dans le langage populaire, on disait au XIII[e] et XIV[e] siècle, pour désigner l'abbaye de Saint-Feuillien, Saint-Fouillien du Rues, Saint-Foillien du Reus, comme on dit encore aujourd'hui, en patois, pour désigner le Rœulx, la ville du Rues.

son caractère énergique. Pour s'en débarrasser, ils l'attirèrent avec son fils dans une embûche et les massacrèrent. Leur mort est restée enveloppée de mystère. Childebert n'avait régné que quelques mois, un an tout au plus. La nouvelle de leur fin tragique plongea Gertrude et sa nièce Wilfétrude, la fille de Grimoald, dans la plus amère douleur. Il n'est pas douteux que le saint abbé Ultain, ému de leur affliction, ne leur ait porté, ou du moins envoyé par écrit les divines consolations que lui inspirèrent sa foi et les sentiments de vénération et de pieuse gratitude, dont son cœur était rempli pour l'abbesse de Nivelles.

A la suite de ce douloureux événement, Gertrude multiplia ses abstinences et ses veilles : elles exténuèrent son corps frêle et ruinèrent sa santé. Le moment approchait où elle allait fermer les yeux à la lumière passagère de ce monde plein de larmes. Dieu, à plusieurs reprises, s'était plu à faire éclater la sainteté de sa servante. Un jour qu'elle se tenait en prière à l'autel de saint Sixte, martyr, elle avait vu, non sans effroi, comme elle même le raconta au religieux qui a écrit sa vie, un globe de lumière descendre sur elle et l'envelopper d'une si vive clarté, que toute la basilique en resplendit pendant près d'une demi-heure. L'irradiante auréole était ensuite remontée lentement, pour disparaître à l'endroit d'où elle était venue. Ce prodige s'était manifesté une seconde fois, avec le même éclat, sous les regards émerveillés des religieuses. C'était l'éblouissante visite de l'Esprit créateur, l'ineffable consolateur de l'âme à qui il adoucit l'amertume des pleurs, l'hôte d'une suavité divine qui achève de la purifier, en attendant de la conduire aux joies éternelles. Le jour n'était pas éloigné, en effet, où Gertrude allait entendre l'appel du Bien-aimé, auquel elle avait con-

sacré son âme virginale : « Venez, épouse du Christ, recevoir la récompense que le Seigneur vous a préparée pour l'éternité. » A quelque temps de là, une révélation céleste lui annonça que les jours de son pèlerinage ici-bas approchaient de leur fin. Elle voulut de suite pourvoir à son remplacement. Elle consulta donc les serviteurs de Dieu et les servantes du Seigneur, et, de leur assentiment, elle fit choix de sa nièce Wilfétrude, la fille de son frère Grimoald,

Celle-ci lui avait été confiée dès sa plus tendre enfance et avait de bonne heure embrassé la règle monastique. Elle venait d'atteindre sa vingtième année. Gertrude avait mis tous ses soins à la diriger dans les voies de la sainteté ; elle l'avait initiée à l'étude des Saintes Ecritures et lui avait appris à en nourrir son âme. Sous la direction d'une telle maîtresse et la forte discipline du cloître, Wilfétrude avait fait de rapides progrès dans toutes les vertus. La sérénité de son visage reflétait l'innocence et la paix de son âme. Elle était aimée de sa famille religieuse et de toute la population. Pleine de bonté pour ses inférieurs, elle ne pouvait supporter les orgueilleux. On admirait sa générosité pour les pauvres, sa piété filiale. Elle avait une élocution pleine de charmes. A un ardent amour pour Dieu elle joignait une grande charité pour le prochain. Elle demeura toute sa vie un miroir de pureté. Ainsi la dépeint l'historien de sainte Gertrude.

Ce fut à cette jeune et noble vierge, qui essaya en vain de s'y soustraire, que Gertrude imposa la charge de diriger le troupeau du Christ et confia le soin des pauvres. Il y avait quelque audace à mettre la jeune fille de Grimoald à la tête d'un des monastères les plus célèbres et les plus riches de ce temps. La jeune abbesse eut à lutter, en effet, contre les puissants

ennemis de son père, qui convoitaient les biens qu'elle en avait hérités et qu'elle avait consacrés au Seigneur. Mais Dieu eut compassion d'elle et, grâce à sa divine protection et avec l'aide des prières des saints, elle sut résister à ses adversaires et en triompher étonnamment. Le secours que Dieu lui prêta fut tel, qu'elle finit par se faire des défenseurs et de généreux bienfaiteurs, de ceux qui avaient convoité ses biens et s'étaient faits ses détracteurs. Gertrude, après avoir abdiqué entre ses mains son autorité abbatiale, renonça à tout titre honorifique et ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Pendant trois mois, elle ne cessa de prier et d'adresser à sa chère communauté de salutaires exhortations toutes imprégnées de l'esprit des Saintes Ecritures. L'âme surabondante des joies de l'espérance chrétienne, elle supporta patiemment, avec une fermeté que rien ne put ébranler et le front toujours serein, les tribulations qui lui vinrent du dehors. Elle n'aspirait plus qu'après le jour de son trépas ; elle avait hâte de passer de cette prison terrestre au royaume céleste, des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie. Son âme ne faisait que soupirer après l'heure, où, dégagée des liens du corps, qui seuls la retenaient encore ici-bas, elle prendrait son vol vers les biens éternels. Elle croissait encore en vertu, se livrant à un continuelle oraison, à la récitation humiliée des psaumes de la pénitence et aux expiations du jeûne, avec une ferveur extraordinaire. A ces macérations elle voulut joindre le port d'un rude cilice et en revêtit son faible corps, à l'insu de tous, afin de n'avoir plus rien en cette vie qui la soulageât et de ne plus goûter la douceur du repos, que là où les saints brilleront comme le soleil dans la maison de leur Père céleste [1].

1. *Vita sanctae Gertrudis.*

Peu de temps avant l'entrée de son âme dans le ciel, elle appela un des Frères et lui donna cet ordre : « Allez en toute hâte trouver cet étranger nommé Ultain, qui vit là-bas dans le monastère de Fosses, et dites-lui : La vierge du Christ, Gertrude, m'a envoyé vers vous pour vous demander quel jour elle doit s'en aller de ce monde, car une grande appréhension se mêle à la grande joie qu'elle ressent. Et lui vous dira quelle réponse vous devez me rapporter. Allez et ne tardez pas. » Le Frère partit de suite pour Fosses, afin de s'acquitter de la mission qui lui avait été confiée. A peine eut-il interrogé le serviteur de Dieu, Ultain, que celui-ci lui répondit : « Mon frère, hâtez-vous de retourner vers la vierge du Christ, car elle touche à son dernier jour. Demain, en ce seizième jour des calendes d'avril, pendant les saintes solennités de la messe, elle sortira de ce monde. Dites-lui que la pensée de son trépas ne doit lui causer ni craintes, ni alarmes, mais qu'elle s'en aille d'ici-bas avec joie, parce que le bienheureux évêque Patrice s'apprête à l'accueillir triomphalement avec une troupe d'anges et d'élus. Faites donc hâte, vous aussi. » Et comme le porteur du message lui demandait si une révélation divine lui avait appris ces choses : « Ne vous attardez pas davantage, mon frère, lui répondit le saint abbé. Sachez que demain Gertrude rendra son âme à Dieu. Pourquoi m'interroger plus longtemps ? » Le Frère reprit donc en diligence le chemin de Nivelles et vint rapporter à la servante du Christ la réponse du moine irlandais. A ce récit, qui la réveilla en quelque sorte de son assoupissement, Gertrude eut un sourire de joie et se mit à remercier Dieu avec effusion de ce qu'il avait daigné la consoler par son serviteur. Confiante dans la promesse qu'Ultain lui avait fait transmettre, elle

en resta si pénétrée d'allégresse, qu'elle passa toute la nuit dans une sainte veille, où elle ne fit que prier et réciter des psaumes avec les Sœurs. Elle leur fit ses dernières recommandations. Elle leur défendit d'ensevelir son corps dans un vêtement de laine ou de lin, et demanda qu'on lui laissât son cilice et qu'on l'enveloppât entièrement d'un très grossier vêtement, qu'une religieuse étrangère avait confectionné à sa demande quelques jours auparavant.

Le lendemain, qui était le jour du Seigneur, à l'heure de sexte environ, comme l'avait dit l'homme de Dieu, elle reçut le très saint Viatique du Corps et du Sang de Jésus-Christ. Et pendant les solennités dominicales du saint Sacrifice, lorsque le prêtre eut achevé la secrète de la messe, elle rendit sa chère âme au Seigneur, en remerciant le Dieu, qui l'avait créée, d'avoir daigné la garder pure jusqu'au moment de l'appeler à son royaume. Elle n'était âgée que de trente-trois ans. Le moine contemporain, qui nous a laissé ce récit, le termine ainsi : « Les sœurs en larmes nous avaient mandés de venir, le Frère Rinchinus et moi, pour recevoir quelques paroles de consolation. Le serviteur de Dieu, Rinchinus, se penchant vers moi, me dit : « Remarquez-vous quelque chose ? » — « Non, lui répondis-je étonné, si ce n'est que je vois les sœurs en proie à la plus vive affliction. » Mais à peine eus-je dit ces mots, que j'aspirai un parfum d'une extrême suavité. La cellule où reposait le corps de la sainte s'en emplit délicieusement, comme d'un mélange des plus suaves odeurs; et longtemps encore après que nous nous fûmes retirés, nous continuâmes à respirer toute la douceur de ce merveilleux parfum.

Gertrude avait elle-même déterminé jadis tout ce qui regardait les honneurs à rendre à sa dépouille

mortelle. Ce fut au chant des saints cantiques, et accompagné d'un cortège d'évêques, d'abbés, de moines et de servantes de Dieu, que son corps fut porté au lieu de sa sépulture, où son intercession ne cesse d'attirer les faveurs célestes.

Le récit du moine ne nomme pas les personnages qui assistèrent aux funérailles de Gertrude. Le saint abbé Ultain y assista sans doute. Il retourna ensuite continuer, dans la solitude de Fosses, la vie austère qu'il n'avait cessé d'y mener. Aimé et admiré des moines dont il avait la direction, il les guidait et les entraînait à sa suite dans l'étroit sentier de la perfection évangélique. C'est de lui et d'une foule d'autres âmes saintes de ce temps, que le vieil auteur de la vie de sainte Gertrude écrit : « Nous voyons un grand nombre d'hommes, en ce siècle, mener ici-bas une vie angélique. D'où vient que cela soit possible, sinon parce que, vivant de la vie corporelle au milieu des hommes, jusqu'au terme de leur pèlerinage ici-bas, ils ont ancré la règle de leur jugement et de leur conduite au port de l'éternelle vie, et ont attaché leur cœur à l'incessante contemplation de la Divinité. »

D'après certaine tradition, Fosses aurait eu aussi, dans le commencement du moins, un double monastère, semblable au monastère de Cnobheresburg, fondé par Fursy, en Angleterre, et au monastère de Nivelles. Il serait devenu tel sous l'autorité abbatiale d'Ultain. La vie sainte des moines que Feuillien y avait placés, la pratique des conseils évangéliques, dont ils donnaient le courageux exemple, les rudes exercices de la pénitence et du travail qu'ils y joignaient et qu'ils mêlaient aux pieux enchantements des chants de la liturgie sacrée, avaient été les attraits divins dont Dieu s'était servi, pour faire naître

une religieuse émulation dans le cœur de nobles vierges du voisinage éprises de perfection. Désenchantées d'un monde où ne régnaient que trop souvent encore la violence et les passions grossières, pressées de marcher à la suite du Sauveur, dont l'amour infini les attirait, elles étaient venues demander au saint abbé Ultain de se mettre sous sa direction.

Le tombeau de Feuillien, qu'il avait plu au Seigneur de rendre glorieux, ne cessait d'ailleurs d'être un centre de céleste attraction pour une foule de chrétiens qui venaient implorer la puissante intercession du saint martyr auprès de Dieu. Jaloux de la gloire de ce tombeau, héritiers de l'esprit du grand saint dont ils gardaient le corps, les moines accueillaient les pèlerins avec bonté et s'employaient avec zèle à leur sanctification. « Au dire des historiens les plus célèbres qui en ont parlé, lisons-nous dans la Vie de saint Feuillien par M. le chanoine Rousseau, les saints moines Hibernois établis à Fosses composaient *une maison de miséricorde* pour les autres, *un domicile de sainteté* pour eux-mêmes, et *une académie florissante de toutes les vertus*. Ils étaient des enfants saints d'un père saint, dans une terre sainte, donnée par sainte Gertrude, cultivée par saint Feuillien, et sanctifiée par leur vie sainte. »

Il semble bien que le monastère de Fosses ait continué à entretenir des relations suivies, non seulement avec le monastère de Nivelles mais aussi avec celui de Lagny. La même règle, la présence des moines irlandais dans chacune de ces communautés, où se conservaient vivaces les souvenirs de la chère Erin, les mêmes glorieux patrons enfin, rattachaient entre elles, par les liens les plus doux, ces célèbres fondations d'abbayes hiberniennes. Fosses était aussi

resté en rapports d'amitié avec le Chapitre de chanoines que le maire du palais, Archambaud, avait établi, d'après les règles canoniques, dans l'église où reposait le corps de Fursy, sur le mont aux Cygnes, à Péronne. Or il arriva, qu'en souvenir du grand moine irlandais, Archambaud, avant de mourir [1], voulut aussi élever une abbaye. Il choisit, pour l'y établir, le mont Saint-Quentin, situé à peu de distance du Mont aux Cygnes, et s'adressa au frère de Fursy, le saint abbé de Fosses, Ultain, pour venir présider à sa fondation. Celui-ci répondit à son appel. Toutefois ce ne fut qu'après la mort de Gertrude, qu'il s'éloigna pour toujours de Fosses et devint abbé du monastère du Mont-Saint-Quentin. Non sans tristesse, il quitta sa bien-aimée solitude, où il avait désiré avoir sa tombe à côté de celle de Feuillien, et dit adieu à ses moines en pleurs. Plusieurs d'entre eux l'accompagnèrent. C'était le grain de sénevé qui allait germer dans la terre picarde et donner naissance à l'illustre abbaye du Mont-Saint-Quentin. Ultain y établit la règle austère des monastères irlandais. Il y vécut pendant un quart de siècle. Au milieu du tracas des fonctions abbatiales il brilla non moins par ses vertus que par ses œuvres [2].

Ce fut sous son gouvernement, vers l'an 677, que saint Amé, évêque de Sion, dans le Valois, arraché de son siège par le sanguinaire et sacrilège Ebroïn, maire du palais de Thierry III, fut relégué dans le monastère du Mont-Saint-Quentin. Ultain accueillit l'exilé avec le respect que méritait un illustre prélat, persécuté pour la justice. Il lui prodigua les con-

---

1. Archambaud mourut en 660.

2. *Ultanus cura paternitatis de Peronensi monasterio implicatus, moribus viguit et actibus valuit.* Boll.

solations que réclamait son infortune, ne cessant de lui témoigner chaque jour davantage, par des paroles d'affectueux respect et une généreuse hospitalité, les égards dus à sa personne sacrée[1]. Le vénérable pontife demeura longtemps à l'abbaye du Mont-Saint-Quentin. Il y vécut sous l'autorité d'Ultain ce vrai et parfait serviteur de Dieu, jusqu'au jour où ce bienheureux père abbé, arrivé au soir d'une longue vie chargée de mérites, vit enfin arriver l'heure où son âme, transportée au ciel par les anges, alla recevoir la récompense de ses vertus[2].

La prédilection qu'Ultain avait conservée pour son cher monastère de Fosses le lui avait fait choisir pour y être inhumé à côté de son frère, le glorieux martyr Feuillien. C'est là que son corps repose, dit Molanus. Ses reliques y existaient encore en partie à la fin du XVIIIe siècle. Une autre partie avait été donnée antérieurement au monastère de Péronne. « Il est certain, écrivait Desmay, en 1628, que présentement nous avons son chef en l'église de Saint-Fursy de Péronne fort richement enchâssé. Et même une grande partie de son corps repose en une chasse *ésleuée* derrière le grand autel, près celle de Fursy son frère, à raison de quoi sa fête est solennisée en ladite église le deuxième jour de mai. »

1. Après la mort d'Ultain, dit l'abbé Godescard, saint Mauron fut chargé du soin de garder l'évêque de Sion.

2. *Vita s. Ultani*, Boll.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

Comment Dieu honora le lieu du martyre de saint Feuillien jusqu'au jour où ce lieu fut donné à saint Norbert.

> Loin de moi, loin de tous ceux que j'aime, toute philosophie qui nous laisse indifférents et insensibles sur des sites ennoblis par la sagesse, le courage et la vertu. JOHNSON.

Un écrivain du douzième siècle, Hillinus, rapporte que dans le lieu appelé Ampolline, une enceinte sacrée ne tarda pas à être tracée et clôturée, autour de l'endroit où avait été répandu le sang du bienheureux martyr Feuillien et de ses compagnons. « On y éleva, dit-il, en l'honneur du saint, une élégante chapelle en bois qui acquit une grande célébrité dans tous les environs par l'éclat des innombrables prodiges que la puissance divine se plaisait à y opérer. »

C'est sans doute d'après ce récit d'Hillinus et d'autres écrits maintenant perdus pour nous, disent les Bollandistes, que Charles Hugo, « exact historiographe de l'Ordre de Prémontré, au dix-huitième siècle, » a écrit à son tour ces lignes remarquables : « Immédiatement après le meurtre de Feuillien, les chrétiens consacrèrent le lieu empourpré de son sang par l'érection d'une chapelle et d'un autel. Les populations voisines y affluèrent dévotieusement, car la fréquence des miracles excitait leur confiante piété. La tradition nous apprend qu'une fontaine avait

jailli à l'endroit où la tête du martyr avait été jetée par ses meurtriers ; une foule de malades trouvèrent dans ses eaux miraculeuses la guérison de leurs maux. Et ce lieu, ajoute l'historien, brilla dès lors par tant de merveilleux spectacles qu'on y admira, et par tant d'éclatants prodiges qui s'y opérèrent, qu'il parut mériter et exiger une vénération particulière. C'est pourquoi quelques moines furent envoyés de Fosses par le saint abbé Ultain, frère de saint Feuillien, pour y remplir les fonctions du saint ministère. »

Nous avons déjà dit un mot de ces faits extraordinaires par lesquels Dieu voulut honorer le lieu du martyre de son serviteur : rayonnement nocturne d'une clarté céleste venant maintes fois réjouir de son éclat l'enceinte sacrée, mélodies angéliques enchantant le silence de la nuit, et souventes fois, sous les yeux de nombreux témoins merveilleusement étonnés, le sang du martyr bouillonnant du sol qui l'avait bu.

Au sujet de ces faits que nous à transmis la tradition, un ancien chanoine de Fosses, qui écrivit au commencement du 18 siècle la Vie de saint Feuillien, s'élève avec raison contre « ces esprits trop criti- « ques qui, parce qu'ils veulent douter de tout, ne « croient à rien et démentent généralement la véné- « rable antiquité, comme si la vérité se fût réser- « vée pour notre siècle seul, et qu'elle ne put être « admise pour telle, qu'après qu'ils en sont con- « vaincus par des preuves qu'ils exigent selon leur « goût, et le raffinement que la prudente docilité « de nos pères a ignoré, et dont ils s'érigent en cen- « seurs et en juges sans aucune autorité. »

Que d'hommes aujourd'hui encore admettent invariablement les erreurs historiques les mieux réfutées,

les plus évidemment fausses, dès quelles s'attaquent à l'Eglise de Dieu, et qui, lorsqu'il s'agit des miracles les mieux prouvés, opérés par le Tout-Puissant, les rejettent à priori et les relèguent au nombre des mensonges de l'histoire !

« On refuse, continue le même auteur, de croire « sur ces faits aux historiens éclairés des lumières de « la foi qui leur prescrit la sincérité : on se défie « de leur sincérité quand ils nous transmettent tout « ce que le ciel a fait pour cette foi : on rejette même « une nuée de témoins qu'ils allèguent pour l'appui « de la vérité. Comme si ces écrivains se fussent « livrés à l'esprit de mensonge ou de légèreté, et les « fidèles qui vivaient de leur temps à une aveugle « crédulité, sur des faits si importants, sans s'ap- « puyer sur aucun fondement ; ou comme si les pré- « lats qui gouvernaient pour lors, eussent été assez « indolents ou ignorants, pour ne pas prévenir ou « arrêter cette déception en matières de leur ressort. « C'est à la vérité trop avilir nos pères en Jésus- « Christ, que de les traiter de la sorte.

« Je conviendrai toujours cependant d'ailleurs « qu'on doit éviter de se livrer à croire légèrement à « tout esprit, et de prendre pour miracle tout ce « qui surprend, ou tout ce qui se débite en ce genre. « On doit marcher entre les deux extrémités et tenir « un juste milieu, avec déférence au Jugement de « l'Eglise. »

Après quoi, l'auteur de la Vie de saint Feuillien poursuit : « La sincérité de l'histoire, la tradition de « l'antiquité par divers canaux dont on ne peut sus- « pecter la foi, nous assurent qu'au lieu même du « martyre de saint Feuillien, il parut souvent, au mi- « lieu des ténèbres de la nuit, des lumières extraor- « dinaires qui, par leur clarté, ornaient et distin-

« guaient ce lieu, consacré par le sang des martyrs, « des autres lieux profanes, et y témoignaient une « complaisance particulière de notre Dieu, qui, y « ayant été honoré et glorifié par nos saints, vou- « lait les honorer et les glorifier à son tour. C'est « à ce même sujet qu'on entendit au même endroit, « pendant un long espace de temps, des mélodies « célestes qui attiraient les fidèles à fréquenter ce lieu « comme un lieu saint où le Seigneur voulait faire « honorer ses enfants et relever leur crédit... De la « même terre arrosée du sang du martyr, il sortit « pendant une longue durée de temps après sa mort, « des ondes du même sang qui bouillonnait au grand « étonnement de tous les spectateurs. »

Comme nous l'avons dit, des moines avaient été envoyés de Fosses pour veiller, avec un soin filial, sur le lieu consacré par le martyre de leur saint Fondateur. Ils y édifièrent, à côté de la chapelle de Sénophe, le petit monastère du Ruez qui devint bientôt célèbre. De nombreux pèlerins y vinrent de toutes parts. La forêt retentissait de leurs chants pieux et de leurs invocations. Durant le cours de près de deux siècles, la chapelle de Sénophe fut un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés de nos contrées. Est-ce à cette époque, comme nous le pensons, ou à une époque ultérieure, qu'il faut rapporter certains faits racontés par les historiens de la Vie de saint Feuillien, et qui témoignent avec quel soin jaloux Dieu veilla à ce que le lieu consacré par le martyre de son serviteur fût respecté, nous ne savons. Plusieurs fois des châtiments manifestes vinrent punir ceux qui avaient osé le violer. Aux âges anciens, ces récits ont charmé les foyers de nos aïeux. Pourquoi résisterions-nous au plaisir d'en emprunter quelques-uns à nos devanciers ?

Le dit lieu, dit le P. Bouvier, enclos d'une haie, contenait dans ses vastes limites le logis d'un jardinier qui y entretenait un potager. Or il advint qu'un quidam sauta dans le jardin à la dérobée, « sous le brun de la nuit, » à dessein d'y fourrager. Mais ce fut à sa honte. Car après avoir chargé sur ses épaules le produit de son vol, il ne fit, tout le reste de la nuit, que précipiter ses pas à l'aveuglette autour de la haie, sans pouvoir sortir du cercle où il s'épuisait à courir, dans l'espoir toujours déçu de regagner sa demeure. Le maître du logis, sortant de bon matin, vit notre homme qui continuait à tourner avec sa charge. Cette course en rond et sans fin l'intrigue. Il s'aperçoit qu'il a été volé et s'approche du maraud à qui il reproche sa faute. Le pauvre bélître avoue son vol et reconnaît le châtiment dont Dieu l'a frappé. Il implore son pardon qu'il obtient aussitôt, en considération du grand saint dont l'intervention venait de se montrer si manifestement, pour protéger contre tout pillage le lieu qu'il avait consacré par son sang. Ce fait aussitôt divulgué et reconnu vrai par le coupable, ne manqua pas d'accroître encore la dévotion et le nombre des pèlerins.

Il arriva aussi qu'un homme de guerre, qui habitait non loin de là, et qui allait souvent à la picorée chez les habitants de la contrée dont il était le fléau, aperçut, un jour que selon sa coutume il partait en maraude, un paysan qui avait eu jadis l'audace de résister à ses brutales exigences. Aussitôt, de piquer son cheval pour fondre sur le pauvre manant et en tirer vengeance. Celui-ci se voyant perdu, se met à fuir devant son ennemi et s'efforce de gagner à la course l'enclos de saint Feuillien proche de là. Il y arrive en implorant le saint à son aide. Le ca-

valier y pénètre à sa suite ; mais à peine en a-t-il franchi les limites que sa monture s'effarouche, se cabre, et le jette par terre avec une telle violence qu'il demeure comme annéanti. Il ne se relève enfin que pour s'écrier, semblablement à l'impie Héliodore : « Celui qui habite dans les cieux se montre protecteur de ce lieu et frappe de sa main vengeresse ceux qui s'en approchent à mauvais dessein. »

Citons un dernier fait curieux. C'était par une belle journée d'été. L'Eglise, ce jour-là, célébrait une fête solennelle. Une femme, assise sur le sol qui avait bu le sang des martyrs, agençait avec le peigne la chevelure d'une compagne nonchalemment étendue à ses pieds et reposant la tête sur son giron. Etait-ce à l'heure des offices ou à un autre moment, à l'intérieur de la chapelle ou dehors ? Les vieux récits n'en disent rien. Ils ne nous disent pas non plus si celle qui se faisait ainsi coiffer en cheveux obéissait à quelque mobile secret, indigne de la sainteté du lieu. Il y avait certes, en tout cas, quelque chose de bien messéant en cela, puisque le Seigneur punit à l'instant cet irrespect pour cette terre sacrée. Tout à coup on vit pâlir affreusement celle qui mettait ses soins à arranger les cheveux de sa compagne, et on l'entendit s'écrier avec effroi : « Grand saint Feuillien, prenez-nous en pitié. » Sous ses yeux, le crâne de sa compagne s'était soudainement fendu « dès le front jusques sur le col », comme si la ligne que le peigne y avait tracée, y avait fait s'abattre un glaive invisible. Un violent soubresaut avait secoué la malheureuse ainsi frappée, en même temps qu'elle avait poussé un cri de douleur, et elle s'était évanouie. L'imploration de sa compagne ne fut pas rejetée par le débonnaire saint à l'inépuisable bonté duquel elle s'était adressée. A peine ouverte, l'affreuse

blessure se referma ; mais pour que fût gardé le souvenir du châtiment et du pardon si promptement obtenu, la chevelure, du côté droit de la tête, devint blanche à l'instant, tandis que, du côté gauche, elle conservait sa couleur ordinaire. La pauvrette sortit alors de sa défaillance, et, sous l'impression encore de la vive douleur qu'elle avait éprouvée, elle déclara et certifia qu'elle s'était sentie frappée d'un glaive « au mitan de la tête » dit le P. Bouvier, mais qu'aussitôt saint Feuillien l'avait touchée de la main et guérie de sa blessure. « D'ici se voit, ajoute le pieux écrivain, avec quelle retenue, honneur et piété, Dieu veut que nous nous conduisions tant aux jours qu'aux lieux sacrés, qui sont, hélas ! trop souvent déshonorés par des actions bien plus profanes et messéantes que n'était celle de ces femmelettes. »

Jusqu'aux invasions des Normands, le petit moutier de Ruez, où quelques moines de Fosses desservaient la chapelle de Sénophe, ne connut que des jours paisibles. Les pieux fils de saint Feuillien, fidèles à la mémoire de leur bienheureux père, gardèrent avec un soin jaloux la terre que son sang avait sanctifiée et que Dieu avait glorifiée par de nombreux prodiges. Ils s'efforcèrent à leur tour de l'honorer par la ferveur de leur vie. Aux exercices de la vie monastique ils joignaient le travail de la sanctification des âmes. Les pèlerins qui ne cessaient d'affluer étaient surtout l'objet de leur zèle. Chaque jour, ils se réjouissaient de voir la semence du salut, qu'ils répandaient autour d'eux, fructifier davantage, lorsque des bruits alarmants vinrent troubler leur solitude. On racontait que de nouveaux barbares, les terribles Normands, avaient jeté leurs hordes dévastatrices sur nos contrées. Partis des ténébreuses régions de la Scandinavie, avides de destruction et

ardents à la proie, ils avaient pris « le chemin des cygnes », chantaient-ils dans leur bardit, au bruit cadencé des rames ; leurs hardis vaisseaux, fendant de leurs coques allongées les flots orageux de la mer du Nord, qu'ils semblaient braver, les avaient débarqués sur nos rivages épouvantés. Remontant le cours des fleuves, ils étaient parvenus au cœur du pays. La terreur les précédait. Ces effroyables fils d'Odin se faisaient une fête de répandre le sang des chrétiens. Une frénésie sacrilège armait leurs bras, à l'aspect d'une église ou d'un tranquille monastère. Alors commençait ce qu'ils appelaient chanter la messe des lances à leurs victimes. Ils faisaient un horrible massacre des moines, qui n'avaient pu se soustraire à leur fureur par la fuite, et des populations qui avaient cru trouver un asile au pied des autels. Le pillage des vases sacrés, des châsses des saints, de tout ce que les temples renfermaient de précieux, succédait au carnage et se terminait par de sacrilèges orgies qu'ils prolongeaient jusque dans la nuit. Ils ne s'éloignaient qu'à la lueur des incendies qu'ils allumaient avec les manuscrits des bibliothèques monacales. Leurs ravages s'étendaient de proche en proche sans rencontrer d'obstacles. Les seigneurs se fortifiaient dans leurs châteaux pour se défendre contre leurs attaques isolées ; le faible Charles-le-Gros composait avec eux. Les habitants, abandonnés à eux-mêmes, cherchaient une retraite au fond des bois où beaucoup moururent de faim. D'autres escortaient les châsses des saints que les moines emportaient au chant suppliant des litanies auxquelles on avait ajouté cette imploration : « De la fureur des Normands, délivrez-nous, Seigneur. »

Instruits par d'effrayants récits des dévastations et des atrocités de ces barbares, les moines de l'ab-

baye de Saint-Vincent, à Soignies, s'étaient enfuis à leur approche, emportant avec eux le trésor de leurs saintes reliques. Leur pieuse demeure fut livrée aux flammes par les barbares, et il n'en resta bientôt plus que des débris fumants. Les bois d'alentour eux-mêmes furent fouillés, et les Sonégiens qui s'y étaient réfugiés tombèrent sous le fer des païens.

Les moines du moûtier de Ruez avaient aussi pris la fuite, et s'étaient retirés à Fosses. Mais le bourg de Fosses se vit à son tour saccagé par les terribles Normands. Le monastère des irlandais, ravagé par le fer et le feu, ne présenta plus que de lamentables ruines. Ses austères reclus ne purent mettre à l'abri des rapines sacrilèges des barbares, que les châsses contenant les glorieux ossements de saint Feuillien et de saint Ultain. Le monastère de Nivelles avait été aussi dévasté. De la colonie hibernoise il ne resta bientôt plus que quelques membres dispersés, échappés au massacre des leurs. Ils disparaissent désormais de l'histoire. Ils s'étaient fait vénérer par leurs vertus et s'étaient préservés de la décadence dans laquelle des monastères, oublieux de leur ferveur primitive, étaient tombés. Ils avaient ensemencé le champ du Seigneur de leurs travaux et de leurs larmes ; ils avaient ainsi soutenu la gloire de leur grand fondateur ; comme lui, victimes des haines païennes, ils nous apparaissent, dans le lointain des âges, couronnés d'une auréole de sainteté et d'action civilisatrice qui les désigne à la reconnaissance des peuples.

Le petit monastère de Ruez, perdu au milieu des bois solitaires d'Ampoline, semble avoir échappé aux fureurs des Normands ; mais il n'échappa pas aux injures du temps. Pendant plus d'un siècle, il resta abandonné. Fosses et Nivelles n'avaient plus de moi-

nes à lui envoyer. Il ne pouvait en attendre davantage de Soignies. Ce bourg n'était plus qu'un amas de ruines ; ses religieux avaient disparu ; autour des autels désolés et abandonnés du monastère de Saint-Vincent, à peine quelques rares Sonégiens étaient revenus habiter. Les reliques de leur saint patron avaient été transportées au loin, à Mons, croit-on, et son nom semblait devoir être voué à l'oubli sur la terre qu'il avait sanctifiée par ses vertus. Mais Dieu ne permit pas qu'il en fût ainsi.

Les provinces belges, au Xe siècle, faisaient partie de la Basse-Lotharingie, qui relevait du royaume d'Allemagne. Le roi Othon-le-Grand en avait confié le gouvernement, en 953, à son frère, l'archiduc Brunon, archevêque de Cologne. Cet illustre prélat, que l'Eglise a inscrit au catalogue des saints et que « la Belgique compte parmi les grands hommes de son histoire », dit Mgr Namèche, purgea le pays des brigands qui l'infestaient et rétablit le règne des lois et de la justice. Il s'appliqua en particulier à relever les monastères et les églises de leurs ruines. Le grand renom qu'avait eu l'antique abbaye de Saint-Vincent l'amena à Soignies. Après en avoir visité les débris, il fit restaurer l'église et son cloître restés debout et y pourvut au service divin, en y établissant des chanoines sous la règle de saint Augustin (965). La présence de ce chapitre de chanoines fit revenir à Soignies de nombreux descendants dispersés de ses anciens habitants. Peu à peu le bourg se repeupla et le Chapitre de Saint-Vincent se vit entouré d'un peuple resté fidèle à la mémoire de son illustre Patron. Ce fut alors qu'un événement merveilleux attira son attention sur les lieux qui avaient été le théâtre du martyre de saint Feuillien.

Au milieu des masures abandonnées qui l'entou-

raient, la chapelle de Sénophe, fort délabrée par les vents, les pluies, les ouragans de tout un siècle, n'avait cessé cependant d'être visitée par des pèlerins et par les habitants du voisinage qui venaient, au jour du Seigneur, s'agenouiller sur son vieux dallage humide et y prier. Or il arriva que, sous leurs yeux, le sang du martyr se mit de nouveau à sourdre lentement, comme autrefois, du sol qui en avait été arrosé. Le bruit de ce prodige ne tarda pas à se répandre dans les environs et parvint aux oreilles d'un prêtre de Soignies qui exerçait, dans le Chapitre, l'ordre de portier. Son office, qui consistait à entretenir la maison de Dieu avec un soin vigilant, à l'ouvrir, aux heures réglées, aux fidèles, à les y convoquer par le son des cloches, à leur recommander l'attention aux paroles divines, le mettait plus en contact avec le peuple. Mais ce bon prêtre était de la trempe de l'apôtre saint Thomas ; il ne croyait pas facilement aux prodiges qu'on lui racontait. Aussi tança-t-il tout d'abord d'importance les premiers qui lui rapportèrent le merveilleux suintement de sang qu'ils avaient vu se renouveler, à l'endroit où saint Feuillien avait été martyrisé. Mais d'autres rapports, nombreux, précis, lui vinrent de personnes si dignes de foi, qu'il voulut s'assurer de leur vérité par ses propres yeux. Il se rendit donc à la chapelle de Sénophe et à son tour il vit et crut. Lui aussi rendit alors grâces à Dieu de la gloire dont il lui plaisait de couronner la mémoire de son saint martyr ; avec un pieux respect il recueillit, dans une fiole, le sang qu'il avait vu de ses yeux sortir des veines arides de la pierre et l'emporta pour le placer dans le trésor des reliques de l'église de Saint-Vincent. A partir de ce jour, la chapelle de Sénophe, restaurée par la piété des pèlerins, fut desservie par

un chanoine de Soignies qui venait, chaque dimanche, y célébrer les saints offices. Plus que jamais les pèlerins y affluèrent.

A la suite des invasions des Normands, les provinces belges s'étaient couvertes de donjons, de châteaux-forts, au pied desquels s'étaient groupés les laboureurs échappés au fer de ces barbares. Les anciennes *villae* s'étaient métamorphosées en forteresses [1]. Ce fut vers ce temps qu'un château-fort s'établit non loin du vieux moûtier de Ruez, pour protéger ce lieu à jamais vénérable, et aussi pour mettre à l'abri des incursions ennemies les habitants du Rœulx, dont les maisons s'alignaient de plus en plus en groupes réguliers, sur un plan d'un très gracieux dessin, non loin du château féodal [2].

Cependant le monastère de Fosses, dont aucun moine d'Irlande n'était venu habiter les ruines mélancoliques, avait été donné à l'église de Saint-Lambert, à Liège, par Gisala, abbesse de Nivelles, en 907. Vers la fin du X[e] siècle, il avait enfin vu finir ses longs jours de deuil. La vie religieuse était redevenue florissante dans ses cloîtres relevés et rajeunis, grâce à l'intervention de l'évêque de Liège, le célèbre Notger. Ce grand homme avait pris soin de restaurer l'église, où avaient été replacés en grande solennité les restes de saint Feuillien ; comme garde d'honneur au glorieux martyr, il avait établi, pour remplacer la famille éteinte des moines irlandais, un Chapitre de trente-deux chanoines (990). Ceux-ci prirent aussitôt à cœur la gloire de leur il-

---

1. Namèche, *Histoire de Belgique*.

2. En 1080, le Rœulx fut au nombre des douze pairies que créa Richilde, comtesse de Hainaut. Wautier est le nom du plus ancien Seigneur du Rœulx qui nous soit connu. *Recherches historiques sur le Rœulx par Th. Lejeune.*

lustre patron. Lorsque les merveilles, qui s'opéraient sur la terre sanctifiée par son sang, parvinrent à leur connaissance, ils firent valoir et reconnaître leurs droits sur la chapelle de Sénophe et, à partir de là, ils y entretinrent quelques chanoines chargés d'y remplir les fonctions du service divin. Pour subvenir à la subsistance des nouveaux chapelains et à la splendeur du culte, Burchard, évêque de Cambrai, par une charte donnée à Sénophe, en 1125, leur fit donation des revenus de plusieurs églises. Le prélat ajoutait : « Si ce lieu a un jour l'honneur d'être élevé à la dignité abbatiale, je veux que l'abbé, canoniquement élu, présente au Chapitre de l'église de Fosses son bâton pastoral et lui paie chaque année un louis d'or ou douze deniers d'argent. » Ce jour ne devait pas tarder à arriver.

CHAPITRE VINGTIÈME

Comment l'ancien moutier de Ruez devint une célèbre abbaye de Prémontré, et comment la mémoire de saint Feuillien y fut honorée.

> Rœulx est ville fort aucienne, bonne et gracieuse ville. Elle a un couvent de Prémonstrate et une très belle chapelle dédiée à Notre-Dame.
>
> GUICHARDIN. *Description des Pays-Bas, 1567, traduite par Belleforest.*

> La solitude se réjouira et s'épanouira comme un beau lis. *Isaïe, c. 35.*

> Puissé-je visiter ces cloîtres, asile de la science ! ces voûtes élevées jusqu'au ciel, ces antiques piliers, ces vitraux de mille couleurs, livres vivants de l'histoire, et qui répandent sur l'édifice une lumière sombre et religieuse tout à la fois ! Ici retentit l'orgue aux sons bruyants ; au-dessous le chœur résonne du chant des hymnes et des cantiques.
>
> MILTON.

En ce temps-là, avait paru dans nos contrées, quelques années auparavant, un homme d'une sainteté extrordinaire, saint Norbert, « le prodige de son siècle, dit Rousseau, l'exemplaire de l'austérité et de la pénitence, l'apôtre de nos pays, le patriarche de l'Ordre de la pureté et de la candeur, qui joignit à la vie régulière le soin du salut des âmes. » La voix de Dieu s'était fait entendre à lui, comme à saint Paul sur le chemin de Damas. « Cesse le mal, et fais le bien », lui avait-elle dit. Et sous l'épouvante encore du formidable coup de foudre qui l'avait terrassé, il s'était relevé transformé. Lui, qui

depuis longtemps déjà ne songeait qu'à oublier, dans les fêtes et les plaisirs, les engagements du sous-diaconat qu'il avait reçu jadis, avait dit adieu à la cour de l'empereur d'Allemagne, Henry V, dont il était un des plus élégants seigneurs. Il s'était dépouillé de ses richesses, avait reçu la prêtrise et s'était condamné à la vie la plus austère. Avant de fonder l'Ordre admirable des Prémontrés, qui rendit tant et de si grands services à la société, il avait reçu du Pape Gélase II les pouvoirs des missionnaires apostoliques. Accompagné de Hugues, son disciple, il s'était mis à évangéliser nos contrées. Hugues avait été élevé à l'ombre du monastère de Saint-Feuillien, à Fosses. Les brillantes études qu'il y avait faites, sa piété, lui avaient mérité de devenir le chapelain de Burchard, évêque de Cambrai. Un jour, il avait vu un pauvre pèlerin venir frapper à la porte de la demeure épiscopale et demander à être introduit auprès du pontife. Celui-ci, qui avait connu Norbert à la cour de l'empereur d'Allemagne, avait reconnu avec une joyeuse surprise, dans ce pèlerin, son ancien ami ; et Hugues, frappé de la sainteté de l'humble visiteur, avait demandé à devenir son disciple. Le succès de leurs courses apostoliques à travers le Hainaut et le Brabant avait été prodigieux. « La renommée devançait leurs pas, dit l'auteur de la *Vie de saint Feuillien.* Elle publiait qu'un apôtre, venu de régions lointaines, était apparu dans ces contrées. Les bergers du pays oubliaient un instant leurs troupeaux pour courir annoncer aux populations voisines le passage des serviteurs de Dieu. Alors on sonnait les cloches, et l'on venait en foule à l'église paroissiale entendre la messe et recueillir les enseignements des deux apôtres. »

Fosses, Nivelles [1] les avaient reçus dans leurs murs. La chapelle de Sénophe, qui se trouvait sur le chemin de Cambrai à Nivelles, n'avait pas été sans les voir s'agenouiller aussi sur ses dalles, en quelque sorte humides encore du sang de saint Feuillien ; ils y avaient distribué aux habitants du Rœulx le pain de la parole divine. A Nivelles, où ils avaient été vénérer les reliques de sainte Gertrude ; à Fosses, où ils avaient prié sur le tombeau du grand martyr irlandais, Norbert avait paru comme un autre Feuillien. Il en avait l'éloquence et le zèle apostoliques, l'austérité, la mansuétude ; comme lui, il était de race illustre.

Il n'est donc pas étonnant que les chanoines de Fosses aient été amenés à offrir au saint missionnaire leur monastère du Rœulx, peu de temps après qu'il eut fondé l'Ordre de Prémontré. « Ils voulaient, dit l'annaliste de l'Ordre, être agréables au Bienheureux Hugues, leur compatriote. » D'ailleurs, « la douceur que cet Ordre respirait, dit encore Rousseau, la bonne odeur qu'il répandait, et les fruits immenses qu'il promettait pour les siècles à venir et dont nous jouissons encore aujourd'hui, charmaient les cœurs et les attachaient puissamment à concourir à son accroissement et à sa gloire. » Norbert, attiré par les émouvants souvenirs du martyre de saint Feuillien, que gardait pieusement le moutier du Rœulx, et par la solitude boisée de ces lieux, si propre à recueillir l'âme, accepta l'offre qui lui

1. Saint Norbert alla deux fois à Nivelles. « De Cambrai, dit un de ses historiens, prieur de Mondaie, Norbert reprit le chemin du Hainaut et du Brabant qu'il avait déjà suivi en 1119... A Nivelles, un jeune homme, du nom d'Antoine, demanda avec instance de le suivre. C'est cet Antoine qui devint plus tard prévôt d'Ilbenstadt, et correspondit avec sainte Hildegarde. »

était faite. Lui-même choisit, pour peupler le nouveau monastère, quelques-uns des religieux qu'il avait formés à la sainteté par ses instructions et la pratique vigoureuse des conseils évangéliquees. Il les envoya de sa chère abbaye de Prémontré. Le premier soin de ceux-ci, en arrivant dans leur nouvelle résidence, fut de la mettre sous la protection de celui qui en avait rendu le sol sacré par l'effusion de son sang : ils lui donnèrent le nom de Monastère de Saint-Feuillien. Sur leur sceau ils gravèrent l'image de saint Feuillien tenant de la main droite une crosse, et de l'autre un épieu. Mais en souvenir du séjour aimé qu'ils avaient quitté, ils gardèrent les armes de Prémontré avec sa devise : *Sicut lilium*. « Comme le lis[1]. » La nouvelle abbaye devint ainsi la fille de la célèbre abbaye de Prémontré.

L'évêque Burchard, vieil ami de saint Norbert, fit donation aux religieux de Saint-Feuillien du revenu de plusieurs autels qu'il avait, peu de temps auparavant, accordés aux Frères de Fosses attachés au service de la chapelle de Sénophe. Son successeur sur le siège de Cambrai, Nicolas I de Chièvres, se plut à « louer et confirmer cette pieuse donation que son prédécesseur avait faite pour le salut de son âme et en l'honneur du bienheureux martyr Feuillien. » Dans sa charte, datée de 1137, il rappelle et consacre le souvenir des faits merveilleux qui ont illustré le théâtre du martyre de cet illustre apôtre de l'Evangile. C'est pour qu'il en revînt un plus grand honneur à Dieu et à son serviteur le bienheureux martyr Feuillien, dit-il, que le Chapitre de Fosses a demandé à céder aux fils de saint Norbert, « ce lieu dans lequel le dit martyr a souffert, qu'il a arrosé

1. Les armes étaient d'azur semé de fleurs de lis d'or, à deux crosses d'or en sautoir Théophile Lejeune.

de l'effusion de son sang sacré, et qu'ont fait resplendir les miracles qui s'y sont fréquemment opérés avec un éclat manifeste[1]. » C'est sur le corps même du bienheureux martyr Feuillien, qui avait été apporté là même, avec les reliques d'un grand nombre d'autres saints, ajoute le prélat, que la cession a eu lieu. Et comme cette donation n'a pu se faire sans entraîner des dépenses de tout genre pour l'église de Fosses, il y fut stipulé que chaque année l'église de la forêt charbonnière, au jour de sa dédicace, paierait à l'église de Fosses un denier d'or ou douze deniers d'argent. De plus il a été convenu que, si la présence des reliques de saint Feuillien, les bienfaits obtenus par son intercession, la ferveur des frères, apportaient au nouveau monastère un tel accroissement que ses biens exigeassent l'élection d'un abbé, cet abbé, canoniquement élu, devait se rendre à Cambrai pour y être consacré, et ensuite à Fosses pour recevoir de l'autel de saint Feuillien, où il serait déposé, son bâton pastoral. A notre tour, dit en terminant le prélat, nous approuvons ces clauses de toute l'autorité de notre ministère. A ceux qui les respecteront que Dieu accorde sa grâce et sa paix ; mais à ceux qui les violeront nous annonçons la terrible malédiction et la colère du redoutable jugement de Dieu. »

Le monastère norbertin de saint Feuillien ne tarda pas à prendre de grands accroissements. La pieuse confiance des fidèles au grand missionnaire irlandais ne cessait d'y amener les foules. Les fils de saint Norbert se firent les fervents zélateurs de la dévotion à celui dont le martyre jetait un rayon de gloire sur leur naissante fondation. Pendant près

1. *Locum illum sacri sanguinis illius unda respersum, et frequenti miraculorum luce perspicuum.*

de sept siècles, ils devaient rester fidèles au culte qu'ils lui avaient voué et transmettre, avec un soin jaloux, l'éclat de sa mémoire aux générations. Cette piété acquit de suite à leur institut une grande popularité. De nombreuses donations leur furent faites ; des novices leur vinrent, attirés par l'austérité et les labeurs de leur vie. L'œuvre qu'ils avaient entreprise exigeait de grands travaux. Il fallait élever de nouveaux bâtiments, aller chercher au loin les pierres nécessaires à leur construction, améliorer les routes, faire valoir les terres incultes qui leur avaient été cédées, assainir les terrains marécageux qui les entouraient, élever un nouveau temple à la gloire de saint Feuillien. Ils se mirent aussitôt à l'œuvre, sans rien négliger des devoirs de la vie monastique, qui les réunissaient, à certaines heures du jour et de la nuit, au pied des autels. Sans doute les travaux matériels étaient surtout dévolus aux frères convers, auxquels venaient s'adjoindre des ouvriers étrangers à la communauté ; mais lorsqu'il s'agit de construire l'église, tous, comme à Prémontré, voulurent s'y employer, dans leur désir d'élever, sur l'emplacement de la chapelle de Sénophe, un temple digne de la grande mémoire de saint Feuillien.

« Tout arbre bon produit de bons fruits », a dit le divin Maître. La présence des religieux prémontrés de Saint-Feuillien ne tarda pas à produire d'admirables fruits de salut dans les âmes. Ils avaient la charge de la paroisse du Rœulx. La petite cité n'avait alors d'autre église que la leur ; c'était là que ses châtelains et ses habitants venaient entendre la parole de Dieu et recevoir les sacrements. Comme on aime à se représenter un des plus anciens seigneurs du Rœulx, Eustache I, dont la bravoure chevaleresque, applaudie par le célèbre Richard, roi

d'Angleterre, fut aussi honorée à la cour de l'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, venant avec ses fils se prosterner dans l'église de Saint-Feuillien et écoutant là, l'âme recueillie et l'épée frémissante, les exhortations à la sainte croisade qui retentissaient alors dans toutes les chaires chrétiennes! Il se leva de là, avec, sur les lèvres, le cri de : Dieu le veut! et partit ensuite avec les féaux arbalétriers de son manoir seigneurial. Ce preux chevalier avait alors 57 ans. Il fut au siège de Ptolémaïs et à la bataille d'Arsur, où il périt en héros aux côtés de Jacques d'Avesnes, pressant de ses lèvres expirantes la croix de son épée, et, à l'aspect de la forêt mystérieuse, chantée par le Tasse[1], qu'apercevaient à l'horizon ses yeux mourants, revoyant dans une dernière pensée sa vieille forêt du Rœulx et son doux monastère ; invoquant, avec le secours de Notre-Dame, l'intercession de saint Feuillien.

Son intrépide départ pour la conquête de la terre sainte, le récit de ses combats et de sa mort glorieuse, suscitèrent de nouveaux enthousiasmes dans la milice rhodienne, réunie autour de l'autel de saint Feuillien pour entendre les paroles pleines de feu que le Pape Innocent III venait d'adresser de nouveau à la chrétienté. Eustache IV, seigneur de Rœulx, avait alors pour bailli un homme d'une haute sagesse et d'un courage non moins élevé. Les exhortations du Saint Père, dont s'étaient fait l'organe, au Rœulx, l'abbé de saint Feuillien et, à Mons, en présence d'un grand nombre de chevaliers, le curé de Neuilly, l'éloquent Foulques, nouveau Pierre l'ermite, avaient fait une profonde impression sur son âme. « Depuis la perte lamentable de Jérusalem, disait le Saint

1. Michaud, *Histoire des croisades*.

Père, le St-Siège n'a cessé d'exhorter les fidèles à venger l'injure faite à Jésus-Christ, banni de son héritage... Prodiguez, pour la cause de Dieu, tout ce que vous avez reçu de lui : si, dans une occasion si pressante, vous refusiez de servir Jésus-Christ, quelle excuse pourriez-vous porter à son terrible tribunal ? Si Dieu est mort pour l'homme, l'homme craindra-t-il de mourir pour son Dieu ? Refusera-t-il de donner sa vie passagère et les biens périssables de ce monde à Celui qui nous ouvre les trésors de la vie éternelle ? »

Ces temps héroïques comprenaient toute la grandeur du sacrifice sanglant du Fils de Dieu sur la croix, et la reconnaissance qu'il exige de nous. Ce fut alors que Bauduin, comte de Flandre, jura d'aller en Asie combattre les Sarrasins, et que sa jeune épouse, Marie, comtesse de Flandre, ne voulant pas vivre séparée de son mari, fit à son tour le serment de suivre les croisés au-delà des mers et de quitter un pays qu'elle ne devait hélas ! plus revoir. La plupart des chevaliers et des barons de la Flandre et du Hainaut jurèrent aussi de partager les travaux et les périls de la guerre sainte [1].

Le bailli du Rœulx résolut de les accompagner. En présence des reliques de saint Feuillien, il reçut, des mains de l'abbé, l'épée bénite et jura, sur la pierre jadis teinte du sang du glorieux martyr irlandais, de remporter la palme du triomphe ou du martyre. Avant de s'éloigner pour toujours de ses amés concitoyens, il fonda, du consentement d'Eustache IV, et avec son généreux concours, un hôpital qu'il mit sous le patronage de saint Jacques. Cet établissement, qui devait servir aux pauvres malades de la

1. Michaud, *Histoire des croisades.*

cité et aux pèlerins de passage, a survécu aux révolutions, mais rien ne rappelle à sa ville natale, le nom du bailli Bauduin, son charitable fondateur.

A l'ombre du sanctuaire aimé de saint Feuillien, la famille des vieux seigneurs du Rœulx et toutes les familles rhodiennes, groupées en paroisse, avaient appris à joindre aux fortes convictions chrétiennes la simplicité des mœurs patriarcales. On y voyait régner la piété et le cortège de toutes les vertus. Les récits instructifs de l'Histoire du Vieux et du Nouveau Testament, mêlés aux récits de la Vie des Saints et des faits glorieux des croisades, faisaient le charme de tous les foyers. On y aimait en particulier, lorsque le monastère en fête célébrait les grandes solennités de saint Feuillien, à évoquer les faits merveilleux de la vie admirable de celui en qui tous honoraient un protecteur dans le ciel. Aussi n'est-il pas étonnant que son exemple et l'efficace influence de son sang répandu, aient maintes fois fait éclore, même sous les lambris seigneuriaux, les sublimes vocations du sacerdoce et de la vie religieuse. Dans l'espace d'un siècle et demi, l'illustre famille des anciens seigneurs du Rœulx donna à l'Eglise sept de ses membres. Elle se faisait gloire de professer une grande vénération pour la mémoire de saint Feuillien. Cinq de ses membres voulurent être enterrés auprès de son autel, dans l'église abbatiale. A la fin du 18e siècle, on y voyait encore le marbre, portant un guerrer, couvert de son haubert, qui recouvrait la tombe d'Eustache III du Rœulx, mort vers 1210.

Feuillien, à l'exemple de sainte Brigitte, la grande sainte irlandaise, dont le souvenir béni n'avait cessé de stimuler sa piété, s'était fait, en nos contrées, l'ardent propagateur de la dévotion à la très sainte

et toute miséricordieuse Mère de Dieu. C'est vers ce céleste modèle, image idéale de la perfection divine de son Fils Jésus, qu'il avait appris à ses disciples et aux vierges du monastère de Nivelles, à tendre de toutes leurs forces. Se faisant l'écho des Pères de l'Eglise et des grandes voix qui, au concile d'Ephèse, avaient célébré la Maternité divine avec des transports d'amour dont le monde entier avait retenti, il leur avait montré dans « l'immaculée et virginale Mère de Dieu, la plénitude de la pureté et de la candeur, notre souveraine très excellente et très glorieuse, toute enveloppée de la lumière inaccessible et des rayonnements splendides de la Divinité, l'honneur des prophètes, la louange des apôtres, la gloire des martyrs et la Mère de tous les saints, l'avocate et le secours des pécheurs, le port assuré de tous les naufragés, la consolation du monde entier, la mère de tous les orphelins, la liberté des captifs, la joie des malades, le sourire des tristes, le soleil de tous les hommes [1]. »

Formés par ces enseignements qui, des écrits de saint Ephrem, avaient passé sur les lèvres de leur bien-aimé père, Feuillien, les moines de Fosses, de Nivelles et du Rœulx n'eurent rien de plus à cœur que d'entretenir, au sein des populations, les sentiments d'une confiante et solide piété envers l'auguste Mère de Dieu. Les fils de saint Norbert, dont le saint habit rappelle la touchante apparition de Marie à leur illustre Fondateur, ne pouvaient manquer de continuer l'œuvre de leurs devanciers. La petite ville du Rœulx se montra docile à leurs instructions et en fut merveilleusement récompensée.

Elle était séparée de l'abbaye de saint Feuillien

---

1. *Saint Ephrem*, Trad. de Léon Gautier.

par le château féodal. Plusieurs fontaines fournissaient l'eau à ses habitants. L'une s'appelait, comme aujourd'hui encore, la fontaine de Sainte-Gertrude, en souvenir sans doute du passage de la grande patronne de Nivelles, et se trouvait non loin de la porte Nivelloise[1]. La plus abondante, du côté opposé, jaillissait du milieu d'une verte pelouse dont le frais tapis, étoilé de petits sentiers, gazonnait la pente où se glissaient ses ondes argentées. Quelques arbres, groupés autour d'un vieux chêne, majestueux témoin de l'antique forêt, la couvraient du mystère de leurs ombrages. Le site était si beau, et, lorsqu'y soufflaient les brises printanières, les oiseaux y faisaient entendre de si doux ramages, soit aux joyeux rayons du matin, soit dans le recueillement du soir, qu'un artiste chrétien de ce temps, un moine sans doute, eut l'inspiration d'y mettre une statue de la Mère de Dieu. Il travailla avec amour l'image de Celle qui, plus pure que le lys au bord des fontaines, plus ravissante que l'étoile matinière saluant les roses naissantes de l'aurore, plus blanche, dans son éclat immaculé que le manteau de neige de l'astre des nuits, fait naître dans l'âme, à son nom murmuré aux oreilles humaines, un charme plus enchanteur que toutes les harmonies de la terre. Il produisit une œuvre, toute aimable dans sa grâce gothique, et la plaça sur le vieux chêne. A partir de ce jour, nul ne vint à la fontaine sans saluer d'un regard d'amour et d'une fervente prière la statue de la bénie Mère de Dieu. Les eaux susurrèrent en plus doux murmures en son honneur ; le vieux chêne sembla étendre avec plus de complaisance son ombrage sé-

1. La ville du Rœulx, outre la porte Nivelloise, avait encore la porte Binchoise, la porte à Zikem et la porte Renardiel.

culaire pour la protéger ; les concerts des oiseaux se firent plus joyeux dans le feuillage qui lui souriait, et les pèlerines hirondelles accoururent chaque année, à leur retour, s'incliner devant elle en vols plus gracieux, et revinrent, à leur départ, planer autour d'elle en tours et retours sans fin, pour lui gazouiller leurs adieux. La piété des fidèles émailla de fleurs de sol herbeux qui l'entourait. La primevère s'y para de grâce pour lui faire hommage du printemps ; et la violette y étendit ses rejetons et y cacha ses calices d'azur aux délicieuses senteurs, pour lui chanter son cantique de louanges[1]. Parfois, aux calmes soirs du printemps et de l'été, la lueur orangée des cierges venait éclairer le visage souriant de la Madone ; et des voix pures, s'élevant dans l'air tranquille, portaient aux échos charmés de la petite ville en repos, les douces mélodies de quelque cantilène sacrée en son honneur. A certains jours de fête, les moines de saint Feuillien, aux vêtements blancs, quittaient les murs de leur monastère pour venir aussi, à travers les chemins verdoyants des bosquets en fleurs, s'agenouiller à ses pieds et y chanter la suppliante antienne du *Salve Regina*, que saint Bernard avait rendue alors si populaire dans l'Eglise.

Ces touchants témoignages de piété filiale envers la bénie Mère de Dieu et des hommes, avaient fait croître en même temps chez les habitants du Rœulx, l'estime des vertus qui ont fait l'ornement de la Vierge sans tache. La voir si belle, si pure, si ravissante de grâce, avec le doux fardeau de son divin Fils, lui attirait non seulement tous les cœurs, mais les portait à mieux l'imiter ; chaque jour, les familles rho-

---

1. *Florete, flores, et date odorem, et frondete in gratiam, et collaudate canticum.* Eccli., c. 39, v. 19.

diennes se réjouissaient de la bénigne influence qu'elle exerçait à leurs foyers.

Du haut du ciel. l'aimable Mère du Sauveur contemplait avec complaisance ces hommages spontanés de la dévotion populaire. Son ineffable bonté la porta à récompenser d'une manière éclatante l'amour que les rhodiens lui témoignaient ; elle répondit par des guérisons merveilleuses à la confiance de ses enfants, accourant chaque jour plus nombreux au pied du vieux chêne, pour vénérer sa statue aimée et se désaltérer aux eaux limpides qui coulaient sans fin sous ses regards maternels. Le bruit s'en répandit au loin ; bientôt, par tous les chemins qui aboutissaient à la cité, on vit de longues files de pèlerins accourir vers l'image de Notre Dame, s'agenouiller à ses pieds pour lui adresser d'ardentes implorations et remplir leurs gourdes voyageuses de l'eau de sa fontaine. Leur concours fut tel, qu'on dut songer à donner un abri à leur piété. La proximité de l'église paroissiale, bâtie à quelques pas de là, sous l'administration de Nicolas IV, abbé de Saint-Feuillien (1234 à 1242), fit écarter l'idée de construire une chapelle. Cette église avait été mise sous le vocable de saint Nicolas, patron de l'abbé. On décida d'y transporter l'image miraculeuse de Celle que le peuple appelait déjà Notre-Dame de la Fontaine. On le fit en grande pompe, à la joie universelle des paroissiens et des pèlerins. Mais la Mère de Dieu montra, par un événement extraordinaire, qu'elle voulait continuer à être honorée auprès de sa chère fontaine. Le soir de ce jour mémorable, les portes du temple avaient été fermées après le départ des derniers fidèles. Lorsque, au matin du lendemain, le pasteur les ouvrit, il se dirigea vers l'autel de Notre-Dame pour la saluer, mais il n'y trouva

plus la statue vénérée. Etonné, il s'en attristait, croyant à un vol, et se demandait comment on avait pu pénétrer dans l'église, lorsqu'on vint lui dire que la sainte image de la bonne Vierge était allée reprendre son abri séculaire, sous le vieux chêne. Cette translation inexplicable fut bientôt connue de tous les habitants qu'elle mit en émoi. On fut d'avis de replacer la statue à l'église et de veiller, la nuit, autour du saint lieu, pour empêcher quiconque d'y pénétrer. Aux premières lueurs de l'aube, on s'aperçut de nouveau, avec un étonnement inexprimable, que la statue avait disparu de l'église et s'était de nouveau transportée auprès de sa fontaine. Une troisième translation eut-elle lieu avec l'éclat qu'eut à Tongres, dans la nuit du 2 février 1081, le transport par les anges de la statue de Notre-Dame, au sein d'une brillante lumière? La tradition n'en dit rien. Vinchant qui l'a recueillie dans ses *Annales*, vers l'an 1600, la consigne en ces termes : « L'on tient par tradition pieuse que l'image de Notre-Dame, qui se voit encore à présent au-dessus de la fontaine, au dit Rœulx au pied de la dite chapelle, fut trouvée dedans un chesne, et que, comme on l'eut transportée deux ou trois fois en autre lieu, qu'elle fut miraculeusement et autant de fois retrouvée le lendemain en son premier lieu ; c'est pourquoi elle est grandement honorée par les fréquents et annuels pèlerinages qui se font par les âmes fidèles et dévotes à la Vierge Marie. »

La Mère de Dieu avait clairement exprimé sa volonté par cette translation miraculeuse : Elle voulait qu'on lui bâtit une chapelle auprès de sa fontaine. Elle fit choix pour accomplir ses desseins d'une pieuse châtelaine, non moins distinguée par sa haute

intelligence et ses éminentes vertus que par l'antique noblesse de sa race.

La postérité des premiers seigneurs du Rœulx s'était éteinte, en 1336, par la mort d'Eustache VI. La terre du Rœulx avait été alors incorporée au domaine du comte de Hainaut, Guillaume II d'Avesnes, qui, à sa mort, l'avait léguée à sa sœur. Par le mariage de celle-ci avec l'empereur Louis de Bavière, elle était passée à cette maison royale, lorsque, en 1432, Jacqueline de Bavière, comtesse de Hainaut, la céda à Antoine de Croy pour les bons services qu'il lui avait rendus.

La maison de Croy, qui doit son nom à la seigneurie de Croy, située au beau pays de France, dans les plaines de la Picardie, qu'évangélisa jadis saint Fursy, brillait au quinzième siècle parmi les grandes noblesses de nos contrées. Elle se glorifiait d'être d'un sang royal. Vers la fin du douzième siècle, en effet, Catherine, fille unique et héritière de Hugues, seigneur de Croy, avait épousé Marc, fils du roi de Hongrie, Bela III, exilé en France [1], et lui avait ainsi transmis le domaine et le nom de Croy. Mais en devenant seigneur de Croy, Marc apportait à son épouse l'illustration de la première race des rois Madgyars, qui comptait parmi ses membres le roi saint Etienne, appelé par le pape Sylvestre II, l'apôtre de la Hongrie.

Les Croy étaient restés dignes d'une si noble origine. Au treizième siècle déjà, ils avaient donné un évêque au diocèse de Tournai. Au siècle suivant, Antoine de Croy, devenu seigneur du Rœulx, était un des chevaliers les plus riches et les plus accomplis de son temps. Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne,

---

1. Bela III, étant veuf, épousa Marguerite, fille du roi de France, Louis VII.

n'avait pas de chevalier plus dévoué à sa cause. Aussi l'annaliste Vinchant appelle-t-il le seigneur de Rœulx, le *grand pillier* de la maison de Bourgogne. Il avait été compris dans la premère promotion des chevaliers de l'Ordre de la Toison d'Or, créé en 1429, par Phlippe-le-Bon, « pour la gloire, disait-il, et la louange du Créateur tout-puissant et de notre Rédempteur, pour la vénération de la glorieuse Vierge, sa Mère, pour l'honneur de monseigneur saint André, glorieux apôtre et martyr, pour l'exaltation de la foi et de la sainte Eglise, pour l'excitation aux vertus et aux bonnes mœurs. » La vie du sire Antoine de Croy se passa surtout sur les champs de bataille. Il se distingua cependant aussi comme diplomate, surtout dans les négociations du traité d'Arras qui excita une si grande joie dans la chrétienté. A l'âge de 68 ans, il faisait encore le vœu d'aller combattre les musulmans avec le duc de Bourgogne, si celui-ci mettait à exécution son projet, et « de le secourir pour l'honneur de Dieu, audict saint voyage, de son corps et à ses dépens, un an entier ; et tellement, disait-il, que ce sera au plaisir de Nostre Seigneur, et à la salvation de mon asme. »

Antoine de Croy n'habita guère le Rœulx. Sa sœur, la noble dame de Rubempré, y vint demeurer avec son fils. Elle avait perdu son mari, tombé sur le champ de bataille, aux côtés de son frère, en combattant les Liégeois. Ce fut cette noble veuve qui fut l'instrument choisi par la Mère de Dieu pour élever une chapelle en son honneur. Elle se sentit inspirée de le faire, à la vue des merveilles que Notre-Dame avait accomplies en faveur de ses bons habitants du Rœulx, et des grâces sans nombre par lesquelles Elle continuait à récompenser la confiance des pèlerins, toujours plus nombreux, qui venaient

l'invoquer. Elle voulut que ce monument, dédié à Marie, fût digne de l'auguste Reine des cieux et léguât aux siècles le témoignage mémorable de la reconnaissance de tout un peuple, pour les grâces extraordinaires qu'il en avait reçues. Elle fit appel au talent d'un de ces architectes, dont le génie bâtit, à cette époque, tant de merveilleuses cathédrales, et dont l'humble nom s'est effacé devant l'œuvre grandiose qu'ils avaient élevée. Celui-ci créa un bijou d'architecture ogivale. L'italien, Louis Guichardin, qui visita cette chapelle, vers l'an 1560, et vint y prier, nous dit que « la bonne et gracieuse ville du Rœulx a une *très belle chapelle* dédiée à Notre-Dame, où ils affirment avoir été faits plusieurs miracles, tellement qu'elle a été ornée et douée par plusieurs Papes et autres princes. »

L'affluence des pèlerins à ce sanctuaire privilégié devint telle, qu'on dut y attacher plusieurs chapelains pour suffire à la piété populaire. Ils y célébraient les offices avec grande solennité, chantaient la messe tous les jours à 9 heures, et les jours de jeûne à 10 heures. Aux fêtes de la Sainte Vierge, lorsque la Reine du ciel tenait « cour plénière » dans sa chapelle, on chantait vêpres et matines. Le prélat de saint Feuillien ne manquait jamais de venir aux premières vêpres ; et pendant le magnificat, on remettait aux prêtres admis à entendre les confessions, une verge qu'ils tenaient à la main, pour manquer l'étendue de leurs pouvoirs. Vieux usages en harmonie avec la foi naïve de nos aïeux, qui nous rendra du moins la vigueur des âmes croyantes qui se complaisaient en vous ?

Saint Feuillien n'avait pas seulement apporté à nos contrées le bienfait de la foi, sous l'aimable tutelle de la Reine des cieux ; il y avait aussi fait

luire les lumières du savoir humain, dont le Soleil de justice est éternel foyer. Sous son active impulsion et grâce à l'émulation qu'il avait allumée dans les âmes, Fosses et Nivelles, où ses disciples avaient continué à marcher sur ses traces, étaient devenus des centres éclairés où l'on venait chercher l'instruction. Le moutier naissant du Rœulx, à son tour, avait apporté aux habitants du bourg le goût des arts et des sciences rudimentaires. Les religieux de saint Norbert avaient achevé de le développer, avec le trésor des connaissances qu'ils avaient puisées dans les fortes études de leurs esprits chercheurs. Celle que les siècles ont appelée le *Siège de la sagesse* allait donner tout son épanouissement à cette efflorescence première de l'enseignement. Mère de Celui qui, venu en ce monde pour dissiper nos ténèbres et y restaurer toutes choses, « renferme en lui tous les trésors de la sagesse et de la science » ; toute rayonnante de la gloire de ce divin Fils, elle est la Reine des intelligences qui s'éclairent à ce foyer divin de la vraie lumière, et elle sourit à leurs travaux. La chapelle, qui avait été élevée en son honneur, fit naître, sous son inspiration, le projet d'y établir tout auprès un collège chrétien. Une illustre princesse, Lamberte de Croy, douairière de Berlaymont, en fût la fondatrice Là ne s'arrêta pas sa générosité. Elle fonda en outre quatre bourses d'étude pour quatre enfants de chœur, qui devaient apprendre le chant liturgique et apporter le charme de leurs voix blanches aux offices de la chapelle. Son noble frère, Gérald de Croy, gouverneur de Binche, y ajouta deux fondations du même genre. Dirigé par les chapelains de Notre-Dame de la Fontaine, le collège devint très florissant. Marie en était vraiment la Souveraine aimée : chaque jour, les étu-

diants assistaient, dans son gracieux sanctuaire, à la messe chantée en son honneur. Une belle demeure avait été aussi élevée pour les chapelains de Notre-Dame, qui étaient encore au nombre de sept, à la fin du dix-huitième siècle [1].

L'éclat de cet admirable développement de piété et de science, ne manquait pas de rejaillir sur la mémoire toujours bénie de l'illustre martyr, dont le sang répandu dans la sombre forêt d'Ampolline, avait donné naissance à « la bonne et gracieuse ville du Rœulx ». Aussi, aux jours des grandes solennités de l'Eglise et aux fêtes de saint Feuillien, on voyait les habitants de la petite ville se rendre en foule à l'église du monastère, pour y vénérer les reliques du saint martyr et mettre sous sa protection leurs paisibles foyers.

Les seigneurs du Rœulx étaient d'ailleurs les premiers à promouvoir, par l'exemple de leur piété, le culte du glorieux descendant des antiques rois d'Irlande. Les plus illustres d'entre eux se choisirent leur sépulture sous les voûtes augustes de l'église de Saint-Feuillien, dans la terre qui avait bu le sang des missionnaires irlandais. Là, voulurent reposer « Hault et puissant sgr sir Ferry de Croy, chevalier du noble Ordre de la Thoison d'or, conseiller et chambellan, et grand marissal de l'empereur Maximilien, et depuis de Charles V^e, roi des Espagnes, — et Messire Adrien de Croy, son aisnez fils, premier comte du Reux, aussi chevalier de l'Ordre de la Thoison d'or et possessant de tous les dits offices sous l'empereur Charles V^e. » « Adrien de Croy, dit Mgr Namèche, un des plus fidèles servi-

1. On y lit cette inscription :

Pour le ciel, à la Vierge aimant faire ma cour,
Aux ministres du Fils j'assigne ce séjour.

teurs de Charles-Quint, avec lequel l'empereur avait été élevé, est l'une des plus grandes figures de notre histoire à cette époque. » C'est de ce vaillant capitaine et de ses compagnons d'armes que Mgr Namèche dit encore, en parlant de la guerre entre François Ier et Charles-Quint : « Il est impossible de contester la supériorité des généraux de Charles-Quint sur ceux de son rival. Disposant presque constamment de forces inférieures ; obligés de garder des frontières d'une grande étendue ; fréquemment attaqués de divers côtés à la fois, les généraux de Charles-Quint surent le plus souvent arrêter de formidables invasions. Les Français ne pénétrèrent qu'une seule fois profondément dans le pays, tandis qu'à mainte reprise Buren, Nassau, de Rœulx, firent trembler Paris. » C'est d'Adrien de Croy qu'un écrivain de son temps, écrit que le comte du Rœulx s'étant jeté sur la Picardie avec une poignée d'hommes, « fit merveilles et choses estranges. » Pour récompenser les vertus et le dévouement de son fidèle conseiller, Charles-Quint, érigea, en 1530, la terre du Rœulx en comté. Adrien de Croy fut enterré près de son père dans un riche mausolée, qu'il lui avait fait élever dans le chœur de l'église de saint Feuillien. C'est dans ce sol sacré que voulut aussi reposer un de ses fils, Gérard de Croy, chanoine de Tournai et de Saint-Omer, gouverneur de la ville et prévôté de Binche [1].

1. D'autres nobles personnages désirèrent y avoir leur sépulture : le chevalier Gilles du Sart, seigneur de Fayt, mort en 1312 ; Wathier mort en 1332 et Isabeau de la Croix, son épouse, morte en 1336 ; enfin Renars dou Rues et son épouse, et leur fils Iehans Renars, écuyer. On lisait sur la pierre tumulaire de celui-ci :

Il fut moult honnouré au monde :
Jésus le garde de mort seconde !

Nous trouvons dans l'histoire de l'ancienne abbaye de Saint-Feuillien les noms de plusieurs abbés du monastère qui furent aussi enterrés sous les dalles de l'église. Tous d'ailleurs, dans cette glorieuse lignée d'abbés, qui va du XII[e] siècle à la fin du XVIII[e], professèrent la plus tendre dévotion envers le populaire Patron de leur sainte maison. Nous avons déjà dit qu'ils bâtirent en son honneur un temple magnifique. Il était de forme rectangulaire et se terminait par un chœur polygone. Des colonnes en faisceau de pierres bleues d'Ecaussines, espacées de trois, en trois mètres, et d'où s'élançaient de gracieuses ogives jusqu'à des hauteurs hardies, le divisaient en trois nefs. Le long des bas-côtés, les sculptures des boiseries et des confessionnaux, et plusieurs belles chapelles, parmi lesquelles celles surtout de saint Jean et de sainte Marie-Madeleine, attiraient les regards par leur beauté. « Cette église, écrit Ph. Brasseur, en 1650, est d'une grande splendeur, comme toutes les églises norbertines. Le chœur qui en est le joyau, offre un coup d'œil d'une rare élégance. Un autel en albâtre très riche et en pierre blanche, lui fait un somptueux décor [1]. » Ce chœur

---

As povres donna volontiers...
L'ame soit saulve en paradis
Kar sainte Eglise aima jadis.

La ferme de Renardise, qui existe encore, était l'habitation des Renars dou Rue. On y voit une délicieuse chapelle ogivale bien conservée, mais qui ne sert plus hélas ! qu'à y remiser le foin, etc.

1. « *Equidem quod hujus loci Ecclesiam concernit, ea valde splendida est caeterarum ad instar Norbertinarum, et eleganti admodum Choro gloriatur, ad cujus aram magnifice et sumptuose ex alabastrite, candidaque petra elatam, saepius videre sit subsequentes Reliquias...* » *Origines omnium Hannoniae coenobiorum.*

était très vaste, comme en témoignent ses stalles, qui font aujourd'hui partie du chœur de la cathédrale de Tournai, où elles ont été transportées au commencement du XIX[e] siècle. C'est dans le chœur que se trouvaient, exposées à la vénération des fidèles, les reliques de saint Feuillien : la machoire inférieure du saint enchâssée dans une brillante statue d'argent, et un os de son bras enfermé dans un bras d'argent. Une magnifique châsse en argent et quatre autres châsses en bois, qu'embellissaient de délicates sculptures et d'admirables peintures presque dignes du pinceau de Memling, renfermaient des reliques insignes ; deux d'entre elles se trouvaient aux côtés de l'autel ; les trois autres dans de gracieuses niches. Les reliques de saint Siard, abbé prémontré du Jardinet, en Frise, renfermées dans la châsse d'argent, avaient été procurées par l'archiduc Albert, désireux, lui aussi, de donner un témoignage de sa vénération pour saint Feuillien. Les reliques de celui-ci, entourées de ces glorieuses reliques d'apôtres, de martyrs, de confesseurs, de vierges, apparaissaient comme au centre d'une cour d'honneur [1].

Une haute statue du saint Pontife s'élevait vers le milieu de la grande nef ; elle le représentait fou-

1. Ces reliques précieuses font aujourd'hui partie du trésor de l'église de Strepy, où elles furent apportées par le dernier abbé de Saint-Feuillien devenu curé de cette paroisse. Les châsses qui les renfermaient furent restaurées, grâce au zélé pasteur de cette paroisse, M. l'abbé Marcel Dutrieux, qui en a fait la description dans une brochure ; et leur recognition eut lieu, en 1881, en présence de M. le chanoine Maton, délégué de S. G. Mgr Du Roussaux, évêque de Tournai, assisté de M. chanoine Lupus, docteur en théologie et chanoine titulaire de la cathédrale de Liège, de MM. les Curés de Maurage et de Strepy, de M. le Docteur Friart, du Rœulx, et de plusieurs autres personnes.

lant aux pieds ses assassins. C'était à cette place, qu'après sa mort, on avait très souvent vu la pierre qui y avait été mise devenir rubescente et se couvrir d'un sang vermeil, comme on voit aujourd'hui encore, à Pouzzoles, le sang suinter de la pierre sur laquelle saint Janvier fut décapité, en même temps qu'à Naples se liquéfie son sang. Ce prodige a cessé, écrivait, en 1657, Philippe Brasseur, mais nos ancêtres l'ont vu, et à moins de leur refuser toute bonne foi, il faut en croire leur témoignage.

Un ædicule, avons-nous déjà dit, avait été élevé primitivement à l'endroit où une fontaine avait jailli, lorsque la tête du saint y fut jetée. Un oratoire, consacré en l'an de grâce 1141, l'avait remplacé ; chaque année, au mois d'août, une fête rappelait le souvenir de sa dédicace. Il était devenu trop étroit pour les nombreux pèlerins et menaçait ruine, lorsque vers l'an 1640, l'abbé Philippe Malapert le fit reconstruire et agrandir. Il était d'une élégance remarquable. Un svelte campanile le couronnait. Sa jolie cloche aimait à s'y balancer et à chanter son hymne argentin en l'honneur du saint martyr. Deux fois par semaine, au moment où les eaux qu'elle dominait, blanchissaient au réveil du jour, elle lançait son joyeux carillon aux échos du matin et portait aux fidèles la pieuse annonce que, sous les voûtes de l'humble sanctuaire, allait s'offrir à Dieu le renouvellement mystérieux du grand sacrifice par lequel le Fils de Dieu a racheté, au prix de son sang, l'humanité coupable. Près de la chapelle s'élevait aussi, du sein des eaux, un beau bâtiment où les étrangers, dit le P. Bouvier, étaient accueillis avec honneur et charité. « Il est écarté du corps du monastère d'un bon jet de pierre, ajoute-t-il, et de l'église peu davantage. »

La fontaine avait aussi reçu des embellissements. Un petit mur en pierres de taille l'entourait. Au-dessus se lisait, gravée sur une pierre, l'inscription suivante, pour témoigner que la fontaine était devenue un lieu privilégié par le martyre de saint Feuillien :

Fontis locus Martyrii demonstrat privilegium.

Plus bas se voyait ce distique :

Martyrii, Foillane, tui fons signat arenam,
Qui subito sacra prodiit ortus humo.

qu'on peut traduire ainsi :

Ton sang, que but le sol, fit jaillir la fontaine
Qui marque, ô saint martyr, ta glorieuse arène.

« Les eaux de la fontaine, écrivait le P. Bouvier, en 1657, sont belles, argentines, abondantes, et qui plus est, fort salubres. Aussi ont-elles toujours été grandement estimées et tenues en singulière vénération, *eo quod in loco sit vera quaedam Dei virtus*, (2 Mach, 3), à cause de la vertu merveilleuse qu'on en ressent. »

Philippe Brasseur qui dédia sa Vie de saint Feuillien à l'abbé Philippe Malapert, en 1641, rappelle, dans la description qu'il donne du monastère de Saint-Feuillien, toutes les restaurations qu'y fit cet illustre prélat. Il nous montre la vaste étendue de l'abbaye entourée d'un mur en pierres brutes. « Une chapelle de Notre-Dame de Lorette, dit-il, y était adossée, du côté du nord, comme pour rappeler le caractère sacré du lieu qu'il clôturait. Les cloîtres aux ogives élancées et les bâtiments qui les avoisinaient, la sacristie, la salle du Chapître, n'étaient pas moins remarquables par la beauté de leur ar-

chitecture que par leur grandeur. Partout, ajoute-t-il, vous retrouvez le nom de Feuillien ; partout brille à vos regards son glorieux souvenir ; et, soit que vous alliez prier dans son église ou dans sa chapelle, soit que la confiance vous amène à boire à sa fontaine, partout vous vous sentez sous sa protection. Impossible, en effet, de ne pas reconnaître une marque de sa puissance dans les sentiments de religieuse émotion que fait naître en nous le pieux aspect de ces lieux. »

Tout se préparait ainsi pour célébrer la grande fête du Millénaire de saint Feuillien, lorsque l'abbé Philippe Malapert vint à mourir (1649). Ce fut sous son successeur, l'abbé Julien Siard, qui acheva l'œuvre de son prédécesseur, en élevant le salon et les appartements des hôtes, qu'eût lieu, le 12 octobre 1657, et les jours suivants, la célébration du millième anniversaire du martyre de saint Feuillien. Cette fête revêtit un éclat incomparable ; elle fut un triomphe pour la mémoire du glorieux martyr. L'archevêque de Cambrai, Gaspard Nemius, célébra pontificalement la grand'messe qui fut chantée en musique. Il avait pour assistants les abbés mitrés de Liessies, de Saint-Feuillien et de Saint-Denis. A cette solennité prirent aussi part l'évêque d'Arras, Stanislas Jonart, nommé évêque de Saint-Omer, Aug. de Felleries, abbé de Bonne-Espérance, et des chanoines de Fosses Toute la ville du Rœulx y prit part sous la conduite de son pasteur, Antoine Schoier, religieux de l'abbaye ; une foule de pèlerins y vint de tous côtés. A la fin du Saint Sacrifice, une procession solennelle parcourut les chemins verdoyants et fleuris, les allées ombreuses et pleines d'allégresse, autrefois lieux d'horreur consacrés à une infâme idole, et que le sang des mar-

tyrs avait transformés en un céleste séjour. La voix puissante du bourdon de l'église abbatiale, joyeusement mis en branle, unissait ses harmonies aériennes aux claires sonneries des chapelles et au bruit plus lointain de la cloche paroissiale. Des hymnes sacrés retentissaient, en l'honneur de Feuillien, et les noms de ses compagnons se mêlaient à son nom en mélodieuses supplications :

« Sur un rythme nouveau, chantaient les voix graves des moines, « célébrons par nos cantiques la gloire du Christ, en vénérant la mémoire du saint pontife Feuillien.

« Fondateur de notre monastère, pasteur du troupeau qui nous est confié, prêtez-nous à tous votre assistance.

« Lumière de l'Hibernie, il traversa jadis les gouffres du cristal des mers, et apparut sur nos rivages comme le soleil qui répand ses rayons d'or. « Précédé de la renommée de sa science du dogme, ce grand homme arriva à Rome épuisé de fatigue, et eût la révélation de la mort qui l'attendait.

« Martin était alors le pontife suprême. A sa voix, Feuillien vint dans la Gaule où il brilla par ses vertus avec non moins d'éclat que l'astre du jour dans toute sa splendeur.

« Ultain est le compagnon de ses pas ; il se fixe à Fosses qui faisait partie du patrimoine de Gertrude ; il se distingue, à la tête du monastère, par le rayonnant éclat de sa sainteté.

« Au terme enfin de votre course, ô Feuillien, votre sang vous a empourpré des roses du martyre, lorsque frappé du tranchant de la cruelle framée, vous avez pris votre vol par delà les étoiles des cieux.

« Maintenant que vous possédez les palmes éternelles, et que vous marchez à la suite de l'Agneau, obtenez-nous par vos saintes prières, nous vous en conjurons, le pardon de nos fautes.

« Nous vous saluons, ô notre père Feuillien, nous vous saluons, saint martyr, notre protecteur ; réunissez ceux qui chantent ici-bas un hymne à votre nom au chœur des habitants des cieux.

« Au Christ soient louange et gloire, et par lui joies à Feuillien ; et que, dans le palais des cieux, il nous enrichisse de ses éternelles récompenses. Ainsi soit-il [1] ».

C'est au chant de cet hymne et d'autres non moins beaux que la procession arriva à la chapelle de l'étang, où elle fit halte, et reprit ensuite sa marche triomphale le long des eaux joyeusement frémissantes, heureuses, semblait-il, de réfléchir dans leur frais miroir, jadis troublé par d'horribles spectacles, les gracieuses théories du cortège. On eût dit que les oiseaux, eux aussi, sautillaient de joie dans les bosquets palissants et saluaient de leurs gais et derniers gazouillements la gloire des saints martyrs.

Mille oysillons y chantaient à l'envie,
Faisant entre eux si douce mélodie,
Que ni d'un luth, ni d'un cistre les sons
N'étaient si doux que ceux de leurs chansons [2].

Cette cérémonie religieuse ne fut pas le seul événement de ces jours de fête. Le régent du collège, Martin Owertus, avait composé, pour la circonstance, une pièce sur la vie et le martyre du saint. Elle fut

1. *Noris hymnorum modulis.* Boll.

2. Ecrivain anonyme qui visita l'abbaye de Saint-Feuillien et la terre d'Havré en 1606.

jouée par les élèves de l'établissement devant une assemblée nombreuse qui y prit le plus vif intérêt [1].

Les fêtes du millénaire ravivèrent la dévotion des fidèles et des moines au glorieux Patron de l'abbaye. Dans son Histoire de saint Feuillien, qu'il fit paraître vers le milieu du dix-huitième siècle, Rousseau nous montre cette dévotion toujours aussi fervente qu'autrefois. Après avoir décrit le lieu du martyre de saint Feuillien, transformé en abbaye norbertine, il ajoute : « Voilà l'état moderne du lieu du martyre de notre saint, de ce séjour des anges, de cette vallée comblée des faveurs du ciel ; où il est honoré par ses enfants adoptifs, et par les peuples qui viennent lui rendre leurs respects et l'invoquer dans l'endroit où il continue les effets de sa protection. »

---

1. *Descriptio Triumphi Anni 1000 a Passione Gloriosi Martyris Foillani, in ejusdem ecclesia celebrati a religiosis canonicis sacri ord. Praemonst, 14 oct. 1657.* Ce manuscrit, in-quarto de 25 feuillets remplis, appartenait au R. P. Van Spilbeeck, directeur du monastère de Soleimont. Il a disparu à sa mort. Les religieuses de Soleimont ignorent où il se trouve.

CHAPITRE VINGT-ET-UNIÈME

Comment disparut l'abbaye de Saint-Feuillien, et comment le culte du saint martyr s'est conservé au Rœulx.

> Quel pied a foulé avec indifférence les ruines d'une abbaye antique !
>
> BALMÈS.

« Aussi longtemps que durera le monastère de Saint-Feuillien, écrivait Ph. Brasseur, à l'époque des fêtes du millénaire, toujours le saint bien-aimé qu'elle a pour patron sera honoré, toujours son nom sera béni, toujours retentiront ses louanges. » Hélas ! qui aurait pu prévoir en ce moment, qu'un siècle et demi plus tard, une révolution satanique viendrait bouleverser cette solitude enchantée, s'attaquerait à cette paisible demeure du travail, de la science et de la sainteté, si vénérée, pendant de longs siècles, pour sa bienfaisante influence, si chère à la ville du Rœulx, dont elle était l'ornement, en arracherait ses pieux habitants, et ferait dispararaître jusqu'aux derniers vestiges de ses cloîtres déserts, de ses autels désolés, de ses tombeaux profanés ?

Ce fut là, parmi tant d'exécrables excès de la révolution française, un des mille faits odieux de cette horrible et sanglante tragédie qui termina le siècle de Voltaire. Alors « des athées gouvernèrent la France, dit La Mennais, et, dans l'espace de quelques mois, ils y accumulèrent plus de ruines qu'une armée de Tartares n'en aurait pu laisser en Europe pendant

dix années d'existence. » A nos provinces belges qu'ils envahirent, ils apportèrent la tartuferie de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, en les mettant à sac et au pillage, et en les terrifiant par les saturnales honteuses et souillées de sang, dont la France était le théâtre. Ils y proscrivirent le culte catholique, persécutèrent ses ministres qu'ils placèrent entre l'apostasie et la mort lente d'un exil cruel, abolirent les ordres religieux, supprimèrent tous les établissements religieux, abbayes, prieurés, etc., dont ils ordonnèrent la vente et la destruction.

Parmi les nombreuses abbayes, qui couvraient le sol de nos catholiques et heureuses provinces, il n'en est pas qui n'aient été profanées par les brigandages des satellites de l'impiété révolutionnaire. Mais toutes ne disparurent pas dans la tourmente infernale, qui emporta tant d'édifices sacrés, tant d'admirables monuments de la foi de nos pères, tant de chefs-d'œuvre de leurs mains pieuses. Quelques-unes, qui ne trouvèrent ni acheteurs, ni démolisseurs, furent rendues à la religion qui les avait élevées. D'autres restèrent détournées de leur usage sacré, témoins survivants des forfaits d'un siècle impie ; et aujourd'hui encore, dans bien de nos villes, l'aspect attristé de leurs temples, restés debout, semble pleurer les solennités religieuses qui les réjouissaient autrefois et qui ont été bannies de leur enceinte violée. D'autres, après avoir été saccagées et livrées aux flammes, ne laissèrent de leur glorieux passé que des ruines lamentables, dont la mélancolique beauté attire les regards du passant et serre le cœur de tristesse. L'abbaye de Saint-Feuillien ne laissa même pas ces tristes souvenirs, ces débris en deuil d'une grandeur détruite, que le temps aime à couvrir d'un vert revêtement de mousses et du capricieux manteau de

plantes grimpantes. Tout ce qui rappelait à la mémoire le grand nom de Feuillien, son martyre dans l'antique forêt, les miracles qui illustrèrent le lieu qu'il avait abreuvé de son sang, tout fut rasé du sol. Rien ne resta de la belle église abbatiale bâtie en son honneur, rien de ses autels renversés, de ses tombes brisées et de leurs cendres jetées au vent, rien de l'auguste statue du saint pontife, au pied de laquelle, aux jours anciens, tant de générations étaient venues baiser la pierre teinte de son sang, et qu'il nous eût été si doux de baiser à notre tour. Plus rien n'indiqua la place, si pieusement gardée jusque-là, où il tomba sous le fer de ses meurtriers [1]. Les cloîtres aux voûtes gothiques, qui avaient si longtemps prêté leur abri recueilli aux sereines méditations de l'Evangile et parfois aux saintes et fraternelles effusions des âmes, croulèrent sous la pioche de démolisseurs sacrilèges ; leurs débris furent charriés, et il ne resta plus, de ces saintes galeries, qu'une sorte de vision fantastique où l'imagination des contemporains de ces profanations

---

1. Quelques indications que nous trouvons dans l'histoire de l'Abbaye par M. Lejeune, permettent de déterminer à peu près sa situation. L'enclos du monastère, dit-il, qui contenait environ quinze bonniers, était limité par la route de Soignies, par le fossé des anciennes fortifications de la ville, par le chemin qui conduit à Thiensies et par des champs cultivés.... La basse-cour était située à l'entrée vers le nord. Au delà s'étendaient les ateliers. Au midi de ces constructions s'élevait le corps du monastère, qui offrait une sorte de quadrilatère. Trois corps de logis renfermaient le quartier de l'abbé, le salon des hôtes, le réfectoire, le cellier, les infirmeries, le chapitre, la bibliothèque, le dortoir, les cellules. A l'intérieur, le cloître environnait une belle cour carrée. Du cloître on pénétrait dans l'église abbatiale, qui occupait l'extrémité méridionale du monastère, en s'allongeant de l'occident à l'orient. Bâtie en forme rectangulaire, elle avait environ 50 mètres de longueur sur 20 mètres de largeur.

croyait voir encore errer, autour d'un vaste préau en fleurs, des ombres vêtues de blanc. La gracieuse et coquette chapelle qui se mirait dans les eaux de l'étang, disparut avec les bâtiments qui l'avoisinaient. On enleva jusqu'à la pierre dont l'inscription consacrait le souvenir de l'origine merveilleuse de la fontaine[1]. Les injonctions du gouvernement révolutionnaire, dont les représentants siégeaient à Mons et terrorisaient la contrée, osèrent même s'attaquer au sanctuaire de Notre-Dame de la Fontaine, que des bras forcenés vinrent démolir aussi. Abattre d'un cœur impie cette admirable chapelle, c'était maudire le siècle qui l'avait élevée, maudire la mémoire de ceux qui, venus à la suite de saint Feuillien implanter la foi chrétienne au lieu de son martyre, y avaient fait naître, dans les âmes régénérées en Jésus-Christ, un filial amour pour la Très Sainte Mère de Dieu; c'était proclamer qu'on en voulait revenir au paganisme cruel des assassins de Feuillien; et de fait, sous un gouvernement d'assassins, on avait vu se renouveler, à Paris, les hontes du paganisme; c'était enfin vouloir anéantir tant de doux souvenirs, dont les murs du vénérable sanctuaire étaient en quelque sorte imprégnés : souvenirs des merveilleuses guérisons, que Marie avait obtenues aux malades et aux infirmes qui avaient imploré son secours; souvenirs de tant d'autres grâces inestimables, qu'elle avait procurées aux âmes : de tant de larmes qu'elle avait séchées, de tant de cœurs désolés à qui elle avait rendu l'espérance, de tant de jeunes gens qu'elle avait

1. La fontaine existe encore. Il y a quelques années S. A. S. le prince E. de Croy *Solre* eut la curiosité de la faire épuiser : on retrouva au fond le tronc du vieux chêne. On a remarqué que les poissons mis dans son eau y mouraient aussitôt.

ramenés dans le chemin du devoir, de tant de mourants qui s'étaient remis entre ses bras maternels, pour faire une bonne mort, et avaient passé, sous sa protection, de cette terre de péché sanctifiée par leur repentir, aux mains d'un Dieu clément et miséricordieux. Heureux souvenirs des siècles écoulés, la poussière soulevée par l'écroulement des murs sacrés qui vous gardaient, vous a aussi hélas ! emportés avec elle, lorsqu'elle eut été dispersée au souffle de la tempête révolutionnaire [1].

C'est ainsi que « la bonne et gracieuse ville du Rœulx » fut dépouillée de la belle parure d'édifices religieux, dont les siècles l'avaient ornée. Elle ne conserva du passé que le couvent du bailli Bauduin, à l'humble et reposant aspect, au cloître gothique parfumé de piété, aux cellules d'une paix austère, aux appartements antiques, au ravissant oratoire, s'estompant d'une demi-teinte mystique en face des salles rayonnantes de clarté et de propreté, où les malades recueillent les fruits adoucissants d'un zèle charitable inspiré par la foi. De tous les autres monuments pieux du Rœulx, il ne resta même pas de ruines pour en perpétuer le souvenir. *Etiam periere ruinae.*

Il y a environ cinquante ans, il nous souvient d'avoir rencontré, un jour, dans une promenade à travers bois, non loin de la source où saint Feuillien demanda le chemin à ses meurtriers, une petite femme âgée, dont les jeunes années remontaient au déclin du dix-huitième siècle. Proprette dans sa mise, elle marchait encore d'un pas leste, et nous l'en félicitâmes. Les vieilles gens aiment souvent à causer : elle nous dit son âge avec une certaine fierté, et nous

1. La statue de Notre-Dame de la Fontaine existe encore. M. Boucquiaux, curé-doyen du Rœulx, l'a fait restaurer par M. Zens, sculpteur à Gand.

parla de son passé qui s'était écoulé dans une maisonnette avoisinant la lisière du bois. Nous venions, à ce moment, d'achever la lecture de l'histoire de saint Feuillien et de son abbaye par Ph. Brasseur. L'idée nous vint d'interroger cette bonne femme sur les religieux de Saint-Feuillien, qu'elle avait dû connaître. Elle les avait connus, en effet, nous dit-elle ; et à ce souvenir, sa figure s'anima ; ses yeux brillèrent de cette aimable et joyeuse clarté, que fait naître un souvenir resté doux à la mémoire, parce qu'il ne lui rappelle rien que d'heureux. En un instant elle vit revivre en quelque sorte, sous ses yeux, ces jours lointains ; et l'angélique sourire de son enfance sembla se refléter sur ses traits ridés. Elle nous apprit que, toute enfant, elle voyait, chaque semaine, lorsqu'il faisait beau, les moines de l'abbaye longer le seuil paternel, en se rendant à une maison de campagne, qu'ils possédaient par delà la forêt. Ce jour-là, nous dit-elle, nous semions quelques fleurs sur le chemin où ils allaient passer. Aussitôt que nous les voyions s'approcher, nous nous mettions à genoux, mains jointes pour recevoir leur bénédiction. Ils nous bénissaient avec bonté, ajoutaient quelques paroles pour nous encourager à être toujours bien sages, et parfois y joignaient quelque sainte image. C'était le cœur bien joyeux que nous nous relevions, sous les yeux de nos parents, non moins heureux que nous ; car tout le monde vénérait et aimait les moines blancs.

Ce charmant et lointain souvenir d'enfance que plus de septante années d'une vie laborieuse n'avaient pu effacer de la mémoire de cette femme du peuple, et qu'elle venait de rappeler devant nous avec la complaisance joyeuse d'un cœur simple et bon, fut pour nous alors comme un rayon de lumière, qui

vint faire resplendir à nos yeux le glorieux passé des moines de Saint-Feuillien. Dignes fils de saint Feuillien et de saint Norbert, ils ont, pendant plus de six cents ans, pendant plus de mille ans si on remonte au premier établissement des religieux de Fosses, joui de l'estime et de l'affection du peuple, parce que celui-ci a toujours vu en eux ses bienfaiteurs, ses meilleurs amis et ses modèles.

Quelle admirable tâche ils ont accomplie depuis le jour, perdu en quelque sorte dans la nuit des âges, où ils sont venus prendre possession de la terre consacrée par le sang des martyrs irlandais ! Ils ont non seulement transformé les marais assainis, ici, en pièces d'eau ravissantes, là, en verdoyantes prairies, en fertiles vergers ; défriché des terrains incultes ; créé des routes à travers la forêt ; parsemé de hameaux les vastes campagnes d'alentour et y fait fleurir l'agriculture ; répandu autour d'eux le goût de l'instruction, cultivé les sciences, les lettres et les arts ; ils ont fait une chose qui surpasse tout cela : ils ont enrichi les âmes des trésors de la foi, et y ont gravé profondément les principes salutaires de la morale chrétienne, source unique de toute vraie civilisation. Ils ont fait connaître au peuple toute la grandeur des bienfaits que lui a apportés le divin et miséricordieux Rédempteur de l'humanité ; ils lui ont appris que les jours d'ici-bas, avec leurs tribulations et leurs joies éphémères, ne bornent pas l'existence de l'homme, mais qu'ils aboutissent à l'éternité, et, qu'à l'horizon de cette vie passagère, l'espérance chrétienne voit poindre l'aurore de la béatitude sans fin, réservée à ceux qui aiment Dieu. Ils l'ont ainsi attaché à la pratique des fortes vertus chrétiennes ; ils lui ont fait goûter la douceur et la suavité du joug du Christ, et l'ont

aidé à passer sur cette terre des jours calmes et sereins. Eh ! comment le peuple n'eut-il pas cru à leurs enseignements, lorsqu'il les voyait, pour mieux travailler à leur propre salut, s'assujetir à une règle austère, se refuser les satisfactions de l'indépendance et des sens, s'imposer des abstinences et des jeûnes, pratiquer avec ferveur les conseils évangéliques, et, au milieu des efforts constants pour mener une vie toujours plus sainte, éprouver un tel contentement, une paix si joyeuse, que leur existence à maintes fois fait énvie aux partisans effrénés des plaisirs. « Vous êtes, leur dit un poète.

« Vous êtes tout espoir, tout joie et tout amour.
A l'escalier du ciel vous montez chaque jour ;
L'extase vous remplit d'ineffables délices.
Et vos cœurs parfumés sont comme des calices...
Nous, nos contentements dureront peu de jours ;
Les vôtres, bien plus vifs, doivent durer toujours.
Calculateurs prudents, pour l'abandon d'une heure,
Sur une terre où nul plus d'un jour ne demeure,
Vous achetez le ciel avec l'éternité [1]. »

Les moines de Saint-Feuillien gardèrent toujours immaculée la devise qu'ils avaient apportée de leur maison-mère, la célèbre abbaye de Prémontré, et qu'ils avaient inscrite sous les fleurs de lis et d'or, dont était semé l'azur de leur blason : *Sicut lilium*. Leur monastère, né en quelque sorte du sang des

---

1. Th. Gautier. Qui ne connaît ces vers d'Alfred de Musset :
Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos calices
Vous buviez à pleins cœurs, moines mystérieux !
La tête du Sauveur errait sur vos cilices
Lorsque le doux sommeil avait fermé vos yeux ;
Et quand l'orgue chantait aux rayons de l'aurore,
Dans les vitraux dorés vous la cherchiez encore.
Vous aimiez ardemment ! oh ! vous étiez heureux !

martyrs, avait grandi, au bord des eaux solitaires de ses étangs, *comme un beau lys* qu'empourprent les feux du matin auprès d'une fraîche fontaine. Il eut à souffrir parfois des ravages causés par la guerre dans nos contrées; il n'eut jamais qu'à se réjouir de la vertu de ses habitants. *Virtute floreant.* Cette devise qui entourait les fleurs de lis de l'écu armorial d'un de leurs abbés, les moines de Saint-Feuillien la réalisèrent, non seulement en mettant toute leur application et leur joie à faire fleurir dans leur cœur toutes les fortes vertus du Christianisme, mais en s'efforçant de les faire naître autour d'eux, et en produisant, chez nos aïeux, cette merveilleuse floraison de vie chrétienne dont l'antique parfum a imprégné les générations jusqu'à nous. L'histoire du monastère de Saint-Feuillien, c'est l'histoire des vertus de ses habitants, vertus humbles et cachées, car « plus d'une fleur naît pour s'épanouir loin des regards et pour exhaler ses parfums dans le désert », a dit un poète irlandais ; mais sur ces vertus voilées, viennent projeter leur éclat la science, la sagesse, le zèle, la piété, la sainteté de ses abbés. Plusieurs ont mérité l'admiration de leurs contemporains. L'abbé Jean Rondeau, qui se fit remarquer par sa grande piété, avait obtenu du Pape Paul V, en 1606, pour les abbés de Saint-Feuillien, le droit de porter la mître. Plusieurs abbés furent députés des Etats du Hainaut, entre autres Philippe Malapert, « très illustre prélat », orateur distingué, qui prononça à Mons, en 1637, un éloge remarquable de saint Thomas d'Aquin. Archiviste érudit, il rassembla une collection de documents sur l'origine, l'accroissement, l'histoire de l'abbaye de Saint-Feuillien. « Il se fit tout à tous, et c'est ainsi que, plein de mérites, il s'en alla, en 1639, aux joies célestes de l'autre

vie » Ses deux successeurs immédiats, comme lui députés des Etats du Hainaut, furent Julien Siard, « homme pieux qui n'eut rien de plus à cœur que de faire du bien à tous dans son passage ici-bas, prélat plus digne du ciel que de la terre ; » Henry Loiseau, « prélat très méritant, animé d'un très grand zèle pour le bien public, très affectionné à la pauvreté prescrite par la règle norbertine, strict observateur de la discipline monastique[1].

Le dernier abbé fut le très révérend Norbert Durieu, homme de grand talent et de grande piété. A deux reprises, il vit son abbaye pillée par les troupes républicaines. Le 27 septembre 1796, une commission spéciale, nommée par le directeur des domaines, à Mons, vint lui signifier que, de par la loi, son abbaye était supprimée. Quelques jours plus tard, elle vint exiger la remise des papiers relatifs à l'administration des biens. Les religieux néanmoins persistèrent à rester dans leur abbaye, forts de leurs droits les plus sacrés et de l'affection de la population. Mais privés de leurs biens, ne recevant rien des indemnités promises par la mauvaise foi republicaine, ils se virent forcés de se disperser. Le 1er mars 1797, ils s'éloignèrent de leur chère abbaye avec l'espoir vain, hélas ! d'y rentrer un jour. Ils étaient au nombre de quarante. « Ainsi fut dispersée, dit M. Th. Lejeune, sur tous les points du pays, cette congrégation religieuse qui,comme tant d'autres, avait contribué à donner naissance à une ville, à défricher des terrains incultes, à développer la civilisation au moyen-âge, à faire fleurir l'art chrétien et à soulager les infortunes. » Le 23 mars

---

1. On peut voir dans l'*Histoire de l'Abbaye de Saint-Feuillien*, par Th. Lejeune, la liste des 62 abbés de ce monastère, hommes de talents et de vertus.

1798, l'abbaye fut vendue, comme bien nationnal, à un habitant de Neufvilles [1], qui se chargea de la démolir.

En octobre 1803, le dernier abbé de Saint-Feuillien, Norbert Durieu, fut nommé par Mgr Hirn chanoine titulaire de la cathédrale de Tournai ; mais ce vénérable disciple de saint Norbert souffrait d'être si éloigné des lieux bénis, où il s'était consacré à Dieu et mis sous la protection du saint patron de l'abbaye. Il demanda et obtint la cure de Strepy. Il y vécut encore neuf ans, à proximité des derniers vestiges de l'antique demeure de saint Vincent et de sainte Waudru. C'était là que tendait saint Feuillien, pour venir y demander l'hospitalité de la nuit, lorsqu'il fut mis à mort. Ces vieux souvenirs, si fidèlement gardés par le monastère de saint-Feuillien, son dernier abbé aimait, nous a-t-on dit jadis, à les rappeler. Que de fois aussi il eut désiré aller prier sur les tombes de ses frères en religion, s'agenouiller sur le sol sacré et toujours si cher, où étaient venues s'agenouiller tant de générations de fidèles ; où, pendant de longs siècles, la sainte psalmodie, succédant au chant des anges, avait charmé la solitude.

Mais de l'église jadis si belle, des cloîtres tant aimés, de la si ravissante chapelle de Saint-Feuillien, ornement des eaux qui la saluaient chaque jour de leurs clapotements joyeux, il ne restait déjà plus que des ruines, dont les débris étaient emportés comme une poussière importune que l'on balaie. Là où, quelques années auparavant, florissait l'antique abbaye norbertine, son dernier abbé n'eut plus trouvé que quelques bâtiments de ferme et sa maison abbatiale. Mais si celle-ci était restée debout, elle

1. Archives du Royaume, à Mons.

avait passé en d'autres mains ; et il n'y avait plus place dans l'hospitalière maison de jadis pour son ancien propriétaire. Pour toujours, hélas ! était disparu le pieux monastère où, à la suite de tant d'âmes qui s'y étaient sanctifiées pendant de longs siècles, tant d'autres encore dans l'avenir — et nous aussi, nous semble-t-il — eussent aimé à mettre leur vie sous la règle de saint Norbert et sous la protection de saint Feuillien. Le dernier abbé emporta dans la tombe le chagrin silencieux de son monastère détruit, après avoir consacré les dernières années de sa vie à administrer sa paroisse avec le même zèle qu'il avait mis à remplir sa charge d'abbé [1].

Au temps où la splendide église abbatiale venait de s'écrouler sous la pioche des démolisseurs ; où, aux regards stupéfaits des habitants du Rœulx, s'était évanoui son consolant aspect, ainsi que s'efface un arc-en-ciel dans les nuages au sein desquels s'est endormie la tempête ; en ces temps, où, sur le sacrilège amoncellement des pierres du sanctuaire, l'imagination populaire aimait à se représenter de blancs fantômes de moines apparaissant, la nuit, pour y prier encore, un homme descendait, la nuit de Noël, des hauteurs de Montauban, pour se rendre à la messe de minuit, par le chemin désert et couvert d'ombres qui longeait l'abbaye de Saint-Feuillien. Il approchait de la petite chapelle dédiée à Notre-Dame de Lorette, où, chaque dimanche, un moine venait jadis célébrer la sainte messe pour les gens du hameau, lorsque soudain il en vit s'échapper une faible clarté. Surpris, il s'en approche, et aperçoit avec étonnement, debout devant l'autel, sur le-

1. L'abbé Norbert Durieu avait pour confrère voisin un de ses religieux, Monsieur Liévin, devenu curé de Rœulx, en 1804.

quel brûlaient deux cierges, un religieux revêtu des ornements sacerdotaux. Tout était préparé pour la célébration du saint sacrifice. Le prêtre semblait attendre un serviteur de messe pour commencer l'*Introibo ad altare Dei.* « Mon ami, dit-il au passant interdit, en se tournant vers lui, voudriez-vous servir la sainte messe ? » Saisi d'une religieuse frayeur, celui-ci, autrefois enfant de chœur, tombe à genoux aux côtés du prêtre et le sacrifice commence. Il se continua avec un recueillement et un respect incomparables. Lorsqu'il fut terminé, le moine se tourna de nouveau vers celui qui l'avait aidé dans son auguste fonction et lui dit : « Mon ami, je vous remercie. Louez Dieu avec moi, qui m'a permis de venir m'acquitter de l'obligation d'une dernière messe, et qui a mis fin à mon expiation. » Tout s'évanouit alors et il ne resta plus, dans la chapelle solitaire, qu'une lueur incertaine qui continua quelques instants à en blanchir les murs et fit bientôt place aux ténèbres de la nuit. Celui qui m'a raconté cette étrange apparition y croyait. Il en tenait le récit de son père — un vénérable vieillard que j'ai connu — qui lui avait affirmé l'avoir entendu du témoin lui-même, homme sérieux et digne de foi.

Tout cela montre au moins que ce ne fut pas sans tristesse que les habitants du Rœulx assistèrent à la destruction de l'abbaye qui avait donné naissance à leur cité, qui avait été, dans le cours des âges, sa bienfaitrice, son ornement et sa gloire, et qui, en disparaissant, semblait emporter, dans sa ruine, les plus chers souvenirs de son histoire, l'héritage des traditions vénérées sur lesquelles reposait le culte plus que millénaire de saint Feuillien.

Qu'est devenu le culte de cet illustre pontife dans la ville, à qui les mérites de son martyre ont com-

muniqué cette sève chrétienne qui n'a cessé de circuler dans les cœurs de ses citoyens? Comme nous l'avons dit, sur le sol qu'il arrosa de son sang, plus rien ne rappelle la mémoire de l'héroïque apôtre irlandais, la plus pure gloire des anciens rois d'Hibernie, plus rien ne rappelle ni l'endroit où il tomba sous le glaive des païens, ni l'origine merveilleuse de sa fontaine. Seule une antique allée d'ormes, aux troncs dépareillés, qui se revêtent encore, au retour de chaque printemps, d'un reste de verdure, rappelle le souvenir des moines qui vinrent y prier; mais son aspect désolé semble pleurer de ne plus entendre le murmure des prières qui se mêlaient autrefois au souffle joyeux des brises, sous les voutes recueillies de son feuillage. Non loin de là, quelques bâtiments de ferme se voient encore, comme pour attester que la beauté et la fertilité des terrains qui les entourent sont dus aux travaux des moines. Nous avons connu la maison de l'abbé de Saint-Feuillien. Seule des habitations conventuelles, elle avait survécu à la tourmente révolutionnaire. Vendue, vers 1858, avec la basse-cour par son dernier propriétaire à Mgr le Prince de Croy, elle était devenue inutilisable. Ses débris ont servi aux fondations de la nouvelle église du Rœulx. C'est dans cette remarquable église ogivale, due en grande partie à la munificence de S. A. S. le prince Emmanuel de Croy, en qui brillaient les qualités de ses plus illustres ancêtres : noblesse d'intelligence et noblesse de cœur, que le culte de saint Feuillien a trouvé son dernier refuge. Là, à côté du maître-autel, dédié à saint Nicolas, le patron de la paroisse, se trouve un humble autel consacré à l'évêque missionnaire qui, par l'effusion de son sang, donna naissance à la ville du Rœulx. Une petite statue peinte, au côté

gauche de l'autel, faisant pendant à une statue de saint Nicolas, peinte au côté droit, en rappelle seule le souvenir. Un reliquaire renferme la très précieuse relique de la mâchoire inférieure du saint martyr. Chaque année, le 5 novembre, une messe chantée en son honneur rémémore son souvenir aux habitants et leur suggère de recourir avec confiance à son intercession toujours puissante auprès de Dieu en faveur de ceux surtout qui, ayant hérité en quelque sorte de la vertu de son sang, viennent l'honorer et l'invoquer avec piété.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

Comment Dieu a rendu glorieux le tombeau de saint Feuillien, à Fosses.

C'est là le véritable ami de ses frères et du peuple d'Israël ; qui prie beaucoup pour ce peuple et pour toute la ville sainte.

MACH. II, XV. 14.

Il a fait des prodiges pendant sa vie et des miracles après sa mort.

ECCL. XLVIII, 15.

Nous avons dit précédemment que l'abbaye de Fosses, restée déserte après le passage des Normands qui l'avaient dévastée, en 881, avait été donnée à l'église de Saint-Lambert à Liège, par Gisele, abbesse de Nivelles, en 907. L'évêque de Liège était alors Etienne, successeur de l'illustre Francon, qui imprima une si grande impulsion aux sciences et aux lettres. Ce ne fut toutefois que sous le célèbre évêque de Liège, Notger, que Fosses et l'abbaye qui lui avait donné naissance, sortirent véritablement de leurs ruines et formèrent cette ville renommée, « *illustre oppidum* » dont parle Gilles d'Orval. L'empereur Othon, qui aimait Notger, lui confirma la donation de l'abbaye faite à l'évêque de Liège par l'abbesse de Nivelles. Il accorda même, en sa faveur, à la ville de Fosses un marché, un péage, et un atelier monétaire. Le grand évêque, non content de rebâtir l'église abbatiale, de relever les murs du monastère, et d'y établir un chapitre de chanoines,

se construisit une demeure auprès des maisons claustrales. Pour mettre l'enceinte sacrée à l'abri des incursions, il l'entoura de fortes murailles flanquées de tours. Il fortifia de même le reste de la ville protégée par un large fossé. Est-ce seulement après qu'il eut restauré l'église, en 974, que les reliques de saint Feuillien, qui en avaient été emportées, y furent ramenées ? Il en serait ainsi, au témoignage de ceux qui disent qu'elles furent cachées pendant près de cent ans. Il nous semble assez probable qu'il y eût deux translations. La châsse avait été transportée, lors des invasions des Normands, à Frènes-Lustin, où on l'avait cachée dans une grotte qu'on appelle encore la grande église, et qui se trouve dans les rochers qui bordent la rive de la Meuse, entre Namur et Dinant, vis-à-vis de Profondeville. Les quelques moines, qui avaient été chargés de l'y porter, échappèrent seuls au carnage dans lequel périrent, sous le fer des Normands, leurs frères de Fosses. Restés les derniers gardiens des restes vénérés de leur glorieux Père, ils continuèrent à leur rendre les honneurs d'un filial respect. Dans les ténèbres de la caverne où ils s'étaient réfugiés, leur consolation était de prier près d'eux et de célébrer chaque matin, sur la pierre qui les recouvrait, le mystérieux sacrifice de nos autels. Ils moururent à leur poste glorieux. Il est à croire que le dernier d'entre eux venait de disparaître, lorsque l'abbesse de Nivelles fit donation de la fondation monastique de Fosses à Etienne, évêque de Liège. Le premier soin de celui-ci fut, au sentiment de plusieurs auteurs, de ramener à Fosses les reliques de saint Feuillien et de pourvoir aux besoins religieux de ses habitants par l'envoi de quelques clercs. Mais, quelques années plus tard, lorsque les Hon-

grois, portant partout la terreur, parvinrent jusqu'aux rives de la Sambre et vinrent s'attaquer au monastère de Lobbes, en 954, le clergé de Fosses, ému de leurs ravages, qui rappelaient ceux des Normands, dut n'avoir rien de plus empressé que de cacher encore le précieux trésor des reliques de saint Feuillien. La grotte de Fresnes les reçut de nouveau, semble-t-il. Là, vénérées par les habitants du voisinage, elles devinrent pour eux une source de bénédictions. Une femme sourde et muette y vint, dit le P. Bouvier, « parmi la multitude des recourants, et y fut guérie après avoir imploré fort affectueusement l'aide du saint et mis une offrande près du saint Reliquaire. »

Le grand évêque Notger avait pris à cœur de ranimer la dévotion des habitants envers leur saint patron. Aussi fit-il transporter en grande pompe, de la grotte de Fresnes à l'église de Fosses, les reliques de saint Feuillien. Le Chapitre de chanoines, par lequel il avait remplacé la communauté irlandaise, eut pour mission de les entourer d'honneurs. Il n'y manqua jamais : « Mis en possession du riche tombeau de notre martyr, dit Rousseau en 1793, il a vu les révolutions les plus désolantes lui ravir tout le reste, sans pouvoir le priver de ces saintes dépouilles. » Ce Chapitre comptait trente-deux chanoines, ayant à leur tête un prévôt tiré du très-illustre Chapitre de la cathédrale de Liège. Vingt chapelains ou bénéficiers leur étaient adjoints pour rendre plus solennel le service divin et le culte de Feuillien, leur glorieux patron. Grâce à l'institution de ce Chapitre, il se fit de nouveau un grand concours de pèlerins au tombeau du saint. De nombreuses faveurs divines, d'éclatants miracles lui donnèrent une impulsion extraordinaire.

Vers la fin du onzième siècle, Hillinus, chanoine de Fosses, qui écrivit, comme nous l'avons dit, la vie de saint Feuillien, s'est plu à recueillir quelques-uns de ces prodiges. « Il ne nous a marqué pour la plupart, dit le P. Bouvier, que ceux qui sont advenus au siècle auquel il vivait et qu'il a vus lui-même de ses yeux, ou tout au moins entendus par fidèle et indubitable rapport... La connaissance d'autres innombrables miracles et non moins éclatants que ceux-ci, ajoute-t-il, ne nous a pas été communiquée, non plus que ceux que le saint avait opérés pendant sa vie. Perte digne d'être regrettée, vu que la publication en eût pu servir à réveiller la piété des fidèles, et a rehausser la gloire de Dieu, selon qu'il est écrit que c'est rendre honneur à Dieu que de manifester et publier ses œuvres. « *Opera Dei revelare et confiteri honorificum est.* » Et tout d'abord, des traits extraordinaires et prodigieux de la divine Providence se produisirent plusieurs fois, par l'intercession de saint Feuillien qu'on avait invoqué, pour la défense des biens qui avaient été donnés à son église. Ceux qui avaient voulu s'en emparer apprirent à leurs dépens, dit le P. Bouvier, la vérité de cette parole du grand saint Grégoire, « que c'est se rendre coupable de sacrilège, que d'usurper, sous l'empire dépravé de la soif des richesses, les biens qui ont été laissés aux monastères. *Sacrilegium esse, quod venerabilibus locis relinquitur, pravæ voluntatis studiis, suis compendiis retinere.*

D'autres faits vinrent témoigner que la protection de saint Feuillien est assurée à ceux qui l'invoquent avec confiance dans le péril. Deux chanoines de Nivelles en firent l'heureuse expérience. Ils s'étaient rendus sur les bords du Rhin pour surveiller la vendange d'un clos de vigne appartenant à leur église.

Après s'être acquittés de leur mission, ils chargèrent le produit de leur récolte sur un navire et s'y embarquèrent. Pendant qu'ils naviguaient sur les ondes rapides du grand fleuve et se laissaient aller au charme de ses rives grandioses et pittoresques, il s'éleva soudain de l'ouest un vent impétueux qui se déchaîna bientôt avec une telle violence que le pilote et tout l'équipage se crurent perdus. Déjà, sous leurs yeux, plusieurs bateaux brisés par la tempête avaient été engloutis dans les flots. En ce pressant danger, « chacun, dit le P. Bouvier, se mit à penser à sa conscience, et a effacer au moins par la contrition de cœur, le péché qui pouvait causer cette tourmente. » A l'imitation du psalmiste, tous levaient les yeux vers le ciel ; tous n'avaient plus d'espoir qu'en lui, convaincus que de lui seulement pouvait venir le secours. Un des deux chanoines, appelé Gergo, invoquait intérieurement saint Feuillien. Il se disait en lui-même que ce grand saint, ayant été exposé plusieurs fois, pendant sa vie, aux périls de la mer, avait appris à compatir aux angoisses de ceux qui courent les mêmes dangers. Il fit partager sa confiance à son compagnon. Leur espérance ne fut pas vaine. Au plus fort de la tempête, au moment où, la nuit étant venue, le bateau avait à lutter non seulement contre les vents et les flots, mais contre les embûches des ténèbres, ils virent tout à coup apparaître, à droite du navire, sur le fond sombre et menaçant d'une épaisse nuée, un personnage majestueux aux formes lumineuses. Il semblait encourager les matelots dans leurs manœuvres et diriger lui-même le vaisseau à travers les flots courroucés. Et comme les éléments déchaînés redoublaient de rage, sa main se leva contre eux. Devant ce geste impérieux, le vent, qui dans un

suprême effort unissait toute sa violence au tumulte des eaux pour faire sombrer l'embarcation, suspendit sur l'heure sa fureur ; les ondes s'apaisèrent peu à peu ; à une nuit orageuse succéda un riant matin qui vint dissiper les derniers nuages de l'ouragan ; un vent doux et frais se mit à enfler les voiles et ne cessa d'accompagner les passagers jusqu'au terme de leur navigation. Tous étaient remplis de reconnaissance envers saint Feuillien qui les avait si miraculeusement protégés ; à l'exemple des apôtres, émerveillés de voir la tempête se taire à la parole du Sauveur, les deux chanoines se disaient : « qu'il est grand celui-ci auquel les vents et les flots obéissent ! » Après leur retour à Nivelles, ils s'empressèrent de se rendre en pèlerinage à Fosses où ils racontèrent, à la louange du saint, comment sa merveilleuse intervention les avait fait échapper à un naufrage imminent. D'autres faits nous montrent le saint venant en aide à ceux qui l'invoquent dans les souffrances, les infirmités, les maladies. Des guérisons nombreuses et signalées furent obtenues par son intercession. Nous nous reprocherions de ne pas en signaler quelques-unes.

Il y avait, en ce temps-là, au hameau de Roselies, situé sur la terre et seigneurie d'Aiseau, non loin du célèbre monastère d'Oignies, une chapelle dédiée à saint Feuillien. Là, aux jours de fête, les habitants, après avoir assisté aux offices de la paroisse, aimaient à se rendre en pèlerinage, pour y satisfaire leur piété envers un saint dont on proclamait partout la puissance et la bonté. Une femme du hameau souffrait depuis longtemps d'un violent mal de tête qui ne lui laissait aucun instant de répit. Les nombreux remèdes qu'elle avait employés ne lui avaient apporté aucun soulagement. Elle n'attendait

plus sa guérison que de Dieu. Elle se fit donc, un jour, mener par sa servante à la chapelle du saint martyr pour implorer son intercession auprès du Tout-Puissant. Elle répandit ses larmes et ses prières devant sa sainte image avec une ferveur extraordinaire, et, selon la coutume, déposa son offrande sur l'autel. Tombant de lassitude, elle s'assit et s'endormit d'un doux sommeil. Tout à coup elle s'éveille en sursaut. Elle songe aussitôt à son mal de tête et redoute que ses cuisantes atteintes ne succèdent aux quelques instants de bienfaisant assoupissement qu'elle vient de goûter. Mais à sa grande joie elle sent que la douleur a entièrement disparu. Elle rendit grâces au saint qui lui avait obtenu sa guérison et s'en retourna, l'âme en allégresse, sans avoir besoin d'aucun appui, ni d'aucune aide.

Un gentilhomme, nommé Gualtier, était à la mort. Un de ses domestiques, homme pieux et craignant Dieu, prenait quelques instants de repos pendant la nuit, lorsque, dans son sommeil, il vit lui apparaître un personnage d'aspect majestueux, qui se tenait debout devant sa couche, et il l'entendit lui donner ce message : « Allez dire à votre maître qu'il se recommande à saint Feuillien et lui promette d'orner son église par quelque don de prix ; et il guérira. » Le malade crut au récit de son domestique et bien lui en prit. A peine eut-il fait, en l'honneur du saint, la promesse qui lui était demandée, qu'il éprouva un grand soulagement, suivi bientôt d'une guérison complète. Il envoya aussitôt à Fosses deux personnes qui jouissaient d'une grande conidération, un prêtre et un laïc chargés d'offrir, en son nom, sur l'autel du saint martyr, « une toile d'argent de la hauteur d'un homme, pour la décoration de l'église de son béning libérateur. »

Nous lisons dans les *Actes des Apôtres* qu'un boiteux de naissance qu'on portait chaque jour à la porte du temple fut guéri, à la voix de Pierre, et que, à Ephèse, les mouchoirs qui avaient touché le corps de saint Paul guérissaient les malades. Des merveilles analogues eurent lieu à Fosses. Au temps de Rabbodo, prévôt, un boiteux, qui ne pouvait marcher qu'à l'aide de béquilles, vint à Fosses et se rendit droit à l'église. Il y priait depuis plusieurs heures avec un redoublement de confiante ferveur, lorsque peu à peu il sentit ses genoux s'affermir et reprendre enfin toute leur vigueur. Comme le boiteux guéri par saint Pierre, il s'en alla, marchant sans ses béquilles, sautant et louant Dieu, et racontant la grâce qu'il avait obtenue par l'intercession de saint Feuillien.

Bien des fois aussi il arriva que la ceinture du bienheureux martyr, que l'on conservait dans un coffret d'argent, opéra des merveilles. Maintes femmes, en danger de mort par suite de leurs vives douleurs, demandèrent qu'elle leur fût appliquée, et lui durent leur salut et celui de leurs enfants.

Au dixième, onzième, douzième et treizième siècle, un mal étrange et pestilentiel se répandit en divers lieux. On l'appelait le Feu sacré ou Feu saint Antoine. Il semblait dévorer, au milieu de cuisantes douleurs, les chairs auxquelles il s'attaquait, « les membres du corps par le moyen desquels on avait le plus péché », dit le vénérable chanoine de Cantimpré ; et il faisait de nombreuses victimes. Nos contrées n'y échappèrent pas. Les habitants de Fosses et des environs, qui en furent atteints, s'empressèrent d'accourir au tombeau de saint Feuillien pour implorer son assistance, et y trouvèrent la guérison complète de l'horrible maladie. A Nivelles, la puissante inter-

cession de sainte Gertrude opéra les mêmes merveilles ; et ainsi un nouveau lustre vint s'ajouter aux noms vénérés de la sainte abbesse et de son saint coopérateur.

Un autre miracle, qui fit grand bruit, fut la guérison d'une jeune fille aveugle de naissance. L'auteur du manuscrit de Fosses rend témoignage qu'il a connu cette jeune fille et l'a vue guérie.

Il y a une cécité plus attristante que celle du corps, c'est celle de l'intelligence, la folie. Impuissante à faire obéir le cerveau, qui lui servait d'instrument mystérieux et qui s'est en quelque sorte embrouillé, l'âme voit tout s'obscurcir autour d'elle. En vain cherche-t-elle une issue dans le dédale inextricable des cellules organisées pour être au service de ses facultés ; elles s'opposent au jeu de sa raison et l'aveuglent. Alors elle s'irrite contre l'obstacle, et parfois entre en telle fureur que, pour arrêter ces accès de frénésie, il faut enchaîner les malheureux qui y sont sujets. Plusieurs de ces infortunés, amenés au tombeau de saint Feuillien, y trouvèrent la guérison de leur triste mal. Le P. Bouvier, qui s'enquit à ce sujet, reçut l'attestation de plusieurs personnes, qui non seulement lui apportèrent le témoignage de leurs ancêtres, mais assurèrent avoir vu de leurs yeux plusieurs frénétiques guéris par l'intercession du saint martyr. Ils lui citèrent en particulier le cas d'un curé de Fal-joul qu'on avait dû emmenoter, et qui, après les supplications et les vœux de ceux qui l'avaient emmené au pied de l'autel de saint Feuillien, recouvra l'usage de sa raison et bénit le Seigneur de ce qu'il lui avait rendu l'entendement.

Ces miracles continuèrent à donner une grande célébrité au tombeau de saint Feuillien. Les premiers que nous avons rapportés et d'autres encore

en avaient fait depuis longtemps un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés. Dans les dernières années du onzième siècle, une pieuse veuve, de condition très élevée, désireuse de sanctifier sa viduité par une vie plus parfaite, résolut de quitter la noble demeure où elle avait vécu jusque-là, pour aller vivre dans une modeste et pieuse retraite. Un religieux attrait pour le célèbre sanctuaire de saint Feuillien lui fit choisir Fosses. Elle y vint habiter auprès du monastère que le saint fondateur avait dédié au bienheureux Pierre, le Prince des apôtres. Là, elle se plaisait, chaque jour, à réjouir son âme des saintes harmonies de l'Office divin, chanté par le chœur des chanoines. Ceux-ci vivaient à cette époque en communauté, sous une règle assez sévère. La pieuse veuve eut voulu participer à leurs mérites. Sur le conseil de Berengarius, Prévôt du Chapitre, et du consentement de Henry I, évêque de Liège, qui était son parent, elle s'engagea, au pied de l'autel de saint Feuillien, à suivre la règle de la pieuse congrégation. Elle s'astreignit à ses offices, à ses vigiles, à ses jeûnes. Libérale envers ceux qui la servaient, elle l'était plus encore pour les pauvres. Elle voulut aussi que l'église de saint Feuillien eût part à sa générosité, et afin d'honorer les ossements du glorieux martyr, elle conçut le projet de leur donner pour fierte un chef-d'œuvre de l'art, où resplendirait l'éclat des plus précieux métaux. Le Prévôt, chargé de réaliser ce pieux dessein, donna ses indications, son plan, à un orfèvre. Celui-ci se mit au travail et, sous son habile ciselet, produisit une châsse d'un fini achevé et de grande valeur. Sur les deux versants du toit, on voyait représentés les épisodes du martyre du saint pontife ; en dessous, sur les faces latérales, les quatre fleuves du Paradis ter-

restre et les douze apôtres clairement désignés par leurs noms. On s'extasiait devant la beauté de ce travail ; les yeux en étaient émerveillés et réjouis. Si l'on s'arrêtait ensuite à contempler les pignons de la fierte, on y admirait d'un côté, Notre-Seigneur rayonnant de majesté divine et foulant aux pieds l'aspic et le basilic ; et de l'autre, le saint, entouré de deux anges, s'élevant vers la gloire éternelle ; en dessus, le Seigneur étendait les mains pour l'accueillir et le couronner.

Pour faire la translation des reliques du saint dans cette merveilleuse châsse, le chapitre s'adressa à l'évêque de Liège. Celui-ci, qui affectionnait la ville de saint Feuillien, s'empressa d'acquiescer à la demande qui lui était faite ; il choisit pour le jour de la solennité le 3 septembre 1086. Ce fut un des plus beaux jours de l'histoire de Fosses. De toute la contrée environnante on vit arriver une immense multitude : innombrables fidèles quittant leurs paroisses, accompagnés de leurs prêtres ; cortèges de moines arrivant des lointains monastères du Rœulx, de Soignies, de Bonne-Espérance, et des abbayes voisines, au chant des psaumes et des hymnes ; écuyers, chevaliers, fiers barons, leurs dames avec leur suite brillante ; modestes essaims des chanoinesses de Nivelles et d'autres saintes femmes, sorties de leurs pieuses demeures pour venir honorer les restes du pontife martyr, dont le souvenir rappelait un des plus admirables modèles de toutes les vertus. Sur le passage de ces pèlerins, la foule s'écartait avec respect. Dans l'église vers laquelle tous se dirigeaient, ce fut d'abord un va-et-vient continuel ; les uns, après avoir sollicité quelque faveur par l'intercession du saint, et déposé leur offrande en son honneur ou pour l'expiation de leurs fautes, se retiraient pour

laisser place aux survenants ; d'autres s'empressaient de s'y installer pour jouir de l'imposant spectacle des saintes cérémonies. Mais bientôt il n'y eut plus moyen d'entrer dans le temple ni d'en sortir. Le chœur fut en partie envahi, et les chanoines se trouvèrent dans l'impossibilité de chanter leur office. La célébration du saint sacrifice elle-même ne put avoir toute la solennité qu'elle requérait.

Cependant le pieux enthousiasme de la foule ne cessait de croître ; il fut à son comble lorsque le bruit se répandit que deux miracles avaient été opérés par les mérites du saint. Un habitant de Fosses, qui souffrait cruellement depuis longtemps de la pierre, était venu, la nuit, à l'heure où se chantaient les matines, au pied des reliques du saint martyr, soutenu par la confiance d'y retrouver la santé. Il se mit à prier avec une extrême ferveur. Son cœur se brisait de douleur au souvenir des fautes de sa vie. Ses prières, ses larmes, ses vœux ne cessaient de solliciter le secours du saint. Il fut enfin exaucé ; il sentit comme se broyer la pierre qui le faisait cruellement souffrir ; toute douleur disparut, et lorsqu'il fut rentré dans sa demeure, après avoir rendu grâces à Dieu et à son puissant serviteur, il constata sa complète guérison.

Un autre malade venait d'éprouver aussi les effets de la miséricorde de Dieu et de la puissance d'intercession du bienheureux martyr. C'était un cultivateur, débilité par les longues souffrances d'une maladie de langueur qui l'avait mis à bout. Il habitait loin de Fosses, mais cédant aux vives instances de sa femme et de ses enfants, il s'y était laissé amener par eux sur un chariot. Soutenu par leurs mains, il avait été introduit dans le monastère, et de là dans le chœur de l'église. Là, étendu sur le pavement du

temple, presque impuissant à remuer ses lèvres, tant sa faiblesse était grande, « il avait fait crier son cœur », dit le P. Bouvier, avec toutes les ardeurs d'une confiante piété. A peine avait-il ainsi, pendant quelques instants, invoqué saint Feuillien, qu'il s'était trouvé mieux. Peu à peu, il avait senti toute douleur disparaître et son corps reprendre son ancienne vigueur ; alors à la vue de tous les assistants il s'était levé tout-à-coup joyeux et plein de force, l'action de grâces sur les lèvres. A l'issue de l'office, il se mêla à la foule, et au déclin de ce jour, retourna à pied à sa demeure, sans aucune aide.

Cependant la multitude se pressait plus que jamais dans l'église et aux abords du monastère. L'évêque venait d'achever l'office divin, entouré des membres les plus éminents du chapitre. La translation des saintes reliques dans la nouvelle châsse avait eu lieu ; et c'était à qui, parmi les fidèles, pourrait toucher le sacré reliquaire. Sur l'ordre du prélat, la procession se mit en marche. Elle se dirigea à travers la place du chapitre, vers la porte qui, du côté de l'orient, conduisait hors de l'enceinte fortifiée du château, et donnait accès à la ville proprement dite [1]. Des foules venues de toutes parts y affluaient. Lorsque le corps du martyr y apparut, on vit un jeune homme s'en approcher. C'était un pauvre infirme dont la main droite et une partie du bras étaient desséchées. Il se prosterna au pied de la châsse ; puis, la contemplant avec ardeur, il se mit à implorer humblement la clémence divine, la suppliant d'avoir pitié de sa misère. S'adressant au saint martyr, il s'écria : « O bienheureux martyr, du haut du ciel où vous jouissez du bonheur, assistez un pauvre

1. Borgnet. Cartulaire, p. xviii.

malheureux de vos prières, afin que le Dieu de toute compassion et de toute miséricorde soit propice à mes supplications et me délivre de mon infirmité. » C'est ainsi qu'il exhalait sa plaintive et confiante imploration. Dieu montra aussitôt combien puissante est sur son cœur l'intercession du saint pontife martyr. Il rendit à l'instant la vie à la main et au bras desséchés, et changea en joie l'affliction du pauvre infirme. L'allégresse de celui-ci gagna l'immense foule ; et ce fut au bruit des acclamations et des chants de triomphe de la liturgie sacrée, que la châsse, portée sur les épaules des membres du chapitre, arriva sur une éminence au dehors de la ville. Là, l'évêque s'adressant à son vaste auditoire, charma et émut tous les cœurs en leur dépeignant les douceurs de la vie céleste qu'à l'exemple de Feuillien tous pouvaient mériter par leur fidélité à Dieu. Il termina son sermon en accordant une indulgence à tous ceux qui avaient été absous de leurs fautes en confession, et en déclarant qu'il ordonnait que désormais on célébrât, à la date anniversaire de ce jour, une fête pour honorer et glorifier l'adorable Trinité et rappeler le souvenir de cette mémorable translation des reliques du saint pontife Feuillien. Il ajouta qu'il accordait la rémission des peines attachées aux péchés à tous ceux, habitants ou pèlerins étrangers, qui, à pareil jour, ou la veille, viendraient visiter l'église ; et il prononça anathème contre ceux qui iraient à l'encontre de ce décret.

Moins d'un siècle plus tard, en 1174, un incendie détruisait l'église, les cloîtres, les maisons des chanoines, la demeure de l'évêque et une partie de la ville[1]. Selon toute apparence, la châsse de saint

1. J. Borgnet. P. xv.

Feuillien eut beaucoup à souffrir de cet incendie. Elle fut transportée dans le palais épiscopal restauré et y resta jusqu'en 1176. Environ cinquante ans plus tard, on forma le projet de remplacer l'ancienne châsse, qui avait perdu toute sa beauté, par une nouvelle. Celle-ci, moins riche peut-être, quoique tout en argent, fut aussi d'un travail remarquable. Tous les habitants voulurent contribuer aux frais de son ornementation ; mais les principaux donateurs furent un gentilhomme et son épouse, qu'on voyait représentés sur un des pignons de la châsse à genoux au pied de l'image de saint Feuillien, et un vénérable chanoine représenté, sur l'autre pignon, agenouillé devant la rayonnante image de la Reine des cieux. Sur les côtés latéraux, se trouvaient dix statues parmi lesquelles on remarquait celles de saint Pierre et de saint Paul, de saint Michel, de saint Ultain, de saint Lambert, de saint Materne, de sainte Gertrude. Elles étaient séparées par des piliers plats au-dessus desquels apparaissait un petit ange plein de grâce.

La translation des reliques de saint Feuillien dans cette nouvelle châsse eut lieu en grande solennité. Pour servir de mémorial, un écrit sur vélin y fut déposé. On y lisait : « L'an de grâce 1232, en la fête du bienheureux Rémacle, troisième jour de septembre, le vénérable Jean, évêque de Liège par la grâce de Dieu, a transféré dans cette châsse le corps du bienheureux Feuillien, glorieux martyr de la foi, qui, sous le règne de Sigebert, fut sacré évêque par le pape Martin [1], et mérita par son martyre d'être

1. Comme nous l'avons vu, au sentiment des Bollandistes, c'est en Irlande que Feuillien fut sacré évêque.

mis au nombre des habitants du ciel, en l'an de Notre-Seigneur 657[1]. »

Outre cette châsse, il y avait un buste en argent massif. La tête du saint sur laquelle on voit encore le trou qu'y fit la framée du barbare, y était renfermée. Ce buste était orné de la mître des évêques et portait autour du cou et des épaules les ornements pontificaux, où brillaient artistement enchâssées d'éclatantes pierreries. Ces deux châsses étaient placées en haut du maître-autel. Aux jours des grandes solennités, on les exposait aux regards des fidèles, entourées d'un beau luminaire.

1. En 1628. Pierre Carafat, Légat *à Latere*, constata encore le bon état des saintes reliques.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

De la gloire qui advint au tombeau de saint Feuillien par la visite des illustres personnages qui y vinrent prier, et surtout par la présence de sainte Julienne de Cornillon, qui vint y passer les dernières années de sa vie ; et comment les reliques du saint martyr, après avoir été emportées à plusieurs reprises, sont parvenues jusqu'à nous et sont toujours l'objet d'un culte fervent.

> Il appartint à la race chaste, ornée de l'éclat lumineux de la vertu, qui porte pour jamais la couronne de son triomphe, et dont la mémoire immortelle est en honneur devant Dieu et devant les hommes.
>
> *Livre de la Sagesse*, IV. 1, 2.

D'illustres personnages et de grands saints vinrent s'agenouiller au pied des reliques de saint Feuillien et implorer son secours. Lors du traité de Fosses, par lequel la comtesse du Hainaut, Richilde, fit hommage de son comté à Théoduin, évêque de Liège, en 1071, nous voyons réunis dans la demeure de l'évêque, à Fosses, et dans le sanctuaire de l'illustre et royal patron de la cité, Godefroid, duc de Bouillon, oncle du célèbre guerrier de ce nom, le comte Albert de Namur, Lambert, comte de Louvain, les comtes de Chiny et de Montaigu. L'héroïque chef de la première croisade, le pieux Godrefroid, ne manqua pas non plus d'implorer le secours de

saint Feuillien, lorsqu'il vint à Fosses, en 1095, avant son départ pour la terre sainte. Saint Norbert, accompagné de son premier disciple, Hugues de Fosses[1], vint dans cette ville en 1112, et pria longuement au pied des reliques de saint Feuillien, la veille du jour où il se rendit à Moustier pour réconcilier deux partis ennemis de Fossois qui allaient en venir aux mains. Saint Bernard, dont les miracles se multipliaient dans sa marche à travers la Belgique et l'Allemagne, lorsqu'il y vint prêcher la deuxième croisade, passa par Fosses à son retour, en 1147, en se rendant de Liège à Mons, et vint aussi humblement prier près du tombeau de celui dont il était l'émule en éloquence et en sainteté.

C'est auprès du sanctuaire de saint Feuillien, que sainte Julienne de Cornillon trouva le repos, lorsque la persécution s'attachait à ses pas. Elle y vécut en recluse pendant les deux dernières années de sa vie. On sait que cette humble et savante vierge fut, entre les mains de Dieu, la grande promotrice de la Fête du Très Saint Sacrement, qui devait susciter partout de si touchants et si triomphants témoignages d'amour pour la mystérieuse et réelle présence du Sauveur du monde dans la divine Eucharistie. Elle se réfugia à Fosses en 1256. C'est là que, dix ans auparavant, l'évêque de Liège, Robert de Langres, qui l'avait encouragée et soutenue dans la mission

1. Simon de Fosses, prieur de l'abbaye d'Oignies, doit être mis aussi au nombre de ceux qui illustrèrent la ville de saint Feuillien. En 1369, il tomba sous les coups des partisans du Seigneur d'Aiseau, ennemi du monastère d'Oignies. « Il tomba sans vie au pied du maître-autel, victime de son zèle pour la défense des droits de son église. » *Histoire du monastère d'Oignies*, par l'abbé Toussaint.

qu'elle avait reçue du ciel, était venu terminer ses jours. Mais l'année même de sa mort, il avait publié un Décret, par lequel il ordonnait que désormais on célébrât chaque année, dans tout son diocèse, la Fête du T. S. Sacrement, avec l'office solennel, le Jeudi après la Fête de la Très Sainte Trinité. S'il n'eut pas la joie d'être témoin des démonstrations de foi et de piété que cette fête provoqua dans son diocèse, il voulut du moins, avant de mourir, qu'on la solennisât en sa présence. Il avait été le premier évêque de l'univers à décréter cette fête ; il voulut être le premier à assister à sa célébration. Il fit part de son dessein aux chanoines de Fosses, auxquels il remit des exemplaires de l'office qui devait s'y chanter et qui avait été composé avec la collaboration de sainte Julienne. La veille du jour fixé pour cette cérémonie auguste, il réunit autour de lui tous ceux qu'il y avait invités et la domesticité de son château. Il les exhorta à célébrer avec une pieuse ferveur l'aube naissante de cette solennité qui, de l'humble sanctuaire de saint Feuillien, allait bientôt rayonner sur le monde entier, témoignage éclatant du tendre amour et de l'enthousiaste reconnaissance du peuple chrétien pour l'adorable Pain des anges devenu, depuis le soir de la Cène sacrée, l'aliment des hommes durant leur voyage vers l'éternité.

Ce fut avec une piété digne de la ferveur des premiers chrétiens dans les catacombes que, le lendemain, dans le recueillement de l'oratoire du palais épiscopal, quelques pieux fidèles vinrent s'approcher de la Table Sainte et assister ensuite à l'office du Saint Sacrement, chanté solennellement par le chapitre de Fosses. Le vieil évêque presque mourant avait oublié ses souffrances. Il exultait en écou-

tant les hymnes sacrées, où chantaient les transports célestes d'un amour divin pour l'Hôte aimé de nos tabernacles. On eût dit qu'une vision d'en-haut le plongeait dans un ravissement inconnu, en lui dévoilant l'avenir que Dieu révélait en ce moment aux bienheureux dans le ciel. Au murmure terrestre, en effet, des nouveaux cantiques qui, dans le silence du matin, montaient d'ici-bas vers les cieux, prêtant à l'antique piété chrétienne des accents d'un charme particulier, toute la cour céleste avait abaissé ses regards vers la terre de Fosses, d'où ces ravissants accords s'élevaient pour la première fois ; tous les bienheureux s'étaient tournés vers Feuillien, pour se réjouir avec lui de la gloire qui en revenait à ses restes vénérés et à sa bien-aimée cité. Les vingt-quatre vieillards qui se tiennent devant le trône de Dieu avaient accompagné des sons divins de leurs cithares ces hymnes, dont l'écho venait de retentir jusqu'aux cieux. Ils s'étaient prosternés devant l'Agneau pour lui en offrir le parfum, avec la suave odeur des prières qui s'élève de leurs vases d'or. Alors, on peut le croire, sous les yeux béatifiés des habitants de la sainte Sion, se déroula l'admirable spectacle de l'essor merveilleux que les humbles débuts de cette fête allaient donner à la piété eucharistique jusqu'à la fin des temps. Ils virent le pompeux déploiement des honneurs rendus par les rois et les peuples, aux jours de la solennité de la Fête-Dieu, à l'humble Hostie récélant, sous ses pauvres voiles, la majesté du Verbe incarné, du Rédempteur du monde. Ils écoutèrent ravis les chants que l'Esprit-Saint allait inspirer à l'Ange de l'Ecole, Thomas d'Aquin ; ils contemplèrent, dans un lointain avenir, les touchantes apparitions du Cœur de Jésus dans

la rayonnante Hostie, ils assistèrent enfin à la magnifique efflorescence des congrès eucharistiques, et à ce renouvellement de ferveur qui doit ramener les chrétiens à la solide piété des premiers chrétiens par la communion de chaque jour.

Le sanctuaire de saint Feuillien avait eu l'honneur de voir célébrer, à l'ombre de ses tours, la première solennité de la Fête-Dieu ; ce fut dans une humble demeure, collée à ses murs, que trépassa celle dont Jésus s'était servi pour faire rendre à son sacrement d'amour ces hommages de pieuse reconnaissance, qui allaient s'éterniser au sein des peuples. Depuis le jour où l'évêque Robert avait fait célébrer pour la première fois l'office de cette fête, douze ans s'étaient écoulés. Cette solennité, confirmée par deux cardinaux, légats du Saint-Siège à Liège, pour le district de leur légation, y était célébré dès lors en grande pompe ; et le jour était proche, où l'ancien archidiacre de la collégiale de Saint-Martin, à Liège, Jacques Pantaléon, devenu Pape sous le nom d'Urbain IV, allait rendre un éclatant témoignage à la sainteté de Julienne, qu'il avait connue, et à la vérité de ses révélations, en établissant la Fête-Dieu dans toute l'Eglise. Julienne pouvait désormais s'en aller en paix : après bien des persécutions, elle avait vu se lever aux regards des peuples la brillante aurore de cette fête « dont elle était, dit Rousseau, la mère, la victime et la gloire. »

Peu de temps avant sa mort, le jour de Pâques, sentant sa fin s'approcher, elle se transporta une dernière fois, malgré son extrême faiblesse, au pied de l'autel de saint Feuillien, où si souvent elle était venue passer de longues heures en prières, et demanda à recevoir en viatique son Seigneur et son

Dieu. Elle resta là jusqu'aux approches du soir, en adoration devant le Dieu qui avait réjoui sa jeunesse, le cœur débordant de reconnaissance et d'amour pour son Bien Aimé Sauveur, qu'elle possédait dans son cœur et qu'elle ne cessait d'implorer avec une humble confiance. Au déclin du jour, ses forces défaillirent. Reconduite à sa cellule, elle demanda qu'on lui administrât le sacrement de l'Extrême-Onction et se disposa à mourir. Lorsqu'on vit qu'elle allait bientôt rendre son âme à son Créateur, un membre du chapitre alla chercher le Saint-Sacrement, selon l'usage du temps, pour l'exposer dans sa chambre, bien qu'elle se déclarât indigne de cette faveur. Ce fut en la divine présence du Sauveur aimé, à qui elle avait consacré toute sa vie, et qui venait s'offrir une dernière fois à ses regards mourants, sous les voiles du sacrement, qu'elle s'en alla de cette vallée de larmes le contempler face à face dans les cieux. C'était le 5 Avril 1258, à 9 heures du matin. A la suite de ses funérailles, le bienheureux Gobert, religieux de Villers, en Brabant, qui avait été longtemps son guide et son père spirituel, au milieu de ses tribulations, transporta son corps dans son abbaye, afin de la rendre en quelque sorte participante, comme elle l'avait souhaité, des prières des disciples de saint Bernard. « La ville de Fosses avait reçu ses derniers soupirs, dit le chanoine Rousseau. L'évêque Robert y avait entonné le premier office de la Fête-Dieu ; Julienne y venait, comme le cygne, y faire entendre les derniers éclats de sa voix, de son chant, de son triomphe et de sa victoire pour l'établissement de cette fête. Elle expirait où Robert avait expiré, tous deux dans le même lieu, à Fosses, tous deux dans le même esprit... Voilà la gloire de Fosses, voilà ce qui anoblit le

lieu de la sépulture de Feuillien. » La ville de Fosses resta fidèle à ces grands souvenirs. Elle conserva avec un soin jaloux, pendant près de cinq siècles, la chapelle où le pieux évêque de Liège, Robert, avait fait célébrer pour la première fois l'office de Saint-Sacrement, et elle ne cessa de se distinguer par sa dévotion et son amour pour cet auguste mystère. En mémoire du séjour qu'y fit sainte Julienne, M. Florenville, religieux norbertin et curé de Fosses, obtint, en 1805, une précieuse relique de la sainte par l'entremise de Mgr Pisani. Le saint prélat vint lui-même l'apporter à Fosses.

Julienne, durant son séjour à Fosses, avait partagé la juste confiance des habitants en l'intercession de leur saint patron et pris avidement part aux pieuses démonstrations de vénération pour ses reliques. « Que d'unions saintes n'avait-elle pas eues, dit Rousseau, avec le glorieux martyr Feuillien ! Il était pour elle un modèle, un protecteur et un guide. »

Feuillien est appelé « l'amour du peuple » *plebis amor*, dans la messe qui se chantait autrefois en son honneur. Si, en effet, à l'exemple de son divin Maître, plein de compassion pour les misères des foules, la pitié pour les déshérités de ce monde le fit renoncer aux honneurs, abandonner parents et amis, et s'éloigner à jamais des rivages tant aimés de sa patrie ; si personne ne porta plus loin que lui l'amour du peuple, au service duquel il voulut consacrer toute sa vie, rarement aussi on vit une ville plus attachée que la ville de Fosses à son bienfaiteur, devenu son patron, plus soucieuse de conserver intact le glorieux dépôt de ses reliques. Louis Depries, chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Feuillien, au Rœulx, et prieur de cette maison, nous

donne à ce sujet des détails intéressants, dans une lettre datée du 18 Février 1607. « Lorsque, dit-il, à l'occasion de supplications publiques, les chanoines et les magistrats de la ville ont été d'avis d'exposer le chef et le corps du saint, des citoyens armés se succèdent nuit et jour autour des saintes reliques de façon à ce qu'il y ait toujours au moins dix hommes pour monter la garde. J'en ai été le témoin oculaire ; et, la nuit, les flambeaux et autres cierges répandaient dans le temple une si éclatante lumière, que j'en fus émerveillé. Le lendemain du jour qui met fin à ces grandes supplications, les chanoines et d'autres magistrats se réunissent de nouveau, et après avoir examiné avec soin l'intérieur des chasses pour voir si rien n'en a été furtivement enlevé, ils les replacent dans un lieu convenable sous la garde de nombreux verrous. Lorsqu'on a à craindre l'irruption des armées ou les excès d'une soldatesque effrénée, le conseil du chapitre et de la ville est convoqué et s'entend pour tout cacher dans un endroit très secret. »

Ces sages précautions furent sans doute prises après l'enlèvement des reliques qui eût lieu en 1408. En cette année, le duc de Bourgogne, Jean-sans-peur et Guillaume IV, comte de Hainaut, unirent leurs forces pour porter secours à Jean de Bavière, prince de Liège, leur parent, qui avait soulevé contre lui ses sujets. De nombreux seigneurs les accompagnaient, parmi lesquels Guillaume II, comte de Namur, et son frère Jean, les seigneurs de Ligne, d'Enghien et d'Havré, de Trazegnies, de la Hamaide, etc. Toutes les villes qui s'étaient révoltées furent ravagées. La ville de Fosses, y compris l'église et l'encloître, fut livrée aux flammes et au pillage ; et à la suite de la sanglante bataille de l'Othée, elle

se vit ravir ses précieuses chartes et privilèges. Ceux-ci furent transportés à l'abbaye du Val des Ecoliers, à Mons. Là aussi fut déposé le buste contenant le chef de saint Feuillien, dont s'était emparé Jean, seigneur d'Enghien et d'Havré. La châsse contenant le corps du saint, enlevée par les gens du duc de Bourgogne, fut confiée aux chanoinesses de Sainte-Waudru par le comte de Hainaut, Guillaume II. Mais ce Seigneur ne tarda pas à la faire restituer aux chanoines de Fosses. Le chef du Saint leur fut aussi rendu, mais après que les religieux du Val-des-Ecoliers en eurent détaché la mâchoire inférieure. C'est ce qui résulte d'un passage de la lettre citée plus haut du prieur de Saint Feuillien. « Nous avons demandé, dit-il, à l'abbé des chanoines réguliers du Val-des-Ecoliers, qui nous l'a remise, la mâchoire inférieure de saint Feuillien. Nous savions que cette relique était en sa possession ; et un vieil écrit sur parchemin qu'il nous montra, donné par Jean, seigneur d'Enghien et d'Havré, en fait foi. Nous avons de plus ensuite constaté que cette mâchoire manque à la tête de saint Feuillien que l'on conserve à Fosses... Pour réparer ses déprédations en l'église de Fosses, le seigneur d'Enghien et d'Havré y fit placer un grand vitrail avec ses armoiries, à côté du maître-autel. Pour le même motif, un vitrail, portant les armoiries du duc de Bourgogne, avait été placé de l'autre côté.

Le chapitre de Fosses, en allant recevoir des mains des Dames du noble collège de Sainte-Waudru, à Mons, la châsse de saint Feuillien, leur fit don d'un os de la hanche et d'un os de la jambe du saint martyr. Elles les déposèrent dans un reliquaire en vermeil qu'elles conservèrent pieusement jusqu'à

l'époque de leur disparition, en 1789. On y lisait cette inscription en lettres d'or : *Hoc reliquiare S. Foillani dedit Guillelmus Dux Bavariæ, comes Hannoniæ, etc. qui corpus sanctum post destructionem Villæ de Fosses, in hac ecclesia deposuerat anno Domini MCCCCVIII, quique Leodienses contra Dominum suum Fratrem ejus rebelles in bello campestri devicit, totamque patriam subjecit : et postmodum dictum sanctum corpus canonicis loci honorifice restituens, eorum consensu has reliquias in perpetuam rei memoriam acquisivit.* « Ce reliquaire de saint Feuillien a eté donné par Guillaume, duc de Bavière, comte du Hainaut, etc, qui, lors de la destruction de Fosses, avait déposé le corps du saint dans cette église, en l'année 1408, après avoir vaincu en rase campagne les Liégeois révoltés contre son frère, leur seigneur, et avoir soumis tout le pays. Ce prince restitua ensuite le dit corps saint, avec les honneurs qui lui étaient dus, aux chanoines de Fosses, et de leur consentement obtint ces reliques pour perpétuer à jamais la mémoire de ces faits [1]. »

Les nobles chanoinesses, voulant témoigner combien elles étaient heureuses de posséder ce trésor, célébrèrent désormais chaque année l'office du saint en grande solennité, le jour de sa fête ; et, dans les calamités publiques, elles portaient ses reliques en procession afin d'obtenir par son intercession la fin du fléau.

Elles suivaient en cela l'exemple de la ville de Fosses, qui souvent avait dû à sa rare dévotion

1. En 1430, les reliques furent transportées à Nivelles, à l'annonce des troupes du duc de Bourgogne, commandées par Antoine de Croy. Ce prince ravagea la ville rebelle, mais respecta l'église.

pour saint Feuillien d'être préservée des calamités qui la menaçaient. Ainsi parle le P. Fisen. Ce fidèle historien de l'église de Liège ajoute : « Ce saint a toujours détourné jusqu'à présent les intempéries de l'air dommageables aux fruits de la terre. C'est là un fait si certain que de mémoire d'homme on n'a jamais entendu dire que le ciel ait refusé ses pluies aux champs altérés, lorsque les saintes reliques du bienheureux martyr étaient solennellement exposées à la vénération publique. » « A tant de témoignages du passé je pourrais ajouter le mien, écrivait le chanoine Rousseau en 1735, pour avoir vu de mon temps, en pareille circonstance, les nues suspendues épargner la terre de Fosses, après qu'on eût conçu le vœu solennel de porter le corps du saint en procession. »

La ferveur est alors si grande, dit le P. Bouvier, qu'on accourt de trois à quatre lieues à la ronde pour prendre part à cette procession. C'est à qui portera un instant la châsse du Saint, ou du moins pourra la toucher, comme s'il en sortait je ne sais quelle vertu de guérison ou de préservation des maux qui attaquent les corps. Et de vrai, cette vertu s'est maintes fois manifestée. Sans aller fouiller dans les ténèbres de l'antiquité pour en chercher des preuves, ajoute cet auteur, en voici une qui nous oblige assez à le croire. En l'an 1637, une peste meurtrière se déclara tout-à-coup en divers endroits et maisons de la ville de Fosses : mais la vertu du pitoyable Patron l'arrêta tout à coup et la fit disparaître entièrement, aussitôt qu'on eût fait et exécuté un vœu commun de porter en procession le corps sacré. A la suite de cette procession, personne ne se sentit plus touché de cette terrible in-

fection[1]. Au même jour, sur le midi, deux hommes dignes de foi (l'un était prêtre) virent un feu s'élever du quartier des infectés, et voler vers Marlaignes puis disparaître.

En semblables circonstances, le recours à saint Feuillien par des processions solennelles est pareillement en vigueur, dit encore le P. Bouvier, dans la ville et dans le monastère du Rhœux en Haynau; et sans doute aussi dans les autres paroisses qui le reconnaissent pour patron. Telles sont la première paroisse de la ville impériale d'Aix-la-Chapelle, la paroisse de Saint-Pholien, à Liège, qui possède un os de la jambe du saint, les paroisses d'Omzée, de Longchamps[2], de Tillier, de Castillon, d'Enines, d'Offus, de Neerlinter, de Lintres vers Tirlemont, d'autres encore, aux environs de Toulouse en Aquitaine, en Irlande, etc.

Fosses fut sur le point de perdre entièrement le précieux trésor de ses reliques à la fin du XVIII[e] siècle. « A l'approche des armées françaises, en 1794, lisons-nous dans la Vie de saint Feuillien par l'abbé Delchambre, les chanoines de Fosses voulurent, mais en vain, soustraire à la déprédation ce que la trésorerie de leur église renfermait de précieux. La châsse disparut[3]. Le buste en argent massif, contenant la tête du saint était déjà dirigé vers Namur

1. Nous trouvons aussi la relation de ce fait dans les régistres scabinaux, de la ville de Fosses, cités par M. J. Borgnet, p. 324. « En lundi, 15 de yung 1637, premier jour de plaidz, après cession de la maladie et peste : — Sera mémoire que la peste tout à coup... : mais par l'intercession et procession faite de Mons. Saint Feuillien, a aussi cessé tout à coup. Dieu soit loué. »

2. La paroisse de Longchamps a obtenu, en 1849, un petit fragment de la tête de saint Feuillien.

3. La châsse qui renferme aujourd'hui les reliques du Saint est une châsse en bois argenté.

où il devait être livré à ses acquéreurs, lorsque quelques habitants de Fosses, prévenus de la disparition, se mirent à le poursuivre, parvinrent à le saisir au pont de Laloup et le ramenèrent en ville. »

Tous les sept ans, le dernier dimanche de septembre, a lieu à Fosses, en l'honneur de saint Feuillien, une procession d'une solennité exceptionnelle. C'est comme un mémorial des processions inoubliables qui eurent lieu lorsque, en 657, saint Ultain amena de Nivelles à Fosses le corps du saint martyr ; et lorsque, en 1086, le 3 septembre, des miracles signalés récompensèrent la foi enthousiaste de l'immense foule accourue pour assister à la première translation des reliques faite par Henry I, évêque de Liège. A la commémoration de ces faits semble aussi se mêler le glorieux souvenir qui montre Fosses, dans l'histoire, comme la première ville de la catholicité, où fut célébrée la fête du Saint-Sacrement demandée par le Sauveur à sainte Julienne. Si, en effet, les reliques de saint Feuillien portées à la procession septennale — la châsse restaurée contenant ses ossements, et le buste, de grande valeur, renfermant sa tête, — reçoivent, tout le long du parcours, les touchants témoignages de confiance et l'amour d'une foule innombrable ; si les diverses compagnies militaires [1], venues d'un grand nombre de paroisses [2], rappellent les populations

1. On commença à porter les armes dans les marches de saint Feuillien en 1560, ainsi que nous l'apprend une ancienne inscription, pour protéger les reliques du saint évêque martyr contre le fanatisme des protestants calvinistes.

2. A la suite des compagnies de Fosses viennent les compagnies de Vitrival, Floreffe, Mettet, Falisolle, Roux, Bois-de-Villers, Aisémont, Sart-Saint-Laurent, Lesves, Châtelet, Nevremont, Maison-Bossière, Biesmes, Ham-sur-Sambre, Haut-Vent, Maison-saint-Gérard, Marlagne, Malonne.

qui accoururent aux triomphantes translations du septième et du onzième siècle ; si la pensée du bien-aimé patron de la cité est partout : dans les inscriptions, les chronogrammes, les arcs de triomphe et la joie des drapeaux qui ornementent ses rues, le divin Maître pour l'amour duquel Feuillien vint dans nos contrées et versa son sang, Celui qui a couronné ses travaux dans le ciel, où il se plaît à exaucer ses prières, Jésus-Christ, le Fils éternel de Dieu, assiste par sa présence réelle à la glorification terrestre de son bon et fidèle serviteur. Il est là, comme au jour de la Fête-Dieu, sous les voiles de l'humble Hostie. Porté par les mains d'un successeur de saint Feuillien, il se tient dans le rayonnant ostensoir que recouvre le dais majestueux aux franges d'or. Devant lui tous les fronts se découvrent, tous les genoux fléchissent. Il y a surtout deux moments, dans le parcours de la procession, où cet hommage rendu au divin Sauveur du monde revêt une grandeur plus impressionnante. C'est lorsqu'a lieu, sur l'éminence où s'élève la chapelle de Sainte-Brigitte, et sur l'immense plateau de la ferme de la Folie, le défilé solennel devant le Saint-Sacrement. Un merveilleux horizon encadre cette scène auguste où Celui qui a fait surgir les montagnes et creusé les vallées, reçoit l'hommage de tout un peuple. De ces hauteurs, on aperçoit en bas la petite ville qu'on dirait prosternée autour des vieilles tours de son église. Dans le lointain, les sommets des collines, étendant à perte de vue la beauté des campagnes dont ils sont revêtus, semblent tressaillir de joie. Comme la lumière naissante du matin dissémine ses roses sur la montagne, le cortège répand sur le plateau où il arrive, la blancheur des surplis et l'or des chapes, les liliales toilettes

des enfants de Marie et les chamarrures des milices, l'éclat des dais et des châsses et les vives couleurs des drapeaux et des étendards. La foule se masse derrière. Un autel a été préparé pour donner la bénédiction du Saint-Sacrement. Le prêtre en gravit les degrés. Il tourne vers la multitude l'ostensoir qu'il tient suspendu dans ses mains. Aussitôt une fanfare de trompettes salue l'Hostie-Sainte de ses notes éclatantes et prolongées, les encensoirs se balancent, des salves éclatent, les pèlerins se prosternent en adoration. Alors, au bruit des tambours, les compagnies de soldats s'ébranlent. L'une après l'autre elles viennent, au pas grave et mesuré des processions, se présenter devant le divin Rédempteur du monde. Là, tous s'inclinent, les épées se courbent jusqu'à terre, les drapeaux abaissent leurs plis ondoyants où semble rayonner l'image de la patrie. La foule attentive à ce spectacle n'en peut détacher les yeux, et sent passer sur elle un frisson d'enthousiasme, dominée qu'elle est par cette impression sublime que l'homme n'est vraiment grand qu'à genoux devant Dieu.

Le soir tombe, lorsque la procession commencée vers 9 heures, rentre en ville. Dans le long parcours de cette marche solennelle, plusieurs haltes ont permis à ceux qui en font partie de se reposer et de prendre quelque réfection. Au moment où, à la suite du long cortège qui le précède, le Saint-Sacrement est sur le point de rentrer à l'église, escorté de deux rangs de flambeaux et de nombreux prêtres en surplis, les chantres entonnent le cantique de reconnaissance et de triomphe qui, des lèvres de la Mère de Dieu, a passé aux lèvres de l'Eglise militante et de l'Eglise triomphante. Répétées par la foule, les notes enthousiastes du Magni-

ficat semblent vouloir monter jusqu'aux cieux, comme un suprême hommage en l'honneur du Dieu de l'Eucharistie et de son grand serviteur Feuillien. J'y assistai un jour, nous disait, il y a bien longtemps déjà, un vieux pèlerin. A ce moment, les étoiles étincelaient au ciel, et la lune saluait de ses rayons argentés le passage du Fils de Dieu. Et à travers l'armée des astres s'entr'ouvrant comme le portique de l'infini, il me semblait contempler, assis à la Droite de son Père, dans l'éblouissance de sa Divinité, le divin Rédempteur, Celui que, sous l'humble Hostie, soutenaient les mains du prêtre, et dont la toute-puissance à fait sortir du néant, aux premiers jours de la création, les myriades d'étoiles qui jetaient en ce moment sur le firmament le manteau de leur splendeur. A ses pieds, je voyais agenouillé Feuillien, priant pour le peuple qui venait de l'honorer avec tant de piété et d'éclat.

Telle était la procession septennale de saint Feuillien, lorsque nous en notâmes les principaux détails sur le récit d'un ancien pèlerin. Plus de quarante mille étrangers y assistaient.

Puisse cette procession rester toujours aussi pieuse qu'alors. Puisse la ville de Fosses, fidèle à la foi de ses pères, s'efforcer d'être toujours digne de la protection privilégiée de son glorieux Patron, par les hommages qu'elle lui offre, par la confiance qu'elle lui témoigne et surtout par la gloire qu'elle rend à la Sainte Eucharistie. C'est à saint Feuillien, à saint Ultain et à sainte Gertrude, que Fosses doit sa fondation et l'éclat dont elle a joui aux siècles passés ; c'est à Jésus-Christ et à son sacrement d'amour que Fosses doit ces grands saints. C'est le divin Sauveur, en effet, qui a fait renoncer Gertrude à ses immenses richesses pour les consacrer à répandre

autour d'elle les bienfaits de la civilisation chrétienne ; c'est Lui qui a allumé dans le cœur de Feuillien et d'Ultain la flamme de l'apostolat, et qui, du trône, de leurs aïeux, où ils pouvaient briller, les a fait descendre dans l'obscurité du cloître ; c'est par amour pour Lui qu'ils ont travaillé au salut des âmes de nos ancêtres, au prix des plus grandes fatigues, au prix même de leur sang, que Feuillien eut, en effet, la gloire de répandre, martyr de son zèle et de sa foi.

Il nous reste à dire un mot sur la dévotion de la ville de Liège à saint Feuillien. Depuis des siècles, une église s'y élève sous son vocable. Elle a été abattue pour faire place à une église monumentale que l'on construit actuellement. L'église de Saint-Pholien s'est enrichie, il y a quelques années, d'un beau retable d'autel, en forme de triptyque, dont le plan est dû à MM. Jean Béthune et Jules Helbig. Le panneau central en bois sculpté reproduit la scène du Crucifiement de Notre-Seigneur. C'est le Roi des martyrs offert en sublime exemple à ses disciples pour être leur force et leur soutien. Aux deux côtés de ce compartiment, plus grand que les autres, se trouvent placés sur deux rangs, et encadrés dans des niches aux dais richement sculptés, huit groupes en haut-relief. Ces groupes, ainsi que les quatre petites peintures qui décorent chacun des volets, représentent les principaux faits de la vie du saint martyr, depuis le mariage de ses parents jusqu'aux nombreux miracles opérés par son intercession. Aux deux extrémités du triptyque, quatre niches renferment les images de saint Feuillien, de sainte Gertrude, de saint Ultain et de sainte Iduberge. Sur la prédelle se trouvent des figures d'anges balançant leurs encensoirs vers le tabernacle. Les faces ex-

térieures des volets sont ornées d'une multitude d'anges portant des banderoles sur lesquelles on a inscrit les versets du *Te Deum*. Ce superbe triptyque, œuvre d'artistes profondément chrétiens, impressionne l'âme par le sentiment religieux qui s'en dégage. Il auréole d'un nouveau rayon de gloire la grande mémoire de saint Feuillien et, en rappelant sa vie, inspire le désir de l'imiter.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

Comment le souvenir de saint Fursy s'est conservé en Irlande, en Angleterre, à Péronne, à Lagny et autres lieux en France, et comment ses reliques furent toujours en grande vénération.

> O saint Fursy, dans ta cité chérie
> Garde la foi qui sauva nos aïeux,
> Et qu'à leurs fils ta main bénie
> Ouvre les cieux !
>
> *Cantique à saint Fursy, patron de Lagny.*

Dieu se plaît à entourer la mémoire de ses saints d'un rayonnement impérissable. Plus de douze siècles écoulés depuis la mort de saint Fursy n'ont pu effacer le grand souvenir du moine irlandais dans les pays qu'il a évangélisés. Les fils de l'Irlande, qui eurent les prémices de ses travaux apostoliques, n'oublièrent pas ce glorieux descendant de leurs rois. Que de fois on en vit, hardis navigateurs, traverser la mer dans leurs frêles embarcations, pour venir en pèlerinage à son tombeau. L'affluence des Irlandais à Péronne a fait donner à cette ville le nom de *Perona Scotorum*, et à un de ses quartiers le nom de *Bretagne*. L'histoire a conservé le souvenir de quelques-uns d'entre eux venus à Péronne, au Xe siècle, pour vénérer les reliques de leur célèbre compatriote. Or, à cette époque, Péronne avait pour châtelains deux époux chrétiens, le comte Eilbert et la comtesse Hersinde, renommés pour leur piété et leurs bienfaisantes largesses. Les dévots

pèlerins, parmi lesquels saint Cadroel, vinrent leur demander l'hospitalité. Ces généreux seigneurs ne se contentèrent pas de la leur accorder, mais ayant appris leur dessein de marcher sur les traces de Fursy dans la vie religieuse, ils leur offrirent, dans une forêt de la *Thiérache*, l'emplacement de Rochefort *(Rupes fortis)*, pour y bâtir une église et un monastère. Ce fut l'origine de *Saint-Michel en Thiérache*, au diocèse de Laon, fondé au Xe siècle.

Saint Fursy est encore aujourd'hui vénéré en Irlande, et spécialement à Kill-Fursa, église qui a conservé son nom.

L'Angleterre catholique a gardé aussi le souvenir du fondateur de la célèbre abbaye de Cnobheresburg, qui vint avec ses frères et ses moines évangéliser l'Est-Anglie. Nous avons déjà dit que saint Bède lui a consacré un chapitre de son *Histoire ecclésiastique des Anglais*. De nos jours, un érudit écrivain, Miss Margaret S'tokes, a publié sur la vie de saint Fursy un livre intitulé « *Three Months in the Forest of France*, Trois mois dans les forêts de France », dans lequel elle a recueilli les moindres traces du passage de saint Fursy et de deux autres saints irlandais dans l'ancienne Gaule. En 1849, le curé de la paroisse d'Erdington, près de Birmingham, entreprit le voyage de France, accompagné de M. Daniel Hiergh, prêtre, dans l'intention d'obtenir quelque fragment des reliques de saint Fursy. Ses pressantes sollicitations furent écoutées, et quelques parcelles lui furent envoyées, lorsque, le 30 octobre de la même année, on fit à Lagny l'ouverture de la châsse du saint. A Burgh Castle, son culte est toujours en honneur. Le révérend recteur de cette paroisse, qui lui a consacré quelques pages intéressantes, nous a envoyé la photogravure d'un

beau vitrail de son église, qui reproduit la figure de saint Fursy d'après un manuscrit anglo-saxon, qui se trouve au British museum, à Londres.

Mais c'est surtout en France, à Péronne et à Lagny, que le souvenir du célèbre thaumaturge s'est conservé. Péronne a gardé avec un soin jaloux, jusqu'à nos jours, ses précieuses reliques. Deux fois ravagée par les terribles Normands, (en 881 et 892), elle réussit chaque fois à soustraire à leur pillage sacrilège la châsse qui renfermait les restes vénérés de son bien-aimé patron. Au XIII[e] siècle, « l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur 1256 », eut lieu la translation des restes de saint Fursy dans une nouvelle châsse. Elle se fit en présence de saint Louis, roi de France. Ce grand roi voulut donner à cette translation des reliques du glorieux patron de Péronne la plus grande solennité. Il y convoqua plusieurs évêques, Wermand, évêque de Noyon, Guillaume, évêque de Beauvais, Walter de Croy, évêque de Tournai, Rodolphe, évêque de Thérouane. Un grand nombre d'abbés et de moines répondirent aussi à son appel. Les fidèles accoururent en foule de toutes parts à Péronne ; l'auguste basilique fut trop étroite pour les contenir. Le roi voulut assister à toute la pieuse cérémonie ; ce fut sous ses yeux, que les restes vénérés du saint descendant des rois d'Irlande furent retirés de leur antique châsse, qui avait subi les ravages du temps, et déposés dans une châsse en cuivre doré, ornée de pierres précieuses et décorée des statues des douze Apôtres. Cette translation eut lieu le 15 des calendes d'octobre, le dimanche après l'octave de la Nativité de la bienheureuse Vierge Marie. La relation officielle de cet événement, consignée sur parchemin, se terminait ainsi : « En mémoire de quoi, nous, Louis, roi de

France, par la grâce de Dieu, avons voulu apposer notre scel sur cet écrit avec ceux des évêques présents [1]. »

Une fête avec procession solennelle fut instituée à Péronne pour rappeler cette translation. L'abbé de Lagny, qui y assistait, établit la même fête dans son monastère. La dévotion des habitants de Péronne envers leur saint protecteur ne s'est jamais démentie. L'empreinte chrétienne, que la sainteté de Fursy, ses miracles, ses prédications, avaient gravée dans le cœur de ses habitants, fut si profonde, que toutes les générations qui s'y succédèrent en gardèrent la marque. L'abbaye du Mont-Saint-Quentin devint un foyer de science et de piété. C'est là [2] que, aux temps anciens, sous la direction de son grand oncle, qui devint ensuite évêque d'Amiens, un des plus illustres enfants de la Belgique, Godefroid de Bouillon, vint recevoir le couronnement des pieuses leçons de sa mère, aux côtés du célèbre Pierre l'ermite ; c'est là que se cimenta l'amitié de ces deux héros de la grande épopée de la première croisade, c'est là aussi que les habitants de Péronne vinrent longtemps recevoir cette forte éducation chrétienne qui les fit toujours se distinguer par leur piété et leur vaillance. Péronne s'enorgueillissait jadis du grand nombre de ses églises et de ses communautés

---

1. Saint Louis vint deux fois à Péronne. Une première fois, en 1245, il y réunit le Parlement. Lors de la translation des restes de saint Fursy, en 1256, il se servit de ce jour mémorable pour faire conclure un traité de paix entre Charles d'Anjou et la maison d'Avesnes. Le sceau de saint Louis a été détruit en 1793, mais les quatre sceaux épiscopaux ont pu être sauvés.

2. Péronne ne faisait pas partie alors du royaume de France. Elle fut réunie à ce royaume en 1190, par Philippe-Auguste.

religieuses. On l'appelait Péronne-la-Dévote. La piété est utile à tout, a dit le grand Apôtre des nations. Celle qui s'appelait la Dévote sut mériter par la bravoure de ses enfants, qu'animait leur confiance en saint Fursy, un titre qu'ambitionneraient les villes les plus glorieuses. Le roi, François Ier, lui donna pour devise : « *Urbs nescia vinci.* Ville qu'on ne sait vaincre, qui ne connaît pas la défaite. » Elle reçut cette devise à l'occasion du siège qu'elle soutint, en 1536, contre l'armée de Charles Quint forte de 60.000 hommes, commandée par le duc de Nassau. Elle ressentit en cette circonstance la protection de saint Fursy qu'elle ne cessait d'invoquer[1]. « Il est évident, dit le Père Fénier, auteur de la *Relation du siège mémorable de la ville de Péronne*, que l'intercession du glorieux saint Fursy a beaucoup contribué à la délivrance de Péronne. On tient même par tradition qu'il est apparu à plusieurs pour les encourager à se défendre généreusement, les assurant que la main de Dieu était avec eux. » Il leur suscita une héroïne, Marie Fourré, qui enflamma leur ardeur et leur fit repousser l'ennemi. « La cité reconnaissante honora la guerrière, dit M. le doyen de Lagny, mais n'hésita pas à proclamer qu'elle devait sa délivrance à son puissant pa-

---

1. Le chanoine de Sacy, dans son *Histoire de Péronne*, raconte un fait qui fut regardé alors comme miraculeux. Sur l'avis d'un traître, gagné par une somme d'argent, — il s'en rencontre à toutes les époques, — les assiégeants rompirent la digue du faubourg de Paris afin que l'eau détournée empêchât les grands moulins de moudre davantage. Péronne était dans le plus grand danger. Mais, ô prodige, voici que la petite fontaine appelée de Saint-Fursy se mit à étendre ses eaux avec une telle abondance et une telle rapidité, qu'à l'aide de quelques travaux, l'eau pût passer aux moulins aussi abondamment qu'autrefois.

tron. » En souvenir de cet événement elle fit faire, en 1537, une bannière peinte à l'huile sur laquelle est représenté, obtenu par la protection de saint Fursy, le triomphe de Marie Fourré et de ses concitoyens sur l'armée assiégeante[1]. En même temps on donna à l'ancienne procession du mois de septembre une splendeur nouvelle, et on y ajouta un cachet d'originalité en rapport avec les faits glorieux qu'elle était destinée à remémorer. « On fait tous les ans, dit le Père Fénier, le onzième de septembre, à pareil jour que la ville a été délivrée, une procession générale en actions de grâce, instituée par Messieurs du Chapitre de Saint-Fursy, conjointement avec Messieurs de la ville, où chacun se comporte avec autant de zèle et de magnificence que si la délivrance de la ville était une chose toute récente et nouvellement arrivée. Dès la veille, on annonce la cérémonie par la décharge du canon qui se trouve sur les fortifications, par le carillon des cloches des églises, et de celle du beffroy, qui sonne l'alarme, comme si c'était en temps de guerre ; à l'heure de minuit, on fait la même chose, et on sonne l'alarme partout. Le matin, tous les corps des métiers se ren-

1. Cette bannière fut remplacée, en 1703, par une bannière brodée par Lecointe sur le modèle de la première. Cette célèbre bannière se conservait autrefois dans la collégiale de Saint-Fursy ; elle est aujourd'hui déposée à l'Hôtel de ville de Péronne. Il eut été surprenant que la révolution de 93 n'y eut pas laissé sa stupide empreinte. L'image de saint Fursy, conjurant Dieu de préserver Péronne des dangers qui la menaçaient, a été mutilée, et on y a ôté les belles inscriptions latines par lesquelles « le clergé et le peuple péronnais, agenouillés aux pieds du divin Fursy, le vigilant gardien de la cité, qui les avait aidés à forcer leurs ennemis de lever le siège et à les mettre en déroute, se consacraient tout entiers à leur saint patron et lui rendaient hommage de la gloire d'être restés invincibles. »

dent à l'église Saint-Fursy, chacun sous son enseigne et son tambour. La jeunesse se tient sous les armes, et si alors il y a de la garnison dans la ville, elle se met au milieu de la place, aussi bien que celle du château, qui font chacune leur décharge dans le temps que la procession passe.

« D'abord que le signal de la cloche est donné, chacun se met en ordre et prend le rang qu'il doit tenir ; les corps des métiers marchent les premiers selon l'ordre de leur dignité, chacun sous son étendard, accompagné de tambours pour escorter la châsse du Saint qui est le patron de leur confrérie ; toutes les châsses sont ornées à l'avantage de festons et de guirlandes de fleurs. Après les corps des métiers, suivent les compagnies des Messieurs de l'arquebuse et de l'arc, avec leurs enseignes et leurs tambours sous la châsse de S. Sébastien. Le corps de ville marche ensuite sous le grand étendard qui sert à cette solennité et que l'on garde au Chapitre de Saint-Fursy.

« Le corps de ville, ajoute le Père Fénier, est composé des anciens officiers qu'on appelle l'ancienne loy. Ils sont tous en habit de cérémonie, chacun selon son rang, avec un cierge de cire blanche à la main, suivis du mayeur qui marche le dernier, immédiatement devant la châsse de S. Fursy, laquelle est portée par des principaux de la place, qui ont chacun une couronne de fleurs sur la tête, et environnée des sergents de ville, revêtus de robes moitié rouges et moitié bleues, avec un flambeau de cire blanche à la main. Le trésorier de la collégiale suit la châsse avec la crosse de S. Fursy qu'il porte majestueusement, revêtu de chape. Ensuite marchent les religieux, chacun sous leur croix, selon l'ordre de leur réception. Les capucins sont les pre-

miers, ensuite les Minimes, après les Cordeliers; les trois paroisses de la ville et celle du faubourg de Bretagne suivent aussi, chacune sous leur croix. Les chanoines de la collégiale de Saint-Fursy marchent les derniers, tous revêtus de chapes, et accompagnés de leur musique, dont tous les chantres sont aussi revêtus de chapes. Monsieur le chantre marche au milieu des chanoines, avec un second, tenant un bâton garni d'argent, comme la marque et le caractère de leur dignité. Monsieur le gouverneur de la ville marche après les chanoines, accompagné du Lieutenant de loi et de la noblesse du pays qui s'y trouve, et suivi de ses gardes qui portent chacun une casaque rouge, garnie de croix blanches, et des armes du Gouverneur avec le mousqueton sur l'épaule. Ensuite, marche le Lieutenant général, ayant à ses côtés le Lieutenant particulier et le Lieutenant criminel, précédé de ses huissiers, et suivi de Messieurs de la Justice, tous en robe de cérémonie. »

Le Père Fénier, qui écrivait cette description de la célèbre procession de Péronne-la-Dévote, plus d'un siècle après son institution, fait remarquer qu'elle se faisait encore avec le même enthousiasme que la première année après la levée du siège. « Chacun s'y comporte, dit-il, avec autant de zèle et de magnificence que si la délivrance de la ville était une chose toute récente et nouvellement arrivée. » Cette procession fut interrompue en 1793. La « glorieuse » révolution qui enfanta, dit le Journal des frères de Goncourt, « un ramas d'imbécillités cannibalesques », ne manqua pas de supprimer une

1. Quatre échevins portaient la grande châsse de cuivre doré ; les marchands-merciers, le bras de saint Fursy ; les canonniers et arquebusiers, le reliquaire du chef. *L'abbé Corblet.*

coutume à la fois religieuse et patriotique. Ce ne fut qu'en 1897, lors de l'inauguration officielle de la statue de Marie Fourré, qu'on songea à rétablir l'antique procession qui rappelait un des épisodes les plus glorieux de l'histoire de Péronne. Ce déploiement pompeux des sentiments les plus nobles qui puissent faire vibrer les fibres profondes de l'âme d'un peuple, a repris quelque chose de son éclat d'autrefois, son cortège historique, ses bœufs traînant le précieux fardeau des reliques sur son char d'aspect moyenâgeux, et enfin des stations aux diverses portes de la ville joyeusement décorées.

Presque chaque jour, autrefois, des pèlerins, qui, de près, qui, de loin, venaient implorer saint Fursy pour la guérison de leurs maux. « La confiance des habitants de Péronne aux mérites de leur patron, saint Fursy, est si grande, dit le chanoine Desmay, qu'aujourd'hui encore (1606) les malades, particulièrement ceux qui souffrent de paralysie, de gravelle, d'hydropisie, viennent à sa fontaine puiser de l'eau qu'ils font bénir par le trésorier de l'église [1], et trouvent souvent en la buvant un allégement à leurs maux, selon la grandeur de leur foi. » Toute personne malade, dit une hymne très ancienne,

« En priant Dieu et saint Fursy
Est tost guérie et sane aussi [2]. »

1. La fontaine de saint Fursy, à laquelle on accédait, en descendant quelques marches derrière l'autel, n'existe plus. Elle a disparu avec le temple qui abritait sa source. Une autre fontaine de saint Fursy, « au pied de la montagne, » dit Desmay, existe encore.

2. L'hymne qu'on récitait à Laudes signale les maladies dont on demandait surtout la guérison à saint Fursy : *Febris, spasmus, paralysis — Calculus et herniæ — Curantur et hydropisis ; — Breviter et omnia — Curare quae nequit Physis — Sanat ejus gratia.*

Chaque année un grand pèlerinage avait lieu pendant la neuvaine du 16 janvier. Beaucoup de pèlerins, en venant prier au tombeau de saint Fursy, le faisaient toucher par des linges. Dieu se plaisait à exaucer leur confiance, et à rendre glorieux, par des signes éclatants, les restes de son grand serviteur. Le chanoine Desmay écrit à ce sujet : « J'ai entendu quelquefois de feu noble homme Le Maire, prêtre et chapelain en l'église de St-Fursy, homme très religieux en sa vie et orné de grand savoir, digne de foi et de croyance devant Dieu et le monde, qu'il avait souvent ressenti une très douce odeur en cet endroit du portail (où le corps du saint avait été primitivement déposé), comme si on y eut amassé une grande quantité de violettes de mars. C'était la prophétie accomplie : « *L'odeur des vêtements*, c'est-à-dire du corps qui a retenu l'âme de Fursy, *est comme l'odeur d'un champ émaillé de fleurs*... »

Le 13 septembre 1641, la châsse du saint fut ouverte pour permettre de donner un fragment des reliques à une députation venue de Lagny. On lui remit l'*os lapideum*, l'os pierreux du crâne, côté droit. Le corps fut trouvé dans un si remarquable état de conservation que la piété des Péronnais pour leur grand patron s'en accrut. Ce fut alors qu'on mit le chef à part dans un coffret d'argent dont l'une des parois était en cristal. Un buste de saint Fursy, soutenu par deux bœufs servait de piédestal à ce reliquaire. Il est très probable, dit de Sachy, que Louis XIII assista avec son futur ministre Mazarin à cette translation, puisque ce fut le lendemain 14 septembre, nous dit l'auteur de la Vie de ce cardinal, que fut conclu à Péronne le traité entre le roi et le prince de Monaco.

La belle église collégiale de Saint-Fursy qui abri-

tait le tombeau séculaire où reposaient, objet de la vénération des peuples, les restes du grand Saint irlandais, a été détruite, comme tant d'autres monuments qui faisaient l'ornement du sol français, par les hideux révolutionnaires qu'enfanta le siècle de Voltaire [1]. Presque toutes les églises et couvents de la Ville, qui étaient nombreux, disparurent sous leur marteau sacrilège [2]. Les reliques purent être sauvées. Elles sont actuellement dans la belle église ogivale de Saint-Jean-Baptiste.

En 1853, le 12 janvier, le chef de saint Fursy avait été déposé dans une belle châsse d'argent par tous les évêques de la province de Reims, assemblés à Amiens en conseil provincial. Cette châsse fut détruite le 29 décembre 1870. « Un fait vraiment extraordinaire, dit M. le doyen de Lagny, manifesta

---

1. A l'emplacement qu'occupent actuellement les prisons de Péronne, on voyait, avant la révolution, dit M. l'abbé Corblet, une vaste église romane qui, malgré les reconstructions successives et les prétendus embellissements dont l'affubla le règne de Louis XV, n'en était pas moins une des gloires monumentales de la Picardie et même de la France. C'était la Collégiale de Saint-Fursy, où reposaient, presque ignorées, les cendres de Charles-le-Simple, mais où les restes vénérés d'un humble missionnaire irlandais attiraient, depuis mille ans, la foule empressée des pèlerins. Cette vaste église avait succédé à l'oratoire qu'Erchinoald fit construire sur le tombeau de saint Fursy. Hagiographie du diocèse d'Amiens.

2. « Il n'y a que les Français, dit Châteaubriand, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, qui se fâchent sottement contre leurs tombeaux et leurs annales, qui abattent les croix, dévastent les églises, en rancune du clergé de l'an de grâce 1000 ou 1100. Rien de plus puéril et de plus bête que ces outrages de réminiscence ; rien qui porterait davantage à croire que nous ne sommes capables de quoi que soit de sérieux, que les vrais principes de la liberté nous demeureront à jamais inconnus. »

nettement alors, pensons-nous, l'intervention de Dieu pour nous garder cette précieuse relique. Les Allemands assiégeaient Péronne. La population se réfugia dans les casemates où elle demeura les dix jours que dura le bombardement. L'église fut incendiée par les obus : les cloches fondirent, tant était ardent le foyer d'incendie, la matière en fusion tomba sur le chef précieux, fondant le cuivre et les émaux de la châsse, et composant avec ces matériaux une carapace qui prit la forme du crâne. Au milieu d'une chaleur portée à un si haut degré, il est évident que ces ossements eussent dû être réduits en cendre ; il n'en fut rien. Quand, au bout de quelques jours, il fut possible d'approcher, le curé de Péronne vint pleurer sur son église détruite. Des reliques, il n'espérait plus rien trouver. Quelle joie quand il reconnut la tête intacte sous une étonnante couverture ! Il est possible à tous de constater ce que nous osons appeler une merveille. » «Cette précieuse dépouille, dit le *Journal de Péronne*, calcinée, bleuie par le feu, mais intacte et avec laquelle le verre s'est pour ainsi dire amalgamé, a été replacée dans une châsse en vermeil, aux armes émaillées de la ville de Péronne. » L'église de St-Jean a été magnifiquement restaurée. La statue de saint Fursy décore le portail avec les statues de saint Jean-Baptiste et de saint Michel. Son image admirablement peinte se retrouve encore au fond du sanctuaire à côté de l'image de saint Quentin.

Cette église possède le précieux manuscrit original d'une traduction, faite en 1468, de la vie de saint Fursy écrite, à la fin du onzième siècle, par Arnoul, abbé de Lagny. Cette traduction a pour auteur Jean Mielot, chanoine de Saint-Pierre de Lille, « aumônier de Très Haut et Très Puissant Prince Philippe,

par la grâce de Dieu, duc de Bourgogne. » Il débute ainsi : « Cy commencent les généalogies, la vie, les miracles et les mérites du glorieux confesseur et ami de Dieu, Monseigneur saint Fursy prélat et abbé, natif de Hibernie. »

Pour terminer ce qui concerne le culte de saint Fursy à Péronne, empruntons quelques détails à l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

« Un denier d'argent, frappé, sous le règne du roi Eudes, par l'atelier monétaire de la Collégiale de Saint-Fursy de Péronne, porte au revers le nom de l'apôtre irlandais : *Sci Fursei.*

« Vers l'an 1200, le Chapitre de Saint-Fursy se donna pour armoirie le buste de S. Fursy, reposant sur deux têtes de bœufs et trois fleurs de lys.

« Une grande gravure représente S. Fursy entre deux bœufs avec cette dédicace : *S. Fursy, ses actions et principaux miracles, dédié et offert à MM. les mayeur et eschevins de la ville de Péronne, par leur très humble serviteur*, MOLIN. Une série de médaillons. entourant le sujet principal, représentent les principaux miracles de S. Fursy. La fabrique de Saint-Jean possède la planche en cuivre de cette gravure, et en fait faire, de temps à autre, de nouveaux tirages.

« En 1867, de fort beaux vitraux, représentant la légende de l'abbé de Lagny, ont été exécutés pour l'église de Saint-Jean de Péronne. »

Ajoutons que la ville de Péronne s'est honorée en donnant le nom de saint Fursy à l'une de ses rues.

Non moins que Péronne, la ville de Lagny s'est distinguée par le culte confiant que, depuis douze siècles, elle n'a cessé de vouer au grand moine ir-

landais. Le monastère que fonda saint Fursy, et autour duquel Lagny prit naissance, reçut, dans le cours des siècles, des transformations qui en firent une des plus belles abbayes bénédictines du sol français. Plusieurs fois détruit par le feu et les ravages de la guerre, il fut chaque fois rebâti. Au XIII[e] siècle, ses religieux l'entourèrent de fortifications. La dernière reconstruction remonte à la fin du XVI[e] siècle. La révolution française, est-il besoin de le dire ? en chassa les légitimes propriétaires et s'en empara. Une partie des bâtiments volés sert actuellement de *maison commune ;* une autre a été réservée à l'habitation de ceux que l'État charge d'arrêter les voleurs : on en a fait une gendarmerie. L'humble sanctuaire que Fursy avait élevé pour ses moines, sous le vocable de Saint-Pierre, avait fait place, au XI[e] siècle, à une majestueuse église romane. « Au XIII[e] siècle, dit M. le doyen de Lagny, le bel *Art français* l'a fait ce que nous le voyons aujourd'hui. » Chaque année, comme nous l'avons dit, on y célébrait une Fête commémorative de la Translation solennelle des reliques qui avait eu lieu, à Péronne, sous saint Louis. Pour garder à cette fête tout l'éclat de son institution, l'appareil imposant d'une grande procession, escorte triomphante aux reliques du saint, déroulait autrefois, en ce jour, ses pompes religieuses, au chant des hymnes sacrées, à travers les rues de la cité. Le pieux cortège, suivi d'une foule nombreuse, s'arrêtait à la fontaine miraculeuse que le Saint a fait jaillir sur la déclivité de la colline, pour y chanter une strophe qu'on peut traduire ainsi :

O vigilant gardien, qui, pour cette cité,
A fait sourdre autrefois, dans sa limpidité,

Une fontaine aux eaux intarissables, faites
Qu'en nos cœurs altérés Dieu répande, en ces fêtes.
Des ondes plus parfaites [1].

La liberté que certaines municipalités tolèrent, en France, chez leurs administrés, depuis qu'on y peut lire partout, même au fronton des temples, les mots de : « Liberté, Egalité, Fraternité. », ne permet plus que cette procession ait lieu.

L'église abbatiale a survécu à la tourmente révolutionnaire, mais, plus heureuse que le monastère dont elle faisait la gloire, elle a conservé sa destination sacrée, et elle sert aujourd'hui d'église paroissiale. C'est sous ses voûtes mystérieuses, si souvent retentissantes des louanges du grand missionnaire irlandais ; au pied de ses autels, où semblait flotter encore l'image de cet austère ami de l'antique monarchie franque, que Jeanne d'Arc aimait à venir prier durant les jours qu'elle passa à Lagny, où elle s'était rendue « parce que ceux de la place faisaient bonne guerre aux Anglais de Paris et d'ailleurs. » C'est là, devant la statue de Notre-Dame de Lagny, qu'un enfant mort sans baptême revint à la vie, pendant que la Pucelle priait pour lui, entourée des jeunes filles du pays.

Cette église se réjouissait de conserver la chasuble de saint Fursy, ainsi que les deux chapes de ses choristes, précieux ornements qui lui avaient sans doute été offerts par son royal ami et admirateur, Clovis II, ou par la pieuse reine Bathilde. Le chanoine Desmay nous dit que les chapes conservées pendant 900 ans, furent brûlées par les calvinistes.

1. *Urbis o custos bone qui perennis*
Limpidos fontis latices dedisti,
Fac Deus siccas meliore tingat
Flumine mentes.

La chasuble échappa à leur vandalisme sacrilège. En 1646, les premiers magistrats de Lagny : Jacques Roger, seigneur de la Heuze, advocat au Parlement et Bailly de la ville, et les seigneurs Malle et Lucas, désireux de voir leur cité posséder quelque ossement de son saint Fondateur, persuadèrent à leurs concitoyens d'envoyer, dans ce but, une députation à Péronne. Les envoyés, au nombre de sept [1], réussirent dans leur mission. Ils reçurent, comme nous l'avons dit, l'*os pierreux* du crâne, côté droit. Ils promirent de donner en retour le manipule de l'ornement de leur commun Patron, que des religieux de Péronne vinrent ensuite chercher à Lagny.

Les députés de Lagny avaient emporté leur précieuse relique, avec toutes les permissions requises, pour la mettre en dépôt dans l'église du monastère, afin qu'elle pût « être honorée et vénérée de tous dans le lieu de l'ancienne demeure du saint ». Il fallait un reliquaire digne de ce trésor. On en fit la commande à Claude de Villiers, marchand orfèvre à Paris, qui s'engagea « à faire d'argent blanc poin-
« çon de Paris un buste représentant un évêque
« avec sa chape et mître, — la mître couronnée d'une
« couronne de comte, le buste de grandeur naturelle,
« allant au-dessous des épaules, placé sur un pied
« de bois de poivrier façon d'ébène avec une lo-
« gette s'ouvrant par derrière fermant à clef. Ce
« pied couvert d'ornements d'argent ciselés dans
« la frise, et au milieu un cristal pour recevoir les
« reliques. Le tout porté par deux bœufs d'airain,
« couchés, de quatre pouces d'épaisseur. La chape

1. Le prieur Dom Augustin Reneusve, le chantre Dom François Lespicier, Dom Robbquin-Barré, et Claude Vignon, Adrien du Bust, Claude Rumigny, Guillaume Granois, Marchands et Bourgeois de la ville.

« ciselée en façon de drap d'or, et, sur les orfrois,
« quelques miracles du saint représentés en ciselure
« comme aussi sur le chapperon ; et, à l'agraffe de
« la dite chappe un cristal pour mettre une relique
« ornée d'ouvrage de ciselure. Le tout pesant quinze
« marcs non compris les bœufs en airain. »

Ce travail fait en l'an 1647 fut payé 802 livres.

« Hélas la richesse de la châsse, dit M. le curé-doyen de Lagny, fut pour elle l'occasion de sa profanation. Le 27 février 1790, elle fut prise et envoyée à la Monnaie, mais la relique fut gardée par M. Bauduin, curé de Saint-Fursy depuis 1777, et qui demeura à Lagny durant les années néfastes qui virent le pillage de tout ce qui appartenait au culte divin, et la dévastation des églises.

« Lorsque, en 1803, il fut nommé à Notre-Dame de Melun, il remit, toujours accompagné des preuves de son authenticité, son précieux dépôt à ceux qui devaient le recevoir.

« Le maire de la ville n'avait pas dédaigné de prêter son concours pour assurer la transmission de ces précieuses reliques qui furent replacées où elles avaient jadis été honorées, dans l'ancienne église conventuelle qui sert aujourd'hui d'église paroissiale.

« Elles furent reconnues en 1828 avec toutes les autres reliques du diocèse de Meaux, sur l'ordre de Mgr. de Cosnac. Le 30 Octobre 1849, M. Renard, vicaire général, ouvrit la châsse, et après avoir constaté qu'elle était parfaitement conforme à la description faite au procès-verbal de 1828, en détacha quelques parcelles pour les envoyer à l'église paroissiale d'Erdington, près de Birmingham, à la pressante sollicitation du curé de cette paroisse qui avait entrepris le voyage de France quelque temps

auparavant dans l'intention d'obtenir quelque partie de ce trésor sacré.

« Plaise à Dieu qu'elle soit pour l'Angleterre un élément de retour à la foi catholique, qui lui fut prêchée avec tant de zèle par saint Fursy. »

Le 16 Janvier, 1900, fête de saint Fursy, une imposante cérémonie eût lieu dans l'église paroissiale de Lagny, ancienne église du monastère de Saint-Fursy. Trois autels y furent simultanément consacrés par Mgr de Briey, évêque de Meaux, Mgr de Courmont, vicaire apostolique, et le révérendissime Pierre Etienne, abbé de Pierre-qui-Vire (Yonne), ancien vicaire de Lagny. Les onctions saintes embaumèrent du mystérieux symbolisme des rites sacrés qui les accompagnent, les chapelles du Sacré-Cœur, de Saint-Fursy et de Saint-Paul. La cérémonie s'acheva par la célébration du Saint Sacrifice à l'autel du Sacré-Cœur. « Tout naturellement, dit la Semaine religieuse de Meaux, la messe célébrée fut celle du grand moine qui embaume encore la Brie du parfum de ses vertus après douze siècles et demi écoulés depuis son bienheureux trépas. » Au lendemain de ces solennités, le médaillon contenant les reliques du saint fut placé dans un reliquaire en bronze doré avec les reliques de saint Momble, son disciple. Il est exposé à la vénération des fidèles dans la chapelle dédiée à saint Fursy.

Nous avons dit que, lorsque le saint abbé arriva à Lagny, il y bâtit, outre l'église du monastère qu'il dédia à saint Pierre, trois chapelles consacrées, l'une au Sauveur des hommes, une autre à saint Paul, et la troisième à saint Blaise. Autour de ces chapelles, qui furent agrandies, s'agglomérèrent dans la suite trois paroisses. La chapelle de Saint-Blaise se transforma en un vaste temple ; et la

sainte Eglise, se rendant aux vœux reconnaissants de la population, la consacra à saint Fursy. De l'église du Saint-Sauveur il ne reste que le nom donné à une des places publiques de la ville ; l'église de Saint-Paul n'a laissé que son souvenir. Quant à l'église de Saint-Fursy, elle a survécu à la tourmente révolutionnaire, mais rien de plus attristant que l'état lamentable où elle se trouve. Vendue comme bien national le 17 brumaire, an V, elle est devenue une écurie au-dessus de laquelle règne une salle de danse. Debout sous l'humiliation de cet avilissement sacrilège que lui ont infligé les saturnales de la révolution, elle semble pleurer les siècles anciens de sa glorieuse histoire. Qu'elle était belle, au jour où, sortant radieuse des mains de ceux qui en avaient conçu les élégantes lignes architecturales, elle avait couronné son front de la croix triomphante ! Œuvre de l'enthousiasme religieux de toute une ville pour son glorieux fondateur, qu'elle était ravissante, dans sa parure virginale, lorsque l'onction sainte l'avait consacrée pour toujours au Dieu trois fois saint, sous le vocable de saint Fursy, et que, sur son autel, diamant d'amour qu'elle offrait au Christ, son divin Fiancé, était descendu pour la première fois, au milieu des pompes de l'auguste Sacrifice, le Fils éternel de Dieu, né de la bénie Vierge Marie et mort pour nous sur la croix. Elle était alors devenue pour jamais la demeure sacrée du Rédempteur du monde. Sous le recueillement de ses voûtes, les anges de Dieu étaient venus habiter pour y adorer Celui qu'ils contemplent dans tout l'éclat de sa gloire, au sein des splendeurs célestes. Aux jours du Seigneur et des grandes solennités, de qu'elle sainte allégresse se remplissaient ses nefs lorsque, répondant aux voix de ses cloches

joyeusement ébranlées, messagères harmonieuses des appels divins, les fidèles en foule inondaient ses parvis sacrés, l'âme purifiée par la pénitence, embaumée des divins parfums de la sainte communion, respirant la paix des enfants de Dieu ! Comme autour d'elle alors s'évanouissait la pestilence du péché ! Aujourd'hui, par l'état continu de profanation où on la laisse, par les relents de ses dalles fienteuses, elle en est réduite à n'être plus que le monument tristement évocateur des hontes révolutionnaires, le témoin de ces journées exécrables dont une nation, jalouse de sa gloire, voudrait effacer jusqu'à la dernière trace : journées d'impiété, pendant lesquelles furent livrés à toutes les souillures d'une populace ivre d'infamies, les temples que leur caractère sacré, leur idéale beauté et leur glorieuse histoire eussent dû préserver d'aussi ignominieuses profanations ; journées effroyables où l'armée révolutionnaire allait terroriser la France, en réclamant le sang de ses plus fidèles enfants, « coupables de vertu [1], » pour en abreuver, comme d'un impur limon, les sillons de la patrie ; où périrent sous le couperet infamant de l'échafaud et dans d'horribles massacres, plus d'un million de français ; où des monstres de cruauté dansaient autour de leurs victimes et couverts de leur sang, au chant d'ignobles couplets. C'est sous de pareils souvenirs, « dégoût de la mémoire [2], » que l'impiété voltairienne a voulu faire disparaître les vieux souvenirs que douze siècles de civilisation chrétienne s'étaient transmis comme un pieux héritage, souvenirs enchanteurs des âmes les plus pures, les plus nobles, les plus fièrement françaises, que rappelait

1. I. Chenier.
2. V. Hugo.

le passé attachant de l'église de Saint-Fursy. Un si odieux contraste froisse douloureusement tout cœur que l'impiété ou le libertinage n'ont pas abruti [1]. « Aussi, dit M. Bobard, curé-doyen de Lagny, nous semble-t-il tout naturel le sentiment d'indignation et de profonde tristesse que nous trouvons exprimé dans une revue scientifique du département :

« L'église de Saint-Fursy a perdu son titre de « paroissiale qui fut transféré à l'église conventuelle « de Saint-Pierre ; elle fut vendue en l'an V et ad- « jugée moyennant 5,220 *livres assignats*, qui re- « présentent environ 600 francs de bon argent. La « ville de Lagny n'a pas pensé à sauver de la des- « truction du vandalisme révolutionnaire l'édifice « qui rappellera à perpétuité l'origine de sa fonda- « tion et le nom de son fondateur. Ce monument, « dont la conservation était un devoir obligé pour « chaque habitant, est converti en écuries et en ma- « gasins ! Cette profanation a causé le désir à plu- « sieurs d'entre nous de quitter ce lieu vénéré et « de n'y reparaître que dans le cas où la ville, plus « soucieuse de conserver les reliques architecturales « et de pieux souvenirs qu'elle possède, s'empres- « serait de les racheter ; trop heureux si elle vou- « lait bien accepter les offrandes individuelles des « membres de notre Société pour atteindre ce but. »

« Ce sera vraiment un beau jour pour les chré-

---

1. Qu'on se rappelle l'éloquent plaidoyer qu'a fait dernièrement M. Maurice Barrès, à la tribune de la Chambre française en faveur des églises que l'Etat laisse tomber en ruines. « Un opprobre éternel, disait-il en terminant, tomberait sur cette assemblée si elle laissait s'écrouler les plus vieux monuments de notre vie spirituelle. J'ai la certitude que les nouvelles générations nous mépriseraient, un jour, si elles dataient de notre passage l'écroulement des vénérables églises de France. »

tiens habitants de Lagny, ajoute M. Bobard, celui où le culte de saint Fursy aura retrouvé chez eux, dans la réhabilitation de son sanctuaire, son complément naturel. »

Une touchante coutume évoque, chaque année, à Lagny, le reconnaissant souvenir du grand moine irlandais qui vint y fonder un monastère, asile ouvert à toutes les misères. « Chaque année, dit M. Bobard, le 24 Juin, fête de l'hôpital, c'est l'usage dans cet établissement, de rappeler la liste des bienfaiteurs. Saint Fursy est cité en tête ; pieux témoignage de la reconnaissance des habitants à l'égard de leur saint patron qui a voulu à la fois guérir les âmes et soulager les corps. »

La source que saint Fursy fit jaillir en arrivant à Lagny existe encore. « Nos ancêtres, lisons-nous dans un document de 1734, ont trouvé le moyen de la faire conduire dans la place du marché de cette ville où ils ont fait construire une magnifique et célèbre fontaine pour la nécessité publique. » En cette année 1734, la source de Saint-Fursy menaça de tarir. Ce fut l'occasion d'une grande procession à laquelle prirent part les trois paroisses de la ville. Cette fontaine a cessé d'être un lieu de pèlerinage. Aujourd'hui dit M. l'abbé Corblet, on se contente d'y faire une courte station à la procession des reliques qui a lieu le jour de l'Assomption.

La paroisse de Grandcourt a aussi conservé le souvenir du grand moine irlandais. C'est là, avons-nous dit, que saint Fursy vint demander l'hospitalité à une riche propriétaire qui refusa de l'héberger, et que, d'après la tradition, le saint fit sourdre une fontaine pour se désaltérer. Il y a quelques années, une belle statue de saint Fursy a été placée dans l'église de Grandcourt, et ses reliques, dit M. l'abbé

Leray, curé de cette paroisse, sont devenues l'objet d'un culte populaire.

Saint Fursy est encore le patron de sept paroisses du diocèse d'Amiens : Frohen-le-Grand, Frohen-le-Petit, Authuille, Les Bœufs, Gueschard, Le Meillard et Pys. Frohen-le-Grand possède une fontaine qu'on attribue à la parole miraculeuse de saint Fursy. Malbrancq (*de Morinis*, l. III, c. 32) nous dit que beaucoup de prodiges s'y sont accomplis. Aujourd'hui encore on boit de cette eau pour se guérir de certaines fièvres ; on y conduit les enfants dartreux. C'est sur cette source qu'à été bâtie une chapelle dédiée à S. Fursy.

Une autre fontaine encore consacrée à S. Fursy, sur un plateau élevé entre Yvrenck et Maison-Ponthieu, était autrefois l'objet d'un pèlerinage. Une chapelle s'élevait tout auprès. Les pèlerins y venaient chercher de l'eau pour la guérison des maux d'yeux. Aujourd'hui, dit M. Lesneur, curé d'Erondelle, rien ne subsiste, ni la chapelle, ni la fontaine. A l'aide de quelques coups de louchet cependant on trouve encore de l'eau à environ un mètre de profondeur. Le souvenir de S. Fursy a survécu à sa chapelle et à sa fontaine[1].

Ce souvenir impérissable d'un des plus illustres enfants de l'Irlande, dont les contemplations prodigieuses impressionnèrent si vivement ses contemporains et devinrent, six siècles plus tard, une des

---

1. J. Corblet. Hagiographie du diocèse d'Amiens. Nous lisons encore dans l'ouvrage de M. Corblet, qu'une chapelle construite en 1490, dans l'église collégiale de Saint-Quentin, fut dédiée à saint Fursy, dont elle porte encore aujourd'hui le vocable. M. l'abbé Cochet, nous apprend qu'il y avait dès 1429, à Elctot, arrondissement d'Yvetot, une confrérie à Saint-Fursy.

sources de l'immortel poème du Dante ; le souvenir non moins glorieux de ses deux frères, de saint Feuillien surtout qu'une voix d'en-haut montra comme revêtu de la majesté du prophète Elie, nous avons essayé de le rappeler dans ces pages. Nous avons vu l'Hibernie saluer l'aube merveilleuse de la vie de ces descendants des anciens rois d'Erin, dont la gloire avait retenti, au temps héroïques, sur la harpe des bardes sacrés. Le rayonnement de leur naissante sainteté a embelli le front de l'Irlande, leur douce patrice, et fait porter à tous ses échos le chant de leurs louanges. Ainsi le virginal éclat d'un radieux matin, soulevant au souffle des brises printannières ses voiles aux splendeurs rosées, fait au loin s'azurer les cieux, et éveille de toutes parts, à sa souriante apparition, les hymnes joyeux de la terre épanouie. Comme le soleil qui parcourt sa carrière à pas de géant, les trois frères ont marché de vertus en vertus sous la discipline monastique, qui les aidait à assujetir au joug glorieux du divin Maître leur chair et ses convoitises. Du sein de l'obscure solitude du cloître, que leurs exemples avaient peuplée d'âmes ardentes à les suivre dans le chemin de la perfection, ils ont vu l'éclat de leur renommée franchir les mers. Au milieu de leur course, ils ont éclairé l'Est-Anglie du flambeau de leur science, de leur sainteté et de leur apostolat ; et, au déclin de leur vie, ils ont paru dans nos contrées avec l'éclat majestueux de l'astre qui achève sa carrière au milieu des bénédictions de ceux qu'il a éclairés et réchauffés au feu intense de son foyer. Les rois et les grands de la terre ont recherché leur sainte amitié et leurs conseils : les peuples, qu'ils ont évangélisés, ont admiré les merveilles de l'austérité de leur vie et béni la douce charité qui les in-

clinait à venir en aide à toutes les misères. Fursy voit le roi des Francs accourir à son lit de mort pour recueillir avec piété ses derniers avis ; les grands du royaume se disputent sa dépouille mortelle. Feuillien, frappé par des mains impies dans un coin perdu d'une sombre forêt, empourpre de l'auréole de son martyre ces lieux déserts, et reçoit des populations qu'il a évangélisées des funérailles qui ressemblent à un triomphe royal. Ultain voit un roi persécuteur se courber devant l'autorité de sa sainteté. Parvenu à une extrême vieillesse, couronné de la majesté des ans unie aux plus éminentes vertus, il meurt entouré de l'admiration de ceux qu'il a édifiés par les grands exemples de sa vie monastique.

L'histoire ne nous a pas légué les détails intimes de ces vies admirables qu'il nous eût été si avantageux de connaître. Elle n'a recueilli que certains faits prodigieux qui racontent leur gloire ; ainsi nos vieilles chansons de gestes ne font que narrer les hauts faits de leurs héros. Mais ces fils illustres de l'antique Hibernie ont tracé par leurs œuvres, dans l'âge d'or de la sainteté où ils ont vécu, un si lumineux sillon, que les longues ténèbres, qui obscurcirent plus tard l'histoire de nos contrées, n'ont pu faire disparaître leur glorieux souvenir, au sein des populations qui se sont succédé sur le théâtre de leurs vertus et de leur apostolat.

En terminant l'humble travail que nous avons consacré à rappeler leur mémoire, nous ne reconnaissons que trop combien nous avons été impuissants à la célébrer dignement. Pour évoquer, des ombres d'un passé lointain, ces grandes figures qui y ont projeté un si merveilleux éclat, pour les faire apparaître dans toute la majesté de leur sainteté et

animer leurs traits augustes du feu dont brûlaient leurs âmes, il eût fallu posséder des documents que l'histoire ne nous a pas transmis, il eût fallu surtout partager les saintes ardeurs de leur amour pour Dieu.

Notre pensée se reporte en ce moment aux jours depuis longtemps disparus de l'adolescence où, sous un ciel d'automne, nous aimions à contempler la fuite des nues dans le miroir des eaux frissonnantes qui virent jadis Feuillien s'arrêter pensif à leur aspect, lorsqu'il se rappela sa vision au tombeau des apôtres. Le nom du saint martyr se mêlait pour nous avec une douceur inexprimable aux mélancoliques plaintes des vents secouant les grands chênes et les sombres sapins, vigoureux descendants des sapins et des chênes qui furent les témoins épouvantés et muets de sa mort sanglante. Le front incliné vers le sol qui avait bu son sang, nous aspirions, à son exemple, à consacrer notre vie à la grande cause du divin Sauveur des âmes pour laquelle il avait souffert. L'admiration qu'excitait alors en nous l'héroïsme du grand missionnaire irlandais, nous l'avons sentie s'accroître en écrivant sa vie et celle de ses frères. Mais, à cette heure où, averti par les ans, nous voyons blanchir l'aube des horizons éternels, l'admiration de leurs vertus nous rappelle notre propre indigence. Tandis que la foi nous découvre la gloire immense dont Dieu a récompensé, dans le ciel, leurs œuvres d'ici-bas, prosterné au seuil de l'éternité, dont nous voyons les portes prêtes à s'entrouvrir devant nous, nous nous écrions comme le publicain de l'Evangile : « Ayez pitié de moi, Seigneur, qui suis un pécheur »; et, nous souvenant que les saints sont les amis de Dieu ; qu'ils peuvent beaucoup nous aider par leurs prières et intercession,

nous élevons avec une humble confiance nos regards vers ceux que nous avons voulu célébrer dans ces pages et nous leur disons : « Fidèles serviteurs de Dieu, priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort. Priez aussi pour tous ceux que nous aimons, pour tous ceux à qui nous lie le devoir toujours si doux de la reconnaissance, et pour tous nos lecteurs. Priez pour les pays que vous avez évangélisés : pour l'Irlande, votre patrie, que sa lutte héroïque, à travers des siècles de souffrance, pour revendiquer ses droits à la liberté de pratiquer la foi que vous lui avez prêchée, a rendue immortelle ; pour l'Angleterre restée trop longtemps son injuste et cruelle persécutrice par l'étroit sectarisme où l'a plongée l'hérésie, mais qui aujourd'hui renaît à l'équitable notion de la liberté des âmes dans le Christ ; pour nos contrées enfin à qui vous avez consacré les suprêmes ardeurs de vos cœurs tout brûlants d'amour pour Dieu et pour le salut des âmes.

Saint Feuillien, priez avec votre saint frère, Ultain, pour la ville de Nivelles où vous avez reçu, des mains de son illustre patronne, une si généreuse et respectueuse hospitalité, où vous avez exercé un apostolat si fécond en fruits de sainteté. Priez pour la ville de Fosses que vous avez fondée et établie dans la foi catholique par vos prédications et le merveilleux attrait de votre sainteté, et que, depuis tant de siècles, vous avez trouvée toujours fidèle à honorer votre mémoire, à recourir à votre intercession. Priez, ô saint Feuillien, pour la ville du Rœulx, à qui vous avez donné naissance par le sang que vous y avez répandu. Vous l'avez vue se grouper et étendre ses hameaux autour du lieu sanctifié par votre martyre, et lui faire ainsi comme une couronne d'amour. Elle a rendu votre nom cé-

lèbre au loin par l'abbaye dont elle a salué avec joie la glorieuse fondation. Durant de longs siècles, votre nom a réuni tous ses fils dans un même sentiment de vénération et de confiance autour de vos autels ; chaque jour, ce nom béni était invoqué à tous ses foyers. Priez pour la ville de Liège qui vient d'élever un nouveau et magnifique temple, sous votre vocable ; pour toutes les paroisses enfin qui vous ont choisi pour patron.

Et vous, ô grand saint Fursy, priez pour les villes de Lagny et de Péronne que vous avez tant aimées, et que votre protection a si inébranlablement attachées à votre culte. Elles ont été dans le passé votre gloire devant Dieu ; qu'elles ne cessent de l'être dans l'avenir, en bénissant toujours les bienfaits inappréciables que la foi catholique, que vous y avez prêchée, apporte aux hommes de bonne volonté. Priez pour toutes les paroisses qui imitent leur confiance en votre puissante intercession. Priez, avec tous les saints de France, pour ce pays si grand jadis dans l'histoire du monde, lorsque, fier de sa foi, il s'en inspirait dans sa législation, dans ses lettres et ses arts, la défendait partout et en étendait les conquêtes par ses armes glorieuses, comme il n'a cessé de le faire par l'héroïsme de ses missionnaires. Hélas ! il est aujourd'hui la proie d'une secte impie qui, dans ses antres ténébreux, a fait le satanique serment d'y anéantir l'Eglise de Dieu. Ses religieux se sont vus dépouillés de leurs biens et traqués comme des malfaiteurs ; les vierges de ses monastères, chassées des demeures bénies où elles s'étaient consacrées au Seigneur, errent loin de leur patrie, sur tous les chemins de l'exil. Ses petits enfants demandent en vain, dans d'innombrables écoles, le pain de la doctrine divine ; on leur a arraché

les maîtres qui le leur distribuaient ; des instituteurs sans foi leur font boire le poison de l'erreur. O grand Saint, priez pour tous les citoyens au cœur vraiment français, qui s'irritent de tant d'injustices, et qui, sentant chaque jour davantage bouillonner dans leurs veines le sang fier qu'ils ont reçu de leurs catholiques aïeux, commencent à se lever partout, sous la bannière du Sacré-Cœur et de la Vierge Immaculée, pour la défense des droits sacrés de la conscience chrétienne. A leur tête, le ciel vient de mettre l'héroïque guerrière qui jadis s'agenouilla, à Lagny, devant votre autel, et qui semble apparaître aujourd'hui, dans le rayonnement céleste où l'Eglise la découvre à nos regards, comme un signe de victoire et de salut. Soyez à ses côtés, ô Fursy, avec vos deux frères et tous les saints de France, dans la triomphante bataille où l'Immaculée, invoquée de toutes parts, viendra enfin au secours des escadrons de Jeanne d'Arc, guerroyant sans relâche contre la Franc-Maçonnerie, et écrasera de nouveau de son pied vainqueur la tête du maudit, en rendant aux enfants de Dieu l'entière liberté de leur foi, en faisant régner, d'un bout à l'autre de la France, la fraternité chrétienne, sous les regards miséricordieux de notre Père qui est aux cieux.

Enfin, ô saint Fursy, et vous ses glorieux frères, saint Feuillien et saint Ultain, implorez sur ce livre que je dépose à vos pieds, la bénédiction divine, afin qu'il puisse produire quelque bien dans les âmes et n'être pas inutile à celui qui l'a écrit.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie.
LILLE-PARIS-BRUGES

Friart, Norbert.
Histoire de Saint Fursy et de ses deux frères, Saint Feuillien, eveque et martyr et Saint Ultain. --

